This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

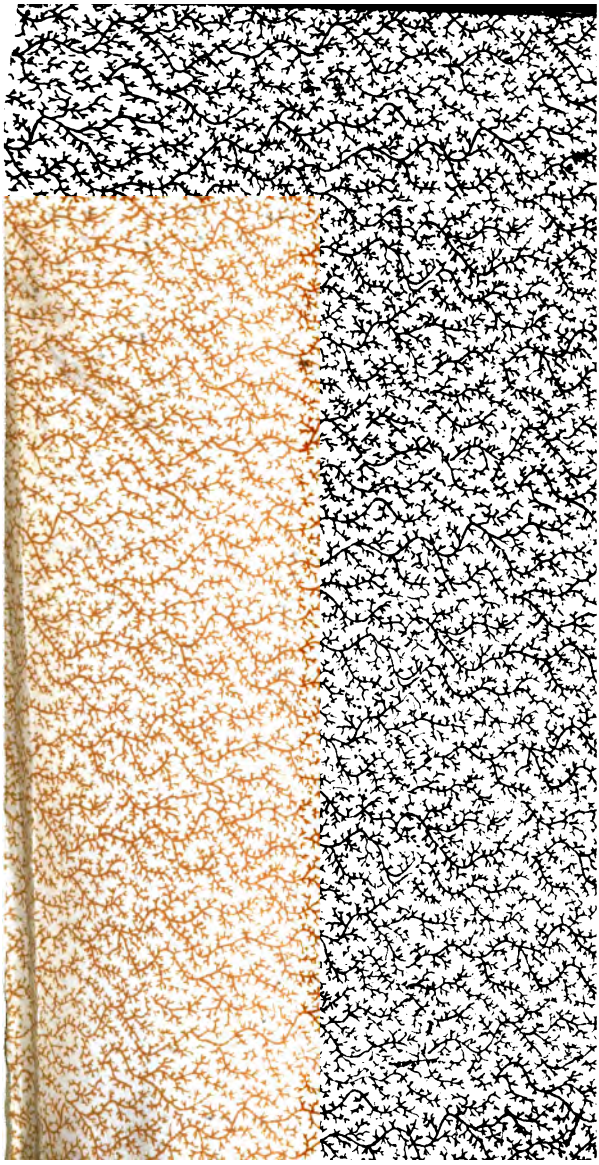
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

ENOX LIBRARY

174

toin Collection.
esented in 1884.



MARCO VISCONTI.

ASTOR NEW-YORK

Imprimerie de Ode et Wodon.

MARCO VISCONTI

HISTOIRE DU XIVe SIÈCLE,

TRADUITE DE L'ITALIEN

DE THOMAS GROSSI. (Tommaso)

Tome Premier.

Bruxelles.

J. P. MELINE, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1836

C.M.H

LENOX LIBRARY
NEW YORK

I.

Limonta est un petit village situé à mi-côte vis-à-vis de Lierna. Des châtaigniers le dérobent aux regards de celui qui, en partant de la pointe de Bellagio, se dirige à travers le lac vers Lecco. Depuis le huitième siècle jusqu'à ces derniers temps, où les fiefs furent abolis en Lombardie, ce village appartint toujours au monastère de Saint-Ambroise de Milan ; et l'abbé, entre autres titres, portait celui de comte de Limonta.

Sur la limite qui sépare le domaine des moines d'avec le territoire de Bellagio, marquée encore de nos jours par une pierre, s'élevait en 1329 un vieux château, qui fut ruiné vers la fin de ce siècle, et dont il ne reste plus aucune trace.

Au temps dont nous parlons, ce château était possédé par un comte Oldrado del Balzo, dont les ancêtres devaient, à ce qu'il paraît, avoir été anciennement seigneurs de Bellagio, qui se régissait alors en com-

mune. Quoique le comte Oldrado eût plusieurs possessions dans les différentes parties de la Lombardie, il passait dans ce vieux château presque toute l'année, avec sa femme et sa fille unique, éprises comme lui de ce beau ciel, de ce beau lac, de ce climat doux, riant et délicieux.

La famille del Balzo, riche, illustre, puissante par sa parenté et ses alliances, avait toujours été la protectrice naturelle des habitans des pays qui avoisinaient sa demeure ; et tous, par une longue tradition de père en fils, avaient appris à en révérer et à en aimer le nom.

Le comte Oldrado, successeur d'un aussi bel héritage, n'avait pas su le conserver et était bien déchu dans l'estime des anciens cliens de sa maison : ce n'était pas qu'il fût méchant, c'était même une bonne pâte d'homme. Mais, venu au monde dans des temps difficiles et dans des circonstances graves et malaisées, il ne trouvait pas, dans sa nature molle, timide, et qui n'était que vaniteuse, la vigueur nécessaire pour faire le bien qu'il eût pourtant désiré d'accomplir.

Vers ce temps, Louis de Bavière était descendu en Italie, et, ayant déposé de sa propre autorité le souverain pontife Jean XXII, qui siégeait à Avignon et qui l'avait excommunié, il s'était arrogé le droit de le faire remplacer sur le saint-siége par Pierre de Corvaria, de l'ordre des Mineurs, qui prit le nom de Nicolas V. Il remplit ainsi la chrétienté de scandale et de schisme.

La ville de Milan, qui gémissait depuis plusieurs années sous l'interdit lancé contre elle en haine des

Visconti, fauteurs puissans et acharnés du parti Gibelin, se déclara aussitôt pour l'antipape. Celui-ci ayant béni de nouveau le Milanais, les églises furent rouvertes, les fonctions ecclésiastiques reprises, et les sacremens administrés comme en temps ordinaire dans la capitale, dans les autres villes d'une moindre importance et dans les bourgs les plus considérables. Mais dans les campagnes, et principalement sur le lac de Como, le peuple, moins entraîné par les animosités de parti, se maintint fidèle au véritable pontife, refusant d'ouvrir les églises et considérant comme schismatiques et excommuniés les prêtres qu'on lui envoyait de la capitale. Il y avait aussi dans les villes et dans les bourgs, ainsi qu'il est facile de le supposer, des gens qui pensaient comme les paysans, tandis que des habitans des petits villages partageaient les opinions des villes et des grands bourgs. Vous pouvez juger si cela devait rendre douce et tranquille la vie politique de ces malheureux temps! Il y avait partout des profanations, des violences, des rixes et du sang. Le moine Aicardo, archevêque de Milan, l'abbé de Saint-Ambroise, et la plus grande partie des abbés des plus riches et des plus illustres monastères, s'étaient enfuis depuis long-temps; la portion la plus élevée du clergé régulier et séculier errait, en mendiant, dans les provinces d'Italie et de France; les revenus épiscopaux, les abbayes, les bénéfices ecclésiastiques de moindre importance étaient occupés et retenus violemment par les seigneurs laïques on par les prêtres schismatiques amis de l'empereur.

Au milieu de tant de troubles et d'embarras, Jean

Visconti, parent des seigneurs de ce nom, qui avait été nommé abbé de Saint-Ambroise à la place du véritable abbé Astolphe de Lampugnano, avait envoyé à Limonta, en qualité de procureur du monastère, un fripon, un joueur de dés pipés, qui avait déjà été condamné à Milan comme faussaire. Celui-ci, pour se venger de la fidélité de ces pauvres montagnards envers leur seigneur légitime, les volait, les pressurait, les écorchait sans pitié, les vexait de mille manières, et les traitait comme des gens de rien. Les Limontins s'adressaient au comte Oldrado, afin qu'il employât ses bons offices auprès de l'abbé, qu'il intercédât auprès des seigneurs, et qu'il fît valoir leurs raisons. Mais c'était comme piler de l'eau dans un mortier, le comte était rempli de ménagemens et de craintes; il ne voulait se compromettre avec personne, ni risquer de tomber dans la disgrâce des Visconti; et, tout en plaignant du fond de son cœur ces malheureux ainsi maltraités, il les aurait laissé écarteler avant de se résoudre à lever un doigt pour les tirer d'affaire.

Pelagrua, c'était le nom du procureur du monastère, devenu par cela même plus audacieux et plus entreprenant, s'avisa à la fin, pour ruiner complétement et d'un seul coup ses administrés, d'un expédient qui devait les mettre en son pouvoir pieds et poings liés, comme on dit, sans avoir à lutter avec eux, à chaque pas tant soit peu hasardé qu'il lui faudrait faire. Il déterra de vieilles écritures sur la donation de cette terre faite par l'empereur Lothaire aux moines de Saint-Ambroise, et avec ces écritures il prétendit faire déclarer les Limontins non seulement vassaux, ainsi

qu'ils l'étaient en effet, mais serfs du monastère; et il les cita à comparaître à Bellano pour y être jugés.

Bellano était alors cour archiépiscopale (on appelait *cour* une terre où le seigneur du fief possédait maison et église, et plus proprement où l'on administrait la justice); et la décision d'une contestation de cette nature devait précisément échoir aux délégués de l'archevêque. Mais l'archevêque s'était enfui de son diocèse, et plusieurs biens épiscopaux, situés sur le rivage de Lecco et dans la Valsassina avaient été occupés par un nommé Cressone Crivello, seigneur puissant et fauteur des Visconti. La cour de Bellano était précisément de ce nombre, et la cause des Limontins devenait ainsi du ressort non pas des délégués de l'archevêque, mais de ceux de Crivello. Or, ce nouveau seigneur était trop ouvertement ami du faux abbé de Saint-Ambroise, et trop intéressé à favoriser les usurpations auxquelles il ne cessait de se livrer lui-même sur ses nouveaux vassaux, pour que les habitans de Limonta pussent attendre de lui autre chose que du mal. Ne demandez pas si ceux-ci jetèrent les hauts cris, s'ils se recommandèrent de nouveau au comte del Balzo; mais ce furent autant de paroles perdues. Le comte, malgré les prières et les supplications d'Ermelinde sa femme et de Béatrix sa fille et son idole, n'eut jamais le courage de prendre la défense des opprimés, qui durent se laisser traîner devant ce tribunal incompétent et inique, pour y attendre un jugement qu'ils ne savaient que trop devoir consommer leur ruine.

C'était vers le soir du jour où l'on avait discuté la cause des Limontins, et le fauconnier du comte del

Balzo se tenait sur un ravelin du château, regardant le lac jusqu'où la vue pouvait s'étendre, tâchant d'apercevoir quelques uns des bateaux qui devaient revenir de Bellano. A la fin il découvrit de loin une voile brune, il la vit croître, s'approcher; il vit enfin aborder le petit bateau qui la portait, et il courut promptement en donner avis à son maître.

Celui-ci était dans un riche salon, assis sur un fauteuil dont le dossier se terminait en pointe; à ses pieds, sur un bas escabeau, on voyait un joli petit page, vif et gai comme un amour, condamné par son office à se taire, et à se tenir tranquille à sa place. L'enfant s'amusait en cachette avec un gros levrier qui, en remuant la queue, en dressant les oreilles, en faisant de temps à autre quelques bonds, semblait vouloir répondre à ses invitations.

Le compte del Balzo était un homme plus près de cinquante ans que de quarante; au dessous d'un bonnet carré en soie noire sortaient, le long de ses tempes, deux boucles de cheveux qu'il avait toujours appelés blonds dans sa jeunesse, lorsqu'ils étaient roux, et qu'il continuait fastueusement à appeler de même quoiqu'ils grisonnassent assez pour que le blanc fût désormais leur couleur dominante. Son visage, effilé et couvert de taches de rousseur, finissait par un menton pointu sur lequel on voyait, lorsque le comte parlait, danser une petite barbe très rare, très courte, et de la couleur des cheveux; ses petits yeux gris, qui regardaient à travers ses cils, ne manquaient pas d'un certain feu. Mais sur ce visage sec et dont la bouche artificieusement serrée aux deux bouts se relevait au milieu, un tel regard ne

signifiait qu'une vanité satisfaite d'elle-même. Il tenait sur son poing un superbe gerfaut qui paraissait jouir beaucoup de ses caresses, tantôt en se courbant sous la main qui le pressait et en poussant un léger gémissement, tantôt en s'élançant contre elle, les plumes hérissées, mais en ne faisant que la béqueter familièrement. Lorsque le fauconnier entra dans le salon, le généreux oiseau reconnut aussitôt le maître qui l'avait apprivoisé; et en battant des ailes et en gémissant plus fort, il paraissait l'engager à le prendre sur la main.

— Eh bien ! demanda le maître au fauconnier, arrivent-ils de Bellano ?

— Oui, ils viennent d'arriver! Michel et son fils Arrigozzo sont débarqués dans ce moment à la rive de Carneccio.

Le maître remit le faucon dans les mains du page qui sortit, et lui-même attendit avec le fauconnier les deux bateliers, qui ne tardèrent pas beaucoup à paraître.

Le père était un homme déjà âgé, le fils était un beau garçon entre vingt-sept et vingt-huit ans.

— Quelles nouvelles m'apportes-tu? demanda le seigneur au vieillard.

— Dieu le sait !

— Courage, ne me cache rien.

— Voici ! La cloche sonna, et il parut alors sur la terrasse de l'archevêque une figure d'excommunié ayant autour de lui trois ou quatre scribes et pharisiens, et il commença à murmurer une longue histoire et sortit de sa poche certains vieux parchemins bons tout au

plus pour y envelopper des *agons* [1] salés, et il frappait dessus avec la main comme si les parchemins eussent eu à confirmer toutes ses impostures. A la fin il changea de ton, et dit cette énorme perfidie, qu'il y a des témoins comme quoi, nous autres habitans, nous avons toujours été serfs *alti* [2] du monastère.

— Il aura dit *aldj*.

— Oui, *altri*, et il a prétendu qu'en preuve de cela nous avions la tête rasée, et que ce n'était que depuis peu que nous nous laissions croître les cheveux. Peut-on dire une plus grande infamie?

— Mais ces témoins y étaient-ils, ou non? demanda le comte.

— Eh! manque-t-il des témoins? S'il s'agissait de faire crucifier encore notre Seigneur, croyez-vous qu'on n'en trouverait pas? Il y aurait sûrement des témoins qui, pour un plat de lentilles, jureraient toutes sortes de faussetés. Des Gibelins excommuniés, des gens qui ont déjà donné leur ame au diable!

— Eh! qu'arriva-t-il donc?

— Il arriva qu'après que ce vieux renard eut fini, notre avocat Laurent de Garbagnate commença aussi

[1] Petits poissons du lac Como.

[2] Les serfs *aldj* étaient d'une condition intermédiaire entre les serfs proprement dits et les affranchis. Ce n'étaient pas de véritables serfs, car ils avaient déjà été affranchis; ce n'étaient pas non plus de véritables affranchis, car les conditions de leur affranchissement les retenaient à certains égards sous la dépendance de leur ancien maître.

Nous n'avons traduit ni le mot *aldj* ni le mot *altri* (autres), pour laisser subsister l'équivoque prise par le batelier et pour n'être pas obligés de donner un autre tour au dialogue.

à parler, et dit clair et net que nous n'étions ni vassaux ni *altri* de l'abbé ; qu'il y a plus de cent ans que nous ne faisions que lui payer la capitation, le droit de pacage, les dîmes comme c'est juste, lui prêter notre aide dans la récolte des olives, de marrons, et faire les naulages, ce qui est notre devoir, et rien de plus : à la fin il a dit un certain mot, un certain mot extravagant qui était en notre faveur.....—T'en souviens-tu, Arrigozzo?

— Tant soit peu, répondit le fils, je me rappelle qu'il a dit..... comme s'il eût voulu parler d'un certain droit..... que sais-je..... d'une certaine chose dont je n'ai jamais entendu parler.

— Il aura dit que vous avez cessé d'être serfs par droit de prescription, dit le comte.

— Tout juste ! c'est précisément cela ! s'écrièrent à la fois le père et le fils.

— Voulez-vous me l'apprendre, à moi, qui sais ces choses-là sur le bout du doigt ?

— Donc, pour prouver cette *discrétion*, continua Michel, notre avocat produisit aussi ses bons témoins, qui étaient les personnes les plus âgées du village et des alentours.

— Et alors ?

— Alors on aurait dit que tout devait être fini, n'est-ce pas? puisqu'il y avait la *discrétion*, la chose étant si claire ! Mais ne voilà-t-il pas que ce bon apôtre de juge en inventa une nouvelle, et dit : — Témoins d'un côté, témoins de l'autre, et tous prêts à jurer, donc cela est nul. On décidera la cause par le jugement de Dieu.

— Par le jugement de Dieu !

— Oui, certes. Et tous commencèrent à battre des mains, comme s'il eût prononcé un beau jugement. — Que ce soit le jugement du fer rouge ! s'écria l'un des assistans. — Celui de l'eau bouillante ! s'écria un autre. — Celui des croix ! m'écriai-je à mon tour ; et je dis à mon Arrigozzo de s'offrir pour Limonta, comme il le fit en effet.

— Et l'ont-ils accepté ?

— Non, parce qu'ils sont des pendards ; mais moi, néanmoins, je l'ai fait inscrire parce que je sais ce que c'est, et au bout du compte dans le jugement des croix, il n'y a aucun danger ; car moi aussi, quand j'étais jeune, j'ai été une fois champion, comme on dit, du monastère, et j'ai gagné une cause contre ceux de Bellagio.

— Tu es toujours plus long que le samedi saint, dit en l'interrompant le comte Oldrado, revenons à notre affaire, qu'a-t-on conclu ?

— On a conclu une belle chose ! l'avocat de l'abbé a demandé le jugement par duel, et le délégué, qui était d'accord avec lui, y a consenti. Et voilà l'affaire finie.

— Duel *cum fustibus et scutis?* demanda gravement le comte, car il s'agit de roturiers, et il ne peut être question d'armes de chevaliers.

— Oui, avec le bâton et le bouclier.

— Et qui est-ce qui se bat pour vous ?

— Qui se bat ? C'est bientôt dit..... c'est bientôt dit ; mais il fallait être là et voir celui qui s'est présenté pour le monastère : c'était un diable à poil roux avec des épaules énormes.

— Et vous n'avez pas accepté, gens de rien, imbéciles !

— A dire vrai, il y avait mon Arrigozzo qui voulait se présenter ; mais moi je n'ai pas voulu, et je ne veux pas. Il ne manquerait plus, au milieu de tant de malheurs, que ce seul enfant qui me reste eût à courir quelque danger, lui qui est mon unique consolation, ainsi que celle de sa pauvre mère, maintenant que nous sommes vieux tous les deux et n'avons rien autre au monde.

Et se tournant ensuite vers son fils, qu'il prit par le bras : —Garde-toi bien, lui dit-il, de te laisser monter la tête, car je ne veux pas, je ne veux pas absolument, si tu tiens à me voir en vie ainsi que ta mère, la pauvre femme !

— Vous m'avez tant et tant dit que non, que je n'ai plus su que faire, répondit Arrigozzo ; mais il est encore temps pendant quatre jours.

— Et pendant ces quatre jours je te tiendrai renfermé dans la maison, je resterai pour te garder, et tu ne feras pas le fanfaron.

— Vous êtes un bienheureux homme, dit le fils en haussant les épaules d'une manière qui témoignait une condescendance rude mais affectueuse, et il se tut.

Alors Ambroise, c'est ainsi que s'appelait le fauconnier, qui jusqu'à ce moment n'avait pas ouvert la bouche, prit la parole et dit : — Ne pourrions-nous pas chercher un champion aussi, nous ? trouver un de ceux qui se vendent pour de l'argent et le bien payer afin qu'il se battit pour défendre les droits du village ?

— Non, répondit le comte en caressant sa barbe,

non, cela ne se peut : cette faculté de présenter un champion qui n'est pas intéressé dans le jugement est un privilége des nobles, des religieux et des congrégations pieuses.

— Donc, répétait l'autre, il faudra absolument ou nous laisser ruiner, ou que quelqu'un de Limonta se batte avec le champion du monastère.

— C'est cela, ni plus ni moins, ajouta le maître.

— Oh ! si mon Lupo était ici ! s'écria le fauconnier, s'il était ici, ou quelque part où l'on pût lui faire parvenir l'avis à temps, pour Dieu ! ces brigands ne l'emporteraient pas à bon marché !

— Dis-moi un peu, lui demanda alors Michel, ton Lupo n'est-il pas valet chez Ottorino Visconti !

— Oui, il était valet au commencement, quand il s'est échappé de la maison il y a cinq ans ; mais maintenant il est son écuyer, et ce seigneur l'aime d'une manière toute particulière, et ne fait pas un pas, à ce qu'on me dit, sans l'avoir auprès de lui.

A ces nouvelles, le batelier parut revenir de la mort à la vie, et se frottant les mains, il fit un tour dans la salle, puis il s'écria : — Allons donc tout de suite à Como sans perdre un instant !

— Quoi ! est-ce que tu sais que mon Lupo est à Como ?

— Je sais qu'Ottorino Visconti y est, répondit Michel, et se tournant vers son fils : — Tu l'as vu aussi quand nous y sommes allés jeudi ?

— Qui ? ce jeune homme ? ce chevalier qui nous a salués sur le môle, et qui a causé avec nous ?

— Précisément.

— Oh ! je l'ai vu ! c'est celui qui était si lié avec le fils de notre maître, avec le pauvre feu Lionetto, et qui jadis venait au château passer des mois entiers en sa compagnie.

— Ainsi donc, reprit le vieux batelier tout réjoui, vite à la maison pour manger un morceau, et pour partir tout de suite, pendant que le lac est favorable. — Arrigozzo, le bateau est-il bien en ordre de tout point ?

— Oui, voiles, rames, couverture, tout y est, car pour monter plus vite ici je n'en ai rien ôté.

Le père prit son fils par la main, fit une révérence au comte et s'achemina vers la porte en disant au fauconnier : — Il est entendu que je lui en parlerai aussi en ton nom, n'est-ce pas ?

— Oui, tu pourras le lui dire aussi en mon nom, répondit celui-ci.

Et l'autre ajouta : — Donc à revoir demain avec lui ; et il s'en alla.

— Michel ! Michel ! lui cria le comte, rappelle-toi que la chose doit être faite comme de ton chef, et que l'on ne doit pas croire que j'y ai mis la main, car je ne veux pas m'attirer des ennuis pour vous ; comprends-tu ?

— J'ai compris.

II.

Le lendemain, jour de dimanche, la petite église de Saint Bernard était ouverte et un moine envoyé de Milan y disait la messe; car le curé du village, ayant refusé d'employer son ministère pendant le temps de l'interdit, était en fuite par peur du Pelagrua, qui avait juré de l'en faire repentir. Mais le procureur et sa famille assistaient seuls à cette messe. Les Limontins et une partie des habitans de Civenna et de Bellagio étaient répandus sur la petite place, ou divisés en groupes sur la pente de la montagne, ou réunis autour de la fontaine appelée *Reginara*, quelques pas au dessus du village, s'entretenant ensemble sur la grande affaire du jour précédent, la ruine imminente du village, la scélératesse et la perfidie du Pelagrua, et sur les ressources qui pourraient encore leur rester. Quatre ou cinq grands pendards armés rôdaient sur la petite place, et tantôt de bonne,

tantôt de mauvaise grâce, tâchaient d'envoyer les villageois à l'église. Mais les Limontins étaient trop fermes dans leur croyance, trop exaspérés par les derniers événemens, trop nombreux enfin pour se laisser séduire par de belles paroles ou intimider par les figures sinistres de ces quatre sicaires. Ceux-ci à la fin, voyant qu'ils ne pouvaient parvenir à leur but, s'étaient retirés sur la porte de l'église pour y faire sentinelle, et brusquement d'abord, plus doucement ensuite, ils tâchaient de persuader à ceux qui étaient le plus rapprochés d'eux d'ôter leur bonnet, ou leur capuchon, selon qu'ils portaient l'un ou l'autre. Mais les Limontins étaient tous d'accord, et pour braver leurs ennemis ils se tenaient couverts ou se couvraient s'ils ne l'étaient pas, passaient devant eux, les regardaient en face en riant à leur barbe, les poussaient et repoussaient, les heurtaient et les provoquaient par des cris, des sifflets et des huées.

Pelagrua, qui était placé fort avant dans l'église, agenouillé près de l'autel, tournait la tête à ce bruit. Et, voyant tant de monde, et remarquant que les visages et les gestes étaient moins humbles et moins obséquieux qu'à l'ordinaire, il commença à sentir naître dans son cœur une tendresse soudaine pour sa maison, une envie effrénée de s'y retrouver renfermé avec sa famille et avec de bonnes gardes tout autour ; mais il n'en laissa paraître aucun signe, de peur d'ôter le courage aux siens et d'en donner aux autres.

Le prêtre qui célébrait la messe se retournait aussi à chaque instant pour cracher, pour se moucher, pour faire signe au clerc de lui apporter le missel ou

les ampoules ; il promenait alors un regard sur cette multitude irrévérencieuse, et ce qu'il voyait n'était guère propre à lui rendre du cœur. Ce bienheureux évangile et cette bienheureuse préface ne lui avaient jamais semblé aussi longs ; il aurait voulu être à l'*ite missa est*, et il se hâtait autant qu'il pouvait pour y arriver au plus vite, sans cependant le faire trop remarquer. Mais qu'auraient pensé le prêtre et Pelagrua, s'ils avaient pu entendre les discours qu'on tenait au dehors, voir de quel côté venait le vent, et quelle tempête se préparait ?

— Une telle injustice ! une telle impudence ! Et, nous autres, l'avalerons-nous en paix ? s'écriait un jeune homme de Limonta, au milieu d'un cercle de ses compatriotes.

— Et pourquoi ne vas-tu pas à Bellano t'offrir pour notre champion ? lui répondait un vieillard à barbe et à cheveux blancs, qui l'écoutait les mains appuyées sur un bâton ferré et le menton sur les mains.

— Oui, n'est-ce pas ? Il nous en conte de belles notre berger, répondit le premier, Se battre avec celui-là, qui est sorcier, et qui a cousu dans ses habits certaines herbes qui lui rendent la peau dure comme..... comme le rocher de *Grigna-Pelata*.

— Étienne a raison, c'est un sorcier, et tout le monde le sait, disait un autre. Ils l'ont bien choisi exprès pour que personne ne puisse se mesurer avec lui et pour pouvoir nous écorcher à coup sûr. Ces chiens d'hérétiques ! ils sont tous d'accord pour tourmenter les pauvres gens.

— Il faudrait en faire une bonne justice, répétait

le premier, et il faudrait commencer, nous-mêmes, ici, dans le village, avant qu'on nous fasse perdre l'ame et le corps.

— C'est bien dit, perdre l'ame et le corps, ajoutait un autre du milieu de la foule. Ne voyez-vous pas Lucifer aller à la messe, maintenant qu'entendre la messe c'est péché mortel, et, auparavant, quand elle était de commandement, il ne s'en souciait guère. Tout cela, c'est pour nous perdre.

— Est-il besoin de cela? n'a-t-il pas toujours été hérétique? continuait Étienne. Ceux qui l'ont connu dans les temps passés savent qu'il a été excommunié par notre archevêque d'auparavant, et qu'il était condamné à porter toujours certaines petites croix noires cousues sur son manteau.

— Et son métier avant de venir ici faire le bourreau sur notre peau était celui de fausser les cartes, criait un nouvel interlocuteur, et je l'ai vu, moi, quand j'ai été à Milan, à Pâques et à Noël, porter au monastère les poissons de redevance, je l'ai vu peint sur les murs du nouveau *Broletto*, ayant dessous un écriteau où était indiqué, dit-on, son nom, son prénom et tout le reste; et c'est à nous qu'on envoie ce beau bijou!

— Et puis, si la grêle tombe quand nous sommes prêts à moissonner, si la gelée blanche empêche les olives de mûrir, si lorsqu'on écosse les châtaignes on n'y trouve que de l'écorce et de la pelure, si la pêche des *agons* manque, si un bateau se perd, on trouve aussitôt cent mauvaises raisons à nous donner pour cela; c'est la saison, c'est l'influence des planètes, c'est

ceci, c'est cela. Savez-vous ce que c'est? c'est cette poignée d'hérétiques que nous avons dans notre village, et il n'est pas étonnant que le diable revienne souvent chez lui.

— Il faut mettre le feu à cette maison, pendre cet homme maudit, le jeter au lac, s'écrièrent alors plusieurs voix du milieu de la foule, qui se serrait toujours plus autour des orateurs.

Dans ce moment la messe finit, et Pelagrua sortit de l'église au milieu de ses *bravi* en s'acheminant vers la maison du monastère, qui n'était éloignée que d'une centaine de pas. Aussitôt la foule commença à se presser et à s'écrier : A l'hérétique, à l'excommunié, courez-lui dessus, pendez-le, écartelez-le, tuez-le. C'était un vacarme infernal, sans que pourtant l'on arrachât un cheveu à personne. A peine le procureur eut-il passé le seuil de la maison, qu'on en ferma sur-le-champ les portes au nez de la multitude, et bonsoir ! que ceux qui sont au dedans s'y tiennent, et que ceux qui sont dehors y restent. Le peuple redoubla ses cris et son tintamarre; mais comme il n'y avait pas de dégâts, l'orage se serait fondu en eau sans la maudite arrogance de quelques uns de ces bravaches de Pelagrua, qui, se croyant déshonorés pour avoir cédé le champ à quelques manans, comme ils appelaient les habitans de Limonta et leurs voisins, sentirent les mains leur démanger. Étant montés sur une petite tour qui était à côté de la porte, ils se mirent de là à railler la multitude par des paroles, par des gestes, à la provoquer, à l'exciter par des bravades en la menaçant de la faire bientôt repentir de son au-

dace. Ceux de dehors commencèrent aussi à se fâcher et à faire voler quelques pierres qui n'atteignaient pourtant jamais leur but, et les autres à faire pire. A la fin, un des pendards qui étaient en haut reçut un coup de pierre au bras, et, se baissant aussitôt, il ramassa sur la plate-forme la pierre qui venait de l'atteindre, la jeta avec fureur sur la place, où par malheur elle alla tomber d'à plomb sur la tête d'un petit enfant de neuf à dix ans, qui se trouvait au milieu de la foule faisant du tapage avec les autres. L'enfant en eut le crâne fracassé, et mourut en moins de temps qu'il n'en faut pour dire *Jesus Maria*.

Le sang de l'enfant fut comme une étincelle tombée dans une poudrière : la foule devint furieuse, un cri général d'exécration et de vengeance se fit entendre; dans un clin d'œil la porte fut enfoncée, les *bravi* qui accouraient furent renversés et jetés par terre; un flot impétueux de peuple se précipita dans le vestibule, et se répandit dans la première cour. En un instant la maison du monastère fut pleine de confusion et d'épouvante; on entendait un bruit de portes et de volets que l'on fermait impétueusement de tous côtés, comme lorsqu'il survient un orage imprévu; on s'appelait avec anxiété, on poussait des cris de terreur. Des femmes en pleurs et échevelées traversaient les terrasses intérieures en fuyant devant les envahisseurs; on entendait par tout des gémissemens, des cris, des battemens de main, et des voix qui s'élevaient vers le ciel en criant miséricorde.

Les misérables provocateurs qui étaient sur la tour n'eurent pas le temps de se sauver; le peuple furieux

y monta, et par un de ces actes ordinaires de justice prompte et instinctive, il les jeta l'un après l'autre du haut de la tour, en leur imprimant une impulsion assez forte pour les lancer dans un précipice, où ils allaient en tournant se fracasser les membres. Pelagrua, qui courait dans la maison comme un insensé, fut pris avec cinq de ses satellites. On les attacha tous à la même corde; les uns voulaient qu'on leur fît faire le même saut qu'aux premiers, les autres qu'on les jetât dans le lac avec une pierre au cou; ceux-ci proposaient de les pendre, ceux-là de les enterrer vivans la tête la première; et comme cette dernière opinion prenait le dessus, quelques uns étaient allés chercher en courant des pelles et des pioches, pour préparer les fosses sur le terrain consacré devant l'église.

Le misérable procureur, blanc comme un linge, avec ses cheveux gris dressés sur le front comme des pointes, les yeux ouverts, étonnés, stupides, les lévres pâles et tremblantes, les dents battant les unes contre les autres, continuait à répéter d'une voix mal assurée et presque machinalement : Confession ! confession !

— Ah ! chien d'hérétique, je vais te la donner la confession ! s'écria Étienne, ce jeune homme qui pérorait peu de temps avant, et qui était alors l'un des plus échauffés; et en disant cela il lui courait dessus avec un bâton levé pour l'en frapper sur la tête.

Mais le berger, qui par hasard se trouvait encore près de lui, retint sa main et lui dit : — Y penses-tu? serions-nous pires que les Turcs? Il faut bien au moins le laisser se confesser, s'il le demande!

— Et qui le confessera ?

— Qui? quelqu'un; et faute de mieux, ce sera le moine qui vient de dire la messe et qui est encore dans l'église, sans avoir envie d'en sortir.

— Le moine ? c'est un hérétique excommunié, et il ne peut pas confesser.

— Eh bien donc un autre; messire notre curé.

— Et où irons-nous le prendre, maintenant qu'il se tient caché à cause de ces brigands? sans compter encore une autre difficulté, car il y a interdit, et lui non plus ne peut pas confesser.

— En cas de mort il le peut; il en a confessé d'autres; ne te souviens-tu pas d'Antoine de la petite maison et de Georges du Moulin !

— C'est bien; mais ces canailles-là ne sont pas sur le point de mourir.

— Si !

— Non !

Les uns se déclarèrent pour le premier des interlocuteurs, les autres pour le second, et l'on cria à perte d'haleine : Oui, non; on peut les confesser, on ne le peut pas. Il s'éleva enfin une voix qui décida la question, de manière à ce que tous demeurassent d'accord.

— Si dès qu'ils seront confessés, s'écria-t-on, nous les assommions ! on peut bien dire, à ce qu'il me semble, que pendant qu'ils se confessent ils sont à l'article de la mort.

— Oui, oui, c'est vrai; c'est vrai, vite, vite, que l'on cherche messire le curé.

— Et où est-il ?

— Il a couché cette nuit là-bas, chez le batelier.

— Vite donc chez le batelier. Michel ! Michel !

Personne ne l'avait vu de la journée.

— Moi j'ai vu Michel, je l'ai vu allant à Como avec son fils, hier vers le soir, dit un homme dans la foule.

— Mais il doit être arrivé, car son bateau dépassait la pointe de Bellagio, ajouta un autre.

— Donc, allons à la maison du batelier ! vite ! vite ! que quelqu'un coure à la maison du batelier, s'écrièrent quelques voix.

La petite maison du batelier était située presque au bord du lac, à l'embouchure d'un petit torrent appelé *Auccio*, éloigné d'environ un demi-mille de Limonta, dans la direction de Bellagio. Le berger, qui s'était acheminé de ce côté pour y chercher le curé, le rencontra en chemin montant vers le village avec les deux bateliers père et fils ; ils arrivaient tous de Como.

Le curé, bon vieillard vigoureux et gai, gravissait rapidement le sentier escarpé de la montagne. Il était en avant de ses compagnons lorsqu'à un tournant il découvrit, au dessus de sa tête, l'homme qui descendait pour le chercher ; il s'arrêta sur ses deux pieds, et il lui dit :—Jean Matthieu (c'était le nom du chevrier), qu'est-ce que ce grand fracas qu'on fait à Limonta ; il paraît que l'on y met le pays sens dessus dessous?

— Messire ! messire! répondit l'autre tout haletant, courez, courez, il n'y a que vous qui puissiez le sauver, courez ; ils ont pris d'assaut le palais du monastère, et ils y font le diable à quatre ; ils veulent tuer le procureur et ses gens, courez par charité. Et le curé se mit en effet à courir.

A peine eut-on aperçu son capuchon brun poindre sur la place, que tous se mirent à crier : — Voici messire le curé ! voici messire le curé ! Et en courant au devant lui, ils lui proposèrent, comme une chose toute naturelle, de confesser de suite Pelagrua et ses satellites, parce qu'ils voulaient en finir avec eux. Il fallut à cet homme honnête et respectable toute l'autorité que lui donnait son ministère, et tout l'amour qu'il avait mérité par une longue vie toujours employée à faire le bien de ses paroissiens ; il lui fallut aussi la nouvelle faveur que lui avait attirée sa persécution récente, pour parvenir à détourner ces forcenés de leur résolution criminelle.

La nouvelle qui s'était répandue dans la foule de l'arrivée de Lupo, qui était disposé à se battre pour ceux de son village, contribua aussi beaucoup à calmer ces esprits irrités et bouillans. Pendant que la foule se serrait autour du fils du fauconnier qui continuait à la raisonner, et à la prier de renoncer à ses projets sanguinaires, de se tenir tranquille et de se reposer sur lui seul de la décision de l'affaire, le curé entra dans la maison du procureur, et en fit sortir avec douceur tous ceux qui y étaient restés pour la dévaster. Après avoir rétabli l'ordre dans la première cour, il passa dans une seconde petite cour, où, en prêtant l'oreille, il crut entendre comme un gémissement venir d'en haut ; il monta par un petit escalier de bois, il arriva devant une porte, il plaça son œil à un petit trou, et il aperçut une femme blottie dans un coin, les cheveux épars et en désordre, qui serrait contre son sein un jeune enfant, dont elle s'efforçait avec une main d'é-

touffer les cris. L'ayant aussitôt reconnue pour la femme de Pelagrua, le curé frappa doucement à la porte en faisant entendre en même temps ces paroles : — Je suis le curé, ouvrez, tout est tranquille.

La pauvre mère tressaillit d'effroi à ce premier bruit, à ce premier son d'une voix qui partait de si près. Par un mouvement involontaire, elle retira subitement la main qui couvrait la bouche de l'enfant, lequel fit entendre aussitôt un cri prolongé et aigu, qu'il retenait depuis long-temps. Mais le curé continuant à lui dire : — N'ayez pas peur, c'est moi, tout est fini; elle se leva avec vivacité, et ayant fait tourner un gros cadenas, elle ouvrit la porte, et se présenta, son enfant dans les bras, à son libérateur.

—Hélas! c'est le bon Dieu qui vous a envoyé, disait la malheureuse en tremblant et en hésitant; il vous en récompensera, non pas pour moi, non pas pour moi, mais pour cet ange que je porte dans mes bras; et en même temps elle saisissait les vêtemens du curé, les baisait, et les baignait de larmes dans un délire de joie et de reconnaissance. — Et mon mari? demanda-t-elle avec un mouvement et un visage où se peignaient l'anxiété et l'effroi.

— Il est en sûreté, répondit le pasteur; pour le moment vous ferez bien de ne pas vous laisser voir dans ces lieux; sortez par là, et il lui indiquait une petite porte secrète qui conduisait à la montagne : prenez le chemin qui mène au château, et priez le comte, en mon nom aussi, de vous donner asile au moins pour cette nuit.

— Oh! il ne le voudra pas, car.....

— Eh bien! présentez-vous à Ermelinda, dites-lui..... mais il n'est pas nécessaire de lui rien dire, vous avez besoin de secours, et cela suffit; la comtesse vous accueillera avec empressement, j'en suis sûr. Allez, que Dieu vous accompagne.

La femme s'en alla, et le pasteur étant retourné sur la place où la foule entourait encore le fils du fauconnier: — Écoutez, dit-il, pour que la chose ait son cours légal dans la forme voulue et que rien ne puisse nous être reproché par le délégué, et par l'avocat de l'autre partie, qui ont sous la main plus de piéges et d'embûches qu'ils n'ont de cheveux sur la tête, il faûdra toucher la *majola*, convoquer les gens d'alentour, et nommer pour votre champion ce brave jeune homme que Dieu vous a envoyé.

Peu de temps après, on vit paraître le sacristain du village sur une terrasse qui donnait sur le terrain consacré de l'église. Il commença à frapper avec deux petits marteaux sur un certain instrument formé d'une plaque de bronze enchâssée dans une table carrée, et en fit sortir un son aigu, dans une espèce de cadence, tantôt en pressant, tantôt en ralentissant la mesure, et formant ce qu'on appelait alors sonner l'assemblée. Cet instrument s'appelait *malliola* ou *majola*, nom qui dérivait peut-être de *malleus*, le marteau avec lequel on frappait; ou plus vraisemblablement de *mallum*, cour de justice, plaid, assemblée convoquée par ce son.

La réunion faite, les voix recueillies et le suffrage rendu, Lupo, comme on pouvait bien le penser, n'eut pas une seule boule blanche, et fut proclamé,

en plein conseil de voisinage, le champion des habitans de Limonta. Le temps qui s'était écoulé, et les nouveaux soins vers lesquels les esprits s'étaient tournés, avaient calmé la première effervescence de colère et de vengeance, et la multitude, peu habituée au sang, commençait à ressentir une frayeur naturelle en pensant à celui qu'elle venait de verser. Chacun sentait le besoin de s'éloigner de ce lieu trop funeste, de se soustraire au regard de tant de témoins, que sais-je ? de se cacher à soi-même, dans la tranquillité et dans le sanctuaire secret de sa propre maison, la part qu'il avait prise à un excès que tous prévoyaient devoir retomber sur la tête des coupables. Ils s'en allèrent donc tous séparément, silencieux et sans bruit, l'oreille basse, le maintien humilié, comme des chiens qui viennent de recevoir de leur maître le châtiment de leurs fautes, et en peu de temps il n'y eut plus que solitude et silence.

Néanmoins Pelagrua ne se crut pas en sûreté dans le village, où il lui paraissait sentir le sol trembler sous ses pas. Il descendit au bord du lac, et y ayant trouvé un bateau, il y entra avec le petit nombre de satellites qui lui restaient, et avec ceux de ses gens échappés à cette extermination. Il n'attendit pas même d'être rejoint par sa femme et son enfant, car il venait d'apprendre qu'ils avaient trouvé asile dans le château du comte. Il s'embarqua, et lorsqu'il fut éloigné du rivage, il tourna les yeux vers Limonta ; il blasphémait et maudissait la lumière du soleil, en jurant de retourner bientôt avec les forces de l'abbé pour en tirer une terrible vengeance.

Mais lorsque l'abbé eut appris, par un *courrier*, toute cette affaire, il entra en fureur contre le procureur lui-même, et après lui avoir envoyé à *Varenna*, où il s'était réfugié, une lettre pleine de dureté, loin de vouloir le rétablir à son poste, il le menaçait de le faire repentir de la couardise qu'il avait montrée en se laissant faire la loi par une poignée de paysans et en abandonnant lâchement le village.

Quant aux pauvres Limontins, je ne vous dirai pas si l'abbé brûlait d'envie de leur tomber dessus et de les écraser. Mais les grands eux-mêmes ne peuvent pas toujours faire ce qu'ils veulent. Dans ces temps de trouble, le prélat était obligé de porter son attention et ses forces sur plusieurs points, et il ne pouvait pas réunir au moment même les hommes nécessaires pour accomplir ses desseins de vengeance. Il dissimula donc, et, laissant les choses aller leur train, il attendit le jugement qui devait avoir lieu à Bellano, et *qui* mettrait sans doute ces montagnards à sa discrétion, se réservant, en tout cas, le droit de les punir plus sévèrement à la première occasion.

Lupo s'achemina de suite vers le château du comte Oldrado, dans lequel il était né, où il était attendu non seulement par ses parens, mais aussi par tous ceux qui l'habitaient, avec une affectueuse impatience; on y avait déjà reçu la nouvelle de son arrivée à Limonta, et de la manière dont il s'était employé pour apaiser la furieuse tempête qui s'y était élevée. Personne n'était cependant sorti pour aller à sa rencontre, quoique plusieurs en eussent le désir, parce que le comte, dès la première nouvelle de ce qui se passait à

Limonta, avait fait fermer les portes, et tomber les herses, comme s'il eût craint un assaut. Il ne fut pas possible de le décider à souffrir que quelqu'un sortît du château, même après que tout fut terminé. Ces craintes, de sa part, n'étaient pourtant pas fondées; car, quoiqu'il ne joutt pas de la même faveur qui avait entouré jadis ses ancêtres dans le pays, le respect qu'on avait pour son nom était cependant assez grand pour que personne n'osât lui adresser une parole irrévérencieuse.

Ayant été admis dans le château, le fils du fauconnier y fut accueilli par tous ceux qui s'y trouvaient, avec une joie difficile à décrire. Il y avait cinq ans qu'il n'avait pas revu ces lieux; son père et sa mère se l'arrachèrent l'un à l'autre, tous s'empressaient autour de lui pour l'interroger sur ses aventures, et pour le combler de mille bénédictions.

Le comte Oldrado, tout content qu'il était dans son cœur, en voyant que les pauvres Limontins avaient à la fin trouvé quelqu'un pour prendre leur défense, et que ce défenseur était un homme capable d'en remontrer au champion du monastère, se serait pourtant bien gardé en tout autre temps de témoigner sa joie, de peur de se brouiller avec l'abbé, qui était le plus puissant. Mais dans ce moment, les Limontins, grâce à la justice qu'ils venaient de se faire rendre, étaient aussi devenus très puissans, et leur puissance était plus évidente, plus rapprochée et plus efficace que celle de l'abbé. Sa nature le portait donc à faire quelques démonstrations en leur faveur, d'autant plus que les instances de sa femme et de sa fille l'ayant induit à

donner asile à la femme et à l'enfant de Pelagrua, il craignait fort que le ressentiment des montagnards ne retombât sur lui. Toutes ces considérations valurent à notre Lupo l'accueil le plus tendre, le plus affectueux, de la part de son ancien seigneur, qui lui fit des caresses infinies, ce dont Lupo lui-même se trouva tout étonné et confus. N'allez cependant pas croire que ces caresses ne fussent pas sincères et cordiales ; car la crainte nouvellement survenue au comte Oldrado n'avait fait qu'ôter le frein qu'une crainte plus ancienne et habituelle aurait pu mettre à l'expression naturelle des sentimens affectueux qu'il portait à Lupo. Le fils de son fauconnier lui avait toujours été cher, et dans ce moment beaucoup de motifs concouraient à le lui rendre plus cher encore.

En attendant, Ermelinda, femme du comte, se tenait dans une petite salle au rez-de-chaussée, et lisait l'évangile du jour à sa fille Béatrix et à une suivante de cette dernière, appelée Lauretta, fille du fauconnier et toute dévouée à ses maîtresses. La comtesse avait l'habitude de faire cette lecture tous les dimanches, depuis que l'interdit ne lui permettait pas d'en entendre l'explication du curé, à l'église. Elle lisait en latin, langue qui dans ce temps était encore comprise dans toute l'Italie, à peu près comme on comprend de nos jours le toscan, c'est-à-dire plus ou moins, selon que l'on était plus ou moins cultivé et lettré.

Elles étaient toutes les trois assises devant une petite table. Ermelinda ne dépassait pas quarante ans, sa taille était haute, son maintien grave, l'expression de son visage affable et majestueuse ; mais ce visage

était pâle et amaigri, ses yeux étaient abattus; on aurait dit que cette femme était accablée par un chagrin ancien qui était devenu le compagnon assidu de sa vie.

Béatrix ressemblait en tout à sa mère, elle avait la même grâce dans les traits, la même beauté dans les contours, la même expression du visage, le même mouvement des yeux; mais tout cela était embelli par la fraîcheur et le sourire du premier âge, éclairé par cet air de paix et de contentement, embaumé par ce doux et mystérieux parfum qui s'exhale d'une ame qui n'a pas éprouvé les orages de la vie, et qui ne se connaît pas encore elle-même.

Quand la mère eut fini la lecture, elle ferma le livre de l'évangile et dit à sa suivante : — Va voir de l'autre côté si cette pauvre femme n'a besoin de rien. Lauretta sortit, et revint un instant après, rapportant que la malheureuse femme qu'on avait recueillie était pourvue de tout le nécessaire, qu'elle envoyait à sa bienfaitrice ses remercîmens et ses bénédictions, et que, se sentant remise, disait-elle, de ce grand effroi, elle ne demandait d'autre grâce que d'être accompagnée avec son enfant là où son mari s'était réfugié.

— Lui as-tu dit que je ferai tout pour le mieux, mais qu'elle doit rester ici au moins jusqu'au soir, et que je me chargerai ensuite de la faire escorter jusqu'à Varenna?

— Je le lui ai dit, et elle s'y est soumise bien volontiers, ne répondant autre chose, sinon qu'elle est dans vos mains, et qu'elle priera toujours le bon Dieu pour vous et pour toute votre maison.

— Que Dieu lui soit en aide, ajouta Ermelinda, elle a toujours été une femme timorée et honnête, et ne méritait pas d'avoir un mari tel que le sien, mais !.... Elle poussa un soupir, et répéta une autre fois : —Que le Seigneur lui soit miséricordieux !

On entendit alors frapper légèrement à la porte, et l'on vit s'avancer le comte, tenant par la main le fils du fauconnier, qu'il présenta à sa femme et à sa *fille en* leur disant : — Voilà notre Lupo, qui vient soutenir le droit des pauvres Limontins.

Ermelinda et Béatrix l'accueillirent avec une courtoisie noble et affectueuse ; mais à peine Lauretta *eut*-elle reconnu les traits chéris du frère qu'elle avait toujours tendrement aimé, et dont elle était séparée depuis tant d'années, qu'elle ne put contenir l'élan de son cœur, et, courant au devant de lui, elle lui jeta les bras au cou, et le tint long-temps serré contre elle sans prononcer un seul mot. Se détachant enfin un instant de lui, elle devint toute rouge de pâle qu'elle était auparavant, et, souriant d'un air moitié honteux et moitié dépité contre elle-même, elle dit d'une voix altérée : — Que je suis sotte, j'ai tant de plaisir à te revoir, et cependant je suis prête à pleurer !

III.

C'était le jour fixé pour le jugement de Dieu. Une compagnie de soldats de Crivello pouvait à peine contenir la foule sur la place de Saint-Georges de Bellano, et y maintenir un espace vide d'où partait un grand bruit de scies, de marteaux et de voix d'ouvriers qui se hâtaient d'achever la lice.

Quelqu'un qui se tiendrait au milieu de la place, et tourné vers le lac, verrait s'élever à sa gauche la maison de l'archevêque, qui forme un long édifice construit en grosses pierres, dont les fenêtres finissant en pointe sont partagées par une mince colonne en marbre noir de Varenna. A sa droite et en face il apercevrait quelques mauvaises maisons, et derrière lui se trouverait enfin l'église dédiée alors à saint Georges, et qui avait la façade de forme aiguë, avec une grande fenêtre ronde ornée de rosaces. Entre la grande fenêtre et la porte, il y avait une statue de pierre qui repré-

sentait le saint patron à cheval, dans le moment où il blesse avec sa lance l'inévitable dragon.

Sur les deux emplacemens on voyait, d'un côté un saint Christophe avec un petit enfant pendu à son cou, et de l'autre un saint Antoine, une sonnette accrochée au bout de son bâton. Ces ouvrages étaient dus aux artistes grecs qui remplissaient alors l'Italie tout entière. On y voyait des figures d'une grandeur démesurée, qui occupaient presque la moitié du frontispice de l'église; car c'est ainsi qu'on avait l'habitude de représenter Dieu et les saints, voulant indiquer, par les gigantesques proportions de leurs formes, leur puissance surnaturelle.

Les portes de l'église étaient ouvertes, et dans l'intérieur se promenait une troupe de fantassins armés et habillés de mille manières ; c'était un ramassis de gens que Cressone Crivello avait pris de toutes parts et à la hâte, ayant mandé dans toutes ses terres et tous ses châteaux qu'on lui envoyât des hommes d'armes qu'il avait le droit d'exiger en sa qualité de seigneur, et d'après les investitures féodales. On avait déployé des forces si grandes et si extraordinaires parce que le bruit de la révolte des Limontins s'était répandu, et que l'on craignait que les séditieux, accourus pour assister à l'épreuve du duel, ne suscitassent quelque trouble parmi les habitans de Bellano, qui étaient déjà très impatiens du joug qu'on leur avait imposé.

Pour faire connaître tant soit peu ces gens, nous allons rapporter un dialogue qui eut lieu dans l'église entre un chasseur de Pagnona, petit village situé sur le Legnone, et un boulanger de Mandello, qui est un

gros bourg sur les bords du lac en allant vers Lecco. Le chasseur avait une espèce de jupon de laine couleur de plomb qui lui descendait presque jusqu'aux genoux, et une paire de pantalons, ou draps de jambe comme on les appelait alors, étroits et collant sur la peau, qui lui descendaient jusqu'à la cheville. Ses pieds étaient renfermés dans des sandales avec les attaches en corde, et dont la semelle était armée de longues pointes de fer qui servent aux montagnards à assurer leurs pas en courant sur les crêtes de leurs rochers, et sur les bords de précipices épouvantables. Il portait en bandoulière une petite gourde et un cor, et derrière les épaules un arc de frêne, et quelques flèches liées avec une corde. Le boulanger avait un petit pourpoint de drap blanc avec les manches serrées aux poignets par quelques petits boutons de cuivre ; un manteau court garni de peau d'ours et un bonnet carré sur la tête ; il tenait à la main une dague rouillée.

Ce dernier appuyait l'une de ses épaules au bénitier de l'église en écoutant les conversations qui se tenaient autour de lui, lorsqu'il vit passer le chasseur, et lui frappant de la main sur l'épaule : — Hé, Laurent, lui dit-il, et toi aussi tu es venu à Bellano ?

— Oui, certes, il a fallu que j'y vinsse ; que veux-tu ? Ce maudit Crivello (que le diable l'emporte !) ne nous laisse pas de repos.

— Chut, par charité, ne sais-tu point que ce que tu dis là est un blasphème défendu par les statuts, et qu'il y a la peine de dix livres d'amende ou du fouet ?

— Oh ! va dire aux statuts qu'ils viennent nous cher-

cher là-haut sur le Legnone, et nous leur donnero de nos nouvelles.

— Mais qu'as-tu à faire ici, lui demanda le boulanger, toi qui n'as ni terre ni maison? Tu es là pou quelque autre, j'imagine?

— Oui, j'y suis pour notre curé; il jouit du bénéfice, et nous lui devons la dîme et quatre journée passées sous les armes aux ordres de l'archevêque. Depuis que l'archevêque n'est plus là, personne du village ne veut entendre parler d'aller servir ces coquins d'excommuniés. Crivello jure qu'il veut ôter le droi de pacage au prêtre, qu'il veut faire, qu'il veut dire et le malheureux curé, pour ne pas manquer aux appels, tâche de se tirer d'affaire aussi bien qu'il le peut en payant l'un, en priant l'autre; pour cette fois, il s'est recommandé à moi. Il n'y a pas de chamois, d'ours encore moins, qu'avais-je à faire chez moi? Allons un peu voir ce duel, me suis-je dit, puisqu'il y a long-temps qu'on n'en a vu; et je suis venu.

— Moi j'y suis pour mon compte, dit le boulanger. J'ai cette petite maison à laquelle est attachée une redevance de quatre journées d'armes par an; celle-ci, s'il plaît à Dieu, est la dernière, car mon contrat est bien clair, et si notre courtois maître veut mener la vie de l'année dernière, et avoir les armes à la main à tout instant, pour moi, je ne m'y sens guère disposé. A Mandello, déjà tout le monde se plaint; nous n'en pouvons plus, et nous finirons par faire quelque grosse folie, comme ont fait ceux de Limonta.

— Il est donc vrai que les Limontins ont fait les diables?

— Et de quelle manière ! Ils ont tué Pelagrua, et mis le feu à la maison du monastère !

— Oh ! que Dieu les bénisse ! s'écriait le chasseur.

— Oui ! mais, maintenant, on dit que l'abbé de Saint-Ambroise est furieux comme un vrai Turc, qu'il jure de par tous les saints et de par tous les diables qu'il veut la leur faire payer.

— Du dire au faire, il y a loin. Et pour ce qui est du procès, on doit le juger ici par voie de justice ; si celui qui se bat pour les Limontins a le dessus, nous verrons bien si quelqu'un osera le toucher. Pour le coup, tous les habitans du lac se souleveraient.

— On voit bien que tu es jeune, mon cher Laurent, dit le boulanger en l'interrompant, et que tu n'as pas encore appris qu'à la fin des fins les seigneurs ont toujours raison, et les haillons paient toujours pour tout le monde.

— Mais si nous sommes tous d'accord ? reprit le chasseur.

— Tous d'accord, tu dis ? Tu me fais rire. Vois-tu là bas, sur la place, ces quarante lanciers ? Qui veux-tu qui se frotte à ces gens-là ? Ils sont couverts de fer ; frapper sur eux, c'est comme frapper sur une pierre ; outre que ce sont tous des gens disposés à se faire égorger pour celui qui les paie, fût-ce même le diable.

— Mais, nous autres, ne comptons-nous pour rien ?

— Nous autres, nous sommes ici de surplus et comme une espèce d'épouvantail. Ne vois-tu pas qu'on nous retient dans l'église de peur que nous n'allions fraterniser avec ceux de Bellano ; mais, si l'occasion se pré-

sentait de tomber sur ces derniers, crois-tu que nous ne ferions pas comme les autres ?

— Pour moi, non certainement, répondit résolument le montagnard.

— C'est bien, c'est bien, reprit en souriant le boulanger ; je te l'ai bien dit que tu étais jeune, et je te dis de plus que si, aujourd'hui par exemple, ceux de Mandello tiennent en respect ceux de Bellano, demain ceux de Bellano viendront à Mandello faire de même avec nous. Aujourd'hui, c'est moi qui suis le bâton et c'est toi qui es l'âne ; demain, c'est moi qui serai l'âne et c'est toi qui seras le bâton ; mais le maître de l'âne qui a frappé hier frappe aujourd'hui, et frappera demain et après demain, et ainsi de suite, toujours, tant que le monde durera.

Le dialogue fut ici interrompu par l'approche de l'un des quarante lanciers de Crivello, qui se promenait au milieu de la foule de ces soldats sauvages pour maintenir l'ordre. Pendant ce temps, les seigneurs, les chevaliers, les châtelains, les dames et les gracieuses demoiselles de tous les pays environnant le lac, se réunissaient dans la plus grande salle du palais archiépiscopal : celles-ci rivalisaient entre elles de fraîcheur, d'élégance, de recherche dans leur parure, dans leurs bijoux ; ceux-là dans la pompe de leur cortége.

Une longue chambre aboutissant à la salle était remplie de pages, de damoiseaux et d'écuyers, et la vaste cour résonnait des piétinemens des chevaux, des aboiemens des chiens, et des cris des domestiques.

Chacun peut aisément s'imaginer combien il était

incommode et inutile pour les seigneurs de se faire suivre par un si grand train, composé particulièrement de chevaux, dans un petit village resserré entre le lac et une montagne presque à pic, et où l'on ne parvenait qu'en abordant en bateau, ou bien en descendant par de petits sentiers, et par des escarpemens. Mais tout cela était indispensable, car il fallait un cortége pour qu'on le vît et qu'il donnât une haute idée de la richesse, de la magnificence et de la noblesse de celui qui l'entretenait.

Les autres chambres de ce vaste édifice, qui étaient situées sur le devant et qui donnaient sur la place, étaient encombrées de gens d'une moindre importance, et qui s'y étaient introduits, les uns comme appartenant à la suite d'un seigneur, ou comme amis d'un écuyer ou d'un damoiseau, les autres grâce à quelques sous qu'ils glissaient dans la main de la sentinelle, lorsque celle-ci la leur mettait sur la poitrine pour les repousser.

L'avocat du monastère de Saint-Ambroise et celui des Limontins se promenaient aussi, l'un d'un côté, l'autre de l'autre, dans la salle privilégiée, avec les chevaliers et les dames. Ils étaient habillés d'une longue robe de soie violette, avec un capuchon rouge doublé d'hermine, dont la pointe leur descendait jusqu'aux talons. Mais l'avocat des hommes de Limonta n'avait pas la massue d'argent comme son adversaire, car celle-ci était une marque d'honneur qui n'était accordée qu'à ceux qui défendaient les droits des évêques, des hôpitaux, des monastères et des autres congrégations pieuses.

Ottorino Visconti, le maître de Lupo, ayant promis à son écuyer de se trouver à Bellano pour le jour du duel, se promenait avec l'avocat des Limontins. C'était un beau cavalier d'environ vingt-six ans, sur lequel le lecteur nous permettra de nous arrêter un instant, car il doit avoir une grande part dans les événemens que nous allons raconter.

Ottorino Visconti, fils d'Hubert, frère de Matthieu-le-Grand, était, par là, cousin de Galéas, mort l'année précédente, et par conséquent aussi cousin de Marc, de Lucchino et de Jean, les trois frères encore vivans de Galéas, et tous fils de Matthieu.

A peine le généreux jeune homme fut-il en état de revêtir une cuirasse qu'il se mit sous la direction de son cousin Marc, homme déjà mûr à cette époque, et renommé comme l'un des plus valeureux capitaines de l'Italie. Il fut formé au métier des armes sous les yeux de ce grand soldat qui l'aimait presque comme son fils; il reçut de ses mains le ceinturon de la milice, et depuis ce temps il suivit toujours son drapeau.

Le jeune chevalier était élégamment habillé de velours cramoisi, et portait un petit manteau bleu de ciel brodé en argent, doublé de zibeline. Une grosse chaîne d'or à double tour serrait son cou, et descendait jusqu'au milieu de sa poitrine. Au dessous d'une toque magnifique de la couleur même du manteau, s'échappaient gracieusement les boucles de ses cheveux noirs, et une plume blanche, retombant le long du front sur l'épaule gauche, faisait ressortir davantage la brune couleur de ses cheveux. Ses yeux étaient vifs, et brillaient d'une hardiesse calme et modérée. Son

visage était tant soit peu rembruni par le soleil des champs de bataille. Sa taille était haute, ses membres bien proportionnés, tous ses gestes, toutes ses poses, tous ses mouvemens étaient gracieux, résolus et fiers.

Laurent Garbagnate, avocat des Limontins, lui racontait les hauts faits de Limonta, et la part honorable que son écuyer Lupo y avait prise ; et le jeune homme semblait s'en réjouir vivement. S'entretenant ensuite du comte Oldrado et de sa famille, Ottorino demanda des nouvelles de Béatrix, qu'il avait connue lorsqu'elle était encore enfant au château de son père, et l'avocat parla de tous les charmes qu'elle avait acquis en si peu d'années.

— Il est donc vrai qu'elle ressemble beaucoup à sa mère? dit le jeune homme.

— C'est tout-à-fait elle, à s'y méprendre, répondit Garbagnate; au reste vous la verrez aujourd'hui, car j'ai entendu dire que son père la menerait voir le duel.

— Et à quelle heure commence le jugement?

— A la sixième heure après le lever du soleil, si pourtant il ne s'élève pas quelque contre-temps, comme je le crains.

— Quel contre-temps peut-il s'élever? Est-ce que tout n'est pas en règle?

— Tout est en règle, mais cet interdit nous place dans une position fort embarrassante. Le délégué de Crivello a fait saisir le curé parce qu'il refuse de bénir les armes; celui-ci proteste de vouloir plutôt souffrir le martyre que d'encourir l'excommunication; le délégué s'obstine encore plus, et l'affaire menace de devenir grave.

— Mais ne peut-on pas trouver un autre prêtre ?

— Qui voulez-vous qui se charge de cela? Il y avait ici tout à l'heure le curé de Limonta, qui était venu avec Lupo ; mais lorsqu'il a vu l'aspect que prenait l'affaire, il s'est glissé au milieu de la foule et a disparu.

— Qu'est-ce donc que ce bruit? dit le chevalier, en l'arrêtant tout court et en regardant les gens qui accouraient de tous les côtés de la salle, se pressant vers le milieu, autour d'un homme qui venait de paraître.

— Ce sera quelque bouffon, répondit Garbagnate ; et il ne se trompait pas.

Un homme capricieusement habillé, avec deux rangs de grelots d'argent au pourpoint, au pantalon, au manteau ; la tête couverte d'un bonnet en forme d'entonnoir, à l'entour duquel pendaient aussi un grand nombre de grelots; ayant un luth en bandoulière, commença à en toucher les cordes et à en accompagner le son par des gestes, des sauts et des lazzis à faire mourir de rire.

C'est Tremacoldo ! c'est Tremacoldo ! répétaient de plusieurs points de la salle les chevaliers et les dames. Ce Tremacoldo était un fameux bouffon, plus connu que le loup blanc, qui courait toutes les foires, qui se trouvait à toutes les fêtes, à tous les tournois, et dans tous les lieux enfin où il y avait une assemblée. Il connaissait mille jeux et mille plaisanteries, il possédait une infinité de secrets extraordinaires et bizarres, faisait les tours les plus drôles, racontait les plus belles histoires, et chantait les sirventes et les lais des plus célèbres troubadours et ménestrels de son temps. Lui-

même était poète et ses vers n'étaient certainement pas les moins beaux de ceux qu'il chantait.

— Tremacoldo ! Tremacoldo ! lui crièrent plusieurs voix, chante-nous la plainte de la prisonnière, oui, oui, l'Hirondelle, l'Hirondelle.—Non, non, dit un autre, chante plutôt la dernière chanson que tu as composée quand tu tombas dans les mains des voleurs.

— Enfin, laquelle des deux chanterai-je ? demanda le ménestrel.

— La dernière.

— Non, non, l'autre, l'autre.

— L'Hirondelle donc ?

— Oui, l'Hirondelle.

Alors Tremacoldo, après avoir préludé pathétiquement sur son luth, commença ainsi :

« Hirondelle voyageuse qui vas te poser sur la ter-« rasse, en répétant tous les matins ta plaintive chan-« son ; hirondelle voyageuse étrangère, que veux-tu « dire dans ton langage ? Solitaire, laissée dans l'aban-« don et l'oubli par ton époux..... »

Mais dans ce moment la foule qui était serrée autour de lui se rompit et le quitta en se tournant vers un nouvel objet qui venait de paraître. Béatrix, la fille du comte del Balzo, entrait dans la salle, conduite par son père, qui la tenait par la main. Pendant qu'Ottorino embrassait affectueusement son ancien hôte, et qu'il s'inclinait avec une courtoisie chevaleresque devant la jeune fille, Tremacoldo, courroucé contre les nouveaux arrivés, qui lui enlevaient l'attention de son auditoire, s'avança en faisant des gestes bizarres et paraissait se préparer à lancer quelque

épigramme contre ceux qu'il regardait comme les auteurs de l'insulte qui lui était faite. Il ne faut pas oublier qu'à cette époque où les nobles se croyaient bien au dessus des autres hommes, et où ils étaient si étrangement susceptibles que la moindre apparence de provocation les mettait en fureur, les ménestrels et les jongleurs étaient seuls privilégiés, On leur accordait toute liberté de gestes et de paroles; on leur pardonnait les saillies les plus mordantes et les plus vives, qui auraient coûté cher au chevalier assez audacieux pour se les permettre.

Tremacoldo s'approcha dans des dispositions peu amicales; mais lorsqu'il vit Béatrix s'avancer dans toute sa beauté, il sentit sa colère s'apaiser tout à coup, et tournant la raillerie en compliment pour elle, sans épargner en même temps un petit coup de patte à l'auditoire, il dit :

— Il est bien naturel que la chouette se taise lorsque le soleil paraît, mais que les hiboux au lieu de se cacher courent au devant de lui, cela ne s'est jamais vu.

Tout le monde rit de bon cœur de cette grosse plaisanterie.

La jeune fille, âgée de seize ans, était comme une rose qui s'épanouit, dans toute sa fraîcheur et dans toute la suavité de son parfum, aux premiers rayons d'une belle aurore. Une longue robe bleu de ciel, qui était couverte depuis la ceinture jusqu'aux genoux par un léger réseau d'argent, imitait la couleur de ses yeux, mais elle était loin d'en égaler l'azur éthéré, ni la tendre et douce vivacité. Sa blonde chevelure souple et brillante comme de l'or filé, retenue seulement par

une couronne de fleurs bleues, parsemées de feuilles d'argent, descendait ondoyante, riche et parfumée, le long du cou et des épaules jusqu'à l'extrémité de sa robe.

A la douceur naturelle, à la candeur que respirait le visage de cette vierge, il se mêlait une teinte de réserve, une légère vapeur d'une fierté capricieuse et timide, mais néanmoins suave, qui ajoutait une certaine majesté, un certain charme, une saveur pour ainsi dire toute particulière à ses traits magnifiques.

Elle s'avança jusqu'au milieu de la salle, ayant à l'un de ses côtés son père, et à l'autre Ottorino. Un murmure confus d'admiration la suivait sur son passage. Elle vit tous les regards tournés vers elle, elle entendit cette espèce de frémissement qui s'élevait autour d'elle; elle saisit ou devina les paroles répétées par la foule, et, baissant craintivement les paupières, son visage devint tout couleur de pourpre. Mais ce fut bien pis lorsque le jongleur, ployant le genou devant elle et ôtant son bonnet, la proclama à haute voix la reine de la beauté et des amours... La jeune fille, effrayée, confuse, véritablement tourmentée par un sentiment trop vif de modestie et de pudeur, se serrait toujours plus près de son père, et le supplia, en lui parlant à l'oreille, de l'emmener de là, de faire taire, de congédier cet homme. Mais le comte del Balzo, tout glorieux de ce triomphe de sa fille, bien loin d'écouter sa prière, la fit asseoir sur une chaise au bout de la salle. Il se mit à sa droite, et fit signe à Ottorino de se placer de l'autre côté; et, après avoir répondu avec courtoisie à l'accueil que lui faisaient

les chevaliers réunis autour de lui, il se tourna ver le ménestrel avec une noble condescendance, et s'excusant d'avoir, par son arrivée, interrompu so chant, il le pria de le continuer.

— Je vais vous chanter quelque chose, dit Trema coldo. Et, ayant appuyé le front dans une de ses mains et parcourant deux ou trois fois à pas lents l'espac qu'on lui avait laissé au milieu de la salle, pendan que les auditeurs se disposaient en cercle autour d lui, il leva enfin la tête et commença à chanter le louanges de Béatrix. Après l'avoir comparée au li des vallées, à la rose de Jéricho, au cèdre du Liban après l'avoir mise au dessus de toutes les belles sul tanes qui faisaient l'ornement des harems de l'Égypt et de la Perse, de toutes les nobles dames et princesse qui étaient les plus louées dans les chansons des trou badours provençaux, il l'égala à Laure, à laquelle le vers de Pétrarque préparaient alors une renommée qu après cinq siècles, conserve plus que jamais sa fra cheur et son éclat. Il souhaita à la beauté du Lario chantre de la beauté d'Avignon, qui bien qu'il n'eût e core alors que vingt-cinq ans, était déjà célèbre dan toute l'Italie, comme le premier poète. Enfin, se tou nant vers le chevalier qui était assis à côté de la jeun fille, il exalta sa race, ses mœurs, son courage, finit par dire que les deux personnes qu'il venait c louer se convenaient comme une pierre précieuse sie à un anneau.

Le chant avait été souvent interrompu par cet admiration fougueuse qui ne peut se contenir, et qui besoin d'éclater en applaudissemens, même lorsqu'i

sont visiblement importuns et incommodes. Mais, à la fin de la chanson, quand il fut permis de se laisser aller à l'enthousiasme qui avait toujours augmenté, on aurait dit que la salle allait s'écrouler, tout comme l'autre pièce où se tenaient les damoiseaux et les écuyers qui s'étaient également pressés vers la porte pour entendre le ménestrel. Ottorino se leva, et ôtant la chaîne d'or qu'il portait autour de son cou, l'offrit, avec la grâce chevaleresque qui lui était propre, au chanteur, qui, l'ayant remercié du présent, la roula autour de son bonnet, fit un saut et commença à jouer du luth.

En attendant, le comte Oldrado ayant vu à l'autre extrémité de la salle l'avocat Garbagnate, dit à sa fille : Je vais revenir ; et il courut vers l'avocat pour lui demander l'heure à laquelle commencerait le jugement. Mais la jeune fille, qui se trouva ainsi toute seule au milieu de tant de regards dirigés sur elle, se leva timide et honteuse, et se plaça à une fenêtre qui donnait sur la place, où elle se sentit respirer un peu plus à l'aise, et se remit tout-à-fait. Elle prit aussi courage en voyant Ottorino s'approcher d'elle ; cet ami de son père, le compagnon du frère qu'elle avait perdu, cet homme avec qui elle avait été elle-même dans une grande familiarité, et qu'elle avait jadis aimé d'une manière enfantine, devenait dans ce moment un doux appui pour elle. Enfin la foule, qu'elle craignait tant, entoura Tremacoldo, qui avait commencé une autre chanson, et Béatrix sentit s'évanouir peu à peu et disparaître la rougeur qui l'avait rendue toute tremblante. Mais à mesure que ce premier et désagréable embar-

ras diminuait, il s'élevait en elle un sentiment plu délicat, et cependant pénible, un sentiment de pudi que incertitude, une certaine terreur inconnue de s trouver ainsi, pour la première fois, avec un homm qui n'était pas son père. De temps à autre, elle s tournait, et voyant le comte se promener dans la sall avec Garbagnate, elle lui faisait signe de retourne auprès d'elle; mais le comte, qui s'était engagé dan une discussion et qui parlait canons, papes et décré tales, lui faisait signe de la main qu'il y allait, et i n'y allait jamais.

Cependant Ottorino entretenait la damoiselle avec une modeste et respectueuse familiarité, et il lui parlait des jours qu'ils avaient passés ensemble au château de Limonta, quand elle était encore enfant. Il lui rappelait ses amusemens, ses études, ses joies, ses petites colères, et les aimables chagrins de cet âge dans lequel tout semble sourire à celui qui se retourne pour le regarder quand il a déjà fui loin de lui. De cette manière, Béatrix se rassurait peu à peu dans la société du jeune homme. La terreur qu'elle avait d'abord éprouvée se dissipait toujours davantage, et se perdait dans une douceur un peu voilée et dont elle ne se rendait pas compte. Elle ne se retournait plus si souvent pour voir si son père venait, et lorsqu'elle le faisait, ce n'était plus avec cette anxiété, avec cet air troublé et effrayé qu'elle avait auparavant.

Quant au jeune homme, un secret sentiment d'orgueil le rendait heureux de cette société. Tous avaient admiré la jeune fille, et tandis que les jeunes gens les plus distingués de cette réunion se seraient disputé

une de ses paroles, un de ses regards, il était le seul qu'elle se plût à avoir auprès d'elle, le seul à qui elle parlait avec une confiante effusion, comme à un ami.

Ainsi, ce premier entretien d'Ottorino et de Béatrix, après une si longue séparation, la protection qu'elle trouva auprès de lui, le plaisir qu'il éprouva auprès d'elle, purent augmenter tout d'un coup et merveilleusement cette affection fraternelle qui était seulement dans leur souvenir, et déposer en leur cœur le germe d'un autre sentiment qui prend si facilement la place de la simple bienveillance.

Le son d'une trompette avertit que le jugement de Dieu était sur le point de commencer. Le jongleur interrompit son chant, et tout le monde courut au balcon pour prendre place. Le comte del Balzo vint aussi auprès de sa fille, qui resta entre lui et Ottorino.

IV.

A l'extrémité de la façade du palais archiépiscopal, vis-à-vis la montagne au pied de laquelle le village est situé, se prolongeait une terrasse où se tenaient les plaids et où se prononçaient les jugemens. Tous les regards des gens qui se pressaient aux fenêtres, et sur les toits, et qui étaient entassés sur la place, se tournèrent de ce côté, où peu de temps après l'on vit paraître trois personnes.

— Qui sont ces personnes ? demanda Béatrix à son père.

— Celui qui est assis au milieu, répondit le comte, est le juge ; quant aux deux autres qui se tiennent debout, celui qui est à sa droite avec cette massue d'argent, est l'avocat du monastère ; l'autre tu le connais, c'est Garbagnate.

La trompette sonna encore une fois, et à ce son tous firent silence. Alors l'avocat du monastère se

tournant vers le juge dit d'une voix forte et qui se fit entendre jusqu'au fond de la place.

— *Avouez-vous être ici en qualité de délégué de l'illustre et magnifique seigneur Cressone Crivello, pour décider la contestation entre le monastère de Saint-Ambroise et les gens de Limonta?*

A quoi le juge répondit gravement : — *Je l'avoue.*

Le premier ajouta : — *Je dis, devant vous, que les hommes de Limonta sont serfs (aldi), liges du monastère de Saint-Ambroise.* Et Garbagnate repartit : — *Et moi j'oppose à la demande du plaignant la prescription centenaire.* A ces mots le juge prit la parole et dit : — *Les deux parties ton offert des témoins disposés à prêter serment; mais ne voulant pas être cause d'un parjure, en vertu de l'autorité qui nous a été conférée, nous avons décidé qu'on aurait recours au jugement de Dieu, par le moyen du duel avec le bâton et le bouclier.* Se tournant ensuite vers l'avocat des plaignans : — *Avouez-vous*, lui dit-il, *avoir présenté Ramengo de Casale, comme champion du monastère de Saint-Ambroise?* A quoi celui-là ayant répondu : — *Je l'avoue*, — *Et vous*, demanda-t-il à Garbagnate, *avouez-vous avoir présenté Lupo de Limonta pour les hommes de son village? — Je l'avoue*, répondit aussi ce dernier.

— Fais bien attention maintenant, dit le comte Oldrado à sa fille.

Les deux avocats prirent chacun à la main un bâton gros et noueux; s'approchant ensuite du siége du juge ils les échangèrent entre eux, voulant signifier par là que le duel avait été accepté. Alors les deux cham-

pions parurent sur le balcon où ils furent salués par un tonnerre d'applaudissemens ; et ayant exécuté beaucoup d'autres formalités qui seraient trop longues à rapporter, ils jurèrent l'un et l'autre qu'ils ne se présentaient pas à cette épreuve *en se confiant en la vertu d'herbes, de paroles ou de maléfices quelconques, mais en l'aide seul du Seigneur, de la Vierge, et du preux chevalier baron saint Georges.* Après cela, ils se retirèrent pour descendre dans la lice.

Pendant qu'ils descendaient par les escaliers intérieurs du palais, il s'était élevé dans la place un bruit et une agitation produite par le mouvement de ceux qui, étant plus éloignés de la lice, voulaient pénétrer plus avant, et la résistance de ceux qui, occupant de meilleures places, ne voulaient pas se les laisser enlever.

— S'il n'y avait pas l'interdit, dit le comte à Ottorino, à présent on dirait la messe et les deux champions l'entendraient agenouillés sur les marches de l'autel, et on bénirait les bâtons et les boucliers. Je connais toutes ces choses-là ; car je sais sur le bout des doigts *les coutumes de l'état de Milan*, recueillies par l'ordre du *podesta* Brunagio Porta.

Maintenant je suis curieux de voir comment ils s'en tireront ; car sans bénir les armes il ne peut pas y avoir de duel par jugement de Dieu.

— J'ai entendu dire, répondit le jeune homme, que le curé du village ne veut pas prêter son ministère.

— Il a raison, mille fois raison : les canons parlent clair, il y a excommunication.

— Quoi qu'il en soit, ils démêleront cela entre eux, dit Ottorino, pour moi je ne m'y connais pas.

Les deux champions arrivèrent sur la place avec le juge, deux assistans du combat et un trompette. Sept ou huit lanciers leur ouvrirent le passage au milieu de la foule. Le juge, en prenant des mains d'un damoiseau un bouclier et un bâton, les présenta à Ramengo, en lui disant à haute voix et avec un ton solennel ces paroles consacrées : — *Reçois le bouclier et le bâton de l'attaque selon la justice.* Présentant ensuite les armes à Lupo, il dit : — *Reçois le bâton et le bouclier de la défense selon la justice.* Les deux champions entrèrent dans la lice; le juge alla se placer sur une estrade avec les deux chanceliers; les témoins et les assistans prirent leurs places, et le duel était sur le point de commencer, lorsqu'on entendit quelques voix s'écrier : — Il faut bénir les armes! Le juge se leva et dit : — Votre curé a refusé de les bénir. Un tonnerre de hurlemens, de cris, de sifflets, éclata de toutes parts. — Le curé fait bien, disaient ceux de Bellano et des villages d'alentour. — Il faut les lui faire bénir de force! le brûler tout vif! s'écriaient les soldats et tous les fauteurs de l'anti-pape, qui étaient sur la place et dans les maisons. — Oui! — non! — non! — oui! C'était un tapage, un désordre diabolique.

Mais le juge s'aperçut que les partisans du curé étaient trop nombreux, en comparaison des autres, pour qu'il y eût rien à gagner en faisant le rodomont. Il aurait cependant bien voulu satisfaire son mauvais vouloir, en se vengeant du curé; et à la vérité, il n'y avait rien de moins extraordinaire à cette époque, que de brûler ou écorcher un prêtre parce qu'il refusait, à cause de l'interdit, de dire la messe ou d'exercer quel-

que autre fonction de son ministère. Aussitôt que ce bruit se fut un peu apaisé, le bon homme de juge dit à haute voix :

— S'il y a quelqu'un qui veuille bénir les armes, il aura un marc d'argent.

Les spectateurs se regardèrent les uns les autres.

— Il y avait pourtant ici le curé de Dervio, et celui de Perledo, et celui de Limonta ; mais on ne voit plus personne : où se sont-ils fourrés ? — Il n'y aura donc pas un prêtre au milieu de tant de monde ? — On demande à droite, on interroge à gauche, tout est inutile!

A la fin il s'éleva du milieu de la foule une voix qui, dominant ce murmure confus, fit entendre ces mots sur toute la place : — N'y a-t-il pas Tremacoldo ?

Un cri d'approbation et d'applaudissement éclata de tous les côtés ; — Que Tremacoldo vienne, que Tremacoldo vienne !

Le lecteur doit savoir que Tremacoldo, le jongleur, celui qui venait de chanter les louanges de Béatrix, était réellement un prêtre, et qu'il était chanoine de Crescenzago. Un prêtre exercer le métier de bouffon ! Quels temps et quelles mœurs ! direz-vous ? et ne croyez pas qu'une telle chose fût bien rare et qu'elle fût singulière au point de faire faire le signe de la croix. Les canons s'y opposaient ; le concile de Vienne, le concile de Bergame, tenu par notre archevêque Cassone de la Torre, en 1311 ; plusieurs autres conciles, plusieurs décrets de papes, défendaient aux prêtres d'exercer le métier de boucher, de garde-champêtre, d'aubergiste ; et que voulez-vous de plus ? Il leur était interdit de tenir hôtellerie dans les églises, et de faire les charla-

tans. Mais malgré cela on voyait souvent, même dans les temps ordinaires, de tels scandales se renouveler dans toute la chrétienté, et l'on peut aisément s'imaginer combien cela devait être plus fréquent pendant l'interdit, lorsque les transgresseurs des lois de l'Église n'avaient plus à perdre ni les bénéfices, ni les immunités, ni les priviléges de la juridiction ecclésiastique, en un mot, dans ces temps où celui qui avait brisé le frein de sa propre conscience n'était plus obligé d'en reconnaître aucun autre.

—Que Tremacoldo vienne, que le chanoine vienne, continuait à crier la foule.

L'on vit alors le jongleur sortir du palais de l'archevêque entre deux soldats qui lui ouvrirent le chemin, et le firent entrer dans la lice.

Le fauconnier du comte qui, en sa qualité de père d'un des champions, avait pu prendre place auprès de la balustrade, appela son Lupo qui était debout au milieu de la lice, en attendant la fin de cette scène, et lorsque celui-ci se fut approché de lui :

— Écoute, lui dit-il, garde-toi de combattre si les armes ne sont pas bénites ; car tu sais bien les doutes qui circulent sur le compte de ce coquin-là, et il lui indiquait Ramengo qui, les bras croisés sur la poitrine, était appuyé à la balustrade du côté opposé.

— N'ayez pas peur, lui répondit son fils, laissez-les faire ; mes armes ont été bénites ce matin par le curé: mais n'en dites rien.

Le pauvre Ambroise sentit à ces mots renaître son courage.

Dans ce moment, le jongleur se tournant vers le

délégué et les spectateurs : — Écoutez, dit-il, j'ai chanté toute la matinée, et je me sens altéré. Mais voilà tout juste qu'au moment où j'allais descendre dans les caves de l'archevêque pour y boire un bon coup à l'allemande, l'on est venu me chercher ; on m'a conduit ici, et l'on veut que je fasse le prêtre. Mais je déclare et je proteste qu'avant d'avoir arrosé mon gosier, je n'en ferai rien, quand même le monde irait sens dessus dessous. Vous m'avez compris ?

Le délégué fit un signe à un sergent qui entra aussitôt dans le palais, et qui, peu d'instans après, en sortit avec une grosse bouteille de vin. Tremacoldo s'en versa lui-même un grand verre tout plein, l'avala d'un trait, poussa un gros soupir, et dit : — Certes, il fait bon boire lorsqu'on a soif, mais il faut aussi faire honneur au vin. Un autre petit coup ne fera pas de mal ; de cette manière je connaîtrai mieux ce cher ami, et je ne lui rendrai que l'honneur qu'il mérite. Il remplit de nouveau le verre, et cette fois-ci il le vida à petits traits, en le savourant avec délices jusqu'à la dernière goutte. Il regardait de temps à autre sa liqueur favorite à travers le cristal du verre, qu'il plaçait devant la lumière, avec deux petits yeux tendres et brillans, et il s'écriait : — Excellent ! merveilleux ! voilà bien le vin qui monte au visage...., qui caresse et qui pique...., qui fait venir les larmes aux yeux, qui donne la componction. Oh ! maintenant, reprit-il, dès qu'il eut vu le fond de son verre, cela va mieux ; qu'on apporte les ornemens, le rituel et l'eau bénite.

Quelques soldats coururent dans la sacristie, arrachèrent la serrure d'une armoire, prirent les chasubles

et les chappes qu'ils y trouvèrent, et les portèrent a jongleur.

Celui-ci prit la chasuble, la mit sur lui, puis il de manda : — Et le bonnet? — On n'en a pas trouvé.

— Dans ce cas, mon bonnet de jongleur servira d bonnet de prêtre; il y a remède à tout.

Il se tourna vers l'un des hommes d'armes qui l'ava suivi jusque dans la lice, et lui mettant la main su l'épaule : — Holà! lui dit-il; tourne-toi de ce côté, t me serviras de desservant. Prends ce goupillon, tiens le bien. Allons donc, maladroit; crois-tu que ce soi une arbalète? Voyons, tiens-toi bien avec grâce! c'es cela! Oh! laisse-nous faire; à la première vacance nous te ferons chanoine de Sainte-Marie-Majeure. Alor il commença à réciter une longue patenôtre, il traç en l'air certains chiffres bizarres, et fit certains *signe* étrangers sur les deux boucliers et sur les deux bâton qu'on tenait devant lui, accompagnant de temps à au tre ces gestes de quelque hochement de tête, de quelques oscillations de toute sa personne, qui agitaient et faisaient tinter les petits grelots dont il était tout couvert.

Il prit ensuite le goupillon des mains de ce desservant postiche, et lui dit : — Donne-moi le petit seau de l'eau bénite?

— Nous n'en avons pas trouvé dans les bénitiers, répondit le soldat.

— Il n'y a pas d'eau bénite? reprit le bouffon. Eh bien! on se servira du vin bénit qui vient de la cave de l'archevêque.

Il fit ôter le casque à son desservant, et y versa *le*

vin qui était resté dans la grosse bouteille, y trempa le goupillon, et en même temps qu'il en aspergeait les armes, il donna un coup sur la tête du clerc, en lui faisant signe de la baisser et de dire *amen;* et l'autre, en souriant, fit et dit tout ce qui lui était commandé.

— Ce qui reste dans les bouteilles est le profit du desservant, dit à la fin le jongleur au soldat. A toi, courage.— Celui-ci prit le casque de ses deux mains, et s'écria : A la santé de celui qui sortira vainqueur du duel! Et il avala tout le vin qui restait.

Les sentimens des spectateurs de cette scène extravagante avaient été de différentes espèces. Quelques uns croyaient que la bénédiction, quoique donnée par ce fou, et de cette manière, était valide, et ils n'étaient pas du tout scandalisés, comme cela arriverait peut-être de nos jours, de toutes les bouffonneries qu'on y avait mêlées. Depuis tant d'années que l'interdit durait, on avait entendu raconter des choses si étranges et si énormes, qu'à côté d'elles, ce qui venait de se passer pouvait paraître un badinage. Quelques autres plus timorés pensaient, et avec raison, que Tremacoldo avait travesti cette cérémonie en bouffonnerie pour échapper à l'obligation de bénir en temps d'interdit; d'autres, sans aller plus loin, riaient de bon cœur des facéties grossières du jongleur. Le fait est que personne ne trouva rien à redire.

Les deux champions allèrent se placer l'un vis-à-vis de l'autre, aux deux extrémités de la lice. Ils portaient tous les deux une paire de pantalons de peau de chamois, collant sur la peau, serrés à la ceinture et descendant jusqu'aux pieds. Ces pantalons entraient dans

des bottines rouges qui montaient jusqu'au dessus la cheville. Tout le reste du corps était nu; leur b gauche était recouvert d'une targe de bois équarrie a deux extrémités, légèrement courbée en dedans, couverte de parchemin. Leur main droite était arm d'un bâton de chêne gros et noueux. Ramengo de Cas semblait avoir environ trente-cinq ans; sa taille ét courte et ramassée, ses membres robustes; il avait poitrine et les épaules larges, un cou de taureau, l bras courts et nerveux, et les cheveux roux, hériss et épais.

Lupo était mieux proportionné dans ses membres il était plus grand de toute la tête, plus beau et pl léger que son adversaire; mais la stature et les form herculéennes de ce dernier annonçaient une force qu Lupo paraissait loin d'égaler.

Le silence s'était rétabli au milieu de la foule; ceu qui étaient placés aux derniers rangs du cercle form autour de la place s'étaient mis debout sur des chaise des bancs et des tables; les balcons et les toits d'alen tour étaient encombrés de monde. Tous les regard étaient fixés sur les deux champions, tous les cœu battaient, et sur les visages de la plupart des spect teurs on voyait clairement une préférence en faveur d Lupo, préférence inspirée autant par la justice de l cause qu'il défendait, que par la sympathie qu'exc taient, dès le premier abord, les belles proportions d son corps, la régularité de ses traits et l'expressio hardie de son visage.

Le jeune Limontin, qui tournait le dos à l'égliso leva les yeux sur le palais de l'archevêque, et ayan

aperçu le comte Ottorino et Béatrix, il les salua avec une légère inclination de tête; puis, baissant les yeux, il les tourna un instant vers son père, qui était derrière lui, et son regard semblait vouloir dire : Laissez-moi faire, et n'ayez pas peur.

La trompette donna le dernier signal, et les champions se dirigèrent l'un sur l'autre d'un pas mesuré et circonspect, se couvrant tous les deux la tête de leurs boucliers, au dessus desquels ils faisaient tourner leurs bâtons avec une merveilleuse adresse.

Dès qu'ils furent arrivés au milieu de la lice, et assez près l'un de l'autre pour se frapper, Ramengo écarta ses jambes nerveuses, les étendit l'une devant l'autre, se pencha tant soit peu sur la cuisse droite, et se fixa fermement sur le terrain pour y attendre son adversaire.

Lupo commença à tenter l'assaut par différentes feintes, en tournoyant autour de lui; mais l'autre, qui était exercé dans son art et qui s'était proposé de laisser son jeune adversaire, ardent et impétueux, épuiser sa première fougue, ne faisait que pivoter sur lui-même, décrivant une roue dont son pied droit marquait la circonférence, tandis que son pied gauche en représentait l'axe qui obéit au mouvement communiqué par le rayon. De cette manière, cet habile duelliste parait tous les coups, tantôt au moyen de son bâton, tantôt au moyen de son bouclier, et toujours avec une aisance, une grâce, un air posé et tranquille, comme si le danger ne lui eût pas été personnel. Il saisit le moment où Lupo, en voulant l'atteindre, se découvrit le flanc, pour lui lancer au milieu du corps

un coup de revers, qui lui aurait fracassé les côtes si le jeune homme, agile comme un chat, n'eût lestement bondi en arrière. Le bâton effleura la peau, et tourna dans le vide avec un bourdonnement qui retentit dans le cœur du pauvre Ambroise, devenu pâle comme un mort.

La foule, qui prenait part pour le Limontin, tira un sinistre présage de cet incident, et commença à craindre beaucoup pour son favori. Mais celui-ci, furieux du danger qu'il venait de courir, et frémissant de honte, revint à l'assaut en redoublant d'impétuosité, tellement que Ramengo, vivement attaqué de front, fut obligé de reculer et ne put conserver dans la défense l'adresse et le sang-froid qu'il avait montrés d'abord. Les coups que Lupo lui portait étaient trop nombreux et trop violens, ils se succédaient avec trop de rapidité pour que l'œil et le bras de Ramengo pussent les mesurer et les parer. Néanmoins le champion du monastère fut assez avisé pour profiter d'un faux mouvement de son adversaire pour lui porter un autre coup terrible, qui atteignit le milieu de son bouclier, et le lui fracassa. Lupo sentit sa main engourdie, et voyant sa targe cassée se reployer sur son bras, il s'aperçut de l'avantage que Ramengo venait de remporter. Il ouvrit alors la main, lâcha les courroies de son bouclier, et jetant loin de lui cet instrument désormais inutile à sa défense, il saisit son bâton à deux mains, il l'éleva bien au dessus de sa tête, et avec toute la force de ses bras il en assena un coup épouvantable sur la tête de son adversaire. Celui-ci avait été prompt à parer de son bouclier la partie menacée,

mais la grosse et pesante massue tomba avec tant d'impétuosité et de force, que le bouclier lui-même s'abattit et le frappa sur le crâne, de sorte qu'il en fut tout étourdi. Il entendit ses oreilles siffler, sa vue s'obscurcit, ses genoux fléchirent, il chancela, il tomba à la fin de tout son long par terre, comme mort. Mais, soit par l'effet de cet instinct naturel qui nous porte à préserver le visage, soit simplement par un effet du hasard, Ramengo mit d'abord par terre le coude de son bras gauche, et s'étant reployé sur lui, sa tête se trouva appuyée sur sa targe, et ne toucha pas le sol.

Le père de Lupo, pendant tout ce temps, n'avait fait qu'accompagner des yeux, du geste, et de son ame tout entière, chaque mouvement de son fils. Tantôt en retirant la tête entre les épaules, il s'accroupissait, se détournait et se faisait tout petit comme s'il eût voulu lui éviter un coup qui lui était porté; tantôt se dressant sur la pointe des pieds et serrant de toutes ses forces la balustrade à laquelle il était appuyé, il paraissait vouloir imprimer plus de vigueur aux coups que son fils allait porter à son adversaire. Lorsque à la fin il vit Ramengo étendu sur le sable, il leva les yeux au ciel, et il se sentit défaillir de joie.

Dans le moment même, il s'éleva un cri semblable à un mugissement du tonnerre, et le père, à moitié étourdi, put s'enivrer des louanges qu'on donnait à son fils.

— Vive Lupo, vive le fils du fauconnier, vivent les Limontins! cria-t-on de tous côtés.

Mais l'avocat Garbagnate qui, avant le commence-

ment du combat, s'était rendu de nouveau dans la salle des seigneurs, demanda à Ottorino, s'il lui paraissait que Ramengo fût mort.

— Mort ? point du tout. Il est vrai que le sang lui sort des narines et des oreilles, mais ce n'est rien. C'est une espèce d'étourdissement qui doit bientôt être passé.

— Il faudra donc dire à Lupo de lui faire mettre la tête par terre; sinon, on ira chercher quelque autre noise pour dire que l'épreuve n'est pas décisive.

En effet, les statuts de Milan ne déclaraient pas vainqueur celui qui, dans un combat en duel pour jugement de Dieu, n'avait forcé son adversaire à toucher la terre avec la tête, ou bien s'il ne l'avait chassé hors de la lice.

Le comte del Balzo entendit cet avertissement, donné par l'avocat Garbagnate, et, soit qu'il désirât véritablement que la victoire remportée par leur champion fût utile aux Limontins, soit par cette inévitable manie de passer pour un grand savant, il cria à Lupo, comme si cette idée lui eût appartenu, de faire ce que Garbagnate avait suggéré. Mais à peine eut-il savouré les louanges que cet avis lui valut de la part d'un grand nombre de seigneurs réunis, qu'il crut avoir fait une grosse bêtise, en se laissant aller à un mouvement qui pouvait le compromettre vis-à-vis de l'abbé. Il s'en repentit bien souvent ensuite, et Dieu sait par combien de palpitations et d'angoisses il dut payer sa petite vanité.

Lupo, avant le combat, avait été instruit avec détail par Garbagnate, de tout ce qu'il fallait faire pour se conduire avec honneur, mais n'étant pas habitué

aux subtilités qu'emploient ordinairement les mauvais avocats, il avait cru, en voyant Ramengo étendu par terre de tout son long, qu'il n'y avait plus lieu à aucune chicane, lorsqu'il entendit le comte lui adresser cet avertissement :

— Lui faire donner de la tête par terre? dit-il en lui-même, mais n'est-il pas là étendu comme mort! que veulent-ils de plus? Il lui vint alors dans l'esprit, pour qu'il n'y eût plus de doute, de mettre Ramengo hors de la lice, et se penchant sur celui-ci, qui était sans mouvement, il le saisit à la ceinture, le souleva de tout son poids et, l'ayant mis sur ses épaules, il fit en courant le tour de la lice; pui s'arrêtant près de la balustrade, il fit signe à ceux qui étaient à l'entour de se mettre de côté, il prit d'abord un peu d'élan, puis il jeta dehors, comme il aurait fait d'un sac de grain, le corps de ce malheureux qui alla rouler dans les jambes des soldats et des spectateurs.

La foule battit encore des mains en s'écriant :

—Vive Limonta, vive Lupo! Après quoi elle se dispersa peu à peu et se répandit dans les ruelles voisines en s'éclaircissant toujours davantage.

En attendant, les seigneurs s'étaient réunis encore une fois autour de Tremacoldo, qui de prêtre était redevenu jongleur. On le pria de chanter la chanson de l'Hirondelle que l'arrivée du comte del Balzo avait interrompue, chanson qui était très connue à cette époque sur le lac de Como, et que l'on disait composée dans le château de Rezzonico, par une princesse que la jalousie brutale de son mari avait condamnée à mourir de faim.

Nous nous réservons de la faire connaître à nos lecteurs quand le jongleur se trouvera en position de la chanter une autre fois, et ce ne sera pas alors un simple amusement. Lorsque la chanson fut finie, le comte del Balzo sortit avec Béatrix qui en avait été émue; beaucoup d'autres chevaliers et beaucoup de dames en firent autant, et il resta peu de monde.

— Écoute, dit alors à Tremacoldo l'un de ceux qui étaient restés, nous souhaiterions bien entendre les vers que tu as faits dernièrement lorsque tu as été assailli par les voleurs, et qu'ils voulaient te dépouiller.

— Ils voulaient, dites-vous? répondit Tremacoldo, ils avaient fait plus que de vouloir, ils avaient déjà fait prendre l'air au peu que je possède au monde, et je m'estimais heureux qu'ils m'eussent laissé la tête sur les épaules.

— Et comment t'es-tu donc sauvé?

— Parce qu'il prit au chef de ces honnêtes gens la fantaisie de m'entendre chanter.

— Et tu lui as obéi, n'est-ce pas?

— Et avec quelle bonne volonté! Je trouvai d'abord une chanson toute prête qui me fit rendre tout ce qui m'appartenait, plus quatre ambroises d'or.

— Répète-la! répète-la!

— Dois-je la chanter comme je fis alors?

— Cela va sans dire, tu dois la chanter de même.

— La voilà donc. Et ayant accordé sa voix au son de son instrument il commença :

« Si tu veux que la belle des bois ne soit pas sourde « à ta prière, si tu veux que saint Nicolas te défende

« des sbires et de la potence, ne touche pas au luth et « au petit bagage du ménestrel.

« Sans terre, sans toit et sans argent, le pauvre « malheureux erre avec son petit bagage et son luth. « — Ne touchez pas le petit bagage et le luth du mé- « nestrel.

« Combien de fois, dans la forêt, le rossignol ne « l'a-t-il pas réveillé avec son petit bagage sous la tête, « et le luth à son côté! — Ne touchez pas le luth et le « petit bagage du ménestrel.

« C'est sur son petit bagage qu'il s'assied lorsqu'il « touche les cordes de son luth : il éveille le rire dans « les foires, et il fronde les riches dans les cours. — « Ne touchez pas le luth et le petit bagage du ménes- « trel.

« Avec son luth pendu au cou et son petit bagage « sur les épaules, il a parcouru sans danger toutes les « montagnes et toutes les vallées de la Judée. — Ne « touchez pas le luth et le petit bagage du ménes- « trel.

« Pélerin pauvre et fatigué, il arriva au sépulcre, il « y accomplit son vœu et y toucha la sainte pierre avec « son petit bagage et son luth.—Ne touchez pas le luth « et le petit bagage du ménestrel.

« Si tu veux que la belle des bois ne soit pas sourde « à ta prière, si tu veux que saint Nicolas te garde « des sbires et de la potence : — Ne touche pas le luth « et le petit bagage du ménestrel. »

V.

Tous ceux qui étaient accourus à Bellano de toutes les parties du lac se remirent en chemin pour retourner chez eux. Sur le rivage et dans les môles on se remuait, on s'empressait, on criait, on retirait bruyamment les chaînes auxquelles les bateaux avaient été attachés pour les remettre dans les bateaux mêmes ; on s'appelait, on se répondait ; on échangeait des demandes, des salutations. Ici, on voyait une gondole déjà pleine de monde se détacher du rivage et prendre le large ; là, des bateliers, les rames dans l'eau, sur le point de partir, pressaient l'arrivée de quelqu'un qui manquait à leur cargaison. Celui-ci jurait en s'efforçant d'ouvrir un passage à sa petite nacelle, serrée au milieu de bateaux d'une plus grande dimension ; celui-là sortait lestement du port, voguant à pleines voiles. Dans un moment le lac fut semé d'embarcations de toute espèce, qui, selon les différentes directions qu'elles prenaient,

élevaient les voiles pour profiter d'un fort vent du nord qui venait de s'élever, ou faisaient force de rames contre les vagues qui se brisaient avec fracas en couvrant d'écume les proues agitées. Les Limontins furent les derniers à s'embarquer. Ils avaient six bateaux, et comme ils voulaient partir tous de conserve, ils durent attendre que Lupo se fût débarrassé du délégué et des avocats qui l'avaient retenu pour je ne sais quelle formalité.

Le comte del Balzo, avec les manières les plus courtoises et les plus amicales, avait pressé Ottorino de passer quelques jours dans son château. Ils entrèrent par conséquent tous les deux dans le même bateau, et ils se placèrent dans une de ces maisonnettes ou petites cabanes ornées et commodes qui s'élevaient, et qui s'élèvent encore de nos jours, au milieu des bateaux appartenant à des personnes riches. Béatrix s'assit vis-à-vis de son père, et le curé de Limonta fut engagé par le comte à prendre place en face du jeune chevalier.

Il y avait deux rames du côté de la poupe, et deux du côté de la proue. Michel, qui était le plus âgé, était au gouvernail; son fils Arrigozzo était devant la première fourchette, place qu'on donne ordinairement au rameur le plus robuste et le plus habile.

Lupo, après avoir reçu, avec une modestie tant soit peu rustique, les complimens que lui firent les seigneurs, alla vers la poupe et s'assit sur la pointe du navire les jambes pendantes des deux côtés, s'amusant, lorsque le bateau s'abaissait, à effleurer les vagues avec ses pieds, et à sentir l'eau lui humecter le visage et tout le corps, comme une pluie fine et légère. Les

bras croisés sur sa poitrine, il regardait en même temps ces montagnes dont il avait été éloigné pendant tant d'années; il arrêtait les yeux avec une joie inexprimable sur ces pointes, ces enfoncemens, ces vallées sinueuses, ces précipices terribles, ces lieux tout pleins des souvenirs de son premier âge, dont le nom et l'aspect lui étaient doux et connus comme le nom et comme le visage d'un ami.

Ambroise, son père, était assis au fond de la barque en pensant au bonheur d'avoir un tel fils, dont tout gentilhomme aurait pu s'enorgueillir, et il s'approchait de temps à autre en lui disant quelque parole affectueuse. Lupo ne répondait ordinairement à toutes ces démonstrations que par un regard ou par un sourire.

Lorsqu'ils furent arrivés à la pointe de Morcate, Arrigozzo, voyant un éclair sortir d'un nuage au dessus de la vallée de Menagio, dit: — Un orage nous menace; courage, alerte! encore quatre bons coups de rames et nous arriverons à Varenna avant qu'il éclate. On entendit alors le retentissement mesuré des quatre rames devenir plus fréquent et plus fort.

Dans l'intérieur du petit navire, après qu'on eut parlé quelque temps des événemens de ce jour, le père de Béatrix amena la conversation sur Marco Visconti, et raconta à son jeune hôte une chose que celui-ci savait déjà depuis long-temps, et que le comte avait l'habitude de raconter à tout le monde, c'est-à-dire qu'à l'école il avait été le camarade de ce fameux capitaine. — Nous avons, disait-il, étudié ensemble le *trivium* et le *quadrivium*, et à la fin aussi le droit et le *décret*. Marco était un des plus habiles,

et même, à dire vrai, il n'y avait qu'un seul écol qui pût lui tenir tête. Et il sourit d'un air niaisem modeste, faisant ainsi connaître quel était cet écol qu'il ne nommait pas ; mais craignant qu'Ottori n'eût pas assez de sagacité pour interpréter sa réticen — Nous avons toujours été deux compétiteurs, co tinua-t-il, et je me rappelle les discussions que no eûmes quand on publia le livre de la monarchie Dante Alighieri, livre empoisonné, et qui fut ensui brûlé par le bourreau, comme il le méritait, et q Marco, dans sa fureur gibeline, soutenait envers contre tous. Je puis vous dire que nous avons *fait* ce sujet notre part de tapage et de cris ; mais avec to cela nous étions toujours bons amis.

— En effet, je me rappelle qu'il m'a parlé plusieu fois de vous dans le temps passé, répondit Ottorino

— Vraiment ! et que vous disait-il ?

— Sachant que j'avais été si intimement lié ave votre pauvre Lionel, et que j'avais passé beaucoup d temps au château de Limonta, il me questionnait su tout ce qui vous regardait, vous, ainsi que la comtesse dont il disait toute sorte de bien. Le comte Oldra baissa la voix et s'approcha de l'oreille du chevalie comme s'il n'eût pas voulu que sa fille entendît, néanmoins, il parla assez haut pour que Béatrix, sa *avoir* l'air ni l'intention de l'écouter, ne perdit p *une* syllabe de son discours. — Vous devez savoir, *le comte*, qu'Ermelinde devait être femme de Marco *mais il* arriva de tels événemens..... je vous *racon terai* tout cela plus à notre aise : il y eut des malheurs *des désordres* et du sang. Le père de ma *femme*

perdit la vie, Marco l'ayant rencontré au passage de l'Adda..... Dans ce moment son discours fut tout à coup interrompu par un soudain éclat de tonnerre. Un instant après, on entendit la voix du timonier qui criait : Voilà le vent de Menagio, sortez toutes les rames ! Il y eut une ondulation dans le bateau, produite par le mouvement empressé que se donnaient Lupo et Ambroise pour obéir à cet ordre ; puis il se fit un peu de silence, et l'on put entendre à droite et dans le lointain le long mugissement du lac qui devenait de plus en plus distinct. Le curé ouvrit une petite fenêtre et regarda en dehors ; du côté de Menagio s'avançaient des nuages sombres, et l'on voyait s'approcher les premières vagues d'une violente tempête, avec leurs crêtes hérissées et blanchissantes.

Le comte en se présentant à la porte vis-à-vis la poupe dit : — Michel, pourquoi n'as-tu pas pris terre lorsque tu as vu le mauvais temps, avant de t'enfoncer au milieu de ces maudits écueils où il n'y a pas un seul point pour aborder?

— Que voulez-vous? il m'a surpris comme si le diable l'eût porté, répondit le batelier ; puis il s'écria : Courage, mes enfans ! courage ! alerte ! ramez plus serré et tous à la fois. L'on vit les bateliers reculer tous ensemble, se courber sur les rames, s'étendre sur elles en déployant leurs robustes épaules ; on entendit les bords du bateau craquer sous leurs puissans efforts. Mais bientôt le souffle de la tempête arrive, les premières vagues commencent à heurter en travers le navire, qui penche et tourne tantôt du côté de la proue, tantôt du côté de la poupe, qui recule et perd

en un instant l'avance qu'on avait acquise avec tan de peine.

Néanmoins, ces intrépides rameurs se remirent à l'œuvre, et par des coups de rames forts et fréquens ils gagnaient toujours un peu d'espace, et s'approchaient petit à petit de la pointe de Varenna. Ils en étaient déjà tout près et sur le point de la tourner, lorsqu'un furieux coup de vent frappa le bateau du côté de la poupe et le fit tourner sur lui-même. On entendit en même temps un craquement comme celui d'un bois qui se fend, et une voix qui proféra ces terribles paroles :

— Il n'y a plus de gouvernail !

— Oh ! malheureux que nous sommes, nous voilà perdus !

— Chien de voleur ! lie cette tente !

— Sainte Vierge ! mets une rame à la place du gouvernail ! Tiens, tire, étaie, vite, canaille, vite ! Seigneur miséricordieux ! à bas cette rame, que le diable t'emporte ! au secours ! au secours ! On se mêlait, on se heurtait, on s'embarrassait réciproquement ; tandis que ces cris, ces lamentations se perdaient au milieu du mugissement des flots, du souffle du vent, du bruit terrible du tonnerre, retentissant entre les rochers et les cavernes de la montagne.

Le curé éleva la main pour bénir le temps, il donna à tout le monde l'absolution *in articulo mortis*, puis il s'agenouilla dans un coin, la tête cachée entre ses mains en recommandant à Dieu son ame et celle de tous ses compagnons, pendant que le comte, la bouche et les yeux ouverts, et regardant sa fille qu'il serrait

contre sa poitrine s'écriait : — Seigneur, aidez-moi!

Mais Ottorino, s'élançant hors de la petite chambre pour prêter l'assistance qui serait en son pouvoir, vit que le navire, tantôt tournant sur lui-même, tantôt penché sur un flanc, courait à une perte certaine et allait heurter contre les rochers de Morcate; en même temps que les rameurs, voguant à reculons, faisaient tous leurs efforts pour éviter les premiers et les plus dangereux écueils. Au moment même où il sortait, Arrigozzo s'abandonnait de tout le poids de son corps sur sa rame, et ne trouvant pas de résistance parce que la vague contre laquelle il voulait lutter était passée par dessous, il manqua d'appui et il tomba dans le lac. Il se débattit un instant au milieu des vagues, ensuite la barque lui passa dessus et le renversa; il donna fortement de la tête contre le fond de la barque même et on ne le vit plus reparaître.

— Toutes les rames vers la montagne! cria pour la dernière fois le timonier, qui ayant la vue interceptée par la maisonnette placée au milieu du navire ne s'était pas aperçu de la chute de son fils. On entendit encore quelques blasphèmes, quelques prières qui se perdirent dans un cri général et inarticulé, lorsque la barque, soulevée par les vagues, retomba sur un énorme écueil et se fracassa.

Au moment de ce désastre, le jeune chevalier ne perdit pas courage, et apercevant un gros rocher il s'y élança d'un saut agile en traînant à sa main et derrière lui la chaîne du bateau. Mais la vague, repoussée par la montagne, éloigna aussitôt le navire et aurait entraîné le chevalier s'il ne se fût fortement

tenu à la pierre qu'il avait embrassée. Il survint une autre grosse vague et la barque fut de nouveau reportée sur l'écueil. Ottorino, cette fois, fut prompt à en saisir le bord. Lupo, le fauconnier, et l'autre batelier qui, debout sur la proue, épiaient un moment favorable, s'élancèrent tous ensemble et furent assez heureux pour pouvoir enlacer la chaîne autour d'un figier sauvage qui sortait d'une crevasse. Le navire, lié de cette manière au rocher avec la pointe élevée hors de l'eau, se débattait, et changeait de flanc, semblable à un taureau pris dans les filets; sa poupe était poussée tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, à la merci des flots qui ne cessaient de la secouer, mais qui ne parvinrent pas à la détacher.

Aussitôt qu'Ottorino et les autres qui avaient quitté le bateau eurent mis en sûreté le comte del Balzo et sa fille, ils se répandirent, pleins de trouble et d'empressement, sur toutes les parties de ce rocher vaste et inégal, en regardant s'ils voyaient reparaître le naufragé. Le père seul qui avait été le dernier à quitter le bateau, et qui, dans cette confusion, dans ce désordre, ne s'était pas encore aperçu qu'il manquât, s'assit au bas du rocher avec le tronçon d'une rame sur ses genoux, et le cherchait des yeux parmi ceux qui s'étaient sauvés; il était sans inquiétude, croyant que personne n'avait péri.

Mais le comte s'étant remis de sa première frayeur, et s'irritant du danger qu'il venait de courir, commença à s'en prendre au timonier et à son fils Arrigozzo, dont il était aussi bien loin de soupçonner le sort. Michel écouta les reproches qui lui étaient adres-

sés, la tête baissée et avec l'air d'un homme qui se reconnaît quelque tort; mais lorsqu'il entendit parler de son fils, il se sentit blessé trop vivement, et, ne pouvant plus se contenir, il s'apprêtait à répondre lorsqu'en tournant les yeux vers le lac, il aperçut sous l'eau quelque chose d'étrange qui paraissait embarrassé parmi les aspérités d'un rocher peu éloigné et recouvert par les vagues. Fixant avec anxiété cet objet qui lui apparaissait sous différentes formes, il reconnut l'extrémité d'un petit manteau couleur marron, et distingua enfin une main, qui tantôt paraissait sur l'eau, tantôt s'y replongeait en s'agitant au gré des flots.

Le malheureux père tomba presque mort : saisir le tronçon qu'il avait devant lui, se lever d'un saut, et crier d'une voix tremblante : Arrigozzo! Arrigozzo! ne fut l'affaire que d'un instant. Ne recevant aucune réponse, il courut sur le haut de l'écueil, il promena son regard autour de lui, fixa l'un après l'autre tous ceux qui s'étaient sauvés, mais il n'y trouva pas son fils. Voyant devant lui le comte, qui venait d'en outrager le nom. — Ah! tu es ici, chien! s'écria-t-il en rugissant; il saisit le tronçon et se précipita contre le comte pour le frapper à la tête. Béatrix fit un cri, Ottorino fut prompt à détourner le coup, et dans un instant Lupo, le fauconnier et les rameurs accoururent et désarmèrent ce forcené, qui, en se frappant le front, fit un saut et se jeta dans le lac.

On le vit s'élancer contre la fureur des vagues et la surmonter avec une hardiesse et une force que le désespoir seul peut donner. Après quelques efforts, il

atteignit le cadavre, il étendit sur lui les mains en tâ tonnant dans l'eau, et le prit par les cheveux ; mais saisi soudainement par un tendre sentiment de piété paternelle, il lui sembla trop grossier de traîner ainsi le corps de son fils chéri, il plaça la main gauche sou son menton pour lui tenir la tête soulevée, et de la droite se remit à fendre l'eau pour retourner à l'écueil d'où il était parti. Les bateliers se hâtèrent d'entrer dans le bateau presque submergé, et de là ils jetèrent au vieillard les cordes de voile, auxquelles il s'accrocha, et parvint ainsi sur le rocher avec son triste et précieux fardeau.

Il plaça le corps de son fils sur la pierre, il en posa la tête sur ses genoux, et, se penchant sur lui, il le touchait pour sentir si son cœur battait. Il serrait sa poitrine contre sa poitrine, sa joue contre sa joue, en lui baisant les yeux, la bouche, tout le visage, et en l'échauffant de son haleine comme s'il eût voulu ranimer en lui l'esprit de la vie. Le vent qui soufflait agita soudain l'un des bras du cadavre qui était pendant et le balança. A ce mouvement, le malheureux père tressaillit d'espoir, le sang lui colora rapidement les joues, ses traits parurent se ranimer, une lumière subite brilla dans ses yeux, qu'il tenait fixés sur ce visage chéri ; mais, s'étant aperçu de son erreur, il se mit les mains dans les cheveux, et étendant ensuite les poings vers le lac : — Vent maudit ! s'écriait-il, vagues maudites ! maudite soit la carcasse de ce bateau et le moment où j'y ai mis le pied ! malédiction sur toutes choses !

Tous les naufragés étaient autour de lui, le regar-

dant avec effroi, et personne n'osait lui dire un mot de consolation. Mais le curé, après l'avoir laissé quelque temps à sa douleur, se rapprocha de lui; et, au lieu de lui adresser directement la parole, il mit une main sur la tête du fils que Michel tenait sur ses genoux :

— Mon pauvre Arrigozzo ! tu as toujours été un bon jeune homme, craignant Dieu et aimant tes parens.

— C'est vrai, c'est vrai, répondit le père tout attendri par les louanges données à son enfant : je ne méritais pas d'avoir un fils si bon.

— Dans ces temps où l'on est en si grand risque de perdre la foi, continuait le curé, sais-tu, mon pauvre Michel, sais-je moi-même, si ce n'est pas dans sa miséricorde que le Seigneur l'a appelé pendant qu'il était encore à lui! Courage, fais-en un sacrifice à celui qui te l'avait donné et qui te l'a ôté pour des vues que nous ne pouvons connaître, mais qui sont sûrement des vues de justice et de miséricorde envers ses élus.

— Hélas! mais que ferai-je au monde sans lui ? s'écria le batelier ; que répondrai-je à ma pauvre Marthe en retournant à la maison, quand elle me demandera : Qu'as-tu fait de notre enfant?

—Le Seigneur ne vous abandonnera pas, poursuivit le bon prêtre avec une douce insistance. Lui, qui vous a donné l'affliction, vous accordera la force nécessaire pour la supporter.

Michel leva les yeux au ciel, et, après un moment, il s'écria de nouveau : —Pourquoi n'est-ce pas moi qui suis mort?..... pourquoi me laisser ici, moi, vieillard inutile et à charge aux autres, et l'enlever lui qui était à la fleur de l'âge ? mon unique espoir, mon sou-

tien..... la consolation !.... Mais il ne put continuer.

Après que les larmes lui eurent un peu allégé le cœur, il se tourna vers le curé et lui dit : — Hélas ! quel fils, quel fils j'ai perdu ! il m'aimait tant ! il était si tranquille ! il était si sage, si raisonnable ! Limonta n'avait pas son pareil. Et sa pauvre mère me disait si souvent que, tout vieux que je suis, j'aurais pu prendre exemple de lui.

En attendant, les autres naufragés délibéraient pour savoir comment ils quitteraient cet écueil avant que la nuit survînt. Le rocher contre lequel le navire s'était brisé était peu éloigné de la montagne dont il paraissait avoir été détaché anciennement ; il n'était même pas bien difficile d'arriver au pied de la montagne en sautant de l'un à l'autre des trois ou quatre petits écueils que l'on voyait sortir de l'eau. Mais, après y être arrivé, on n'aurait encore rien gagné, car elle s'élevait à pic à une hauteur démesurée.

Ils furent long-temps à regarder toutes les hauteurs voisines, cherchant s'ils voyaient par hasard paraître un berger qui courût sur les traces de quelque brebis ou de quelque chèvre égarée, espérant lui faire comprendre par des signes l'extrémité où ils se trouvaient, et lui demander secours ; mais il eurent beau tourner les yeux à droite et à gauche, ils n'aperçurent pas ame vivante. Il était inutile de crier au milieu de cette vaste solitude et au dessous de ces immenses voûtes.

Après une longue incertitude, Lupo dit à ses compagnons :

— Il faut prendre un parti pendant qu'il est jour ; j'essaierai de grimper là-haut, et il montrait du doigt

une hauteur à droite, — et je tâcherai de descendre à Varenna, d'où je reviendrai ensuite avec un bateau.

Le fauconnier ne voulait pas absolument qu'il s'exposât à un tel danger.

— Reste avec nous, lui disait-il; restons tous à la merci du même sort.

Ottorino tâcha également de le détourner d'une pareille entreprise, qui ressemblait à une témérité, et presque à une folie; mais Lupo répondit :

— J'ai fait le chasseur quand j'étais tout jeune, et je puis dire qu'il n'y a pas un précipice du Codano ou du Lignone que je ne connaisse : laissez-moi donc faire, et avec l'aide de Dieu, j'espère que je réussirai.

Il quitta ses bottines et son petit manteau, et n'ayant plus sur lui qu'un simple pourpoint de peau, léger et court, il se mit à l'œuvre sans hésiter davantage.

Il arriva sans beaucoup de difficulté au pied de la montagne, et s'étant arrêté un instant sur le dernier écueil qui s'y rattachait, il contempla l'immense hauteur qu'il avait à franchir, étendit les mains sur la pierre comme pour la tâter, et secoua la tête, paraissant désespérer de pouvoir s'y tenir; mais, après, il fit le signe de la croix et commença à monter lentement, avec prudence, en s'accrochant d'un rocher à l'autre, d'un escarpement à l'autre. S'il rencontrait une ronce, un buisson, quelques broussailles, quelque petit tronc de figuier sauvage, il le saisissait d'abord avec les mains, il y appuyait ensuite les pieds, et il montait toujours. Chaque escarpement, chaque point, chaque crevasse devenait une aide pour lui; il

la saisissait avec les bras, les jambes, les doigts, les ongles : tantôt il se courbait en arc sur les genoux, tantôt il se traînait légèrement sur la poitrine, et il montait toujours.

Ceux qui, de l'écueil, le suivaient des yeux, tremblaient à chaque mouvement inégal, à chaque faux pas qu'il faisait. Ils le voyaient à la clarté des éclairs enflammés, déjà arrivé à moitié de la côte, se tenir accroché aux rocs hérissés et effrayans au milieu desquels retentissait le tonnerre, et suspendu sur les vagues qui mugissaient à ses pieds ; ils voyaient en même temps, au dessus de sa tête, une autre hauteur plus nue, plus terrible que celle qu'il venait de franchir.

Lupo rencontra, par bonheur, une petite cavité où il put se reposer et reprendre haleine. De là il baissa les yeux pour mesurer le chemin qu'il avait parcouru, mais il les détourna aussitôt, ébloui et effrayé par la trop grande élévation. Après quelques instans, il fit une autre fois le signe de la croix, et il se remit en marche. A mesure que, gagnant du terrain, il s'approchait des dernières sommités, il devenait toujours plus petit, et parfois il se confondait avec le rocher sur lequel il se trouvait ; il paraissait tantôt un buisson agité par le vent, tantôt un faucon qui battait des ailes en cherchant sa proie au milieu de ces escarpemens.

Les spectateurs le perdirent un moment de vue, et aperçurent ensuite quelque chose qui tombait précipitamment. Ils furent tous sur le point de rendre l'ame de frayeur ; mais ils reconnurent aussitôt que c'était une grosse pierre qui roulait en rebondissant et tomba dans le lac, brisée en mille morceaux. Le cou-

rageux voyageur se montra une autre fois comme une tache brune et incertaine; puis il disparut tout-à-fait.

Alors Ottorino demanda à l'un des bateliers si un bateau pourrait tenir le lac par un temps aussi orageux.

— Pour le moment, répondit celui qu'il avait interrogé, j'estimerais habile celui qui parviendrait à trois palmes du rivage; mais, au coucher du soleil, le vent s'abattra, et lorsque Lupo sera arrivé à Varenna, on pourra tenir le lac.

Le jeune chevalier, sans ajouter une seule parole, s'assit sur l'écueil, près de Béatrix. Tous avaient leurs regards tournés vers les montagnes de Tremazzo, au milieu desquelles le soleil venait de se coucher. On voyait de gros nuages poussés par la furie du vent, tourner, rouler, se transformer de mille manières fantastiques et se colorer d'un rouge de feu. La lumière se retirait derrière les montagnes et s'éteignait peu à peu sur la face des objets qui, de moment en moment, à commencer par les plus éloignés et en avançant toujours, pâlissaient, se couvraient de vapeurs, perdaient leurs contours, prenaient diverses formes indistinctes, changeantes, vacillaient, pour ainsi dire, devant les yeux, et finissaient par s'évaporer et disparaître entièrement. Celui qui regardait le ciel du côté où le soleil s'était couché, le voyait encore coloré de pourpre; mais, s'il abaissait son regard des hautes cimes des montagnes, le long de leurs pentes et jusqu'au bord du lac, il n'apercevait plus les maisons, il ne distinguait plus les arbres. Les

cavités, les proéminences avaient disparu ; toute la montagne n'était plus qu'une grande ombre dessinée dans le ciel, et cette ombre même allait toujours en se confondant, en s'étendant, en s'évanouissant jusqu'à ce qu'elle ne fût plus. Les ténèbres devinrent de plus en plus épaisses; nos naufragés furent enfin enveloppés dans un telle obscurité, qu'à peine pouvaient-ils se discerner les uns les autres. Sur la plaine mobile du lac, on pouvait cependant, au milieu de cette obscurité, distinguer, jusqu'à une certaine distance, les vagues furieuses qui, arrivées à leur plus grande hauteur, se brisaient en gros flocons blancs et retombaient menaçantes les unes sur les autres, venant frapper l'écueil, comme si elles eussent voulu l'engloutir et lui redemander la proie qu'il leur avait enlevée.

Tout se taisait sur le haut du rocher; seulement, au milieu du mugissement des vagues et du vent, on entendait s'élever la voix lente, monotone et continue du pauvre Michel, qui disait le chapelet sur le corps de son fils.

Ottorino avait pris une main de Béatrix qui, dans cet étourdissement, dans cette terreur, la lui avait abandonnée, consolée qu'elle était de se sentir près de quelqu'un qui pût la protéger; car son père, qui était assis de l'autre côté, accroupi, la tête entre les genoux et battant les dents de peur et de froid, ne pouvait pas lui communiquer beaucoup de courage. La longue chevelure de la jeune fille, qui flottait au gré des vents, toucha le visage du jeune homme, et celui-ci, naufragé sur cet écueil, au milieu de tant

d'objets de terreur et de pitié, n'aurait pas donné cet instant pour le plus beau jour de sa vie passée.

Après environ une heure qui parut une éternité à tous, excepté à Ottorino et au pauvre Michel qui n'en mesurèrent pas la durée, étant tous deux absorbés par une préoccupation puissante, mais, hélas! trop peu semblable, l'on vit venir une lumière de la pointe de Varenna que les naufragés n'avaient pas pu atteindre, et il s'éleva un cri général de joie auquel répondirent d'autres cris affaiblis par le vent. Les naufragés continuèrent à pousser de longs éclats de voix sur lesquels le bateau qui venait les sauver dirigeait sa marche difficile. Après quelque temps, on entendit au milieu du fracas sourd et prolongé des vagues un bruit sonore et cadencé qui s'avançait toujours. On échangea encore quelques cris de côté et d'autre; enfin, le navire parut. Les deux bateliers du comte accoururent pour l'empêcher de heurter contre le rocher, et Lupo put ainsi faire sortir, du côté de la proue, une large planche pour servir de pont.

Le premier à y monter, aussitôt qu'elle fut arrêtée, fut le comte Oldrado. Il sauta dans le navire, puis il se tourna pour appeler sa fille et il eut la satisfaction de la voir bientôt à ses côtés; car Ottorino l'ayant prise par le bras, l'aida à faire ce trajet. Ils y entrèrent tous, l'un après l'autre; le timonier fut le dernier. Il déposa le cadavre de son fils dans le fond de la gondole du côté de la poupe, et il se coucha près de lui. Après quelque temps, Lupo le voyant tout mouillé et transi de froid, en simple pourpoint, ôta de ses épaules un manteau qu'il avait apporté avec lui, et

l'en enveloppa. Michel n'accepta ni ne refusa cet office de charité; il resta long-temps sans paraître s'en apercevoir; mais lorsque plus tard, en remuant un bras, il sentit ce nouvel embarras, il se leva sur ses genoux, l'ôta de dessus lui et l'étendit sur le corps de son fils, avec une tendre sollicitude.

Lorsqu'on eut dépassé la pointe, on vit le môle de Varenna, et on entendit les cris des gens qui y étaient accourus. Le bateau s'approcha du rivage. Suivant les conseils que les plus expérimentés adressaient aux passagers, il tourna la proue à temps, entra dans le port et parvint en lieu de sûreté. Les habitans du village s'empressaient autour des nouveaux arrivés; l'un tirait la gondole dans un endroit sûr, l'autre éclairait ou aidait ceux qui en descendaient; c'était à qui leur rendrait le plus de bons offices. Mais malgré toute cette bonté active, les habitans de Varenna ne purent s'empêcher de railler les bateliers de Limonta, qui s'étaient laissé surprendre de cette manière. Ceux-ci, après s'être tus quelque temps, commencèrent à riposter, et bientôt, de parole en parole, ils étaient sur le point d'en venir aux mains, lorsque la nouvelle que le timonier du comte était dans le bateau avec le cadavre de son fils noyé, se répandit dans la foule. Alors les cris et les insultes s'apaisèrent tout à coup, et se changèrent en un murmure de compassion. L'on s'empressa d'offrir asile, assistance et toutes sortes de services au pauvre père, qui refusa tout et voulut passer la nuit à veiller le mort, qu'il se proposait de transporter à Limonta le matin du jour suivant.

A peine le jour parut-il, qu'il chercha un menuisier

pour lui commander la croix qu'il voulait placer sur l'écueil du naufrage. Il tira de sa poche quelques pièces d'argent, et les faisant glisser l'une après l'autre sur sa main calleuse pour les compter et payer l'artisan : — C'est de l'argent gagné par lui, disait-il, c'est encore de celui qu'il m'a donné l'autre jour quand il est revenu de Lecco : qui lui aurait dit qu'il servirait pour payer sa croix !

Dès que le vent cessa, les autres barques des Limontins arrivèrent à Varenna, et il y avait aussi celle de Michel qui, le jour précédent, l'avait prêtée à quelques uns de ses compatriotes. Le matin, plusieurs d'entre eux compatissant au sort du pauvre Michel, y avaient placé le corps du noyé. Lorsque le malheureux père arriva sur le rivage, qu'il vit son bateau et la charge qu'on y avait mise, les larmes lui obscurcirent la vue, mais il se fit violence, y entra avec calme, saisit une rame, la poussa contre le sable du rivage et en détacha le bateau. Il prit ensuite une autre rame et commença à voguer des deux bras en s'éloignant lentement de la côte à laquelle il avait tourné les épaules.

Le lac était uni, lisse, luisant comme une glace : de temps à autre on voyait par-ci par-là en sortir, avec un léger frétillement, quelque petit poisson qui faisait briller un instant dans l'air un reflet d'argent et qui, en retombant, plissait en cercle autour de lui cette plaine immobile et polie.

Le ciel était clair et d'une couleur d'azur ; l'air serein, transparent et lumineux. Sur les hautes sommités des montagnes, ainsi que sur leurs pentes et jusqu'aux extrémités, qui se confondaient avec l'eau,

favorite avec laquelle il égayait la solitude mélancolique du lac.

Pendant que toutes ces pensées se succédaient dans l'esprit du pauvre père, sa bouche continuait à articuler les paroles de la prière, mais c'était un murmure involontaire et irréfléchi, comme celui d'un ruisseau qui coule vers sa pente. Seulement à la fin, interrompant à moitié une de ses prières, il se mit, sans s'en apercevoir, à fredonner tout doucement l'air que son Arrigozzo chantait habituellement ; mais, réveillé bientôt par ce son matériel qui lui frappa l'oreille, il secoua la tête et en levant le visage au ciel il sentit qu'il était baigné de larmes.

Cependant la nacelle s'approchait toujours davantage de Limonta, et une douleur plus intense et plus déchirante, que redoublait encore la vue de ces lieux, troublait l'esprit du père désolé, du malheureux mari.

Mais, Dieu de miséricorde! quelle douleur fut la sienne, lorsqu'en s'approchant du rivage il le vit rempli de peuple qui regardait vers lui, paraissant l'attendre, et qu'au milieu de tant de monde il put distinguer une femme échevelée qui se déchirait la figure, se frappait la poitrine, arrachait ses cheveux blancs, et qu'il entendit le rivage et les cavités de la montagne retentir de ses pleurs et de ses cris désespérés!

Nous n'avons pas le courage de nous arrêter plus long-temps sur un spectacle si déchirant... Nous abandonnerons le malheureux batelier et sa femme encore plus malheureuse, s'il est possible, et nous retournerons aux personnages que nous avons laissés à Varenna.

VI.

Pendant la première nuit, tous furent logés le mieux qu'il fut possible chez le curé du village, qui ne pouvait se faire à l'idée d'avoir dans sa chétive maisonnette des hôtes d'un si haut rang. Il ne sut pas se défendre d'un peu d'orgueil, et s'en vanta longtemps.

Il y avait aussi à Varenna le Pelagrua, qui avait été mis, comme on dit, à la porte sans bien, sans argent, sans appui, sans aucun espoir au monde; qui était en outre forcé de déguerpir d'un village où tous le connaissaient et l'aimaient comme la peste; qui ressemblait, en un mot, à un chien chassé par son maître. Le misérable vint le matin, tout humilié en apparence, se recommander d'un ton pleureur au curé de Limonta, et lui demander par charité de lui pardonner tout le mal qu'il lui avait fait et qu'il avait voulu lui faire dans le temps passé, et de l'aider dans sa grande détresse

à trouver quelque remède à sa situation presque désespérée.

Le bon pasteur eut compassion non pas de lui, à qui un peu de pénitence devait faire grand bien, mais de sa femme et de son enfant. Il lui promit de le recommander au comte del Balzo, quoique, à vrai dire, il n'espérât pas en tirer un grand secours. Mais, pour le bonheur de ce maraud, lorsque le curé entra chez le comte, il le trouva avec sa fille et Ottorino. La jeune fille, qui était naturellement bonne et compatissante, qui avait vu la femme de Pelagrua quand elle s'était réfugiée dans le château, qui avait partagé avec sa mère la pitié qu'inspirait cette malheureuse femme, fut d'abord émue par les paroles du curé, et insista auprès de son père pour qu'il trouvât un asile à Pelagrua et à sa famille.

Imaginez-vous comme le comte dut accueillir ces sollicitations, qui ne visaient à rien moins qu'à le mettre en danger de rompre tout-à-fait avec l'abbé de Saint-Ambroise, et, par-dessus le marché, à le faire prendre en grippe par tous les habitans de Limonta.

Le pauvre homme, qui ne voulait pas néanmoins donner ouvertement un refus à sa fille, tâchait de trouver des excuses et des prétextes ; il balbutiait, se démenait comme s'il eût été sur des épines. Mais Ottorino, heureux de pouvoir plaire à la jeune fille, et d'être en même temps agréable à son père, offrit volontairement de placer lui-même Pelagrua, et, ayant annoncé la chose comme faite, il en reçut de Béatrix, en remercîment, un coup d'œil de bonté ingénue et

si satisfaite, que le cœur du jeune homme en fut rempli de joie.

Le curé de Limonta, ayant pris à part le jeune homme, crut de son devoir de l'avertir du caractère de l'homme à qui il s'apprêtait à rendre service. Tous les renseignemens qu'il lui donna étaient sans doute de nature à mettre Ottorino sur ses gardes, mais la hardiesse naturelle à son âge empêcha celui-ci de faire grand cas des paroles du prêtre. Il ne pouvait d'ailleurs se persuader qu'un homme protégé, je dirais presque sanctifié par la compassion de Béatrix, pût persévérer dans les voies de la méchanceté. Il se décida à adresser Pelagrua à Marco Visconti, qui ne saurait refuser à ses instances de le placer dans un de ses nombreux châteaux. Il envoya donc chercher tout ce qui était nécessaire pour écrire une lettre ; mais, le croirait-on ? dans tout le village, on ne put trouver ni encrier, ni plumes, ni un petit morceau de parchemin ou de papier de coton, quand on l'aurait payé son pesant d'or. Le curé ne se souciait pas d'écrire ; l'apothicaire et le petit nombre de seigneurs varennais ne savaient de quel côté tenir la plume. Cette ignorance n'était pas un privilége du curé, de l'apothicaire et des seigneurs de Varenna. Du plus au moins, c'était la même chose partout ; et je ne parle pas seulement du lac de Como, mais de toute la province, de toute l'Italie, de toute l'Europe. Quoi de plus naturel ! dans un siècle d'espadon, de lances et d'arbalètes, de forteresses crénelées, de camps et de batailles, comment les belles-lettres, cet arbrisseau tendre, délicat, susceptible, qui aime la fraîcheur et la solitude, et qui ne veut

être ni foulé aux pieds, ni secoué, aurait-il pu germer et fleurir? Cependant le fauconnier se rappela fort heureusement un vieux notaire qui habitait ordinairement à Perledo, petit village situé sur la montagne au pied de laquelle se trouve Limonta. Il y monta aussitôt, et descendit avec tout ce qui était nécessaire pour écrire; mais là-haut aussi on avait été fort en peine pour parvenir à imbiber le coton de l'écritoire qui était dur et sec depuis plus d'une année.

Le jeune homme, en écrivant à Marco pour lui recommander Pelagrua, fut obligé de lui expliquer pourquoi et comment il s'était engagé à le protéger; il lui raconta en conséquence tout ce qui lui était arrivé depuis le duel de son écuyer jusqu'à ce moment; il parla du comte del Balzo, dans le château duquel il allait passer quelques jours; il parla ensuite de Béatrix. Et comme l'on dit que la langue bat où la dent fait mal, il s'y arrêta plus que n'aurait dû le faire quelqu'un qui ne voulait pas laisser deviner ses sentimens; enfin, et pour mieux représenter à son seigneur la jeune fille, il se laissa aller à dire combien, de l'avis de tout le monde, elle ressemblait à sa mère de corps et d'esprit. Ces mots furent la première étincelle..... Mais ne devançons pas les événemens.

Nos personnages s'embarquèrent tous dans une gondole de louage, et arrivèrent à Limonta vers le soir. Le bruit qui s'y était répandu, que l'abbé de Saint-Ambroise était résolu de faire payer cher le soulèvement de la veille, quelle que fût l'issue du jugement de Dieu; la vue du cadavre du pauvre noyé, arrivé dès le matin; le déplorable spectacle de ses malheureux

parens ; la longue attente dans laquelle on avait été du bateau du comte, qui tarda beaucoup à arriver ; toutes ces circonstances réunies avaient grandement tempéré la première chaleur de reconnaissance qui était dûe au jeune vainqueur : de sorte que, lorsque Lupo mit le pied sur le rivage, il n'y trouva pas cette foule, et il n'y fut pas reçu avec ces applaudissemens et ce triomphe qu'il attendait. Se rappelant certains beaux rêves auxquels son imagination s'était abandonnée, lorsque assis sur la proue de la barque il s'éloignait la veille du rivage de Bellano, il se sentit péniblement mortifié.

Le curé s'arrêta à Limonta ; tous les autres montèrent sur les chevaux qu'on y avait tenus prêts, et commencèrent à se diriger vers le château.

Ermelinde accueillit, avec son amabilité naturelle, le jeune hôte, qui fut particulièrement bien reçu, grâce au souvenir de l'étroite amitié qui avait jadis existé entre lui et son pauvre fils. Mais bientôt elle éprouva de l'inquiétude, en voyant les prévenances empressées qu'il témoignait en toute occasion à Béatrix ; et cette inquiétude fut d'autant plus vive, que le sentiment de modeste satisfaction avec lequel la jeune fille les accueillait ne put échapper à la sagacité de la bonne mère.

Elle remarqua bientôt qu'un contentement caché et timide avait succédé à la joie franche et ouverte de Béatrix. Elle la voyait rougir lorsqu'elle l'interrogeait sur Ottorino ; elle la voyait baisser alors les yeux, qui n'osaient plus soutenir le regard maternel, et son cœur commença à se troubler et à craindre.

Ce n'est pas qu'elle ne crût point ce parti convenable pour sa fille ; car, en vérité, elle n'aurait su comment la placer plus honorablement. Mais elle était mal à l'aise à cause du bruit qui courait, que le jeune homme avait déjà fait des démarches pour obtenir en mariage la fille de Franchino Rusconi, seigneur de Como, et que ce mariage était négocié par Marco Visconti.

Quant au comte, heureux d'avoir dans sa maison un hôte d'une telle importance, un cousin du vicaire, un favori de Marco, il était tout empressé pour lui en rendre le séjour agréable : tantôt c'était un *banquet*, tantôt une chasse, tantôt une excursion aux villages voisins. Béatrix était toujours avec eux ; car *son* père ne savait pas faire un pas sans elle, et même il lui exaltait à tout instant les exploits de son jeune hôte. Il paraissait répéter exprès tout ce qu'il avait fait pour les sauver du naufrage, et il retouchait tous les souvenirs de ce jour, de ces heures passées sur l'écueil et que la jeune fille ne se rappelait que trop, et toujours avec une émotion, un frissonnement qui n'étaient pourtant pas tout-à-fait de terreur.

Il y avait surtout une vertu que le comte avait récemment découverte dans le jeune chevalier, et qui augmentait, à ses yeux, le prix de toutes les autres : c'était une soumission à ses conseils, une persévérance spontanée à écouter toutes les histoires de sa vie, et à lui passer toutes ses vanteries.—C'est un jeune homme comme il faut, disait-il, il n'est pas comme ces présomptueux d'aujourd'hui, qui ont à peine quitté leur nourrice et prétendent déjà en apprendre à leurs maîtres.

As-tu remarqué, demandait-il une fois à Béatrix, as-tu remarqué hier au soir, quand je lui expliquais les raisons pour lesquelles on doit considérer comme nul le combat de Lupo et de Ramengo, as-tu vu comme il a écouté attentivement et sans que sa paupière fléchît, pendant deux bonnes heures?

Et c'était bien la vérité, car le jeune homme, qui était assis auprès de Béatrix, avait passé tout ce temps en extase, et n'avait rien entendu du discours du comte.

Lorsque Ermelinde hasardait parfois, avec sa modestie habituelle, de reprocher à son mari son excessive confiance, et tâchait de l'induire à être un peu plus sur ses gardes, celui-ci appelait ses soupçons des rêves, des folies, et, à force de bruit, il l'obligeait à se taire. La bonne femme, ne pouvant pas, comme elle l'aurait voulu, éclairer de suite la chose en parlant franchement à Ottorino même, parce que le comte le lui avait bien sévèrement défendu, dut se contenter du seul expédient qui lui restait, et elle écrivit à Como pour s'assurer de la vérité et de la nature des engagemens que le jeune homme y avait pris. En même temps, elle mit tous ses soins à surveiller sa fille, à l'éloigner de la personne du jeune homme, et à la détourner de penser à lui.

La jeune fille, quoiqu'elle fût un peu capricieuse comme tous les enfans gâtés, était pourtant au fond une douce créature. Ainsi qu'il arrive souvent, elle avait toujours éprouvé plus de respect, et je dirai même de tendresse, pour sa mère, qui était parfois sévère, que pour le comte, malgré toute son indulgence. Elle

était plus satisfaite d'un sourire, d'un témoignage d'amitié de la part d'Ermelinde que de toutes les démonstrations de son père.

Mais depuis qu'Ottorino était au château, il se faisait peu à peu en elle un changement remarquable à cet égard. Ermelinde, par son air froid, ses paroles tantôt d'avertissement, tantôt de reproche, la glaçait, et lui gênait pour ainsi dire l'ame, qu'elle sentait toute pleine d'une vie nouvelle, d'un sentiment inconnu, et portée à la confiance et à l'abandon. Le nom du jeune homme, qui la faisait tressaillir de joie lorsque le comte le prononçait, la faisait palpiter de terreur si elle l'entendait proférer par sa mère. Elle évitait en conséquence, avec tout le soin possible, de se retrouver seule avec elle. Il ne faut pas s'étonner si elle sentait tous les jours décroître la grande affection qu'elle lui avait jusque-là portée. Le dirons-nous? Elle sentait même parfois naître dans son cœur un éloignement coupable pour celle qui lui avait donné le jour; et dans les momens de retour à sa tendresse filiale, elle s'en faisait d'amers reproches, prenant mille belles résolutions qu'elle n'avait pas ensuite la force de tenir.

Ce combat durait depuis plusieurs jours, lorsque arriva au château un message de Marco Visconti, adressé à Ottorino, lequel annonça qu'il était attendu dans deux jours à Milan.

Béatrix crut d'abord rêver. Elle ne pouvait se persuader qu'il dût véritablement partir. Elle trouvait sa société si douce! lorsqu'elle n'était pas avec lui, elle pensait que dans deux, dans trois, dans quatre heures

elle le reverrait ; cette pensée l'occupait, la consolait pendant tout l'intervalle : les heures s'écoulaient ; Ottorino reparaissait. Mais, une fois parti, que faire dans toute la journée, dans ces soirées si longues !

Elle voulait ramener sa pensée aux jours de contentement qui s'étaient écoulés pour elle avant l'arrivée du jeune chevalier, à sa mère, à son luth, à sa suivante, à son cheval bai ; mais le cœur ne répondait plus à ces images, jadis si puissantes sur lui ; c'était comme presser les touches d'un clavecin dont on aurait brisé les cordes.

La veille du jour du départ d'Ottorino fut destinée par le comte à la chasse au faucon, et il était bien entendu que Béatrix devait en faire partie. — Je veux que vous voyiez voler mes oiseaux, disait le père à son hôte, et vous me direz si Marco Visconti en a de pareils ; vous verrez des éperviers, des gerfauts d'Irlande, de Norwége et de Danemarck ; j'en ai de domestiques et d'étrangers ; vous verrez des meutes merveilleuses de chiens, tant d'arrêt que de course ; je vous montrerai aussi mon faucon favori, dressé par moi ; car je m'amuse aussi à en dresser quelques uns de ma façon avec de nouvelles méthodes, avec certaines inventions toutes à moi : mais vous jugerez.

Ce même jour il arriva une lettre de Como, et après en avoir pris lecture, Ermelinde eut un long entretien avec son mari. Béatrix, de sa chambre où elle s'était enfermée avec sa suivante, entendait les voix de son père et de sa mère, qui paraissaient excitées par la chaleur d'une dispute, et elle n'en devina que trop bien le sujet.

Pendant tout ce jour elle réussit à se tenir loin de sa mère, et elle ne se trouva avec elle que le soir au souper. Elle la vit silencieuse, la fixant parfois dans les yeux comme si elle avait eu un secret à lui révéler. De peur de se retrouver à la fin seule avec elle, dès qu'elle put le faire convenablement, elle prit congé sous prétexte qu'elle devait se lever matin pour la chasse, et alla aussitôt se renfermer dans sa chambre. Elle se remit de son trouble et s'assit devant une glace pour se faire relever les cheveux par Lauretta, et pour se coucher ensuite. La suivante, qui avait découvert le secret du cœur de sa jeune maîtresse, prenait de malins détours pour lui parler d'Ottorino et la tourmentait légèrement par des mots voilés dont Béatrix voulait paraître s'offenser. Cette feinte lui aurait réussi au-delà de ce qu'elle désirait, si la rougeur que ces paroles lui faisaient monter au visage avait pu être attribuée à la colère plutôt qu'à son trouble. Les cheveux étant arrangés, Lauretta s'apprêtait à la déshabiller, lorsqu'on entendit frapper légèrement à la porte, et la voix d'Ermelinde qui disait : — Ouvre, c'est moi. Laisse-moi seule avec elle, dit-elle à la suivante qui était allée lui ouvrir. Celle-ci s'inclinant se retira dans une chambre voisine.

Béatrix, restée seule avec sa mère, aurait voulu cacher sous terre sa confusion, et baissant la tête, elle attendait ce qu'elle avait à lui dire.

— Je vois que ma présence ne t'est pas agréable, dit d'abord Ermelinde, et j'en suis fâchée; j'en suis fâchée pour toi, ma fille.

La jeune fille s'efforça de répondre, mais sa voix

était suffoquée ; elle balbutia confusément quelques mots dépourvus de sens et elle se tut.

—Je n'ai jamais cru que ta mère pût te faire peur, continua celle-ci ; il est vrai que depuis long-temps j'ai dû m'apercevoir que tu n'es plus ce que tu étais pour moi, et que tu ne m'aimes plus comme autrefois ; mais que tu aies à trembler devant moi, c'est trop ! c'est un trop grand chagrin pour moi qui t'aime tant !

— Je ne tremble pas ; pourquoi tremblerais-je ? répondit avec vivacité la jeune fille, à qui le dépit de s'être laissé surprendre dans ce trouble avait rendu un peu de la vigueur naturelle à son caractère.

— Béatrix !... tu réponds avec trop d'aigreur ! dit la mère d'un ton blessé : puis, et comme si elle n'avait pas pu contenir l'impétuosité soudaine de ses sentimens, elle prit la main de sa fille et continua : — Écoute, ma chère enfant, ne parle pas ainsi à ta mère ; crois-tu que je puisse avoir d'autres pensées, d'autres soins au monde que ceux de te voir heureuse ? je n'ai d'autre bien que toi ! tu es mon unique consolation. Oh ! si tu pouvais comprendre ma peine toutes les fois que je me vois dans la nécessité de te contrarier ! mais il faut que je le fasse quand c'est mon devoir et pour ton bien. Te rappelles-tu, chère enfant ! qu'étant toute petite tu as été malade, et qu'un jour tu pleurais pour avoir du lait ? le cœur me saignait, mais je ne te donnai pas de lait, parce qu'il t'aurait été fatal. Alors qui sait ce qu'aura pensé ta petite tête ? mais maintenant que tu es plus raisonnable, tu dois bien comprendre.....

— Que voulez-vous donc de moi? demanda Béatrix, moitié émue, moitié dépitée contre son émotion.

— Je veux dire..... Mais voyons, ne me regarde pas avec ces yeux effarés. Non, ma chère fille! tu n'entendras aucune parole d'amertume de la bouche de ta mère; viens, écoute-moi avec autant de calme et d'amour que j'en éprouverai en te parlant. Ottorino part demain.....

La jeune fille en entendant ce nom fut saisie d'un frisson général; néanmoins, elle tâcha de se contenir, et avec l'air aussi indifférent qu'elle put le prendre, elle répondit: — Oui, je le sais; mais qu'est-ce que cela me fait?

— Plus que je ne le voudrais, pour ton repos et pour le mien, répondit Ermelinde avec un accent sévère; allons ne feins pas, ne crois pas pouvoir te cacher à celle qui lit dans ton cœur.

— Enfin, quel mal ai-je fait? je ne fais qu'obéir à mon père.

— Oui, tu étais bien pressée d'obéir à ton père dans ces jours-ci, plus pressée que tu ne l'as jamais été. Jadis tu faisais aussi quelque cas de mes conseils; et sans avoir l'air de contrarier ton père, tu te conduisais de manière..... Mais, voyons, ma pauvre fille, mon intention n'est pas de t'adresser des reproches, tu ne savais pas que tu me causais une si grande peine; tu as peut-être cru... la faute en est peut-être en partie à moi, pour ne t'avoir jamais parlé avec cette résolution..... j'espérais aussi..... mais maintenant je sais positivement.....

— Et que savez-vous? demanda la jeune fille en fixant

les yeux dans les yeux de sa mère, comme si elle avait voulu en tirer d'avance le sens des paroles que sa bouche allait proférer.

— Je sais qu'Ottorino..... enfin, tu ne dois plus penser à lui, parce qu'il a déjà donné sa parole..... et sous peu de temps il doit être l'époux de la fille de Franchino Rusconi, seigneur de Como.

Béatrix devint rouge comme le feu, puis elle pâlit comme si elle fût sortie du tombeau. Elle tâcha cependant de se maîtriser encore un moment : de ses lèvres tremblantes elle voulut former un sourire qui disparut aussitôt; agitée, domptée par la passion, elle se mit à pleurer.

Sa mère reconnut dans ses larmes la confession entière de la honte qui n'avait pas voulu s'avouer par des paroles, et baisant la tête de sa fille, se penchant pour l'embrasser et lui faire les plus tendres caresses, elle lui disait : — Oui, pleure, ma fille, pleure avec ta mère..... crois-tu que je ne sache pas compatir à ta douleur? crois-tu que je t'aimerai moins pour cela? crois-tu être déchue aucunement de ce que tu as été pour moi jusqu'ici? non, ma chère, non, ma bonne fille..... au contraire, s'il était possible que tu fusses plus dans mon cœur que tu n'y es, oh! je t'assure que cela arriverait maintenant par l'effet de tes larmes, par cette grâce nouvelle dont la douleur d'une fille obéissante la revêt aux yeux de sa mère.

Béatrix, vaincue par ces paroles, et plus encore par le sentiment inexprimable avec lequel elles étaient prononcées, jeta les bras autour du cou de sa mère, laissa tomber sur son sein son visage enflammé, et

continuant à pleurer et à sangloter, elle se serrait affectueusement contre elle.

— Maintenant tu le vois toi-même, répétait Ermelinde tout émue, tu vois bien qu'il n'est pas de ton honneur d'être désormais familièrement avec lui comme auparavant; et que si ton père t'en fournit l'occasion, c'est parce qu'il est trop éloigné d'avoir le moindre soupçon sur sa fille chérie. Mais toi qui connais la faiblesse de ton ame, toi qui sais que peut-être, à cette heure, tu en as laissé entrevoir quelque chose à lui-même, tu dois, pour ta dignité, t'éloigner désormais de lui. Demain il sera dehors toute la journée, tu resteras ici avec moi; le jour suivant il s'en ira, et tu seras alors délivrée de toute angoisse..... Tout reste enseveli entre nous deux. — Elle voulait encore continuer et lui dire ce qu'elle aurait dû répondre à son père s'il était venu le lendemain matin la prendre pour la mener à la chasse; mais dans ce moment elle entendit marcher sur l'escalier et elle reconnut que c'était le comte. Ne voulant pas être trouvée là par lui, elle s'arracha vite des bras de sa fille, elle lui donna et reçut un dernier baiser et sortit en lui disant : — C'est ton père, il faut que je m'en aille.

Béatrix fut long-temps à se remettre : elle appela enfin la suivante pour se faire déshabiller. Celle-ci la voyant encore toute bouleversée n'osa pas lui adresser un mot. Mais lorsqu'elle l'eut mise au lit, elle lui demanda comme à l'ordinaire quel livre elle voulait lire ce soir. — Dois-je vous donner celui des diables et des ames damnées qui vous plaît tant?

—Non, ferme les rideaux, éteins la lumière et va-t'en.

— Et demain matin, vous voulez que je vous réveille à l'aube du jour, n'est-ce pas, pour être prête à partir pour la chasse?

— Non, tu ne viendras que lorsque je t'appellerai.

— Et quelle robe ?.....

— Je t'ai dit que non, va-t'en et laisse-moi tranquille.

—Bourrasque ce soir, dit la suivante en elle-même, et elle obéit.

Alors Béatrix, s'abandonnant tout-à-fait à sa douleur, se tourna et mit la bouche contre l'oreiller pour qu'on ne l'entendît pas pleurer. Son lit lui paraissait de chardons et d'épines, elle ne trouvait de repos d'aucun côté, et parfois elle s'asseyait comme pour respirer, puis elle s'enfonçait de nouveau sous les couvertures et pleurait toujours sans pouvoir se consoler.

Elle croyait voir la fille de Rusconi toute belle et orgueilleuse chevaucher sur les remparts de Como, et Ottorino galoper galamment à son côté, en échangeant avec elle des paroles et des complimens..... Elle faisait tous ses efforts pour chasser ces images, pour arrêter sa pensée sur d'autres objets ou d'autres temps; elle rassemblait toutes les forces de son esprit, pour parcourir le passé, se jeter dans l'avenir, y trouver un point autour duquel elle pût s'arrêter, une proéminence pour ainsi dire qui lui offrît un appui auquel elle pût s'attacher. Mais le passé, mais l'avenir, tout était languissant, tout était mort, tout était uniforme. Elle ne trouvait dans la vie, elle ne voyait dans le monde qu'un but; son esprit cherchait en vain une porte, un chemin qui le conduisît ailleurs, tout le ra-

menait au même point; les cruels fantômes qu'elle repoussait un instant revenaient l'instant d'après plus importuns et plus terribles, tels qu'une armée victorieuse qui, après avoir franchi les murs et enfoncé les portes, entre précipitamment dans une ville prise d'assaut.

Mais, à la fin, excédée de fatigue et de souffrance, elle s'égara dans un lent assoupissement plein de rêves fantastiques et passionnés. Croiriez-vous que le lendemain matin à son réveil, qui fut bien avant l'aube du jour, elle trouva au fond de son cœur une tranquillité, une espérance, une consolation descendue d'une source ignorée, et dont elle ne pouvait se rendre compte? Seulement, lorsqu'elle revint à son affliction, il surgit tout à coup d'un petit coin de son esprit une pensée qui s'y tenait probablement cachée depuis longtemps, et qui, dans la première fureur de la passion, n'ayant pas pu se produire, avait attendu la nuit, s'était levée doucement pendant le sommeil de Béatrix, et avait calmé le grand feu qui la brûlait.

Cette idée était que tout ce que sa mère lui avait dit d'Ottorino pouvait bien n'être pas vrai, et qu'il ne fallait pas le condamner trop précipitamment. Il a tant de droiture, il est si bon, se disait-elle, il ne saurait manquer à ses sermens. Avec tout cela sa première crainte la tourmentait encore, et vous comprendrez aisément qu'elle souhaitait d'en être délivrée. Si elle avait pu se trouver avec son père, il lui aurait été aisé de l'amener, sans qu'il s'aperçût de rien, à éclaircir cette obscurité; mais le comte allait sortir au point du jour, et si elle ne se décidait pas à l'accompagner

à la chasse, elle ne devait plus le voir jusqu'au soir, et elle serait obligée de garder pendant toute la journée cette épine dans le cœur. Et si à son retour elle n'avait pas pu se trouver tête à tête avec lui, il n'y avait plus d'explication possible, car Ottorino partait le lendemain de grand matin. Elle résolut de se lever aussitôt pour être prête au premier appel afin de se trouver seule avec son père pendant qu'on ferait les préparatifs du départ, et de l'amener au but qu'elle se proposait ; mais avec la détermination bien arrêtée de ne pas l'accompagner à la chasse, pour ne pas désobéir à sa mère.

Elle appela Lauretta pour se faire habiller. Celle-ci lui mit les habits de chasse qu'elle avait préparés le soir, et Béatrix, absorbée dans ses réflexions, ne s'en aperçut pas ou ne trouva point qu'il valût la peine de s'y opposer. Lorsqu'elle entendit la voix de son père, elle descendit dans un petit salon où il était seul. Le comte, se levant et allant au devant de sa fille, lui dit :

— Maintenant tout doit être prêt ; allons.

— Je ne suis descendue que pour vous saluer et vous donner le bonjour, répondit Béatrix embarrassée.

— Toujours des tiennes, petite folle que tu es !

— Non, répliqua-t-elle, résistant à la main qui voulait la conduire dehors, laissez-moi ici un instant ; asseyez-vous et causons un peu à nous deux.

— Tu auras le temps de causer tant que tu voudras avec moi aujourd'hui à la chasse ; nous serons ensemble toute la journée, Maintenant, puisque tu as été prête de si bonne heure, partons sans faire plus attendre ceux qui nous accompagnent.

— Je vous ai dit que je désirais rester à la maison.

— Et moi je te dis de laisser de côté ces badinages et de ne pas faire l'enfant.

Pendant cette discussion Ottorino parut dans la salle. Après les salutations d'habitude, il demanda au comte la permission de prendre le bras de la jeune fille, et il la conduisit dans une cour où son cheval l'attendait. La jeune fille, fascinée, ne fit aucune résistance : elle se rappela bien sa mère, mais comment revenir sur ses pas, maintenant qu'on l'avait trouvée levée à cette heure et dans ce costume! quoi dire? qu'elle avait changé d'avis! Mais comment? mais pourquoi? Il fallait s'expliquer, donner quelque raison, et elle sentait sa tête vaciller, et dans ce moment elle n'eut pas même la force de prononcer un seul mot.

Dès qu'Ottorino fut arrivé auprès du cheval, il prit les rênes des mains d'un page et les présenta à Béatrix; il ploya ensuite un genou en faisant de l'autre un escabeau pour son joli pied qui le toucha à peine, et d'un saut léger Béatrix se plaça sur la selle.

Ottorino se mit auprès de l'étrier, le comte prit familièrement le bras du jeune homme et ils s'acheminèrent à pied, suivis par le fauconnier, et par quatre pages qui tenaient les faucons sur leurs poings, et les chiens en laisse.

Le comte commença à parler de ses chiens d'arrêt et de ses éperviers au jeune homme qui l'écoutait avec l'attention que vous pouvez supposer en voyant que Béatrix ne proférait pas un seul mot et ne levait jamais les yeux sur lui.

Après lui avoir demandé si elle se trouvait mal, si

elle avait besoin de quelque chose, si la promenade à cheval lui était agréable, et autres pareilles questions, il se tut tout-à-fait, car l'air dont elle les avait accueillies lui avait ôté tout courage pour lui en adresser d'autres. De cette manière le champ resta tout entier au comte, qui le parcourut en long et en large à son gré.

Après environ deux heures ils arrivèrent dans un petit bois de châtaigniers, où les pages de la fauconnerie lâchèrent la laisse aux chiens qui se débandèrent de toutes parts, flairant avec les museaux baissés, pendant que les seigneurs et Ambroise montaient sur le sommet d'un tertre d'où l'on pouvait dominer la chasse.

A peine y étaient-ils arrivés que le comte, se tournant vers sa fille, lui dit : — Fais attention que Diane a senti quelque chose, et il lui indiqua un chien d'arrêt qui se dirigeait vers eux occupé à suivre une trace en remuant la queue... Fais attention ; elle a arrêté... Et l'on vit se lever une bécasse..... Vite, ôte le chapeau à Garbino. Allons dépêche-toi, que tu es embarrassé ce matin !... Laisse-le voler, il l'a si bien vue !.. Regarde comme il vole bien ! Oh ! elle ne lui échappera pas..... Bravo ! mon Garbino! avec quelle vitesse il fond sur elle ! La voilà, la voilà, il l'a saisie.

L'on vit en effet le faucon descendre avec la proie et tomber avec elle au pied du tertre sur lequel étaient les chasseurs. Le comte y courut pour ôter la bécasse des serres de Garbino, et le jeune homme, saisissant ce moment, s'approcha de Béatrix, et lui dit tout agité : — Par pitié, dites-moi ce que vous avez ! Si j'ai pu

vous déplaire en quelque chose, ne veuillez pas m'en punir si cruellement. Béatrix, je vous en prie, vous savez que demain je dois vous quitter.

— Je le sais, interrompit la jeune fille avec un sourire qui ne put cacher l'amertume de ses sentiments intérieurs, je sais que vous partez demain, et ma mère m'a même dit une chose que vous me laissez ignorer ; elle m'a dit que vous prendriez le chemin de Como.

Quoiqu'elle s'efforçât de donner à ces paroles un air léger et indifférent, elle ne put s'empêcher d'y mettre une intention que le jeune homme saisit aussitôt.

Il rougit et répliqua : — Écoutez, je ne peux pas vous le nier..... Alors je ne vous avais pas encore vue..... Néanmoins je vous jure..... sur mon honneur, Béatrix, je vous jure que vous seule..... Mais il fut interrompu par l'arrivée du comte qui criait à son fauconnier : — Donne-lui la becquée et remets-lui aussitôt son chapeau.

Ces mots, et plus encore le trouble du jeune homme, confirmèrent à la jeune fille la vérité de tout ce que sa mère lui avait dit. D'abord elle en demeura comme anéantie ; mais revenant aussitôt à elle-même, honteuse de son humiliation, elle sentit naître dans son cœur cet orgueil dédaigneux nourri en elle depuis si long-temps, par l'habitude de voir toute chose céder à ses désirs. Se montrant donc dès ce moment tout attentive aux chiens et aux faucons, comme si son esprit eût été véritablement absorbé par les accidens de la chasse, elle ne se détacha plus pendant toute la journée des côtés de son père, n'adressa jamais un mot à Ottorino, ne dirigea jamais un regard sur lui,

et elle réussit de cette manière à empoisonner toute la joie qu'il s'était promise dans ce jour.

Le lendemain matin le jeune chevalier partit pour Milan avec Lupo, et Béatrix, qui était absorbée par son chagrin, en éprouva tout d'abord une sorte de consolation. Sa mère se montra ce jour-là sévère et mécontente, et cela ne fit encore qu'augmenter l'humeur de Béatrix, qui, loin de reconnaître ses torts, s'imaginait dans cette première ébullition de colère que c'était elle qui avait à se plaindre d'autrui. La capricieuse, irritée contre tout le monde, se coucha le soir de bonne heure, et la suivante, qui la vit sombre comme l'orage, lui laissa la lumière et s'en alla bien vite. Elle prit sur la table qui était à côté de son lit un volume en parchemin, relié en cuir; c'était l'Enfer du Dante. Lorsque Lauretta, le soir précédent, lui avait offert un livre contenant les images des diables et des ames damnées, elle voulait précisément parler de celui-ci, car en effet au commencement de chaque chant il y avait une miniature représentant ce qui y était raconté. Celui qui de nos jours pourrait avoir ce volume posséderait un petit trésor.

Béatrix faisait cette lecture à l'insu de sa mère; et le comte lui-même s'était laissé tourmenter long-temps cette fois avant de la lui accorder. Ce n'est pas qu'il crût que la Divine comédie ne convenait pas à une jeune fille; mais c'était pour l'ancienne rancune qu'il portait à Dante Alighieri, à cause de l'ouvrage latin intitulé *De Monarchiâ,* publié par ce fier Gibelin plusieurs années auparavant, et qui à cette époque, c'est-à-dire quatre ans après la mort de l'auteur,

commençait à faire un grand bruit en Italie et en Allemagne.

Ce ne fut que peu de jours avant l'arrivée d'Ottorino au château que le comte accorda à sa fille le volume tant souhaité, qui n'était pourtant que la première partie de cet ouvrage. En effet, quoique le Purgatoire et quelques chants du Paradis circulassent déjà en Toscane à cette époque, l'Enfer seul était alors généralement connu en Lombardie.

Béatrix le lisait avec une grande avidité, le soir quand elle était seule, renfermée dans sa chambre, peut-être à cause de l'intérêt qu'elle prenait naturellement à ces narrations fantastiques pleines de vie et de passions: peut-être aussi à cause de cette funeste saveur que le sens rebelle des enfans d'Ève fait trouver au fruit défendu.

Nous disions qu'elle étendit la main pour prendre ce volume; elle l'ouvrit et sentit quelque chose glisser entre les feuilles, puis elle en vit tomber un objet..... Qu'est-ce?..... un papier..... une lettre..... De qui?..... Est-il nécessaire de le dire?

VII.

Le lecteur se rappelle certains mots que le comte disait à voix basse à Ottorino, en revenant de Bellano, sur Marco et Ermelinde, mots qui faisaient allusion au mariage projeté entre eux dans d'autres temps, et aux accidens terribles qui avaient dérangé cette alliance et amené des désordres et des vengeances sanglantes. Béatrix, qui, sans en avoir l'air, avait tout entendu, désirait vivement connaître le fait dans tous ses détails. Il ne lui paraissait pas convenable d'interroger à ce sujet un étranger, mais elle avait plusieurs fois pressé sa suivante de se faire raconter toute cette histoire par sa propre mère, qui, dans sa jeunesse, avait été au service d'Ermelinde, et qui devait en être complétement informée.

Lauretta, qui n'était heureuse que lorsqu'elle pouvait satisfaire sa maîtresse, et qui maintenant souhaitait plus que jamais de s'insinuer dans ses bonnes

grâces, afin de l'adoucir et de lui donner un peu de courage, la voyant toujours irritée et mélancolique, se mit à obséder sa mère. Elle la pria avec tant de grâce et tant de caresses, que celle-ci, après l'avoir pendant long-temps renvoyée d'un jour à l'autre, se décida enfin à la satisfaire. Un soir qu'elles étaient seules, après lui avoir fait un grand préambule pour lui dire que ce n'étaient pas des choses qu'on dût savoir et qu'il fallait bien se garder de les répéter, elle commença son récit de cette manière.

— Simon Crivello, père d'Ermelinde, était intimement lié avec le père de Marco. Ils se voyaient souvent entre eux, l'un chez l'autre, et les jeunes gens, ainsi que cela arrive, s'étaient vus aussi, s'étaient plu, et Marco avait donné sa parole à ma maîtresse qu'il l'épouserait. Quand on est jeune on donne légèrement sa parole, sans penser plus loin : il fallait savoir auparavant si les parens y consentaient. Quant à Crivello, il ne pouvait désirer rien de mieux ; mais les empêchemens venaient du côté de Matheo Visconti qui, à cette époque, était un des seigneurs les plus puissans, et ne voulait donner à ses enfans que des princesses ou des filles de sang royal. Enfin, on attendait toujours et il se passa à peu près un an sans qu'on en vînt à aucune conclusion. Et, vois-tu, si dès le commencement Ermelinde avait écouté sa mère, elle n'aurait pas parlé à un homme qui ne pouvait l'épouser sans un miracle. Sa mère le lui avait dit bien certainement ; mais quand est-ce que les jeunes gens écoutent les vieillards ?

— A la fin, qu'arriva-t-il ? demanda en l'inter-

rompant Lauretta, qui était impatiente d'en venir au fait.

— Il arriva une grande confusion, un sauve qui peut. Les Visconti furent chassés de Milan, les Torriani y entrèrent, et on découvrit que le père de ma maîtresse, qui faisait tant l'ami de Matheo, avait été un des chefs qui conduisaient l'intrigue.

— Oh ! que me racontez-vous ! et tout cela pour se venger de ce qu'on avait refusé sa fille, n'est-ce pas?

— Je crois bien que oui; alors Crivello, voulant montrer aux nouveaux seigneurs qu'il avait rompu pour toujours avec les Visconti, et craignant qu'Ermelinde ne réussît d'une façon ou d'une autre à se marier avec Marco, voulut l'obliger à épouser de suite notre comte qui l'avait demandée en mariage quelque temps auparavant. Imagine-toi en quel état se trouvait la pauvre jeune fille; il n'y avait pas moyen de la décider à manquer à la foi qu'elle avait donnée à Visconti; et dans la maison il y avait toujours des désordres, des confusions, des menaces, de sorte qu'elle ne faisait que pleurer et était tout-à-fait malheureuse. Vingt jours environ se passèrent de cette manière, lorsqu'une nuit (écoute bien ceci), je suis réveillée en entendant frapper fortement à la porte de ma chambre : je demande qui est là. — Ton père qui est arrvé de Terre-Sainte et veut te voir de suite, me répond un palefrenier de la maison. En effet, mon père était allé depuis long-temps en pélerinage au saint-sépulcre, et on l'attendait tous les jours. Je passe à la hâte une espèce de robe et je cours ouvrir; je vois s'avancer un pélerin, le capuchon sur les yeux et une lanterne sourde à la

main. Je lui jette les bras au cou; il dépose la lanterne et ôte son capuchon... Ma fille! je n'ai jamais eu une telle frayeur; devine un peu qui c'était?

— Marco.

— Oui, vraiment, Marco Visconti, en corps et en ame, qui, avec deux yeux qui lui sortaient de la tête, me demanda : Où est Ermelinde? — Pour l'amour de Dieu et de la sainte Vierge! que voulez-vous ici? lui dis-je; mais lui, me serrant un bras à me le meurtrir pour plusieurs jours, me demanda encore : — Où est Ermelinde? — Vous n'êtes pas venu pour lui faire du mal? répliquai-je; par charité ayez compassion de cette pauvre malheureuse qui est déjà à moitié morte.

— Est-elle de ce côté? me dit-il, en désignant du doigt la chambre où elle était en effet. Moi qui, dans ce moment, ne savais ce que je faisais, je répondis que oui. Il s'avança vers la porte, puis s'arrêtant tout court comme s'il se repentait, il me dit : — Entre, et annonce-lui avec précaution que je l'attends ici et que j'ai à lui parler.

Que devais-je faire? Fuir? il n'y avait pas moyen. Crier? il m'aurait étranglée. J'entre donc et je trouve ma maîtresse à moitié levée, qui, tout d'abord en me voyant, me demanda avec effroi : Qu'est-ce que cette lumière qui est de l'autre côté? Et comme je ne répondais pas de suite elle se mit à crier : Ferme la porte! ferme la porte! Mais dans ce moment nous entendons une voix soumise qui dit..... Ermelinde! n'ayez pas peur; c'est moi, c'est votre Marco.

As-tu vu la femme de notre voisin Antoine, lors-

que parlant et riant avec nous, son mal la prend, et que tout d'un coup elle tombe par terre et paraît morte ? eh bien ! ce fut la même chose d'Ermelinde : elle était blanche comme un linge, évanouie, défaite, tellement que je la crus morte tout de bon, et sortant de la chambre les mains dans les cheveux, je me mis à pleurer comme une ame damnée.

Marco, qui par respect pour elle n'avait pas osé jusque-là s'avancer, prend la lanterne et entre avec moi dans la chambre. Nous lui fîmes respirer je ne sais quelle eau spiritueuse, nous lui baignâmes le visage et les tempes, tant qu'enfin elle ouvrit les yeux et revint à elle. Il fallait le voir ce brave homme comme il se comporta dans ce moment; on dit que plus tard il est devenu un coupe-jarret, un diable, c'est possible et je ne dis pas non, mais alors c'était un jeune homme honnête et craignant Dieu, et je puis en rendre témoignage. Vois-tu, il n'osait pas lui toucher un seul doigt de la main, il s'empressait autour d'elle et la regardait avec crainte et avec dévotion comme si elle était une madone : il était tout contrit et respectueux, et on ne l'aurait jamais pris pour ce grand soldat, ni pour ce grand prince qu'il était. Quand il vit qu'Ermelinde s'était remise : — Je suis ici, dit-il, pour tenir la parole que je vous ai donnée de vous épouser, et pour vous mener avec moi. — O sainte Vierge ! ô Seigneur ! répétait la jeune fille sans pouvoir dire autre chose.

Et lui alors (je me rappelle tous ses mots comme si c'était hier, tant il m'a fait impression, et puis j'en ai souvent parlé avec ma maîtresse !) et lui, dis-je, souriant comme quelqu'un qui a plutôt envie de pleurer :

Je vous semble peu courtois, lui dit-il, en vous invitant à quitter votre maison pour suivre la fortune d'un homme qui ne sait pas où placer sa tête en sûreté.

— Ne dites pas cela, répondit ma maîtresse, ne dites pas cela; car vous me brisez le cœur. Par charité fuyez, fuyez vite; car si quelqu'un s'apercevait que vous êtes là, malheur à vous! malheur à moi! — Fuir! disait Marco, aurai-je donc fait tout ce voyage, aurai-je couru tant de dangers en me jetant au milieu de gens qui auraient volontiers acheté ma tête au poids de l'or, pour retourner sur mes pas comme un enfant, comme un insensé? — Mais si mon père vous trouvait ici, continuait ma maîtresse, qu'arriverait-il de vous? qu'arriverait-il de moi? — Oh! croyez-vous que si je ne pensais pas qu'il est votre père, je sortirais d'ici les mains pures de sang! Ermelinde tremblait de tout son corps. — Venez donc, j'ai encore des amis qui nous escorteront jusqu'au lieu de sûreté où je veux vous conduire; un cheval vous attend en bas, et lorsque nous serons arrivés à Bergame je vous épouserai; jusque-là regardez-vous comme étant avec un frère ou dans une église.

Moi, je tenais fortement ma maîtresse par sa robe et lui disais à l'oreille : Non, non! prenez garde à ce que vous allez faire! Il s'en aperçut probablement, car il me mit une main sur l'épaule et dit : — Allons, Marianne, laisse-la tranquille. Il ne dit que ces mots, mais il les proféra avec une voix, un visage, un regard, qui me glacèrent jusque dans la moelle des os; j'ouvris les mains et je restai fascinée, le regardant comme on regarde un basilic.

Alors Ermelinde, ayant repris la parole, se mit à le supplier en lui disant : — Voulez-vous que je fuie de chez moi, la nuit, comme une mauvaise femme ! que je fasse mourir de douleur et de honte ma pauvre mère ! oh non ! laissez-moi, tuez-moi plutôt, tuez-moi de votre main et j'en serai contente.

Marco réfléchit un instant, et il laissa échapper certaines paroles obscures, comme pour lui faire comprendre que si elle ne venait pas, ne voulant pas être venu inutilement, il irait lui-même chercher son père. Peut-être ne le dit-il que pour lui faire peur et pour l'amener à son but ; mais ma maîtresse, qui prit la chose au sérieux, commença à trembler et se jeta à ses pieds toute en pleurs, en le priant et en le suppliant de ne pas parler ainsi ; d'éloigner de lui ces idées et de ne pas lui causer une aussi grande douleur. Elle lui disait toutes ces choses avec une si extrême passion ! et cependant, il était inébranlable. Il s'efforçait de se débarrasser de ses bras, et il y eut même un instant où il s'en dégagea entièrement, et il fit alors quelques pas vers la porte. Ermelinde se leva d'un saut comme une furieuse, le saisit par un bras et se mit à crier : — Non, non, vous ne sortirez pas d'ici avant de m'avoir tuée, je le défendrai, je le défendrai !

Ce fut comme lorsqu'on jette un seau d'eau sur le feu : Marco s'arrêta et ne fit plus aucun effort. — Eh bien ! dit-il avec un sourire glacé et capable de glacer qui que ce fût, eh bien ! apaisez-vous ; voyez, je suis ici, je ne fais plus un pas, n'ayez pas peur que je fuie, faites du bruit, réveillez toute la maison, criez à l'assassin, je ne bougerai pas.

Il m'est impossible de te peindre l'état de ma maî tresse en entendant ces paroles : les bras lui tombè rent, elle se rejeta en arrière et prêta un instant l'o reille pour écouter si quelqu'un n'était pas réveillé puis ayant reconnu que tout était tranquille, ell joignit ses mains et lui dit : — Ah ! Marco, pardonnez moi, n'est-il pas mon père? Mais vous, pouvez-vou me dire de telles choses ! si vous saviez le mal qu vous me faites ! Oh ! le Seigneur m'est témoin ave quelle joie je donnerais ma vie pour sauver la vôtre Par charité, partez, fuyez d'ici ! qui sait si quelqu'u ne vous a pas aperçu ! fuyez ! fuyez pour l'amour d Dieu ! si jamais vous m'avez aimée, fuyez !

Marco, toujours froid, pour toute réponse lui tendi la main et dit : — Venez donc. Mais lorsqu'il vi qu'elle se retirait en arrière : Non? vous ne voule pas venir ! eh bien ! sachez que je ne quitterai pa cette chambre sans vous : voyez ce que je vais faire Et il s'assit sur une petite table, mettant une jamb sur l'autre et croisant les bras sur sa poitrine, comm quelqu'un bien résolu à ne pas bouger. — J'attendra jusqu'à demain, poursuivit-il, naturellement il en trera quelqu'un ; qui sait si ce ne sera pas votre père lui-même ? si vous voulez le préserver de tout danger, vous savez ce que vous avez à faire. Allez à la fenêtre criez que Marco est dans votre chambre, qu'il viennent, qu'ils viennent en foule, je ne fuira pas.

Imagine-toi notre frayeur ! notre désolation ! Nou étions, moi d'un côté, Ermelinde de l'autre à pleurer et à le prier comme on prie devant la croix ; mai

c'était ni plus ni moins que de vouloir faire changer de place au Legnone.

Lorsque ma maîtresse vit qu'il n'y avait plus de remède : — Vous voulez donc vraiment me perdre ? lui dit-elle, eh bien ! j'irai. Elle s'agenouilla devant une petite madone qui était suspendue au chevet de son lit, y resta un instant en prière, puis se levant elle me dit : — Tu diras à ma mère..... Mais les pleurs lui étouffaient la voix. Le jeune homme la prit par la main et elle le suivit avec une figure stupide comme quelqu'un qui dort et se promène en dormant. Mais à peine furent-ils arrivés sur le seuil de la chambre que nous entendîmes les pas précipités de plusieurs personnes montant l'escalier. Marco s'arrêta un instant puis se rejetant en arrière et se frappant le front, il s'écria : — Il n'est plus temps ! En un clin d'œil il poussa la porte et la ferma en dedans avec un cadenas. D'une main il ouvrit son pourpoint, en tira un poignard ; de l'autre il ôta une chaîne d'or qu'il portait au cou, et la brisant dans le milieu, il en mit la moitié dans son sein et plaça l'autre dans les mains d'Ermelinde en lui disant avec anxiété : — Ce sera le signe de notre foi, j'espère revenir bientôt et dans une meilleure condition. De toute manière gardez-vous de manquer à votre promesse ; tant qu'on ne vous rapportera pas l'autre moitié de la chaîne que je vous laisse, croyez que je vis et que je n'ai d'autre pensée que celle de faire de vous mon épouse. Il parlait encore lorsqu'on frappa précipitamment à la porte. Marco ouvrit une fenêtre qui donnait sur le jardin et y descendit d'un saut.

Je courus ouvrir à ceux du dehors, qui continuaient à frapper à la porte comme s'ils avaient voulu l'enfoncer. Sept ou huit personnes armées entrèrent et commencèrent à fouiller partout ; mais en entendant dans le verger un bruyant démêlé, elles se dispersèrent toutes et coururent en bas.

Nous ne sûmes plus rien pendant toute cette nuit : on cria, on courut, on frappa de grands coups, puis le silence se rétablit partout.

Le matin Milan fut tout rempli de cet événement. Dans le verger de Crivello, on trouva deux domestiques de la maison morts. On raconta même que Marco était déjà en sûreté hors de la grille, lorsque s'apercevant qu'il n'avait plus son casque, il rebroussa chemin, poussa son cheval sur un homme qui l'avait pris, lui donna un grand coup de poing sur la tempe, le renversa par terre comme mort, descendit d'un saut de son cheval, ramassa le casque qui était tombé, se remit en selle et eut encore le temps de se sauver.

A ce point de son récit, Marianne interrompant son histoire, dit à sa fille : — Je te raconterai le reste une autre fois, parce qu'il y a déjà long-temps que nous sommes ici et que ta maîtresse pourrait avoir besoin de toi. Va donc, va, ma fille.

— Non, répondit Lauretta, elle n'a besoin de rien. Je l'ai déjà mise au lit, et elle m'a laissée en liberté jusqu'à demain matin ; continuez, racontez-moi comment cela finit.

— Tu es une bienheureuse enfant, tu veux toujours qu'on fasse ta volonté, quand tu t'entêtes à demander quelque chose.

— Allons, soyez bonne mère et achevez de me raconter cette histoire.

— Au moins tires-en une leçon et apprends que les enfans.....

—Oui, oui, continuez.

—C'est maintenant qu'arrivent les mauvaises affaires pour la pauvre Ermelinde, dit Marianne reprenant son récit; tu vas entendre ce que cette pauvre femme du Seigneur eut à souffrir, et moi aussi par conséquent. Crivello comprit très bien que Marco était venu pour enlever sa fille, et s'imaginant que dans tout ce qu'il avait fait il était d'accord avec elle, il entra dans une fureur sans égale; après mille menaces il lui dit qu'elle pouvait cesser de penser à Marco, qu'elle ne l'épouserait jamais. Il éclata en injures contre lui et contre sa famille, et il lui signifia qu'elle devait se résoudre à l'une de ces deux choses: ou à épouser, sur-le-champ, le comte del Balzo, ou à être ensevelie dans le fond d'une tour et à ne plus voir la lumière de sa vie, A dire vrai, Crivello avait eu aussi un tort; car dès qu'il avait vu que l'alliance ne pouvait avoir lieu, il ne devait plus permettre à sa fille de parler avec Marco. Mais il le fit pour mieux tromper les Visconti, et de telles choses s'appellent dans mon pays de mauvaises actions.

— Eh bien? dit Lauretta pour ramener le récit.

— Eh bien! Ermelinde ne voulut pas entendre parler de manquer à la foi qu'elle avait donnée à Visconti, et son père aussi lui tint parole et la fit renfermer dans une tour. Jusqu'ici ce n'est que ce qui arrive ordinairement en pareil cas; la fille est entêtée, le père iné-

branlable : mais moi, qu'avais-je affaire dans tout cela quelle part devais-je y prendre? et pourquoi devais-j en porter la peine? Triste chose, ma fille, que d'êtr obligé de vivre avec autrui, et surtout avec les grand seigneurs! Un beau jour on me prend sans plus d façon, et l'on me jette dans une mauvaise chambr semblable à une prison. On commence à me faire en durer toutes sortes de privations, à me donner tout sortes de craintes, et tout cela parce qu'on voulait s voir de moi les secrets de ma maîtresse. Je tins bo pendant long-temps, mais petit à petit je me laissai g gner et je commençai à raconter tout ce que je sava depuis le premier jour qu'Ermelinde avait vu Mar jusqu'à la dernière apparition de celui-ci dans la ma son de Crivello, sans rien cacher ni de la foi que l jeunes gens s'étaient de nouveau jurée, ni du partag de la petite chaîne dont ils conservaient chacun moitié comme signe de leurs engagemens; bref, je d tout. A partir de ce jour, je fus un peu plus libre, l'on me traita avec plus de charité; mais quant à sort de la maison, j'étais encore bien loin de le pouvoir. J m'y tint renfermée encore six mois, au bout desqu on me fit savoir qu'Ermelinde avait épousé le com notre maître; qu'elle désirait m'avoir auprès d'elle, que si je voulais y retourner comme auparavant ce ne dépendait plus que de moi.

Juge si je me fis prier ! Je fus donc conduite à I monta, et j'y trouvai ma maîtresse, qui ne ressembla pas à une nouvelle mariée, mais plutôt à un cor sorti du tombeau, tant elle était changée, enlaidie méconnaissable. Elle éprouva un grand plaisir à r

revoir et me parla de Marco, qui lui avait renvoyé sa moitié de chaîne. Elle me la montra. C'était bien la même. Je la comparai avec le morceau qui était resté dans ses mains, et il n'y avait rien à dire : c'était tout-à-fait cela.

Alors elle me raconta la manière dont il la lui avait fait tenir.

Pendant qu'elle était confinée dans la tour, on la faisait sortir tous les jours sur la plateforme pour y prendre un peu d'air. La tour donnait sur une petite cour où il n'y avait jamais personne, excepté la famille du châtelain. Mais un jour, après environ quatre mois qu'elle était prisonnière, on y admit un jongleur qui commença à faire mille tours et qui à la fin jeta en l'air cinq oranges, l'une après l'autre, en les reprenant et en les rejetant toujours pendant qu'il dansait une moresque au son du fifre. Eh bien! tandis qu'Ermelinde, assise entre les créneaux, regardait cette merveille, elle sentit tomber sur ses genoux une des oranges et vit qu'il y avait écrit sur l'écorce ces paroles : — Marco à Ermelinde. Elle ouvrit l'orange et y trouva une lettre et le morceau de chaîne dont je t'ai parlé.

— Voyez un peu quel imposteur ! dit Lauretta, c'était bien à lui à la refuser après tant de promesses et tant d'emportemens !

— Attends, ne te hâte pas trop ; maintenant tu vas entendre. Ma maîtresse me lut cette lettre (car déjà à cette époque, toute jeune qu'elle était, elle savait lire aussi bien qu'un clerc). Marco disait dans cette lettre qu'il avait entendu tout ce que son père lui faisait

souffrir à cause de lui, et qu'il ne voulait pas être l'a teur de sa mort. Qu'à dire vrai, lui aussi était viv ment pressé par ses parens d'épouser une fille seigneur de Verona, lequel promettait de les aider recouvrer la seigneurie qu'ils avaient perdue. Il co cluait en la dégageant de sa promesse et en lui re voyant le signe convenu. Il la priait lui-même d' pouser le comte del Balzo, qui du moins, disait-i n'était pas un ennemi des Visconti.

— Mais j'avais donc raison, reprenait Lauretta.

— Tu ne veux pas me laisser finir.

— Oui, oui, racontez, racontez toujours et je n souffle plus le mot.

— Écoute bien. Un an après, Ermelinde était u jour à la chasse sur la plaine de Colico, et s'étant éloi gnée de la compagnie, elle vit venir au devant d'el un homme à cheval, armé, la visière baissée, qui arrivé auprès d'elle, s'arrêta, et lui dit : — Je vien demander à la comtesse del Balzo le signe laissé pa Marco à Ermelinde. Elle reconnut aussitôt cette voi et pensa tomber de cheval ; mais elle eut encore asse de force pour tirer de son sein la lettre et la chain qu'elle portait toujours sur elle, et pour les présente au chevalier qui lui avait fait cette demande.

— C'était Marco, n'est-ce pas?

— Précisément lui. Il lut la lettre, regarda la chaîne et grinçant les dents comme une bête féroce, il s'écria : — La lettre est fausse, la chaîne m'a été volée ; nous avons été trompés tous les deux. Adieu, Ermelinde, nous ne nous reverrons peut-être jamais plus ; mais si cette fureur qui me dévore me laisse en-

core vivre quelque temps, vous entendrez parler de moi. Il tourna bride, mit les éperons dans les flancs de son cheval et disparut dans l'épaisseur de quelques buissons.

— Pauvre jeune homme! s'écria alors la jeune fille tout émue, pauvre jeune homme!

— Avec le temps, continua Marianne, on sut que la chaîne avait été enlevée à Marco pendant qu'il était mortellement malade et qu'elle avait été envoyée à Crivello, devine par qui? par ce même palefrenier qui avait frappé à ma porte cette fameuse nuit, et qui, s'étant enfui avec Visconti, s'était mis à son service. Pour gagner une somme considérable que Crivello lui avait fait offrir, le maraud trahit son nouveau maître comme il avait trahi l'ancien; mais il n'eut pas besoin d'aller trouver le pape pour faire sa pénitence, non certes. Marco alla le chercher jusqu'en France, où il s'était réfugié et le tua de sa propre main.

— C'est bien fait, dit encore Lauretta, j'en suis bien aise; le traître!

— Et le père d'Ermelinde aussi paya chèrement cette trahison. Marco le rencontra après plusieurs années à Trezzo, au passage de l'Adda, et il le perça d'outre en outre avec sa lance.

— Maintenant je comprends, dit la fille, pourquoi, lorsque notre maîtresse entend parler de Marco, elle est toute saisie et bouleversée. Mais comment avait donc fait le jongleur avec ses oranges?

— Ne le devines-tu pas? Ce fut une double malice de Crivello pour donner plus de couleur à la chose, et pour faire tomber sa fille dans le piége.

— Oh ! que de détours ! que de ruses pour perdre une pauvre créature ! dit encore Lauretta ; et ayant rendu grâce à sa mère pour sa condescendance, elle courut aussitôt auprès de Béatrix et lui raconta ce qu'elle venait d'entendre

Maintenant que nous sommes arrivés au point où ce Marco, dont nous avons parlé tant de fois, commence à paraître sur la scène, à se mêler à nos personnages et à prendre part aux événemens que nous allons raconter, il est nécessaire que nous présentions pour ainsi dire sa biographie et que nous reproduisions quelques uns de ses traits à nos lecteurs.

Marco Visconti, second fils de Matthieu-le-Grand, avait toujours suivi son père avec fidélité et dévoûment, tant dans sa bonne que dans sa mauvaise fortune, et il avait toujours été son fils chéri. Il était d'un caractère généreux, d'un esprit prompt, d'une grande agilité de corps, toujours le premier dans tous ces exercices qui convenaient si bien à un gentilhomme de cette époque. Dès sa première jeunesse il se faisait pardonner son incontestable supériorité par la modestie de ses manières, vertu que rehaussait encore la splendeur de sa naissance, la beauté de son visage et la grâce de toute sa personne. Mais malheur à celui qui traversait ses desseins, qui s'avisait de s'opposer à son naturel passionné, impétueux, indomptable dans la haine et dans l'amour ! Son père seul, tant qu'il vécut, put en adoucir la fougue par l'autorité de sa parole.

Vaillant et heureux condottiero, Marco acquit avec le temps un nom glorieux parmi les premiers capi-

taines de son siècle. La plus célèbre de ses nombreuses entreprises fut celle du siége de Gênes, qu'il fit et soutint avec une habileté et une persévérance admirables contre les efforts réunis des armes de l'Église, des premières villes guelphes d'Italie et du roi Robert de Sicile. Ce fut dans cette occasion que, le prince lui ayant fait signifier que s'il ne quittait aussitôt le territoire génois il devait s'attendre à le voir dans peu sous les murs de Milan, Marco répondit que sans faire tant de chemin ils pourraient se rencontrer à tout instant sous les murs de Gênes. Il le défia formellement à se battre avec lui corps à corps, ce qui, selon les historiens, irrita grandement le roi, qui jugea du reste convenable d'en demeurer là.

Galéas, frère aîné de Marco, qui succéda à Matthieu dans la seigneurie de Milan, supportait avec peine la renommée que son frère cadet acquérait chaque jour, et il se plaignait souvent à son père de ce qu'il confiait à celui-ci la fleur de ses troupes et les plus belles entreprises. Pour cette raison il avait toujours existé entre les deux frères une aversion secrète.

Mais Matthieu étant mort dans des temps bien difficiles, excommunié par le pape, peu sûr de la fidélité des siens, pressé de tous côtés par ses ennemis, ses fils sentirent le besoin de rester unis. Marco se réconcilia avec son frère aîné et lui fut d'un grand secours dans les guerres que celui-ci eut à soutenir pendant plusieurs années contre l'Église et les émigrés lombards.

Mais aussitôt que Galéas se vit raffermi dans ses domaines héréditaires, il se rendit, par ses manières

tyranniques et par les taxes exorbitantes qu'il imposait, odieux aux Milanais, qui regrettaient déjà leur ancienne liberté. Marco de son côté ne pouvant supporter la domination de son frère, qui voulait commander seul dans un état qu'il lui avait conservé au prix de son sang, se réunit aux mécontens pour commencer quelque innovation. Lorsque les chefs gibelins de plusieurs villes d'Italie allèrent solliciter Louis de Bavière, élu empereur, de descendre en Italie pour les secourir, Marco (à ce que racontent plusieurs chroniques) se rendit avec eux à Trente, et il accusa son frère auprès de ce prince d'entretenir des menées secrètes avec le pontife pour se réconcilier avec l'Église et trahir la cause des gibelins et de l'empire. Ce fut en conséquence de cette accusation, disent toujours les mêmes chroniques, que Louis, arrivé à Milan, fit saisir Galéas, son fils Azzone, et ses deux frères Lucchino et Jean, et les ayant fait renfermer dans les prisons de la forteresse de Monza, il réorganisa la province, et en conféra la seigneurie à son vicaire le baron Guillaume de Monteforte.

Mais plusieurs écrivains contemporains ne partagent pas cette opinion, et affirment que Marco lui-même fut arrêté par ordre de Louis de Bavière, qui le fit mettre en prison avec ses frères et son neveu. Quelques uns disent qu'il parvint à s'échapper ; d'autres prétendent que ce fut Louis de Bavière qui le fit élargir.

Ce qu'il y a de certain, c'est que peu de temps après, lorsque l'empereur passa de Lombardie en Toscane et puis à Rome, où il commit la trop fameuse folie de faire déposer Jean XXII, et de faire nommer un autre

pape de son choix, Marco Visconti était de sa suite et en grande faveur auprès de lui. Il ne cessait de le solliciter lui-même, ou par le moyen de ses amis, et particulièrement de Custruccio Castrocani, seigneur de Lucques, afin qu'il fît cesser la dure captivité de ses parens.

Il fut enfin exaucé, et, après huit mois de souffrances, les Visconti sortirent des fameuses prisons appelées Fours-de-Monza. Ces fours étaient de mauvaises chambres, disposées l'une sur l'autre aux différens étages de la forteresse, dans lesquelles on descendait par un trou pratiqué dans la voûte et qui étaient tout-à-fait obscures. Les voûtes en étaient si basses, les parois si rapprochées qu'on ne pouvait s'y tenir droit lorsqu'on était debout, ni s'y étendre lorsqu'on voulait se coucher. Il fallait rester toujours accroupi et ramassé, ce qui était un tourment inexprimable. Galéas, qui avait fait bâtir lui-même ces lieux terribles, pour y tourmenter les prisonniers d'état, fut le premier à en faire l'épreuve, accomplissant ainsi une prédiction qu'on avait répandue précisément dans le temps où on les construisait.

Consumé par les peines endurées pendant son emprisonnement, Galeas mourut sous Pistoie, peu de mois après sa délivrance. On découvrit à cette occasion, à Milan, où le baron de Monteforte s'était déjà rendu insupportable, un parti formidable en faveur de Marco.

Mais, soit que le nom de ce grand capitaine et l'affection même des Milanais pour lui fissent ombrage à Louis de Bavière ; soit qu'il ne pût pas espérer de do-

miner à son gré un caractère comme celui de Ma
soit qu'il n'osât point changer l'ordre de succes
déjà établi par l'usage; soit que les seigneurs gibe
lui rendissent suspecte le fidélité de Marco ; soit e
que les deux frères de celui-ci, Lucchino et Jean,
naturellement devaient préférer la seigneurie de
jeune neveu Azzone, eussent capté l'empereur par
larges promesses d'argent, dont il était toujours avi
et qui, à cette époque, lui était plus nécessaire q
jamais; Louis de Bavière nomma pour son vicai
dans la ville de Milan, Azzone Visconti, fils de Galéa
lequel s'obligea à lui payer une somme considéral
pour l'investiture.

Les Milanais en furent très mécontens ; et Marco
irrité contre l'empereur, contre son frère, son neve
et les seigneurs gibelins, commença à nouer de se
crètes intrigues avec la ville de Florence et avec l
cardinal Bertrand du Poggetto, légat du pape en
Lombardie ; et il en obtint, à ce qu'il paraît, de lar
ges promesses d'hommes et d'argent pour l'aider
s'emparer des états paternels.

C'est à ce point que notre histoire le prend.

VIII.

Ottorino, qui à l'appel de Marco, était accouru à Milan, se rendit au palais de celui-ci ; et laissant Lupo dans un petit salon avec quelques soldats, il passa dans une chambre écartée où le maître de la maison se tenait en ce moment, occupé à dicter une lettre à un vieux secrétaire.

Marco était d'une taille élevée : son âge à cette époque était de quarante-cinq ans, ou peu au dessus. Si les peines d'une vie fatigante et orageuse avaient ôté à son visage cette première fraîcheur, ce premier feu, cette lueur joyeuse et hardie de la jeunesse, elles y avaient substitué une gravité sévère et pourtant douce ; une fierté modérée, quelque chose de mélancolique qui annonçait le mécontentement habituel de son ame, mais qui était pourtant sans amertume et sans fiel.

Sur ce visage maigre, et peut-être trop pâle, res-

sortait une barbe noire, souple et épaisse, deux sourcils bien étendus, et deux yeux foudroyans; ses joues prenaient parfois la vive couleur de la pourpre, et manifestaient ainsi les émotions intérieures. Dans ces momens-là, il paraissait rajeunir : cette rougeur fugitive ramenait sur sa figure quelque chose de sa beauté primitive, et découvrait un singulier mélange de commandement et de timidité.

Mais celui qui aurait vu ce visage, lorsque la colère le saisissait, se tranformer tout d'un coup; qui aurait vu sa pâleur habituelle se fondre dans une pâleur encore plus sombre, son front se rider, ses yeux s'obscurcir et briller d'un éclair sinistre; celui-là aurait cru voir la surface unie et tranquille d'un lac quand un coup de vent vient la frapper soudainement et y susciter la tempête.

Il portait un grand habit de velours noir, ouvert par devant et doublé de petit gris. Par dessous il avait un pourpoint de soie serré autour de ses reins par une ceinture dans laquelle se trouvait un de ces poignards qu'on appelait alors *miséricordes*, parce qu'après avoir renversé l'ennemi ils servaient à l'expédier en lui donnant, comme on dit, le coup de grâce.

Sa tête était découverte, et l'on voyait ses cheveux noirs, partagés sur un front ample et majestueux, descendre également des deux côtés jusqu'à l'extrémité des oreilles, en suivant les contours de son visage.

Lorsqu'Ottorino entra, il lui fit un signe de la main pour l'inviter à s'asseoir, et il lui dit : — Dans un instant je suis à toi. Il s'approcha ensuite de son secrétaire qui, soulevant la plume, regardait son sei-

gneur en face comme s'il avait voulu se retirer, et il lui dit : — Non, non, continuez toujours, mon cousin que voilà doit tout savoir. Il se remit à dicter les dernières paroles d'une lettre que l'on devait envoyer à Bologne au légat du pape. La lettre était écrite dans le latin barbare de cette époque, et les phrases qui la terminaient, et qui furent entendues par Ottorino, étaient les suivantes que nous traduirons de notre mieux.

« Castel Sepio et la Martejana obéissent encore à ma « voix (ces districts étaient des fiefs de Marco); les « amis de la république ne sont pas encore détruits, « le lion dort ; mais lorsque je l'aurai réveillé il fera « entendre ses rugissemens jusqu'au Vatican. L'ivro- « gne et l'imberbe (c'était ainsi qu'on désignait ordi- « nairement à Milan Louis de Bavière) s'en mordra « bientôt les poings. Vive l'Église, et meurent les trai- « tres à la partie : c'est mon ancien cri de guerre. »

Pour comprendre la force de ces derniers mots, il faut savoir que Marco les avait hautement prononcés huit ans auparavant, lorsqu'après avoir vaincu les armées du pape, il fondit sur quelques émigrés milanais qui avaient combattu au milieu d'elles. Ces paroles acquirent à cette époque une grande célébrité, et firent dès lors comprendre que Visconti n'était pas ennemi de l'Église, quoiqu'il portât les armes contre elle.

Lorsqu'il eut fini la lettre, le secrétaire sortit, et Marco dit en souriant à Ottorino : — Te voilà enfin de retour ! il fallait absolument t'envoyer un ambassadeur, n'est-ce pas ?

— Je n'ai pas cru..... répondit le jeune homme en s'excusant.

— C'est bien, tu es ici et je te pardonne tout. Ils échangèrent quelques autres phrases à la suite desquelles Marco, mettant familièrement une main sur l'épaule de son cousin, lui raconta les motifs qui l'avaient déterminé à se réconcilier avec le pontife d'Avignon, et lui fit part de tous ses nouveaux desseins.

— Vive donc le pape Jean! s'écria Ottorino; mais... et Nicolas V, celui pour qui nous nous sommes donné tant de peine jusqu'ici, que deviendra-t-il?

— Ce qu'il est véritablement, un schismatique, un hypocrite.

— Il faudra donc que nous allions à l'école nous aussi pour apprendre le jargon des guelphes.

— De cette manière on nous bénira de nouveau, dit Marco.

— Oui, mais ensuite, l'autre nous excommuniera, répliqua Ottorino.

Le célèbre capitaine, prenant alors un maintien grave, ajouta : — Tu comprends bien que le pape légitime est celui d'Avignon. Il a persécuté mon père, toute ma famille, tous nos amis, il nous a excommuniés, il a prêché la croisade contre nous, il nous a fait tout le mal qu'il a pu; mais il n'a pas cessé pour cela d'être le véritable pontife. Crois-tu que, pendant tant d'années que je restai son ennemi, je fusse en paix avec moi-même, sachant que j'étais excommunié par l'Église?

Le jeune homme qui n'avait jamais soupçonné rien de semblable dans l'ame de son glorieux cousin,

le regardait en face tout étonné; mais l'autre continua d'un air troublé. — La mémoire de mon pauvre père a toujours attristé la joie de tous mes triomphes. Tu sais combien cette tête vénérable, qui fut pendant si long-temps en butte aux foudres du pontife, s'était élevée au dessus de celles de tous les autres princes de l'Italie. Vainqueur des armes temporelles de son ennemi, il en méprisa toujours les spirituelles. Mais lorsque, comblé d'années, il sentit s'approcher son dernier jour, lorsqu'il sentit le monde fuir devant lui, alors il s'effraya de ce qu'il avait dédaigné toute sa vie. Oh! je n'oublierai jamais la nuit qu'effrayé par de terribles fantômes, il fit réunir tout le clergé de Monza dans l'église de Saint-Jean, et s'agenouillant devant l'autel, il récita le symbole de notre foi, protestant de vouloir mourir dans le sein de notre sainte Église, pleurant à chaudes larmes de ne pouvoir, après sa mort, poser sa tête sur une terre sacrée. Si tu avais vu ce visage tranquille au milieu des périls, serein au milieu des amertumes de l'exil, subjugué dans ce moment par une mystérieuse terreur!

Ottorino ne savait que penser, et sans la passion que Marco mettait dans ses paroles, il n'aurait pas cru que ce qu'il disait fût sérieux.

— Pour moi, dit à la fin le jeune homme, j'ai toujours pensé que la chose était comme on l'affirmait; que Jean était l'hérétique et Nicolas le véritable pape. C'est ce que j'ai toujours entendu assurer par tous nos docteurs et par vous qui, tout soldat que vous êtes, pourriez en apprendre même aux docteurs. Dès ma première jeunesse j'ai constamment combattu contre

ce bienheureux pape qu'on disait être le faux, et qu maintenant va devenir le véritable. Je ferai probable ment aussi comme vous; que vous dirai-je?

Marco sourit tristement, puis il reprit : — Nous de vons en savoir gré à ces lâches, à ces ingrats gibelin qui nous ont poussés forcément dans le bon chemin Sais-tu que c'est le pape lui-même qui m'a ouver spontanément les bras? qui m'a promis le secours de troupes de l'Église pour m'aider à conquérir le do maine paternel? Et ne crois pas que je me fie aveu glément à un homme qui a toujours été mon ennemi je me fie à la force des circonstances qui l'obligent à se réunir à moi. La puissance de Louis de Bavière di minue tous les jours. Plusieurs de ses fauteurs taxés, ruinés, trahis par lui, abandonnent ses drapeaux. Les Milanais demeurent encore fidèles à ce prince, mais il dépend de moi de les faire révolter contre lui; car ils commencent à connaître enfin de quel côté est la justice et la foi, et ils sont fatigués de l'interdit.

— Malgré tout cela, répondit Ottorino, la ville est encore toute pleine de prédicateurs, qui parcourent les rues et les places, réunissant le peuple et déclamant toutes sortes de mauvaises choses contre Jean XXII. J'en ai entendu un tout à l'heure tout près d'ici qui en débitait de bonnes, disant que Jean était un homicide, un nécromancien et que sais-je encore?

— Eh bien ! tu entendras bientôt une autre cloche.

— Quoi donc?

— Tu entendras prêcher contre Nicolas en faveur de Jean.

— Je voudrais bien voir cela ! ce ne sera pas si aisé.

— Sache, répliqua Marco, en prenant un air de confidence, que le pape a permis à quelques prêtres de rentrer dans le district pour qu'ils m'aident dans mon entreprise, sans pourtant qu'ils la soupçonnent. Je les dirige secrètement par le moyen de l'abbé de Saint-Victor, et ils commencent à se répandre pour ramener les hommes égarés dans le bon chemin.

— Mais si Azzone faisait saisir les premiers qui oseront se montrer, et s'il les obligeait à se taire? demanda Ottorino.

— Il s'en gardera bien; car il craint trop le peuple, et s'il l'osait, ce serait tant pis pour lui; car de leur sang même surgiraient de nombreux vengeurs. Crois-tu qu'ils craignent la mort? Qu'est-ce à la fin que la mort? ne l'affrontons-nous pas mille fois sur le champ de bataille pour quelques pouces de terre, pour un nom vide, pour un caprice d'enfant? et celui qui a en vue une récompense éternelle!... Mais ici il s'arrêta, baissa la tête et resta quelque temps en silence. Lorsqu'il la releva, le feu qui animait auparavant son visage avait disparu. Se tournant vers son cousin d'un air froid, mêlé d'amertume et presque de malignité, il reprit ainsi: — Au surplus, Avignon a fait dans le temps passé un si grand nombre de martyrs pour m'abattre, qu'il peut bien maintenant en faire quelques autres pour me remettre debout. Voudrais-tu le lui imputer à crime?

— Non, certes! je disais seulement..... Au reste.... vous savez bien que je ne suis qu'une épée dans votre main.

— Et moi je m'en servirai avec confiance, car j'en

connais depuis long-temps la bonne trempe. Je te dirai ensuite tout ce qui a été réglé avec notre cousin Lodrisio. Il commencera à armer ses vassaux sous prétexte de porter secours, en cas de besoin, à son frère l'abbé de Saint-Ambroise qui envoie une troupe de gens armés sur le territoire de Limonta, pour châtier ces vilains de leur révolte. Toi qui viens de là, tu connais sans doute cette affaire ?

— Parfaitement, et en vérité j'en suis très fâché pour ces pauvres montagnards qui ont été tirés par les cheveux, et si l'on pouvait.....

— Que veux-tu! c'est un caprice de l'abbé, et dans ce moment il nous est si utile.

— Et je verrais avec beaucoup de peine, continua le jeune homme, que le comte del Balzo, qui demeure tout près, eût à en souffrir quelque désagrément.

—Oh! à propos, dis-moi quelque chose de ce comte del Balzo ; est-il toujours aussi bavard que dans sa jeunesse?

— Pauvre homme! répondit Ottorino, ne pouvant pas dire non, et ne voulant pas dire oui.

— Et Ermelinde, sa femme, tu l'as vue, n'est-ce pas ?

— Si je l'ai vue! j'ai été environ quinze jours dans sa maison : c'est un ange, c'est un véritable ange de bonté.

Marco se leva, fit quelques pas dans la chambre, puis il reprit : — Est-il donc vrai que Béatrix lui ressemble tant?

— Elle est exactement comme sa mère.

— Tu m'en as écrit de grandes choses de Varenna....

A propos, ton.... comment l'appelles-tu?... ton Pelagrua, que tu m'as recommandé, je l'ai placé dans mon château de Rosate. Il a l'air très éveillé et peut-être pourrais-je m'en servir..... Du reste, je ne suis pas trop content de tous les éloges que tu donnes à Béatrix; c'est une petite infidélité à la fille de Franchino Rusconi qu'on me dit tout-à-fait éprise de toi. Je veux que ce mariage soit conclu au plus tôt, et de cette manière Como sera plus sûrement avec nous.

Ottorino ne répondit pas un mot.—Il me vient une autre idée. Dis-moi, ton comte del Balzo est-il toujours un guelphe enragé comme lorsqu'il était jeune ?

— On ne peut pas davantage.

— Alors il faut le faire venir à Milan, dit Marco : dans ce temps-ci un gentilhomme riche, d'une famille illustre, qui parle de tout à tort et à travers, qui connaît tant soit peu les lois et les décrétales, et qui a toujours été guelphe jusqu'à la moelle des os, est un véritable envoyé du ciel : tâche de le faire venir.

— Il est difficile qu'il le veuille. Il mène une vie si tranquille au milieu de ses montagnes !

— Tu veux dire par là, si je ne me trompe, qu'il aura peur de venir dans une ville encore toute gibeline ? Eh bien ! fais-lui une peur encore plus grande et il viendra. Dis-lui qu'une bande d'enragés se met en chemin pour Limonta, et qu'elle y fera le diable à quatre; que l'abbé de Saint-Ambroise est persuadé qu'il a favorisé la révolte de ses vassaux; enfin, donne-lui la chasse et fais-lui prendre le vol de ce côté-ci.

— Je ne voudrais pas, répondit Ottorino avec hési-

tation, être cause qu'il lui arrivât quelque malheu

— Comme tu es devenu craintif, mon cousin ! I dit Marco en le fixant dans les yeux, comme tu soigneux de la tranquillité de cet ami ! C'est bien ! s vient, tant mieux ; sinon, je ne t'en dis pas davantag Que l'abbé le déteste, c'est un fait ; que la troupe qu va à Limonta soit informée que dans le château il y de l'argent, c'est aussi un fait. Ainsi, qu'il fasse se réflexions et qu'il choisisse ce qui lui convient.

Ici il se tut, comme s'il n'avait plus rien à dire e s'il ne voulait plus rien entendre ; de sorte qu'Ottorin s'inclina respectueusement, prit congé et s'en alla.

En repassant dans la petite salle, où il avait laiss son écuyer, un grand bruit qui s'y faisait cessa tout à coup. Les damoiseaux et les soldats saluèrent respectueusement le cousin de leur seigneur, et Lupo le suivit.

— Qu'était-ce que tout ce vacarme? demanda Ottorino à Lupo lorsqu'ils furent sur l'escalier.

— Rien, répondit Lupo, c'était Bellebuono, soldat de votre cousin Lodrisio, qui, pendant qu'on jasait et que l'on buvait, ne sachant pas que je suis de Limonta, a débité des choses de l'autre monde contre mon village.

— Et que disait-il, cet ours mal peigné ?

— Il disait que les Limontins sont des hérétiques et des poltrons, bref, un tas d'injures ; et il ajoutait qu'il est chargé d'aller les mettre à la raison, qu'il *veut* donner un Limontin à chacun des soixante lanciers qu'il conduira avec lui, pour que chacun pende le *sien*, et qu'il veut en garder une douzaine pour lui afin de les pendre de sa propre main.

— La détestable langue, dit Ottorino, c'est comme la cloche du geôlier qui ne se met en branle que pour le mal. Et ne lui as-tu rien répondu?

— Je lui ai répondu que le métier de bourreau lui allait bien, qu'il en avait tout l'air et les habitudes; mais que s'il mettait les mains sur un de mes montagnards il s'en mordrait les doigts. Et là-dessus, un mot après l'autre, nous nous échauffâmes tant que je le régalai d'une bonne gourmade qui lui a enflé l'œil, et c'est pour cela qu'il faisait tout ce tapage comme si je l'avais assommé.

— Tu joues trop volontiers des mains, mon ami.

— C'est vrai, je comprends que j'ai mal fait; mais qui aurait pu y tenir? je vous assure qu'il aurait arraché des soufflets à un manchot, et sans le respect que je dois à la maison, ma foi! je lui aurais repassé le dos du haut en bas à ma manière.

— Eh oui! vraiment, que voulais-tu faire de plus?

— C'est bien, c'est bien, répondit Lupo, il est possible que nous nous rencontrions à Limonta, si le diable l'y porte: alors je lui donnerai son reste. Quelque temps après ils se rencontrèrent en effet, et Lupo tint sa parole. Lorsqu'il en sera temps nous l'accompagnerons là aussi; maintenant nous devons y aller tout seuls pour y trouver le comte del Balzo.

Il reçut dans ces jours-là un envoyé de Milan avec lequel il s'entretint long-temps en secret. Il annonça ensuite à sa femme, sans entrer dans aucune explication, qu'il fallait se préparer à partir le lendemain pour Milan; toute la maison fut aussitôt sens dessus dessous, pour faire les préparatifs du voyage. Erme-

linde, étonnée et mécontente de cette résolution prévue, s'efforça en vain d'en apprendre la ca Lorsqu'on parla du chemin qu'on prendrait, elle posa d'aller par le lac jusqu'à Lecco, et en suite Lecco à Milan. De ce côté, au moins, il y avait route. C'était à la vérité une route creuse, remplie boue, qui, à chaque instant, paraissait se trans mer en fossé et où les chevaux s'enfonçaient jusqu ventre; mais dans ces temps-là toutes les routes r semblaient à celle-ci, qui, quoique bien mauvai était pourtant la meilleure de toutes celles que l pouvait prendre. Le comte qui, depuis la frayeur qu avait éprouvée sur ce malheureux écueil de Marcat avait pris en grippe le lac et les bateaux, comme buveur novice qui, le lendemain du jour où il s'e enivré pour la première fois, déteste le vin et les bo teilles; le comte ne voulut pas en entendre parler, l'on se décida à prendre les sentiers de la montagne la Valassina et à se rendre à Milan par Canzo et I vergio.

Mais cette route ne manquait pas non plus d'inco véniens : sans parler du péril que couraient les mo tures en franchissant et en descendant certains sen tiers difficiles et à précipice, il y avait un autre dange encore bien pire, c'était d'être dépouillé par certain petits seigneurs des environs. A cette époque, chaqu petit propriétaire qui avait quatre manans à sa sold voulait aussi faire la guerre, et à défaut de mieux i la faisait sur les grandes routes comme Renier da Cor neto et Renier Pazzo, dont parle le Dante. Temp malheureux où l'on n'était pas encore parvenu à com-

prendre que dans certaines choses c'est le peu qui fait le mal. Il en est de même de l'air ; car si vous en recevez un filet par une petite ouverture, il vous donne des douleurs et des maux de tête, une fluxion de poitrine et vous envoie parfois à l'autre monde ; tandis que si vous vous plongez au milieu de l'air il vous rétablit tout-à-fait et vous redonne la vie.

Le comte et sa famille se mirent en route de bon matin avec une suite d'environ vingt personnes. En montant et en descendant par les sentiers sinueux de la montagne, tantôt ils suivaient les courbures inégales d'un vallon, tantôt ils traversaient à sec le lit de quelque petit torrent, recouvert de cailloux blancs, tantôt ils se perdaient au milieu de l'épaisseur de verdoyans bosquets d'oliviers, de lauriers et de myrtes. Souvent quelque massif leur dérobait la vue du lac ; mais il reparaissait soudain à leurs yeux lorsqu'ils franchissaient une hauteur, ou lorsque la montagne s'abaissait, ou lorsque les arbres devenaient moins touffus. Le lac s'offrait alors à leurs regards vaste et parfois entrecoupé par la verdure des arbres qui le masquaient en partie, et toujours varié dans ses aspects par des golfes, des promontoires, des bateaux, dont les longues traces sillonnaient sa superficie tranquille, et par des cabanes et des petits villages qui se miraient dans ses eaux.

Béatrix, plus émue qu'elle ne l'avait jamais été, à la vue d'objets si chers qu'elle abandonnait pour la première fois, laissait errer avec une joie craintive son imagination dans l'avenir, au devant duquel elle marchait, et de temps à autre tournant son regard vers

l'ancienne tour du château de son père pour la salu encore une fois, elle paraissait avoir le pressentimer qu'elle ne devait plus jamais la revoir.

Lorsque nos voyageurs arrivèrent au pont de la Ma pensata sur le Lambro, ils rencontrèrent deux pê cheurs de Varenna qui, en revenant de Monza ave l'argent qu'ils avaient tiré de leur pêche de la semaine avaient été volés dans le voisinage. L'un d'eux, aprè avoir raconté son malheur, dit au comte qu'il avai pour lui une lettre qui était restée dans son pourpoin enlevé par les voleurs.

— De qui était-elle? demanda le comte.

— Je ne sais de qui elle était, répondit le pêcheur, elle m'a été remise par le fils de votre fauconnier sur le marché de Monza.

— Lupo était donc à Monza?

— Oui, il y était avec ce chevalier,.... ce beau jeune homme qui a été si long-temps dans votre château.

Béatrix tressaillit, mais elle cacha son trouble; cependant, lorsque la compagnie allait se remettre en route, elle dit à sa mère en désignant les pêcheurs :— Pauvres gens ! ils n'auront pas de pain pour leurs petits enfans, dois-je leur donner quelque chose?

— Donne-leur pour l'amour de Dieu; ce sera une charité bien appliquée.

La jeune fille prenant une pièce d'or la donna à celui qui avait prononcé les paroles qui avaient causé son émotion et lui dit : — Moitié pour chacun, et priez le bon Dieu pour nous.

La dernière fois que nous avons parlé d'Ermelinde

et de Béatrix, nous les avons laissées brouillées. La mère boudait la fille qui avait commis la faute d'aller à la chasse sans son consentement, et la fille entêtée faisait la boudeuse et la dépitée. Mais celle-ci ne put soutenir long-temps l'expression du visage de sa mère, expression plus douloureuse que sévère; et le surlendemain du départ d'Ottorino, elle lui raconta, tout émue, comment elle avait été entraînée contre son intention à lui désobéir, sans qu'elle pût savoir de quelle manière cela s'était fait. Elle avoua tout à sa mère, et alla même jusqu'à lui montrer la lettre qu'elle avait trouvée entre les feuillets du Dante.

Ermelinde la lut. Ottorino avouait dans cette lettre qu'il y avait eu entre lui et la fille de Franchino Rusconi quelques propositions de mariage; mais il ajoutait que les engagemens n'étaient pas encore assez avancés pour ne pas pouvoir les rompre convenablement. Il lui disait que désormais il était fermement résolu à n'épouser qu'elle. Il s'excusait de l'inconvenance de lui avoir écrit avant d'en avoir obtenu la permission de ses parens, et il l'assurait qu'il la leur demanderait aussitôt qu'il pourrait se flatter de ne pas lui être désagréable.

Ermelinde promit à sa fille, de la manière la plus affectueuse, de travailler à ce qui pouvait la rendre heureuse. Elle l'engagea pourtant à ne pas trop espérer, de peur qu'il ne fût pas aussi facile que le jeune homme le croyait, d'écarter une négociation de mariage conduite par Marco, seigneur altier, peu habitué à la contrariété, et qui avait en outre d'anciennes causes de rancune contre leur famille. Pour toutes ces raisons,

Ermelinde recommanda à sa fille de se laisser dirig par elle; celle-ci promit de lui obéir en toutes chos

De cette manière, Ermelinde lui avait rendu tou sa tendresse, et pendant le voyage elles s'entretenaie familièrement comme d'habitude.

Mais le comte, dès qu'il fut débarrassé des deux p cheurs de Varenna, commença à réfléchir en lui-mêm sur ce que pouvait contenir cette lettre qu'ils avaie pour lui. — Serait-il arrivé quelque désordre à Mila Ottorino me manderait-il de ne pas y entrer pour l moment? Qui sait?..... Il conclut qu'il fallait quitte le chemin direct pour aller jusqu'à Monza, et avoi une entrevue avec le jeune homme avant de rien ré soudre.

IX.

Ils arrivèrent à Monza sur la place de Saint-Jean vers l'heure de vêpres, et ils aperçurent une grande foule réunie autour d'un prêtre, qui, du haut d'un banc, prêchait avec beaucoup de chaleur. Le peuple en voyant la cavalcade abandonna le prédicateur et courut au devant des nouveaux arrivés, pour savoir qui ils étaient, d'où ils venaient, où ils allaient, et dans un instant nos voyageurs furent environnés d'une nuée de curieux importuns. Ermelinde, pour se soustraire à cet ennui et à cette vexation, trouvant l'église ouverte, dit à son mari : — Nous autres femmes nous attendrons dans l'église pendant que vous allez chercher Ottorino. Dépêchez-vous pour que nous puissions nous remettre en chemin et être à Milan, s'il est possible, avant la nuit.

— Voulez-vous entrer dans l'église en temps d'interdit? dit le comte ; mais il le dit à voix basse, car

ne sachant pas comment cette foule de gens mal vêtus qui l'entourait pensait sur ce point, il ne voulait pas risquer de s'attirer quelque désagrément.

Sa femme, sans tenir compte de ce scrupule, prit sa fille sous son bras, fit signe à Lauretta, à sa mère Marianne et au fauconnier de les suivre, et passant au milieu de la foule, ils entrèrent tous dans l'église de Saint-Jean.

L'autel principal était paré : les lampes et les torches étaient allumées, et on entendait les chanoines psalmodier dans le chœur comme aux temps ordinaires, car à Monza, de même qu'à Milan, tout le clergé était pour l'antipape Nicolas V, et regardait Jean XXII comme légalement déposé ; il ne se souciait guère de l'interdit lancé par lui.

Ermelinde hésita un instant, ne sachant si elle devait retourner sur ses pas, pour ne pas encourir l'excommunication lancée contre ceux qui assistaient aux offices divins célébrés par des prêtres schismatiques pendant l'interdit. Mais bientôt elle se dit à elle-même : Après tout, je ne viens que pour trouver un refuge, comme je le chercherais dans une maison et sous un portique. Puis sans plier le genou ni faire le signe de la croix, elle s'assit sur un banc et fit asseoir sa fille à côté d'elle.

Là-dessus la mère de Lauretta, qui était tout infatuée des maximes d'un autre de ses enfans appelé Bernard, auquel un moine schismatique de Saint-Ambroise avait enseigné quelques imparfaites notions théologiques, se sentit tout enflammée d'indignation. Elle tira fortement la robe de sa fille, qui, ayant vu

ses maîtresses s'asseoir, était sur le point d'en faire autant, et l'obligea à s'agenouiller à côté d'elle ; puis elle jeta un regard de colère sur son mari, qui était resté debout et qui, les mains derrière le dos, s'amusait à regarder en l'air en examinant les sibylles et les prophètes peints au-dessus des corniches. Enfin, ne pouvant plus se retenir, elle commença à murmurer entre ses dents : — Se tenir ainsi à l'église! comme si l'on entrait dans une étable ! Quelle honte!

— Taisez-vous ; que notre maîtresse ne vous entende pas, lui disait Lauretta à l'oreille.

— Je ne veux pas me taire, et tu ferais mieux de faire le signe de la croix et de réciter quelques oraisons. Et ton père qui est là tout ébahi, et qui regarde en l'air comme une buse.

— Allons, finissons, répétait sa fille ; récitez vous-même quelques oraisons si cela vous fait plaisir, mais finissez.

— Non, je ne veux pas finir ! C'est une honte de voir des chrétiens se tenir à l'église de cette manière. Si tu avais entendu ce que ton frère disait hier au soir, si tu l'avais entendu !..... Mais on ne veut pas l'écouter.

Sa fille, voyant que lui répliquer ne servait qu'à l'exciter toujours davantage et à lui faire élever la voix, prit le parti de se taire et de la laisser exhaler sa colère. En effet cet expédient réussit. Les murmures de la vieille devinrent toujours moins fréquens et plus faibles, et à la fin elle se tut tout-à-fait.

Béatrix en attendant était toute bouleversée ; je ne saurais dire si c'était par l'espoir ou par la crainte de

voir bientôt Ottorino paraître devant elle. Toutes les fois qu'elle entendait la porte de l'église s'ouvrir et se refermer derrière elle, elle se disait, c'est lui ! Le feu lui montait au visage et un tremblement saisissait tous ses membres. Elle prêtait l'oreille au frottement des pieds qui s'approchaient et il lui paraissait distinguer les pas de son père, et le bruit connu d'une autre démarche. Sa respiration devenait haletante, son cœur paraissait vouloir s'élancer hors de sa poitrine. Ceux qui venaient d'entrer arrivaient jusqu'à elle, effleuraient sa robe et passaient : ce n'était pas lui. Alors elle reprenait sa respiration, relevait sa figure pour éprouver de nouvelles palpitations, et de nouveaux ébranlemens aussitôt qu'elle entendait une autre fois les portes s'ouvrir et quelqu'un s'avancer.

Mais tout à coup le chant uniforme et alterné des voix qui psalmodiaient derrière l'autel, fut couvert par un tapage tumultueux qui se faisait sur la place. Ceux qui sont dans l'église se retournent ; quelques uns se lèvent et sortent ; les chanoines gardent pendant un instant le silence ; un d'eux paraît, s'approche de la balustrade dans l'église, et comme tout est tranquille il retourne dans le chœur, et le chant recommence. Lorsque tout à coup on entend un fracas vers les portes qui s'ouvrent précipitamment et un flot impétueux de peuple armé de bâtons et de pierres se jette dans l'église, semblable à un fleuve qui a brisé ses digues.

En tête de tous les autres s'avançait le prêtre qui prêchait sur la place. C'était un vieillard défait dont les cheveux en désordre tombaient sur son front et

qui tenait un crucifix dans sa main gauche et une épée dans sa droite. Il criait d'une voix tonnante et qui dominait le bruit général : — Sortez, schismatiques ! sortez, fils de Bélial, prêtres de Moloch ! Et la foule orageuse lui faisait écho en criant aussi : — Sortez, schismatiques ! sortez ! sortez ! Et ils couraient tout autour pêle-mêle les uns les autres, fracassant les bancs, jetant des pierres dans les vitrages coloriés des grandes fenêtres, déchirant les nappes des autels, et renversant les chandeliers et les croix. Ce fut à l'autel principal qu'ils causèrent le plus de dévastation. Ces furieux envahirent le chœur, arrachèrent les chanoines de leurs stalles, et les chassèrent à coups de pied et à coups de poing. On en voyait rouler sur les marches, traînés par les cheveux. Les surplis, les fourrures, les berrets, les bréviaires volaient de tous côtés.

Lorsque celui qui avait suscité cet orage vit que l'on avait tout dévasté, il monta sur une table et se mit à prêcher de nouveau, adressant des éloges à la foule pour ce bel exploit et l'exhortant à cesser désormais tout dégât. Mais il avait beau prêcher, personne ne l'écoutait et l'on continuait à parcourir l'église comme si c'eût été une forteresse prise d'assaut. Les plus déterminés pénétrèrent dans la sacristie, brisèrent à coups de massue les armoires, d'où ils tiraient les ornemens et les vases sacrés pour les partager entre eux tumultueusement comme ils auraient fait d'un butin.

Le prêtre imprudent s'y précipita, et leur cria : — Frères, vous avez rempli une œuvre de bénédiction, pourquoi la gâteriez-vous par le sacrilége ? déposez

ces ornemens. — Ils sont excommuniés aussi, s'écri un bel esprit, il faut les chasser de l'église. Et tou applaudirent à ces paroles.

Dans ce moment le prédicateur voyant un jeun homme qui avait caché sous son manteau un calice et qui s'en allait, se mit devant lui et lui cria : — Au nom des deux pouvoirs représentés par ce Christ et pa cette épée, je t'ordonne, homme scélérat, de rebrousse chemin. Mais l'autre le frappant d'un grand coup de poing sur les tempes, le fit tourner comme une toupie, et lui répondit : — Et moi, au nom de cette autorité que voilà, je t'ordonne de me laisser passer.

— Il te les a donnés les deux pouvoirs, n'est-ce pas? lui dit un autre. Le prêtre entra dans une colère épouvantable et appela toutes les malédictions du ciel sur ces méchans, qui le laissèrent parler long-temps et qui commencèrent enfin à lui répondre par des coups, des soufflets, des coups de pied, et à le chasser tout abymé et meurtri.

En attendant, il se passait hors de l'église quelque chose de plus étrange encore. Bernard, le fils du fauconnier qui était venu de Limonta avec le comte del Balzo, avait rencontré à sa première entrée à Monza une de ses connaissances avec laquelle il s'entretint quelque temps ; de sorte que lorsqu'il arriva sur la place de Saint-Jean on y faisait déjà toute cette bagarre dont nous avons parlé. Il vit quelques prêtres déchirés, sanglans, fuir de tous côtés ; il demanda ce que cela signifiait, et on lui dit que c'était les chanoines de la basilique qu'on chassait de cette manière, à cause de leur obstination à officier pendant l'interdit. — Com-

ment, dit-il en lui-même, une ville qui a toujours été pour Nicolas V, pour la bonne cause, passer ainsi tout à coup à un tel excès? Il espéra que ce ne serait qu'une fermentation passagère, et pensa qu'il pourrait faire revenir ces furieux. L'indignation et la vanité lui obscurcirent l'esprit, et ce qu'il n'avait jamais fait à Limonta, où tous les cœurs étaient endurcis dans le schisme, et où il n'y avait aucun espoir de les toucher, il voulut le tenter à Monza. Tel qu'il se trouvait, avec une cuirasse de fer sur sa casaque, avec une espèce de bonnet d'acier qui encadrait sa figure terreuse et stupide, semblable à un épouvantail pour les corbeaux, il monta sur un banc et commença à prêcher.

Lorsque notre Bernard vit sortir de Saint-Jean le prêtre qui avait suscité tout cet orage et qui n'avait pas été capable de l'apaiser; lorsqu'il le vit si maltraité, poursuivi par la foule qui hurlait après lui, il pensa que ce ne pouvait être qu'un des chanoines qui souffraient pour la bonne cause. Il descendit en conséquence de son banc, alla au devant de ce malencontreux et il lui baisait les habits et les mains.

Mais quelqu'un de la foule, qui s'aperçut de sa méprise, lui cria que ce prêtre n'était pas un chanoine de Monza, mais bien celui qui avait attiré sur les chanoines tout ce désastre. Bernard se retira alors plein d'horreur, s'écriant: — J'ai donc baisé un serpent venimeux, en croyant baiser une colombe!

— C'est toi qui es l'aspic, le dragon, le basilic, se mit à crier l'autre beaucoup plus fort, toi, fauteur du schisme et de l'hérésie.

Et c'était à celui qui crierait le plus haut, sans que

ni l'un ni l'autre voulût ralentir un instant sa voix : populace riait et les excitait. A la fin, un de ces ma rauds poussa fortement dans le dos le fils du fauco nier qui tomba par terre les jambes en l'air, au milie des hurlemens et des battemens de mains qui écla tèrent de tous côtés plus bruyans que jamais.

On entendit tout à coup quelques voix qui apaisè rent immédiatement ce tapage : — Place ! holà ! reti rez-vous, ouvrez le passage ! C'était Ottorino qui arri vait à cheval avec le comte del Balzo et trente soldat environ.

A leur arrivée, la foule se dispersa sans bruit. Lupo qui était à côté de son seigneur reconnut aussitôt son frère qui secouait ses habits barbouillés, et ramassai son casque, et il lui dit : — Vous ne voulez jamais garder votre langue entre vos dents : vous n'avez que ce que vous méritez.

— Si tu étais arrivé un instant plus tôt, répondit Bernard, tu m'aurais prêté ton bras.

— Tu aurais plutôt besoin que je te prêtasse un peu de cervelle, répondit Lupo.

Ottorino était entré dans l'église avec les cavaliers qui le suivaient, et galopant du haut en bas des nefs, pénétrant dans les chapelles et jusque dans la sacristie, et dans le chœur, il en chassa à coups de plat de sabre et de lance tous ces pillards qui s'y étaient établis.

Les dames, que nous avons laissées dans l'église au moment où le premier flot de peuple y pénétrait, s'étaient réfugiées dans une chapelle dont le fauconnier avait promptement fermé les grilles pour les mettre

en sûreté, tandis que tout dans l'église était livré au pillage. Quelques misérables s'étaient présentés là aussi en demandant avec menaces qu'on leur ouvrît la grille de la chapelle; mais Ambroise avait tiré sa bonne dague et il en frappait ceux qu'il ne pouvait éloigner par de bonnes paroles. Il ordonna pourtant à sa fille de renverser sur l'autel les chandeliers et les croix qui servaient de prétexte à ces marauds pour vouloir pénétrer dans cette chapelle. Lauretta obéit aussitôt, quoique sa mère la grondât, et lui dit que l'on ne devait pas prendre part à cette profanation, et que c'était le cas de souffrir plutôt le martyre.

Elles restèrent ainsi renfermées pendant long-temps, jusqu'à ce que, par bonheur, quelques hommes de la suite du comte qui étaient accourus dans l'église, les aperçurent et vinrent se placer devant la grille avec leurs armes prêtes. Cette vue fit passer aux destructeurs l'envie d'essayer de prendre ce poste.

Il nous est pénible d'avoir été obligé d'entretenir aussi longuement nos lecteurs de ces profanations insensées et impies, et nous ne voudrions pas qu'on nous accusât de ne pas les avoir présentées avec la gravité convenable. En retraçant une pareille scène, qui n'est certainement pas une des plus scandaleuses parmi tant d'excès qui se succédaient dans ces temps malheureux, nous avons voulu que le lecteur pût en tirer une juste appréciation de la vérité. Nous avons voulu lui en laisser une impression forte et pénible, comme on la reçoit en lisant les chroniques des contemporains. Pour que cette impression fût telle, elle ne devait être ni mitigée par des ménagemens, ni adoucie par aucune

réflexion morale. La moralité résulte d'elle-même pour celui qui veut la chercher.

La famille du comte et sa suite continuèrent leur voyage vers Milan, et Ottorino, qui n'avait réussi à rien faire à Monza, s'offrit, comme on le pense bien, pour les accompagner.

— Je vous assure que je ne vous ai pas écrit d'autre lettre que celle que vous avez reçue à Limonta, par le moyen d'un de mes serviteurs, disait au père de Béatrix le jeune chevalier qui était à cheval à ses côtés.

— Pourtant, répondait le comte, ces pêcheurs de Varenna, dont je vous ai parlé, disaient précisément avoir une lettre de vous qui leur avait été remise par Lupo lui-même sur la place du marché de Monza.

On fit venir Lupo, et on apprit que la lettre avait été envoyée par lui à son père pour le conjurer de se mettre en lieu de sûreté. Il l'avait fait écrire, à Monza, par un prêtre de sa connaissance, et il l'avait remise à ces pêcheurs.

— Ah! maintenant je comprends, dit le comte; et continuant à parler à voix basse avec le jeune chevalier : — Dites-moi un peu, lui demandait-il, que m'avez-vous écrit? que l'abbé de Saint-Ambroise.....

— Est tout-à-fait hors de lui, dit Ottorino, et maintenant ici, à Monza, je viens d'apprendre que, cette nuit, on embarquera à Lecco les soixante lanciers qu'on a désignés pour aller exterminer les pauvres Limontins.

— Miséricorde! mais moi, comment puis-je être compromis! ce n'est pas ma faute si ces montagnards

obstinés n'ont pas voulu se soumettre à toutes les volontés de leur seigneur.

— Que voulez-vous que je vous dise? Le cardinal vous en veut à vous aussi.

— Malheureux que je suis ! mais je vous le répète, je n'y suis pour rien. Il dit que je les protége! Soyez sûr que de votre lettre et de tout ce que votre envoyé m'a dit de vive voix, je n'ai pas soufflé le mot à qui que ce soit.

— Comment ! à Limonta on n'en sait donc rien?

— Rien.

— Dans ce cas, il faut dépêcher de suite quelqu'un pour les en avertir, dit le jeune homme.

— Non, par pitié; si on les trouve sur leur garde, qui pourra ôter de l'esprit du cardinal que l'avis ne leur en soit venu de moi? et comme il m'a déjà pris en grippe.....

Mais Ottorino, sans l'écouter, dit à son écuyer : — Il faut que tu coures tout de suite à Limonta, avertir tes compatriotes de l'orage qui les menace; rebrousse chemin; prends un cheval frais à Monza, et dépêche-toi.

— Non, non, répétait le comte, vous voulez me perdre. L'abbé sait que Lupo est fils d'un de mes serviteurs....

— Il est mon écuyer, répondit Ottorino, je prends cela sur moi.

— Réfléchissez à une chose, continuait le comte, à l'heure qu'il est, ils sauront déjà tout.

— Ne m'avez-vous pas dit qu'ils ne soupçonnaient rien? . . .

— C'est-à-dire..... Moi, vraiment, je ne le sais pas..... Mais il est probable qu'ils auront reçu quelque avis de Lecco. Oh ! ils l'auront reçu, ils l'ont reçu sûrement, je parierais qu'ils l'ont reçu.

— De toute manière il vaut mieux s'en assurer, répliqua le jeune chevalier.

— Comment ! ce pauvre Lupo aller ainsi dans l'obscurité, au milieu de ces précipices !..... ajouta le comte en insistant toujours.

— Ne vous souciez pas de cela, dit en l'interrompant le fils du fauconnier, je laisserai mon cheval au premier village où la nuit me surprendra et j'avancerai à pied. Comment donc ! ne pourrais-je pas faire une dizaine de milles, lorsqu'il y va de la vie de tant de pauvres gens ? Il tourna aussitôt son cheval et le mit au galop.

— Alors Ottorino s'approcha d'Ermelinde et lui fit part de tout ce qui venait d'être dit et du motif qui occasionait le retour soudain de Lupo. Il tâchait d'adresser en même temps la parole à Béatrix ; de donner à la conversation une direction qui l'obligeât d'y prendre part aussi. Malgré tous ses efforts, Béatrix non seulement n'ouvrit jamais la bouche, mais ne leva pas même les yeux sur lui, les tenant baissés et recueillis. Ermelinde, de son côté, après avoir entendu tout ce qui regardait les affaires de Limonta, paraissait vouloir laisser tomber tous les autres sujets de conversation, et répondait sèchement et froidement, autant que sa courtoisie naturelle le lui permettait.

Le jeune homme découragé par ce maintien se perdait dans un labyrinthe de conjectures. — Béatrix n'a

peut-être pas reçu ma lettre? Peut-être dédaigne-t-elle mon amour? Sa mère ne trouve-t-elle pas cette alliance convenable? L'aurait-on déjà destinée à un autre?

Pour sortir au plus tôt de ce doute, il prit le comte à l'écart et commença tout doucement à lui parler de sa fille. Il finit par la lui demander en mariage. Le comte se répandit en éloges sur la famille et sur la personne même du jeune homme, mais il finit par lui faire comprendre en hésitant qu'il n'aurait pas voulu pour rien au monde se faire une querelle avec Marco, qui, selon ce que lui avait dit sa femme, avait déjà en vue pour lui un mariage de son choix.

Ottorino répondit qu'il espérait obtenir le consentement de Marco, qui, dans cette affaire, n'avait d'autre but que celui de le rendre heureux; mais que de toute manière il était maître de lui-même, et que malgré le respect qu'il avait pour ce seigneur, il n'était ni son vassal ni son fils, et voulait se marier à son gré, que Marco l'approuvât ou non.

En entendant cette conclusion le comte fit une grimace comme s'il avait voulu dire : — Mon cher ami, tu peux faire le fier-à-bras si tu veux, pour moi je n'ai aucune envie de me casser la tête contre les murailles. Il se borna cependant à lui dire :

— C'est bien, c'est bien, nous en parlerons à notre aise.

Mais le jeune homme, qui s'aperçut de la mauvaise impression produite sur le comte par ses dernières paroles, tâcha aussitôt de les redresser. Il dit d'abord que lorsque Marco saurait que celle pour laquelle il voulait rompre le précédent traité de mariage était

une fille du comte Oldrado del Balzo, il n'aurait aucune objection. Il ajouta que Marco avait beaucoup demandé de ses nouvelles et témoignait un grand désir de le voir à Milan, où il paraissait que les choses commençaient à tourner en faveur du pontife Jean. Enfin il lui laissa entrevoir à demi que l'on comptait sur lui à cause du crédit dont il jouissait.

Je ne vous dirai pas si notre ami s'épanouit de joie. Le brave homme avait l'habitude de se vanter lui-même, mais il n'avait pas celle de s'entendre flatter par les autres. Son visage étincelait de ce sourire embarrassant qui se glisse en nous lorsque la louange vient nous chatouiller; de ce sourire que chacun s'efforce de déguiser et de retenir pour cacher la trop stupide expression de sa vanité, mais qui déborde malgré nous comme pour nous dépiter, et empoisonner par le malaise qu'il nous cause les plus heureux momens de notre vie et cette douce satisfaction d'amour-propre qui arrive si rarement et avec tant de peine.

— Écoutez, répondit enfin le comte, à la vérité Marco me fait plus d'honneur que je n'en mérite..... Au reste je vous l'ai bien dit que nous étions amis depuis notre première jeunesse. Quoi qu'il en soit, si je suis bon à quelque chose, je suis tout à son service.... Et à l'égard de ce dont vous me parliez pour Béatrix, je vous répète que pourvu qu'il n'y ait pas d'obstacle de sa part, je vous la promets dès à présent, et je m'estime fort heureux de la placer si honorablement, si à mon gré; car vous savez combien je vous estime et je vous aime... et Ermelinde aussi, je vous réponds qu'elle en sera très contente.

En attendant, la compagnie était arrivée à Milan. Le comte alla descendre à la Brera del Guercio, où était sa maison, et le jeune homme courut tout droit chez Marco Visconti.

X.

Aussitôt que Marco eut vu entrer Ottorino dans sa chambre où il était tout seul, occupé à parcourir quelques papiers, il se leva et allant courtoisement au devant de lui :

— Déjà de retour ? lui dit-il. Eh bien, comment vont les affaires de Monza ?

— Tout le monde y est mécontent, répondit le jeune homme, mais personne n'ose lever la tête de peur du duc de Tech.

— A qui as-tu parlé ?

— Aux chefs du parti guelfe que vous m'avez indiqués : à Guztno Gavazza, à Moneghino Zeva et à Berusio Rabia ; et aussitôt que ce dernier pourra venir sans réveiller les soupçons, il se rendra à Milan pour conférer avec vous sur ce qu'il y a à faire.

— Et le peuple ? quelles nouvelles m'en donnes-tu ?

— De très mauvaises : ce prêtre Martin que vous y

avez envoyé pour faire l'apôtre pourra vous en dire quelque chose. C'est un miracle s'il est sorti vivant des ongles de la populace qu'il s'était mis à catéchiser.

— Sont-ils donc si fanatiques pour l'antipape Nicolas?

— Ce n'est pas qu'ils tiennent plutôt pour Nicolas que pour Jean; mais c'est une poignée de brigands qui ne veut que pêcher dans l'eau trouble. Et ici Ottorino se mit à raconter tout ce qui était arrivé dans l'église de Monza.

— Canaille! répétait Marco en souriant au récit de ces prouesses. Toujours la même partout. C'est bon. Maintenant ce qui m'importe, c'est de brouiller l'écheveau et de bien l'embarrasser. Nous le débrouillerons ensuite à une meilleure occasion. Et ce pauvre Martin.....

—Je vous donne ma parole qu'ils lui ont fait passer l'envie de prêcher et qu'il s'en souviendra long-temps.

—Il est vrai, répondit Marco, qu'il a été bien maladroit. Faut-il donc avoir les cheveux blancs pour savoir que le peuple soulevé est une bête difficile à mener, et que le moindre mal qu'il puisse commettre, c'est de voler? Il faut le laisser faire, par Dieu, il faut le laisser faire. Mais, après tout, y a-t-il un si grand mal que de temps à autre il entre dans les poches des pauvres gens un peu de cet or et de cet argent qui s'entasse, tous les jours, dans les sacristies en forme de lampes, de chandeliers et de croix? Ne pourrait-on pas être tout aussi bon chrétien et n'avoir que des lampes de verre ou de terre et que des croix ou des chandeliers de bois? Enfin cet or, cet argent, d'où

ait-il sorti, je le demande ? Ce qui m'importe, c'est que le peuple ne soit pas attaché de cœur au schisme.

— Quant à cela, vous pouvez être tranquille ; il ne sait pas, je crois, ce que signifient ni le pape ni l'antipape. La preuve, c'est qu'après avoir maltraité ce pauvre Martin qui prêchait pour Jean contre Nicolas, ils commençaient à en faire autant pour un autre qui était mis à prêcher pour Nicolas contre Jean. C'était un montagnard venu de Limonta avec le comte del Bazo ; et, si je n'étais pas arrivé à temps, ils allaient s'arranger d'une belle manière.

— Le comte del Bazo est donc ici ?

— Nous venons d'arriver ensemble.

— Tu le vois, le moyen que je t'ai suggéré a produit son effet. Maintenant qu'il est ici, ce sera ma faute si je n'en profite pas. Il faudra que je commence ;.... écoute,.... il est à Milan avec toute sa famille, n'est-ce pas ?

— Oui, avec toute sa famille.

— Demain, je donne un petit repas d'amis ; ne pourrais-tu pas t'arranger de manière à y venir avec lui ?.... Ermelinde,.... certes je ne puis espérer de la voir, mais.... cette Béatrix dont tu m'as conté tant de merveilles, pourrais-tu la décider à accompagner son père ?

Ottorino, qui ne demandait pas mieux, assuré qu'il était que Marco, s'il voyait la jeune fille, objet de son amour, lui pardonnerait facilement de refuser la fille de Rusconi, promit aussitôt de tout faire pour réussir.

Le lendemain, il alla de bonne heure chez le comte pour lui dire que Marco l'attendait ce jour même avec

Béatrix. Afin de lui présenter cette invitation comme une grande faveur, il lui dit que c'était une distinction, un honneur qui lui vaudrait beaucoup de crédit à Milan et qu'il n'y avait pas moyen de s'en exempter.

Ermelinde, à qui le comte fit part de la chose comme déjà arrêtée, n'eut rien à y opposer. Sa fille était comme fiancée à Ottorino qui l'avait formellement demandée, et il était juste et naturel qu'il souhaitât de la présenter à son seigneur pour qu'il agréât cette alliance et qu'il consentît à la rupture de tout engagement antérieur. Cependant, lorsque Ermelinde se représentait sa fille en présence de Marco, elle sentait son cœur palpiter d'une frayeur mystérieuse, causée par ses souvenirs et ses pressentimens. Quand elle donna son consentement à Béatrix qui était elle-même toute troublée par ce qu'elle avait entendu dire de cet homme, il lui sembla prononcer une sentence qui devait décider de sa destinée : en la voyant partir, ses yeux se remplirent de larmes.

Marco Visconti attendait l'heure du dîner dans une salle de son palais, au milieu d'un cercle des jeunes gens les plus considérables de Milan. Toujours splendide dans la manière dont il traitait ses amis et les seigneurs du pays, il avait alors accru sa magnificence, qui allait jusqu'au faste et à la prodigalité, pour se faire des partisans et pour frapper la multitude, qui se laisse aisément éblouir par tout ce qui a de l'éclat. Les historiens remarquent que dans la somptuosité de ses fêtes et de ses banquets, dans le luxe des habits et des chevaux, dans la pompe de sa suite de damoiseaux, de pages et d'écuyers, il surpassait de beaucoup son ne-

veu Azzone, qui avait été nommé seigneur de Milan.

Un des principaux personnages de ce cercle était Lodrisio Visconti, frère de l'abbé intrus de Saint-Ambroise, qui était le conseiller le plus écouté par Marco, ainsi que son instigateur principal dans toutes les menées secrètes qu'il avait ourdies. C'était un homme d'un aspect superbe, âgé d'environ quarante ans, courageux de sa personne, mais d'un esprit turbulent, inquiet, qui avait déjà fait beaucoup parler de lui et qui était destiné à acquérir plus tard une trop infâme célébrité. Il détestait depuis long-temps Ottorino, soit à cause de la préférence que lui accordait Marco, sur l'esprit duquel il aurait voulu dominer seul, soit pour certaine contestation qu'ils avaient eue ensemble, au sujet de la succession du fief de Castelletto, sur le Tessin, fief qui était enfin échu à Ottorino. Marco avait tâché de les raccommoder, et depuis quelque temps ils paraissaient réconciliés; mais Lodrisio n'avait pas déposé son ancienne rancune et était toujours aux aguets pour saisir l'occasion de perdre son rival.

Un page annonça l'arrivée du comte del Balzo. Tous les yeux se tournèrent vers la porte et on le vit entrer tenant sa fille par la main. Marco se leva tout troublé pour aller au devant d'eux. A la première apparition de Béatrix qui s'avançait les yeux baissés et le visage couvert d'une modeste rougeur, il crut voir Ermelinde elle-même, et il en fut tout bouleversé. Se maîtrisant aussitôt, il accueillit le comte avec une dignité affable, un air empressé et un regard amical, mais qui imposait le respect. Il rendit à sa fille tous les honneurs

qu'on rendait aux plus nobles demoiselles, en s'entretenant avec elle d'une manière aimable, jusqu'à ce que les pages vinssent annoncer que le repas était servi. On passa alors dans une autre salle. Marco fit asseoir Béatrix à sa droite, et le comte del Balzo à sa gauche, et tout le monde prit place autour de la table.

Nous ne nous arrêterons pas à décrire l'ordre de ce banquet qui n'égalait certainement pas la somptuosité des banquets alors usités dans les occasions solennelles, mais qui néanmoins était tel que de nos jours il pourrait faire honneur à la plus riche et magnifique cour de l'Europe.

On y voyait des nappes et des serviettes avec des broderies, des franges, des glands et l'armoirie du serpent au milieu ; de petits vases précieux ; des plats en or et en argent chargés de mets de toute espèce, assaisonnés de saveurs bizarres et coloriés de manières diverses, des poissons dorés, des paons artistement recouverts de leurs plumes et posés avec un tel artifice qu'ils paraissaient vivans, jusqu'à ce qu'on les vît tout à coup dépouillés et fumans sous le couteau des sénéchaux ; du gibier et de la venaison, un petit ours avec les poils légèrement argentés, les ongles et les dents dorés et le feu dans la bouche. On versait sur les mains de chaque convive des eaux parfumées, et on remplissait de vins exquis de superbes coupes en métaux précieux, sculptées, ou en cristal, sur lesquelles étaient peintes des fleurs, des animaux et des vignes en réseaux. Tandis que les convives vidaient les derniers verres, douze damoiseaux avec les pourpoints et les bas à couleurs rouge et blanche entrèrent

dans la salle et apportèrent les cadeaux de la fête. L'un conduisait une couple de lévriers, de chiens d'arrêt ou de limiers avec les colliers en velours brodé, avec les attaches et les laisses en maroquin à fleurs; l'autre tenait sur sa main de beaux autours, des éperviers, des faucons, des gerfauts dressés à différentes chasses, avec les liens rouges et les lanières blanches, leurs chaperons ornés de perles, des grelots d'argent; et une plaque du même métal, sur laquelle était sculptée l'armoirie du serpent, brillait sur leur poitrine; un troisième avait une épée avec la poignée dorée, un autre un casque d'acier; d'autres portaient de petits manteaux, des casaques de laine avec les cordons en soie, les petits boutons en perles et les glands en or [1].

Lorsque les pages arrivèrent avec les présens, Marco s'aperçut qu'il n'y avait rien qu'on pût offrir à une noble demoiselle; et il fit signe à l'un de ses écuyers, qui s'étant éloigné un instant reparut en apportant

[1] Celui qui veut connaître la magnificence et la profusion de cette époque doit lire dans nos chroniques la description du banquet donné par Galéas Visconti sur la place de l'Aringo, lors du mariage de sa fille Violante avec le prince Lionel, fils du roi d'Angleterre. A la première table, où était assis Pétrarque avec les princes et les principaux barons, il y eut dix-huit services et à chacun de ceux-ci de nouveaux cadeaux; outre la profusion d'habillemens, de fourrures précieuses, de caparaçons, d'armures complètes en argent, de vases et de bassins en argent et en or émaillés, on distribua vingt pièces de drap de soie et d'or, une quantité de fleurs en perles, en rubis, en diamans; douze bœufs gras, soixante-six chevaux, six grands coursiers de guerre et six gros chevaux de joûte, enfin deux fameux chevaux, l'un appelé *Lion*, l'autre *Abbé*, qu'on offrit au marié.

une couronne de perles sur un bassin d'or. Alors Marco se leva, prit la couronne entre les deux mains, plia un genou devant Béatrix et se relevant aussitôt la plaça courtoisement sur sa tête en disant : — Dieu conserve la reine du banquet ! et tous les convives répondirent par des applaudissemens.

Après cela il pria la jeune fille de rendre agréables (nous répétons ses propres paroles) ses pauvres dons en les offrant de sa main aux chevaliers et aux barons qui honoraient son banquet de leur présence. Marco lui-même, servant d'écuyer à Béatrix, l'accompagna tout autour de la table, et prenant des mains des pages les dons qu'ils avaient apportés, il les lui présentait tandis que la jeune fille, avec une grâce infinie, les offrait successivement à celui qui se trouvait devant elle, et qui recevait le présent en mettant un genou en terre et en baisant l'extrémité de la robe de la charmante donatrice. Ottorino eut un casque d'acier avec la visière émaillée, et on remarqua que la main de la belle reine tremblait extraordinairement en le lui offrant, mais on en attribua la cause au poids de cette pièce d'armure trop lourde pour le bras délicat d'une demoiselle.

Le dernier à recevoir son présent fut le comte del Balzo, pour qui Marco avait réservé un superbe faucon étranger. Il le prit des mains de sa fille, avec un genou plié, lui baisa comme les autres l'extrémité de la robe, mais en se relevant il ne put contenir sa paternelle satisfaction, et lui jetant les bras au cou, il lui donna un baiser sur le front en lui disant : — Ma fille, Dieu te bénisse ! Sur quoi il s'éleva de nouveau,

dans toute la salle, des acclamations et des applaudissemens.

Lorsque le bruit fut apaisé, Marco dit à la jeune fille : — Très belle et très gracieuse reine, serais-je le seul, parmi tous vos admirateurs, qui ne recevrait aucune faveur de vous ! Si ma demande n'est pas trop indiscrète, puis-je espérer d'obtenir de vos mains un ruban, un nœud, un fil, un signe quelconque que vous m'acceptez pour votre chevalier et votre vassal?

La demoiselle fut toute confuse et presque effrayée, mais son père lui dit : — Vite, détache quelque chose..... voyons, un de tes bracelets. Elle obéit et détacha de son poignet gauche un ruban brodé en or; Marco plia le genou et le reçut de ses mains.

Après qu'on eut desservi, la société se partagea en différens groupes, et l'on commença à discourir sur les nouvelles du jour. On parla du pape et de l'antipape, et le comte del Balzo s'empara aussitôt de la conversation, fit parade de tout son savoir, et débita toute sa doctrine canonique. Tous ces jeunes gens, qui ne comprenaient rien au-delà de leur épée et de leurs chevaux, étaient ébahis de sa merveilleuse érudition. Mais à la longue on se fatigue d'admirer; peut-être même n'y a-t-il rien dont on se fatigue si vite, surtout quand on admire de confiance et sur parole. Les auditeurs s'aperçurent qu'ils avaient aussi une langue et commencèrent, l'un d'un côté, l'autre de l'autre, à se détacher du cercle qu'on avait fait autour de l'orateur, de sorte que l'auditoire se réduisit à trois ou quatre personnes, et celles-ci encore, au premier moment où le comte fut obligé de faire une pause, s'éclip-

sèrent poliment et allèrent se réunir à un nouveau cercle qui se formait des déserteurs du premier.

L'on y parlait d'une joûte qu'on avait annoncée dans ce même jour, pour fêter la nomination d'Azzone Visconti comme vicaire impérial. Après plusieurs questions et plusieurs réponses, Lodrisio, tirant de son sein une feuille en parchemin : — Voilà, dit-il, voilà le cartel comme il a été publié par les crieurs.

Toute la société se pressa autour de Lodrisio, qui commença à lire.

« Maintenant écoutez, écoutez, messieurs les prin-
« ces, les barons et les gentilshommes, car je vais
« vous faire connaître la grande et noble passe d'ar-
« mes, le combat public et la joûte qui auront lieu,
« à Milan de Lombardie, d'ici à un mois, à compter
« de la date de la présente.

« Pour fuir l'oisiveté, exercer sa personne et acqué-
« rir de l'honneur dans le métier des armes et la
« faveur des très belles et très nobles dames dont nous
« sommes les serviteurs, et pour montrer en même
« temps la joie de la ville et de la province pour la
« nomination du magnifique et illustre Azzone Vis-
« conti en qualité de vicaire impérial, nous, chevaliers
« soussignés, nous avons arrêté l'entreprise d'un
« combat public et d'une joûte, où, depuis le lever
« du soleil jusqu'à son coucher, nous répondrons à
« tout chevalier milanais, ou étranger dûment qualifié.

« *Note des exploits.*

« Premier exploit à cheval, dans la lice, quatre « coups de lance et un pour la dame.

« Second exploit, à coups d'épée, à cheval, un à « un, ou deux à deux, ou tous ensemble, selon le « bon plaisir du camp.

« Ceux qui tiennent le camp fourniront les lances « de longueur et grosseur égales, et les épées au « choix des combattans.

« Si quelqu'un frapppe le cheval de l'adversaire, « on le mettra hors des rangs.

« Celui qui aura rompu plusieurs lances ou fait « mieux encore recevra pour prix une armure.

« Les combattans seront obligés de venir toucher « un ou plusieurs boucliers pendus au bout de la lice. « Ils toucheront le bouclier de leur choix, ou tous « s'ils veulent, et là ils trouveront un officier d'armes « qui les enrôlera.

« Les combattans seront aussi obligés d'apporter « ou de faire apporter, par un gentilhomme, aux « officiers d'armes susdits, leurs boucliers avec leurs « devises et leurs armoiries pour les pendre où il a « été dit plus haut, avant de commencer la joûte; et, « dans le cas où elles n'y seraient pas pendues dans le « temps prescrit, elles ne seront pas reçues sans le « consentement de ceux qui président la joûte et de « l'illustre et magnifique messire vicaire impérial.

« Et en signe de vérité nous avons apposé nos noms. »

La lecture s'arrêta ici. — Et les souscriptions? s'écrièrent plusieurs : Voyons, voyons.

Voilà aussi les souscriptions.

« Sacramoro Liprando.
Ottorino Visconti.
Bronzin Caimo.
Pinala.
Pietro Meraviglia.
Un des Tanzo.
Deux Biraghi.
Deux Bossi.
Bertone Cacatossici.
Lorenzolo da Landriano.

« Donné à Milan de Lombardie, an du Seigneur 1329, le mois.... et le jour.... » En voulez-vous davantage?

Le comte del Balzo, qui, pendant le banquet, avait été sous le charme de la présence de Marco et tenu en respect par la majesté naturelle de son visage et de ses manières, et qui n'avait fait que répondre par des mots entrecoupés aux demandes que le maître de la maison lui adressait de temps à autre, se trouvant maintenant éloigné de lui et, pour ainsi dire, en dehors de l'orbite de son action, se sentit exalté par les honneurs qu'on avait rendus à sa fille et par l'attention qu'on avait donnée pendant si long-temps à son premier discours, et il ne put se contenir. A peine la lecture fut-elle finie, qu'avançant sa tête dans le cercle des jeunes gens qui l'avaient écoutée :

— On parle ici de tournoi et de joûte, n'est-ce pas? demanda-t-il de l'air d'un homme qui n'attend pas une réponse, mais qui veut prendre part à un discours déjà commencé. — Savez vous ce que joûte veut dire?

je vais vous l'expliquer. Joûte dérive de *juxtà*, près, parce que c'est un combat qui se fait de près, corps à corps. — Et quels seront les juges de la lice ? demanda alors quelqu'un de la société qui ne paraissait guère se soucier de cette érudition.

Mais le comte, sans donner aux autres le temps de répondre, continuait : — Et voyez-vous, l'usage des joûtes est très ancien. Il y en avait déjà aux temps de la guerre de Troie, c'est-à-dire bien avant la table ronde et le roi Arthur ; et c'est pour cela que nous l'appelons *Trojæ ludus*, qui veut dire jeu de Troie, ou guerre de Troie, parce que les Romains appelaient aussi la guerre *ludus*, comme si c'était un jeu.

Personne ne souffla mot, mais l'orateur dut s'apercevoir au visage et aux manières de ses auditeurs qu'ils ne prenaient pas trop de plaisir aux études étymologiques, et qu'en conséquence il devait changer de thême. Il commença donc à faire le docteur en fait d'armes et de combats, sujet auquel la conversation paraissait tendre naturellement, et là-dessus il étala les plus grandes vieilleries sur la manière de se tenir dans un combat ou dans une joûte. Il dit comment un chevalier devait se poser sur les étriers, comment il devait baisser, arrêter, manier la lance, esquiver un coup de taille ou de pointe ; il cita plusieurs auteurs, il allégua différens cas, enfin il en dit assez pour être considéré comme un habile joûteur auprès d'un érudit, et comme un érudit, je n'en dirai pas davantage, auprès des personnes du métier, tels qu'étaient précisément tous ces jeunes gens qui de temps à autre se regardaient et riaient dans leurs moustaches.

C'est là le malheur des hommes qui savent tout. Il ne faut pas se flatter qu'ils veuillent faire usage de cette discrétion, de cette bienséante réserve qui impose de ne pas parler aux ignorans de la seule chose qu'ils savent.

Marco n'avait pas quitté Béatrix, avec laquelle il s'entretenait avec une honnête affabilité. Mais l'heure étant avancée, le père se présenta pour prendre congé, et Marco accompagna la demoiselle jusqu'au seuil de la salle, où il la rendit à son père en la comblant de louanges et après lui avoir dit beaucoup de choses obligeantes. Il se sépara du comte en ajoutant que désormais il espérait que ses fréquentes visites le dédommageraient de la longueur du temps qu'ils avaient passé éloignés l'un de l'autre.

Le comte sortit tellement enivré qu'il ne semblait pas toucher la terre. Dès qu'il fut arrivé à la maison, il raconta à sa femme tous les honneurs qu'on lui avait rendus ainsi qu'à sa fille, et Ermelinde en fut toute consolée, ne doutant pas qu'Ottorino n'eût fait part à Marco de son projet de mariage avec Béatrix, et que les bontés que celui-ci avait témoignées au comte et à sa fille ne fussent une marque de son assentiment.

Peu d'instans après, Ottorino lui-même arriva tout rayonnant de joie, et, s'étant mis à parler des amusemens du jour, il s'aperçut que le comte et la comtesse croyaient que Marco avait réellement donné son consentement. Il ne se soucia point de les détromper, car, après l'accueil dont il avait été témoin, il se croyait sûr de son fait et il était résolu de saisir la première occasion pour faire ce qu'il n'avait pas osé au milieu

d'une si grande société. Il parla donc de son mariage avec Béatrix comme d'une chose prochaine, et en peu de mots tout fut arrangé.

Alors le comte fit un signe à sa femme; et, se tournant ensuite vers Béatrix qui, du moment où l'on avait entamé ce discours, avait gardé le silence et n'avait pas même osé lever la tête : — Écoute-moi, lui-dit-il de cet air riant, moitié niais et moitié malin, qu'il avait l'habitude de prendre lorsqu'il allait lancer quelque bon mot, écoute-moi un peu : nous avons compté sans notre hôte; nous t'avons promise en mariage sans demander ton consentement, et peut-être es-tu bien éloignée de penser à de pareilles choses?

Béatrix devint rouge comme la braise, prit une main de sa mère et ne répondit mot.

Mais Ermelinde fit signe au comte de cesser un tel langage; puis elle dit à Ottorino, en souriant : — Quoique ce soient là des affaires où la procuration ne vaut rien, néanmoins pour cette fois vous voudrez bien vous contenter que sa mère vous dise oui pour elle.

Sur cela, le jeune homme prit congé, et la jeune fille, en le voyant partir, leva la tête, sans quitter la main de sa mère, et dit : — Demain vous viendrez, n'est-ce pas?

— Ah! ah! elle s'est trahie, elle s'est trahie, la petite dissimulée, s'écria le comte en riant à gorge déployée; voyez si elle paraît la même! ah! on l'aurait prise pour une Sainte Lucie! Ah! petite rusée, petite rusée!

Le jeune homme partit aussi heureux que ceux qui restaient.

XI.

Une lampe d'argent à trois mèches brûlait dans la chambre particulière de Marco Visconti en y répandant un parfum suave. Lodrisio, assis sur un escabeau à bras sans dossier, le coude appuyé sur une petite table, et le menton dans sa main, parlait au maître de la maison qui l'écoutait d'un air distrait et comme tourmenté par quelque pensée secrète.

—Nous pouvons être sûrs de cela, disait l'astucieux conseiller, aujourd'hui le duc de Monteforte a touché les vingt-cinq mille florins d'or que Louis de Bavière lui a assignés sur votre neveu Azzone, et demain il prendra le chemin du Tyrol, avec sa troupe allemande, pour ne plus reparaître. L'empereur, qui l'attend en Toscane avec l'argent, et qui se trouve à sec dans ce moment, sera ma foi bien confus lorsqu'il apprendra que le comte est décampé; savez-vous que ç'a été un coup de maître que de nous débarrasser

tout à la fois de ces gens-là? Qui pouvait se risquer à rien tenter de nouveau tant que nous les avions sur les épaules?

— Certes! répondit Marco d'un air distrait.

—Avec tout cela, reprit Lodrisio, vous aviez raison lorsque ce matin vous me disiez que l'entreprise n'était pas encore mûre, et qu'il fallait laisser aux prêtres et aux moines envoyés par le pape, le temps de produire leur effet; il est nécessaire de laisser le Bavarois s'appauvrir toujours plus de gens et d'argent, comme il fait chaque jour. Oh! à propos, savez-vous que les huit cents cavaliers allemands qu'on disait avoir abandonné leurs drapeaux parce qu'on ne les payait pas, se sont fortifiés dans la vallée de Nievole, dans le château fort du Ceruglio. Est-ce qu'au palais du vicaire on n'en sait encore rien?

Marco, qui dans ce moment était occupé de toute autre chose, entendit ces dernières phrases à peu près comme quelqu'un qui tombe de sommeil et dont l'oreille est frappée par le son matériel des mots sans que l'esprit en saisisse le sens. De même que l'homme qui sommeille, secoué par celui qui lui parle, parvient, quoique troublé et hors de lui, à deviner le sens du discours qui lui est adressé au moyen des derniers mots qui retentissent à son oreille; ainsi Marco réveillé par le mot Ceruglio dont il entendait encore résonner le murmure affaibli, et frappé par l'interruption soudaine de Lodrisio, devina de quoi il était question. Pour cacher sa distraction, il répondit comme quelqu'un qui aurait toujours été attentif.

— Les troupes du Ceruglio, n'est-ce pas?

— Oui, je vous demandais si vos frères et si le vicaire en ont entendu parler?

— Ils ont été informés de leur révolte par le Bavarois lui-même, répondit Marco; il presse beaucoup mon neveu pour avoir l'argent de l'investiture, avec lequel il espère ramener à l'obéissance les troupes rebelles.

— Il peut y compter vraiment! Il n'aura pas beaucoup d'argent à dépenser s'il en attend d'ici, répondit l'autre.

— Et sais-tu, continuait Marco, sais-tu ce qu'Azzone a imaginé de faire? Devine! Il veut m'envoyer au Ceraglio au lieu d'y envoyer l'argent.

— Comment?

— Il voudrait m'envoyer en otage auprès des troupes révoltées, afin de les tenir en respect jusqu'à ce qu'il ait ramassé l'argent pour les payer.

— Le pauvre innocent! dit Lodrisio en souriant avec malice.

— Voilà ce qui en est, ajouta Marco, et précisément ce matin il m'a donné à entendre que la main du ciel m'avait désigné pour cette affaire, et qu'il n'y avait personne que moi qui pût le tirer de l'embarras où il se trouve, parce que ces Allemands me connaissent et qu'ils se fient à ma parole; puis il vantait mes exploits...

— Ah! il vantait vos exploits? Il fallait lui dire qu'il lui reste encore à voir le plus beau de tous. Il n'est vraiment pas sot. Il voudrait vous éloigner d'ici où votre nom lui porte ombrage; un aveugle même le verrait.

Marco sourit et dit ensuite : — Sais-tu ce qui m'était venu à l'esprit en y pensant un peu ?

— Voyons.

— De le prendre dans ses propres filets ; d'aller comme il le veut dans la vallée de Nievole, d'attirer à moi ces huit cents lanciers qui se jetteraient tous au feu pour moi (car en cela mon neveu ne se trompe pas), et de les prendre à ma solde. Tu ferais le coup ici, et tandis que le Bavarois accourrait pour secourir sa créature, je fondrais sur ses derrières avec les huit cents lanciers du Ceruglio et avec les auxiliaires de Toscane que j'aurais rassemblés en attendant.

Lodrisio se leva d'un saut en s'écriant : — Mon cousin, voilà une idée qui vaut de l'or. Oh ! nous lui montrerons de quoi nous sommes capables !

— C'en est assez pour le moment, nous en parlerons plus à notre aise, dit Marco ; il me paraît aussi qu'on en peut tirer quelque chose. Ce soir je n'ai pas envie d'y penser davantage ; à demain.

— Je vous dis que c'est une idée merveilleuse, continuait Lodrisio en allant vers la porte, et le bel acheminement que nous pourrons donner aux négociations entamées avec Florence, lorsque vous serez dans la vallée de Nievole à la tête des huit cents lanciers !

— A propos de Florence, dit Marco pour changer la conversation, tu me rappelles que cette nuit je dois écrire à la seigneurie de cette ville. Cousin, que Dieu te soit en aide.

— Adieu donc, répondit Lodrisio, et il s'en alla.

Marco resté seul continua long-temps à parcourir, en long et en large, sa chambre à pas pressés et la tête

baissée; de temps à autre il la secouait comme s'il avait voulu écarter quelque pensée importune. Il s'arrêta enfin tout d'un coup, et d'un air déterminé il dit à haute voix commme s'il voulait s'imposer un ordre à lui-même : — Il faut écrire à la seigneurie de Florence. Il quitta son épée pour se mettre plus à son aise et la suspendit à la muraille; mais en la prenant par la garde ses yeux tombèrent sur le ruban qu'il avait reçu de Béatrix, et qu'il y avait noué. Il s'approcha de la petite table, déploya une feuille de parchemin, découvrit son écritoire, y trempa la plume, et voyant qu'elle écrivait mal, il se mit à la tailler, mais il avait beau s'efforcer de fixer son attention sur les défauts de sa plume et sur les remèdes qu'il fallait y apporter, sa tête se perdait et divaguait au loin. Quand il plut à Dieu il revint à lui, et comme un homme qui s'aperçoit tout à coup de ce qu'il fait, et de ce qu'il se proposait de faire, il jeta le fragment de plume qui lui restait entre les mains, en prit une autre entière, la tailla et se mit à écrire.

« Nobilibus dominis sapientibus, et communi Flo-« rentiæ, amicis diligendis præcipue, Marcus Viceco-« mes cum sincera dilectione, salutem [1]. »

Cela fait il appuya ses épaules au dossier de sa chaise, il regarda en l'air et se mit à penser aux phrases par lesquelles il lui convenait de commencer sa lettre. Mais ses épaules ne se détachaient pas de leur appui, ses yeux ne quittaient pas le plafond et la lettre n'avançait point.

[1] Marco Visconti envoie ses salutations à ses amis très chers les nobles et savans seigneurs, et à la commune de Florence.

Il repoussa enfin avec rudesse et de ses deux mains un tas d'écritures qui étaient devant lui, et se levant il se frappa le front d'une main et se remit à se promener en se disant à lui-même : — Mais ne le savais-je pas auparavant qu'elle devait ressembler à Ermelinde ! Ottorino ne me l'avait-il pas écrit, ne me l'avait-il pas répété tant de fois, l'étourdi? Elle a la voix de sa mère, son sourire, son maintien et le mouvement de ses yeux..... Pauvre colombe!..... à son aspect, au son de ses paroles, il me semblait revivre dans mes premières années, dans les années de l'espérance..... Oh ! que sont-ils devenus ces temps? le souffle pervers de l'iniquité n'avait pas encore souillé mon cœur..... A côté d'Ermelinde toute la création paraissait me sourire et dans chaque homme je voyais un ami..... Plus tard, que de douleur, que de corruption! Moi aussi je me suis roulé dans cette fange ; moi aussi je me suis enivré de sang !..... et pourtant il ne me semblait pas être né pour cela..... Béatrix! c'est un beau nom !.....

Il sourit alors avec un air de mépris comme il aurait pu le faire vis-à-vis d'un inférieur qu'il aurait surpris dans une action honteuse. — Est-ce bien toi, continua-t-il, est-ce là ce Marco dont une grande partie de l'Italie attend en palpitant l'accomplissement de ses destinées? Toi, mûri par tant d'années d'amertumes, et par de si grandes et de si douloureuses vicissitudes!... Sur le seuil du vaste et sombre avenir vers lequel tu t'avances hardiment, tu perds la tête pour une jeune fille!... Que dirait Lodrisio?... cette ame railleuse!..... Allons, que ces nuages funestes dispa-

raissent, et que mon étoile brille de nouveau dans toute sa splendeur..... Oui, je le veux!

Après avoir prononcé ces paroles il se remit à écrire la lettre qu'il avait commencée, et il ne déposa la plume, il ne leva les yeux qu'après avoir rempli quatre grandes pages d'une écriture serrée, puis il alla se coucher, l'imagination remplie de guelphes et de gibelins, de pape et d'empereur, d'intrigues et de combats.

Quelques jours plus tard, Ottorino, de retour de Pavie où il avait été envoyé pour traiter avec quelques conjurés, se présenta à son seigneur bien résolu de s'ouvrir à lui sans retard, et de le prier de donner son consentement à son mariage avec Béatrix. Mais au premier abord il le vit si sévère, si morne, si soucieux, que le courage lui manqua. Le jeune homme exposa tout ce qui regardait les affaires pour lesquelles il avait été envoyé, puis afin de disposer Marco à écouter ce qu'il avait à lui dire sur lui-même, il commença à parler du comte del Balzo, à propos d'une dispute que celui-ci avait eue dernièrement avec un moine au sujet de l'illégalité de la déposition du pontife Jean; dispute qui avait été longue, animée, et à la suite de laquelle le moine avait adhéré à l'opinion du comte, ce qui avait produit une grande sensation.

Marco sourit en lui-même, en entendant le récit d'une affaire qu'il avait préparée de longue main avec une grande habileté. C'est ici le lieu d'apprendre à nos lecteurs qu'aussitôt que le comte del Balzo arriva à Milan, Marco, voulant en tirer profit, s'arrangea pour que sa maison fût fréquentée par des chevaliers et des docteurs marquans et qu'on y parlât des controverses

du jour. Afin de ne pas le laisser combattre avec le seules armes de sa science, armes qui n'étaient peut être pas d'une assez bonne trempe pour résister à de adversaires qui pouvaient en avoir de meilleures, i l'avait pourvu, sans que personne s'en doutât, d quelques vaillans champions, dont l'un était notre ancienne connaissance, l'avocat des Limontins. Ceux-ci accouraient courageusement au secours du maître de la maison, toutes les fois qu'ils s'apercevaient que sa main faiblissait pendant la lutte sous les coups qu'il voulait porter.

Jugez si le comte s'épanouissait, s'il éclatait de joie en prêchant ainsi, tous les jours, à un auditoire attentif et obséquieux et en faisant par dessus le marché des conversions.

A propos de ces conversions, il faut en toute confidence que nous fassions part au lecteur d'un autre secret. Ces conversions n'étaient pas toujours le fruit de la dialectique de l'orateur, mais d'une autre dialectique plus forte et plus pressante qui se trouvait tous les jours dans les lettres de Toscane, annonçant que la cause de l'antipape Pierre de Corvara était tout-à-fait perdue et que le crédit du pontife Jean se relevait toujours davantage. Une autre espèce d'argument *ad hominem*, qui faisait souvent la ronde en produisant des miracles, sortait des caisses de Marco toujours bien fournies d'argent et toujours ouvertes. Souvent, après un traité fait secrètement, si le converti jouissait d'une réputation

, il était admis aux soirées du comte del
à, après s'être long-temps escrimé avec le
maison en faveur d'opinions déjà reniées

par lui, il faisait semblant de se rendre aux raisons de son adversaire et il entraînait ainsi, par le poids de son autorité, les plus simples de ses auditeurs.

Dans ces temps plus grossiers et farouches qu'ingénieux et habiles, cela s'appelait de la fourberie exquise. Maintenant qu'on s'est perfectionné dans l'art merveilleux de duper son prochain, ce ne serait plus qu'une sottise, qu'un tour de femmelettes et d'enfans.

Revenons à Ottorino qui avait nommé le comte pour prendre occasion de parler de sa fille, et qui, en achevant les mots qui regardaient la conversion du moine, vit briller sur la figure de Marco un rayon de ce sourire intérieur dont nous avons parlé plus haut, de ce sourire qu'amenait sur ses lèvres le bon succès de ses artifices. Ottorino sentit renaître son courage; mais Marco, redevenant tout à coup plus sombre, lui dit d'un air où le mépris était mal dissimulé : — Lorsque je te supposais occupé à manier des lances et des épées au milieu des jeunes gens de ton âge et à ne parler que de chevaux et de tournois, tu t'introduisais parmi les clercs pour disputer sur les papes et les canons. — Vous savez bien, répondit le jeune homme un peu confus quoique content de pouvoir continuer ce discours, que le comte est à Milan depuis peu et que je lui suis obligé pour les bontés qu'il m'a témoignées; et.... je vais vous dire la vérité.... sa famille aussi.... Mais il n'en dit pas davantage, car il vit sur la figure de son interlocuteur je ne sais quoi de sombre et d'ombrageux. — Malheureux que je suis, dit-il en lui-même, je ne l'ai pas pris dans un bon moment. Il faut que quelque chose lui passe par la tête. — Il parla donc

sur d'autres sujets sans pouvoir cacher l'embarras qu'éprouve celui qui cherche des mots insignifians, tandis qu'il est obligé de taire ceux qui étaient déjà sur ses lèvres.

Marco le laissait dire; il observait en silence son air embarrassé et contraint, ses discours vagues et ses hésitations, en tenant froidement fixé sur lui un regard pénétrant, qui paraissait vouloir le percer d'outre en outre, un regard devant lequel il n'y avait point d'œil si hardi et si assuré qui ne s'abaissât. Un page vint tirer le jeune homme de cet embarras, en se présentant à la porte pour annoncer que l'abbé de Saint-Ambroise attendait en dehors.

— Qu'il entre, dit le maître, et le jeune homme s'en alla un peu piqué de ce procédé, mais sans y attacher pourtant une grande importance, l'attribuant à l'humeur fantasque de son maître plutôt qu'à toute autre cause et se croyant sûr d'atteindre son but la première fois qu'il le trouverait de meilleure humeur.

En attendant, une grande partie de son temps s'écoulait auprès de sa fiancée, à laquelle il parlait de son amour et de ses premières espérances. Il passait délicieusement en revue tous les jours qui s'étaient écoulés, tandis qu'ils se trouvaient ensemble à Limonta, et revenait sur tous les accidens de naufrage et de la chasse, se faisant rendre raison avec une joyeuse sévérité de cet air de dépit dont elle l'avait si long-temps tourmenté. Tout se convertissait en douceur pour lui. Par quelque doux reproche qu'Ermelinde faisait en souriant à Béatrix, par quelques mots entrecoupés de celle-ci, par sa modeste rougeur, lorsqu'on revenait sur ces

souvenirs, l'amoureux jeune homme acquérait toujours plus la certitude d'être aimé.

Il reçut, en ces jours, de son seigneur l'invitation de l'accompagner à une promenade à cheval dans la ville, et il fut choisi dans une nombreuse compagnie de chevaliers pour rester à ses côtés. C'était une faveur plus ambitionnée qu'on ne pourrait le dire par toute la jeunesse qui admirait cet homme singulier. Chemin faisant, Marco répondait, tantôt en inclinant la tête, tantôt par quelque mouvement des mains, aux démonstrations des gens qui se pressaient aux fenêtres, sur les terrasses et dans les rues pour le voir passer. Il comblait en même temps son cousin des plus aimables prévenances, et il semblait vouloir le dédommager de la sévérité avec laquelle il l'avait dernièrement traité, et se la faire pardonner par cette nouvelle bonté et par cette condescendance inaccoutumée.

— Écoute, mon cousin, lui dit-il après quelque temps, je dois bientôt partir pour la Toscane, et tu m'y accompagneras.

Le jeune homme fut tout déconcerté à cette nouvelle inattendue, et il répondit en hésitant : — C'est une précieuse faveur,.... mais dans ce moment....

— Quoi ! aurais-tu dans ce moment quelque chose qui t'intéressât plus que le service de ton seigneur?

— Non certes, mais....

— Mais quoi?

— Vous savez bien que je suis un de ceux qui doivent tenir la joûte, et on a publié le cartel signé de mon nom.

— S'il n'y a que cet obstacle, nous l'écarterons ai-

sément. Ma cour serait-elle déchue au point de ne pas fournir un chevalier qui te remplaçât? Et d'ailleurs, lorsqu'il s'agit de l'intérêt de son seigneur, tu sais qu'il est permis de manquer à de tels engagemens. Je te comprends, ajouta-t-il en souriant, mais d'un sourire forcé; sais-tu bien que je devine la cause de la peine que te fait éprouver ce départ subit, c'est parce que Franchino Rusconi doit bientôt arriver à Milan avec sa fille.... Mais pour cette fois, le devoir ne doit pas nuire à l'amour. Avant de partir, tu lui donneras l'anneau des fiançailles.

Pressé de cette manière, Ottorino vit qu'il n'était plus temps d'hésiter, qu'il fallait agir avec résolution et s'expliquer clairement. Il commença donc.

— Je serais fâché de vous déplaire, mais je vous prie, au nom de la fidélité avec laquelle je vous ai toujours servi....,

— Où veux-tu en venir avec ce préambule? dit brusquement Marco, en lui coupant la parole; aurais-tu changé?....

— A la vérité, répondit le jeune homme, je n'ai rien promis à la fille de Rusconi;.... il n'y a eu entre nous que des pourparlers vagues, et je crois pouvoir encore disposer de moi-même.

Pendant ce dialogue, la cavalcade était arrivée à la Brera del Guercio et passait devant le palais du comte del Balzo. Marco et Ottorino levèrent en même temps les yeux vers le balcon où se tenaient le père et la fille. Le lecteur devine sur lequel des deux cavaliers s'arrêtèrent les yeux de celle-ci, pendant que le comte agitait ses bras dans tous les sens et paraissait vouloir

se précipiter du balcon pour faire des baisemains et des révérences à Marco. Dès qu'ils furent passés, le jeune homme voulut reprendre le discours interrompu, mais son seigneur lui fit signe de la main, avec un air sévère, de s'éloigner et de se réunir à la compagnie qui le suivait. Laissant flotter ensuite les rênes sur le cou de son cheval, il lui enfonça les éperons dans les flancs, le poussant jusque dans la cour de son palais où il descendit, monta l'escalier sans dire un mot, et pendant tout ce jour il ne se montra plus.

Que nos lecteurs veuillent bien maintenant rebrousser chemin et aller jusqu'à Limonta où nous avons laissé quelques uns de nos amis menacés par un grand orage. En effet les soixante lanciers conduits par Bellebuono allaient fondre sur Limonta pour exterminer les villageois.

Pendant que la troupe qui avait quitté le soir le rivage de Lecco faisait voile silencieusement vers Limonta, la rapine et le carnage dans le cœur; pendant que Lupo d'un autre côté courait en précipitant ses pas, montant et descendant les mauvais petits sentiers tortueux et embarrassés de la montagne dans l'espoir d'arriver à temps pour sauver ces malheureux en danger, ou pour les préparer à quelque défense, les Limontins, ignorant le péril qui les menaçait, étaient retirés comme à l'ordinaire dans leurs petits réduits et s'y livraient aux occupations habituelles de la soirée.

La cabane du batelier père du noyé était située, comme nous l'avons dit, au-delà du village vers le nord. On n'apercevait du côté du lac que son mauvais toit de paille avec une croix en bois élevée sur le som-

met. Tout le reste était caché par deux vieux châtaigniers qui paraissaient s'incliner pour l'embrasser. Il y avait au dedans une mauvaise chambre non carrelée, avec le plafond en treillis et les parois toutes noircies par la fumée.

D'un côté se trouvait un petit lit avec une de ces grosses et rudes couvertures qu'on appelait *catalanes*, parce qu'elles étaient tirées de la Catalogne, et qui conservent encore le même nom dans quelques villages du lac de Como. Ce lit était la couche du pauvre Arrigozzo, et dans ce moment un petit barbet, son chien fidèle, y était étendu.

Au pied du lit, à la distance d'environ deux pas, il y avait une grosse caisse massive remplie de terre, dans laquelle, d'après l'usage alors commun à toute l'Europe, on faisait du feu, l'invention des cheminées étant encore tout-à-fait récente. Sur cette caisse était placée une chaudière supportée par un trépied; plus en avant, et précisément dans le milieu de la chambre, il y avait une table en hêtre. Quatre petites chaises empaillées, une demi-douzaine de rames, une étagère à pieux attachée au mur sur laquelle paradaient quelques petits plats, trois écuelles de terre et trois cuillers de laiton brillantes comme de l'or, une caisse, un harpon, un filet, composaient tout le mobilier de la maison.

La vieille Marthe, mère du noyé, était assise près de la table, au dessous d'une petite lampe en fer suspendue par un crochet à un bâton qui descendait du plafond; elle était occupée à filer. Son visage plutôt sec que décharné, marqué par peu de rides, son port

et ses mouvemens résolus montraient en elle une nature robuste et énergique que les fatigues et les peines de sa pauvre vie n'avaient pas domptée. Mais ce front sur lequel respirait un air de sérénité et de paix était alors obscurci par un chagrin récent et inaccoutumé. Quelqu'un qui l'aurait vue pour la première fois aurait pu aisément remarquer sur ses joues une pâleur qui ne devait pas y être habituelle, et des sillons encore fraîchement creusés. Il aurait pu deviner que ses yeux gonflés et abattus par tant de larmes versées, n'étaient pourtant pas accoutumés aux pleurs.

Elle remuait visiblement les lèvres en disant ses oraisons; mais on n'entendait que les dernières et traînantes syllabes de sa silencieuse prière, qui s'éteignaient sur ses lèvres et qui se perdaient dans un léger sifflement, tandis qu'elle inclinait quelquefois sa tête avec une dévote ferveur.

De temps à autre elle tournait les yeux vers le petit lit, puis elle les élevait au ciel dans une attitude de douloureuse piété qui dévoilait le vœu secret qu'elle adressait au Seigneur afin qu'il daignât la retirer à lui et la réunir à son Arrigozzo.

Michel, le dos tourné à la table, était assis auprès du feu et se baissait pour remuer avec une cuiller de bois le potage de pain au lait qui cuisait dans le petit pot. Sur son visage se peignait un chagrin plus rude et plus dur ressemblant en quelque sorte au dépit et à la colère. Il tournait exprès le dos à sa femme pour que la vue de la douleur maternelle n'aigrît pas davantage la sienne, et il continuait sa besogne sans jamais lever la tête.

Après une demi-heure la femme quitta sa chaise, déposa sa quenouille, alla vers le feu et en retira la marmite. Puis s'approchant de l'étagère elle vit les trois écuelles qui étaient devant elle, et tout absorbée par sa prière, elle les prit avec une sorte de mouvement machinal; répétant dans sa préoccupation tous les actes que sa main faisait d'elle-même par l'habitude de tant d'années, elle les disposa toutes trois sur la table, mit une cuiller à chacune, y versa le potage, et dit : — Michel, venez souper. Mais au moment où le mari, se rendant à son appel, s'approchait de la table, Marthe s'apercevant qu'elle avait mis un couvert de trop prit à la hâte une des trois écuelles et la posa par terre, voulant paraître l'avoir remplie pour le petit chien. Mais ce mouvement empressé et troublé n'échappa point à son mari. Il remarqua cette troisième cuiller qui restait encore sur la table à sa place accoutumée, et devina l'affectueux oubli de sa femme; il tourna la tête pour cacher son émotion, prit son assiette et sa cuiller et retourna à la place qu'il occupait avant.

Marthe pencha sa tête sur sa poitrine et resta ainsi un instant avant de se remettre, puis elle appela le petit barbet, qui leva à peine la tête d'entre ses jambes. remua légèrement la queue et ne bougea point. Alors elle s'approcha du lit et le caressant de la main et de la voix, elle le porta auprès de la soupe. Ce chien lui avait toujours déplu, et même elle avait quelquefois grondé son fils à cause de lui, car dans ces années difficiles elle regrettait que sa pauvre petite famille eût à supporter ce surcroît de charge. Mais depuis qu'Ar-

rigozzo était mort, priver ce pauvre animal des soins auxquels il l'avait habitué, lui adresser une mauvaise parole, un geste menaçant, ne pas l'aimer, lui aurait paru une dureté, un crime, un sacrilége.

Le petit chien remerciait sa maîtresse de cette sollicitude inaccoutumée par un cri qui ressemblait au gémissement d'une personne. A la fin il baissa le museau sur l'assiette, la lécha un instant, puis il sauta de nouveau sur le lit où il s'accroupit comme auparavant et se tint tranquille. — Cette pauvre bête aussi veut mourir sur ce lit, dit en elle-même la vieille qui l'avait toujours suivi des yeux. Elle s'assit, fit le signe de la croix et se mit à manger. Elle prenait quelques cuillerées de cette soupe après l'avoir remuée longtemps dans l'écuelle; mais elle ne pouvait l'avaler. Et lorsqu'elle vit que son mari revenait déposer sur la table son écuelle, elle prit à la hâte deux ou trois cuillerées l'une après l'autre pour lui faire voir qu'elle mangeait avec plaisir.

Un instant après elle s'aperçut que l'écuelle de son mari était encore presque pleine, et la prenant d'une main elle s'approcha de Michel qui s'était assis de nouveau près du feu, et lui frappa légèrement sur l'épaule en lui disant: —Michel, allons, mangez, pour l'amour de Dieu; vous n'irez pas loin, vous n'irez pas loin, voyez-vous, si vous menez cette vie; on peut dire que vous êtes encore à jeun d'aujourd'hui. Le batelier haussa rudement les épaules sans répondre, et elle continuait d'une voix affligée : — Allons, mangez-en au moins un peu, voulez-vous vous laisser mourir de faim? Vous êtes obligé en conscience d'avoir soin de

XII.

L'heure était avancée. On n'entendait que le sourd mugissement du lac couvert de temps à autre par le bruit du vent dans les branches des châtaigniers qui cachaient la cabane du pêcheur. Tout à coup le chien qui était accroupi sur le petit lit lève le museau, dresse les oreilles et se met à grogner ; puis il s'élance en bas du lit, il court vers la porte en grinçant les dents et en aboyant avec colère. Michel et sa femme prêtent l'oreille, mais ils n'entendent rien d'extraordinaire, rien que les bruits habituels. Le mari lève la barre de la porte, ouvre et sort. Il entend dans le lointain, du côté de Limonta, un autre chien qui aboie. C'était le chien du pêcheur. Il monte sur le sommet d'un roc qui s'élevait derrière son habitation, il regarde vers le village et il voit de ce côté le ciel tout rouge ; il voit les plus hauts rochers réfléchir une lueur changeante et mobile comme des flots, une

lueur d'incendie. — Le feu à Limonta, s'écria-t-il aussitôt, et il courut pour porter les secours dont on pouvait avoir besoin. — Gardez-vous de mal! lui cria sa femme, et, rentrant sur-le-champ dans la maison, elle s'agenouilla pour prier le Seigneur.

Chemin faisant, Michel entendit des cris qui partaient du village, et quelques momens après d'autres cris lui parvinrent de divers côtés, du sommet de la montagne et du rivage du lac. Ces cris étaient d'abord si distincts qu'on aurait pu indiquer de quelle maison, de quelle cabane ils sortaient; mais insensiblement ils augmentaient, s'entremêlaient, se confondaient et se perdaient tous dans une clameur générale.

Arrivé sur une hauteur, il put s'assurer que le feu avait été mis à dessein, car il vit brûler en même temps deux maisons situées aux extrémités opposées du village. Il écouta, en plaçant sa main ouverte derrière son oreille pour mieux recueillir les sons, et, dans ce bruit confus, il distingua quelques paroles de menace et de blasphème. Il fixa attentivement l'œil sur le parvis de l'église; et, au milieu d'une grande confusion, il vit briller des cuirasses et des lances. Alors il soupçonna ce que cela pouvait être, et effectivement il ne se trompait pas.

En attendant, l'incendie augmentait. Dans un instant, le village ne fut plus qu'une seule flamme; le lac paraissait en feu. On voyait quelques petits bateaux se détacher du rivage et faire force de rames. D'abord ils semblaient d'un rouge de feu, de même que les gens qui s'y trouvaient, mais ils pâlissaient peu à peu à mesure qu'ils gagnaient le large; et, s'effaçant

dans une faible blancheur, tantôt il s'évanouissaient au regard, tantôt ils reparaissaient au milieu des dernières traînées de lumière qui brillaient mouvantes sur l'eau, jusqu'à ce qu'ils se perdissent entièrement dans l'immense obscurité de la nuit.

Le batelier était parfois sur le point de se précipiter au milieu de ce désastre, mais il était retenu par le souvenir de celle qu'il avait laissée seule dans sa cabane.

Il était ainsi en suspens, lorsqu'il entendit un mouvement de feuilles, puis un bruissement comme si quelqu'un s'avançait. Il se retira derrière le tronc d'un vieil olivier; et, à la lumière que les flammes reflétaient jusque sur lui, il put apercevoir une femme, un enfant qui pendait à son cou, une petite fille qui se tenait à son tablier et une jeune vache qu'elle traînait après elle. La bête revêche se retournait et regardait en mugissant vers le village, attirée probablement par l'amour de l'étable qu'elle abandonnait. On entendit alors, tout à l'entour et dans des directions différentes, plusieurs mugissemens répondre aux siens. D'autres malheureux tâchaient aussi de conduire en sûreté leur petite famille, leur pauvre vache et leur chétif avoir.

Michel reconnut aussitôt cette femme; il s'avança et, l'appelant par son nom, il lui demanda : — Où en sommes-nous? Dites-moi, peut-on apporter quelque secours?

— Les soldats du monastère ont mis le feu au pays, répondit la femme tout effrayée, et ils tuent tous ceux qui leur tombent sous la main. Nous sommes en fuite,

nous sommes tous perdus ! Miséricorde ! qu'ai-je été forcée de voir ! c'est la dernière nuit pour Limonta. Le Seigneur veut nous punir de quelque grand péché. — Michel, ajouta-t-elle ensuite d'un air suppliant, puisque la Providence vous a envoyé, faites-moi la charité de m'aider à faire avancer cette bête qui est tout ce qui me reste pour nourrir mes pauvres enfans.

Le batelir prit la corde dans sa main droite, souleva sur son bras gauche la petite fille qui suivait à pied, en pleurant et en s'efforçant d'égaler le pas accéléré de sa mère par la fréquence de ses petits pas. Ils s'acheminèrent ainsi tous ensemble vers Bellagio.

— Que le Seigneur et les trépassés vous récompensent, disait cette malheureuse ; vous retrouverez dans l'autre monde la pitié que vous témoignez à la pauvre veuve, et ce sera autant de soulagement pour la bonne ame de votre Arrigozzo.... Ah ! Michel, vous étiez l'objet de la compassion de tout le village, on ne parlait que de votre malheur ; mais demain, combien d'entre nous auront aussi à pleurer un fils, combien vous porteront envie pour la manière dont vous avez perdu le vôtre !

Michel avançait, avec le cœur serré, jetant quelques regards tantôt sur le village en flamme, tantôt sur sa chaumière. Mais à peine eut-il conduit en lieu de sûreté la veuve et sa petite famille qu'il redescendit en courant vers sa cabane.

Au moment où il y entrait, il vit venir au devant de lui un homme à moitié couvert de fer ; et, le prenant pour un des brigands qui ravageaient Limonta, il saisit

la barre qui était derrière la porte, et alla courageusement à sa rencontre. Mais le soldat lui cria aussitôt :

— Michel, ne me reconnaissez-vous pas ?

— Ah ! c'est toi, Lupo ! et toi aussi, tu es venu avec ces chiens-là ?

— Dieu m'en préserve ! j'étais accouru pour vous en délivrer, mais je ne suis pas arrivé à temps. Les soldats ont déjà pris le village ; tout est en flammes. Maintenant, puisque la force n'y peut rien, il faut trouver quelque expédient pour nous opposer au moins au mal qui n'est pas encore fait et pour arracher des griffes de ces diables tous ceux qu'ils ont pris vivans. Ils veulent les pendre demain, à ce que m'a dit Étienne, le pêcheur, que j'ai rencontré sur le bord du lac, lorsque je montais.

— Bon Dieu ! j'irais bien avec toi, mais que pouvons-nous faire, nous deux, contre tant de monde ? dit le batelier.

— Nous ne sommes pas seuls. Il y en a d'autres qui nous attendent ; à l'heure qu'il est, j'ai déjà médité mon stratagème ; mais j'ai besoin que tu m'aides, et je suis venu exprès te chercher, sachant que tu es homme de cœur.

— Bon Dieu ! répétait Michel, tu vois bien....

Mais sa femme, devinant la tendre sollicitude qui le faisait hésiter :

— Ne pensez pas à moi, lui dit-elle aussitôt, l'ange gardien veillera sur cette maison, et si jamais... quand même.... c'est la charité du prochain, et nous sommes obligés..... allez, allez.

Michel ne lui répondit que ces mots : — Que le *Seigneur* veille sur vous, et il partit en courant avec Lupo. Celui-ci, chemin faisant, lui expliqua son projet. Ils y firent ensemble quelque changement, et chacun se prépara au rôle qu'il devait jouer. Lorsqu'ils furent arrivés près du village, Lupo prit un chemin de traverse et alla chercher trois ou quatre Limontins armés de haches et de couteaux, qui l'attendaient, cachés dans un fossé ; tandis que Michel tout-à-fait sans défense, n'ayant pas même un bâton, continua son chemin vers le parvis où étaient réunis les soldats du monastère. A peine l'eut-on vu paraître que l'un de ceux-ci courut au devant de lui, l'épée nue, pour le frapper ; mais le batelier, en élevant les mains avant que l'autre fût sur lui, s'écria : — Je cherche votre chef, ne s'appelle-t-il pas le Bellebuono ?

— Et qu'as-tu à démêler avec Bellebuono ?

— J'ai un secret.... allons, apprends-moi où il est, car ce sera un bien pour toi et pour lui.

— Au pis aller, dit le soldat à part, c'est un autre merle qui est venu s'enfiler de lui-même. Ce sera un cierge de plus pour la fête de demain matin. Eh bien ! ajouta-t-il ensuite à voix haute : — Allons, vilain, viens avec moi ; et, cela dit, il le conduisit dans la petite église où était entassé le butin qu'on avait fait dans le village, et où l'on avait placé, les mains liées derrière le dos, sept ou huit malheureux tombés vivans au pouvoir de cette soldatesque effrénée, qui les gardait pour les faire mourir au milieu des tourmens. Le Limontin reconnut aussi parmi ces malheureux le curé ; et, précisément au moment où il entrait, il vit

un de ces bandits lui assener un grand coup de poing sur la tête.

— Voilà Bellebuono, dit à Michel l'homme qui l'avait conduit, indiquant tout juste celui qui venait de frapper le curé. Notre batelier alla vers Bellebuono, qui, en le voyant, parut vouloir l'avaler tout vivant : mais il s'adoucit aussitôt au son de certaines paroles que Michel lui dit à l'oreille. Ils parlèrent ensemble quelque temps à voix basse ; enfin le chef des soixante lanciers prit avec lui quatre soldats et s'achemina, guidé par le Limontin, vers une maisonnette peu éloignée du village, près de la vallée de Roncate.

— Pour plus de trois cents florins, m'as-tu dit? demandait Bellebuono à son guide, pendant qu'ils marchaient tous deux huit ou dix pas en avant des quatre soldats de l'escorte.

— Certes, répondit Michel ; il y a l'argenterie de l'église et ses épargnes depuis environ vingt ans.

— Mais la maison de messire le curé, n'est-ce pas celle qui est près du clocher ?

— Celle où je vous conduis appartient à un de ses neveux, et le trésor s'y trouve.

— Diable ! et aucun de mes soldats ne l'a découvert cette nuit en fouillant partout. Comment ont-ils fait ?

— Je vous dis que c'était impossible. A qui voulez-vous qu'il vienne à l'esprit d'aller fouiller où je vous ai dit?

Cependant ils arrivèrent à une petite maisonnette située sur la pente de la montagne, et Michel dit : — C'est celle-ci.

— Toi, Ribaldo, et toi, Vinciguerra, dit Bellebuono,

restez ici dehors en sentinelles et ne laissez sortir personne si ce n'est avec moi. Au premier signal que je vous donnerai, vous crierez pour appeler du monde ; vous autres, suivez-moi.

— Écoutez, dit le batelier au chef qui avait donné cet ordre d'une voix haute et de manière à être aussi entendu par les quatre autres soldats. Vous me promettez donc de laisser en liberté tous ceux que vous avez faits prisonniers ?

— Oui, je te l'ai promis, et je te les livrerai tous, excepté le curé, qui m'a tellement ennuyé avec ses maudits sermons que je veux absolument l'enterrer la tête en bas pour voir un peu si ce poltron, ainsi placé, parlera encore autant.

— Non, non, reprit Michel, vous m'avez dit tous, et le.....

— Allons, ne te fâche pas; je te livrerai aussi le curé, pourvu que le magot soit aussi gros que tu me l'as annoncé.

Ceux qui en avaient reçu l'ordre restèrent de garde à la porte. Bellebuono, Michel et les deux autres soldats montèrent un escalier étroit et se trouvèrent dans un passage, vis-à-vis duquel il y avait une petite porte.

— Si vous voulez que j'aille avec vous, dit le Limontin au chef, je vous montrerai l'endroit.

— Ah ! fripon, répondit celui-ci, il y aura quelque issue pour t'évader, et tu voudrais t'enfuir et me laisser croquer le marmot comme un imbécile. Non, non, reste avec ces deux braves qui te tiendront compagnie. — Soldats, quoi qu'il arrive, ne le laissez pas échapper de vos mains avant mon retour.

Les deux lanciers prirent au milieu d'eux le batelier qui ne fit aucune résistance. Il continua seulement à parler à Bellebuono qui avait pris une lanterne et s'avançait vers la petite porte : — On ne peut pas se tromper, ajouta-t-il, après la seconde chambre, un petit escalier tournant; au dessous du quatrième petit tonneau.... une pierre carrée....

— Oui, oui, je me souviens de tout, répondit Bellebuono.

— Mais si vous voulez que je descende aussi, poursuivit le batelier.

— Je ferai tout moi-même. Ce furent les derniers mots du chef de la bande, qui était déjà parvenu dans la seconde chambre. On entendit le bruit de ses pas, lorsqu'il descendait l'escalier; la lumière de sa lanterne diminua peu à peu et disparut tout-à-fait. Il y eut quelques momens de silence, puis on entendit en bas, au fond de la cave, un bruit sourd comme si quelque chose était tombé.

Le batelier tremblait de tous ses membres; son cœur paraissait vouloir sortir de sa poitrine. Heureusement il n'y avait pas assez de lumière dans le corridor pour que les deux gardes pussent apercevoir l'égarement de ses yeux et de ses traits.

— Que peut signifier ce bruit? disaient entre eux les deux soldats qui gardaient Michel; Bellebuono aurait-il bronché?... aurait-il déplacé quelque chose?... y aurait-il quelqu'un de caché?.... Allons-y voir?....

— Allons! Mais, non; il a dit de l'attendre ici.... En tout cas, celui-ci nous en répondra.

Pendant qu'ils discouraient ainsi, ils virent, à la

lueur du feu qui dévorait encore quelques maisons, Bellebuono se présenter à la porte par où il était entré et faire un signe au batelier. Celui-ci s'approcha de lui, échangea quelques mots à voix basse; et puis, élevant la voix de manière à être entendu par les soldats qui le gardaient, il dit: — Ainsi, moi, j'ai tenu ma promesse, maintenant c'est à vous à tenir la vôtre.

Ils sortirent tous, prirent avec eux les deux soldats qui étaient restés dehors en sentinelles et s'acheminèrent vers le parvis de l'église. Arrivés dans un petit sentier, le batelier, resté en arrière de quelques pas avec l'homme auquel les quatre lanciers continuaient à obéir comme à leur chef, s'empressa de lui nettoyer un gantelet tout couvert de sang.

— Et qu'importe! disait tout bas celui à qui le batelier rendait ce service, dans une nuit comme celle-ci, ce serait plutôt un crime d'être pur de sang que d'en être taché. Ils se dirent encore quelques mots à l'oreille; puis s'arrêtant, le batelier appela les quatre lanciers qui les devançaient, et leur dit: — Écoutez, votre chef descend un instant jusqu'au bord du lac pour y déposer quelque chose qu'il a sous le bras, et il reviendra aussitôt. En attendant, vous autres, vous viendrez avec moi, et vous ferez élargir les prisonniers.

Alors l'individu qui n'avait fait jusque-là que chuchoter avec Michel : — Tiens, Ribaldo, dit-il à mi-voix aux soldats; — et toi, Vinciguerra, et vous autres deux, et il donna à chacun une poignée de monnaies d'argent, ce sont des arrhes; maintenant faites relâcher aussitôt les prisonniers. Cela dit, il se mit à descendre et disparut.

Le batelier et les quatre soldats continuèrent leur chemin, et un de ces derniers dit à son camarade : — As-tu entendu comme la voix de Bellebuono était altérée ? elle ne paraissait plus la même.

— C'est parce qu'il avait la visière baissée, répondit l'autre.

— Sais-tu plutôt pourquoi ? disait un troisième, c'est à cause de cet énorme fardeau qu'il portait sous le bras.

— Diable ! ajoutait le quatrième, nous autres soldats, nous ne sommes pas habitués à voir tant d'argent à la fois, et cela nous cause une émotion....

— Et il a dit qu'il veut nous en faire part à nous aussi, n'est-ce pas? demanda le premier à Michel.

— Voilà ce que c'est, répondit celui-ci, il veut en garder une moitié pour lui, et l'autre moitié vous la partagerez entre vous quatre.

— Tu es un brave homme, répétait le premier; et toi non plus, tu ne dois pas rester les mains vides, car tu es honnête et ami des braves soldats.

— Pour moi, je ne demande que ce que votre chef m'a promis; si, après cela, vous voulez me donner quelque chose, ce sera une charité que vous me ferez.

— Prends, vilain, prends, prends; et chacun lui mit dans la main quelques unes des monnaies qu'il venait de recevoir. Dans ce moment, l'espérance de la grosse part que Bellebuono allait leur faire les rendait généreux.

Ils arrivèrent sur le parvis, entrèrent dans la petite église; et là, les quatre lanciers ordonnèrent aux sentinelles, de la part de Bellebuono, de relâcher les

prisonniers, dont ils se mirent aussitôt à couper les liens. Dès qu'ils furent délivrés et debout, Vinciguerra dit au batelier : — Maintenant va-t'en, brave homme, tu seras content.

Mais pendant que Michel s'acheminait vers la montagne avec ceux qu'il venait de délivrer et qui, transportés de joie, l'accablaient de mille questions, la nouvelle de ce fait se répandit sur le parvis, et une foule de soldats accourut pour retenir les prisonniers.

—Ce n'est pas vrai! Il est impossible que Bellebuono l'ait commandé.

— Oui, oui, c'est vrai! il me l'a dit à moi, il l'a dit à nous tous, répondaient les quatre lanciers.

— Non, non, c'est vous qui inventez cela! répliquait un autre d'une voix plus forte. En partant d'ici tout à l'heure avec vous autres, Bellebuono s'est arrêté un instant en arrière pour me dire à l'oreille de préparer une corde de plus afin d'expédier et de dépêcher ce vilain aussitôt qu'il serait de retour.

— Mais puisqu'il nous l'a dit, répliquaient les quatre, puisqu'il nous a commandé de faire tout ce que ce bonhomme voudrait et de remettre les prisonniers en liberté!

— Non, non, ce n'est pas vrai! il y a quelque chose là-dessous! s'écriait le plus grand nombre des soldats, et quelques uns commençaient déjà à mettre les mains sur les prisonniers et sur le batelier, lorsqu'on entendit plusieurs voix répéter à la fois : — Bellebuono! Bellebuono! voilà Bellebuono! On le vit en effet s'avancer en courant. Il était tout couvert de son armure, il avait la visière baissée et tenait à la main sa bonne

lance. Arrivé au milieu de la foule, il ne fit autre chose qu'élever cette arme solide et pesante, et distribuer force coups à droite et à gauche en criant ou pour mieux dire en rugissant entre ses dents : — Ah ! canaille ! canaille ! Ceux qu'il frappait se retirèrent soumis et confus, et c'était à qui ferait mieux valoir et d'une manière plus humble ses excuses. — On ne croyait pas que ce fût vous qui l'eussiez ordonné ! C'est parce que vous avez dit auparavant..... Mais lui ne cessait de frapper en aveugle.

Lorsqu'ils furent tous dispersés, il donna lui-même le bras au curé, fit signe aux autres Limontins de le suivre et s'éloigna avec eux en suivant le premier sentier qui conduisait à la montagne, et laissant sur le parvis de l'église les soldats s'émerveiller, se donner à tous les diables et s'adresser des reproches les uns aux autres.

Lorsqu'ils eurent, en montant, fait un bon bout de chemin, le curé se tourna vers son libérateur qui continuait à le tenir toujours par le bras en l'aidant à gravir la montagne. Il le remercia de son mieux, et lui dit que désormais il pouvait s'en retourner, car il se croyait déjà en sûreté. Tous les autres se serrèrent aussi autour du prétendu Bellebuono, en protestant qu'ils lui devaient la vie. Alors celui-ci ôta son casque et se fit connaître. Mes lecteurs l'ont déjà deviné depuis longtemps ; c'était Lupo.

On attendit cette nuit, on attendit le lendemain, on attendit le surlendemain à Limonta que Bellebuono descendît de la montagne ; mais on l'attendit vainement. Les quatre soldats qui l'avaient accompagné

dans sa dernière expédition retournèrent à la maisonnette ; ils descendirent l'escalier qu'il avait descendu lui-même, et ils se trouvèrent dans une petite chambre au rez-de-chaussée ; ils pénétrèrent plus bas dans une cave, de là dans une espèce de trou, où ils le trouvèrent mort par terre.

Alors on reconnut la ruse du vilain, on comprit qu'il y avait eu des gens cachés. On en trouva même une preuve matérielle, car on découvrit une cuirasse et une capote que l'un des meurtriers de Bellebuono avait laissées là pour revêtir sa propre armure, et pour pouvoir ainsi travesti tomber sur les soldats du monastère comme nous l'avons raconté.

Il est facile d'imaginer la colère et la fureur de ces brigands désolés. — Ah ! traître de vilain ! disaient-ils en écumant de rage, si tu tombes jamais dans nos mains !..... — Oui, mais le traître, le vilain ne les avait pas attendus ; il s'était mis en sûreté avec sa femme ainsi que tous ceux qui avaient échappé à cette terrible nuit.

Les soixante lanciers restèrent encore quatre ou cinq jours à Limonta, exhalant leur colère sur ces pauvres maisons abandonnées et ces champs dévastés ; mais bientôt ces brigands, tourmentés à leur tour par les excursions des habitans fugitifs que commandait Lupo, s'embarquèrent pour Lecco, non sans avoir laissé en arrière huit ou dix des leurs pour engraisser les champs qu'ils avaient ravagés.

La nouvelle de cet événement arriva à Milan, et parvint à l'oreille de Marco Visconti précisément le soir du jour où il avait fait avec Ottorino la promenade

à cheval dont nous avons parlé plus haut : le jour le plus noir et le plus sombre pour lui de tous ceux qui s'étaient déjà écoulés.

L'abbé de Saint-Ambroise se présenta à son palais, tremblant de colère et lui fit la relation de toute cette affaire.

L'abbé de Saint-Ambroise, frère de Lodrisio Visconti, était tout dévoué à Marco, qui se servait de son crédit et se proposait de se servir des forces de son couvent pour l'exécution des projets que le lecteur connaît déjà, mais qui étaient tout-à-fait ignorés de l'abbé, complétement dominé par son frère. Marco et Lodrisio savaient bien que l'abbé n'aurait pas voulu se détacher de l'antipape et de l'empereur, qui, de simple moine, l'avaient fait parvenir à tant de grandeur; par conséquent ils n'avaient pas jugé convenable de lui laisser connaître leurs secrets. Quelque intime que soit l'amitié d'un homme pour toi, quels que soient le respect et la crainte que tu lui inspires, il ne faut pas prétendre de lui qu'il abandonne tous ses intérêts pour te rendre service, et Marco connaissait assez les hommes pour ne jamais exiger un pareil sacrifice.

Après que l'abbé eut raconté de point en point et avec passion l'histoire de Limonta, il dit en terminant: — Et ce qui me surprend le plus, c'est que tout cela a été l'ouvrage d'un de vos parens, d'une de vos créatures. Oui, ces scélérats de vilains ont trouvé quelqu'un qui les a protégés à l'ombre de votre nom.

Marco, qui avait laissé exhaler au prélat toute sa mauvaise humeur sans l'interrompre, sentit se réveiller sa colère à ces derniers mots, et jetant un re-

gard sévère sur son interlocuteur : — De grâce, messire, lui répliqua-t-il, quels contes me débitez-vous là? Si je ne supporte pas de mes inférieurs la moindre infraction à mes ordres, sachez que je ne souffre pas davantage que d'autres les accusent injustement.

— Pardonnez, dit aussitôt l'abbé qui s'aperçut qu'il était allé trop loin, ce n'est pas que je veuille parler de quelqu'un de vos propres serviteurs; je disais un des vôtres comme façon de parler, parce que c'est quelqu'un qui est au service d'une de vos créatures, mais qui en est tout-à-fait indigne parce qu'il est fils d'un manant et qu'il montre bien ce qu'il est.

— Enfin? demanda Marco.

— C'est un écuyer d'Ottorino, un certain Lupo, fils d'un fauconnier du comte del Balzo. C'est lui qui a tué Bellebuono. Je vous ai déjà dit, je crois, que près du cadavre de celui-ci on a trouvé un casque et une cuirasse?

— Oui, vous me l'avez dit.

— Eh bien, on a reconnu que tout cela appartenait à Lupo, et cependant on m'assure qu'il va revenir à Milan dans la maison d'Ottorino comme si rien n'était. Du reste, je vous le répète, je suis bien persuadé qu'Ottorino n'y est pour rien; car sans parler de la parenté qui existe entre nos familles, il sait combien je suis dans votre faveur, et certes il se serait gardé de me faire de la peine. Et puis on voit clairement que ce vilain parvenu a agi de son chef, et qu'étant de Limonta, il a voulu secourir les siens, J'étais donc venu pour vous demander la permission..... pour vous prier de m'accorder.....

— Quoi donc ?

— Que le monastère de Saint-Ambroise, en qualité de comte de Limonta, puisse exercer ses droits de souveraineté en punissant un sujet félon.

Marco semblait hésiter à répondre, et l'autre le pressant de plus en plus, lui disait : — S'il s'agissait d'une offense faite à moi seul, je pourrais la pardonner ; mais vous le voyez bien, il y va de l'honneur et de l'intérêt du monastère.

— Oui, oui, c'est toujours la même chanson, dit Marco en l'interrompant. Au reste, disposez-en comme d'une chose qui vous appartient. Qu'ai-je à me mêler dans de telles affaires ?

— J'ai fait cette démarche afin de vous témoigner mon respect et ma reconnaissance pour toutes vos faveurs, disait l'abbé, ne croyez pas que j'oublie jamais que je vous suis redevable de toutes les dignités auxquelles j'ai été élevé.

Quant à la dignité d'abbé, la chose était vraie. Marco l'avait obtenue pour lui de l'empereur ; mais à l'égard de la dignité plus récente de cardinal, il n'y avait aucune part et elle avait été donnée au prélat par un *motu proprio* de l'antipape Pierre de Corvara, qui, voyant tous les jours diminuer son crédit, cherchait en distribuant des charges, des dignités et des indulgences, tout enfin, excepté de l'argent dont il manquait absolument, cherchait, dis-je, à se faire des partisans intéressés à le maintenir debout, et au pis-aller des compagnons de sa chute.

Mais Marco reçut le compliment tout entier sans se croire obligé de réduire à sa juste mesure la reconnais-

sance de son haut client, qui partit en lui faisant de grandes protestations de dévoûment, en offrant pour son service et celui de ses amis, sa propre personne, ses moines et tous les fiefs du monastère.

Ce nouvel incident irrita de plus en plus Marco contre Ottorino. Quoique en présence de l'abbé il eût semblé s'offenser du seul soupçon qu'un de ses féaux eût pris part à cette affaire, il conclut néanmoins en lui-même qu'Ottorino ne devait pas y être tout-à-fait étranger, et que pour le moins Lupo ne lui avait pas laissé ignorer ce qu'il se proposait de faire: il pensa que sa familiarité avec la maison del Balzo pouvait l'avoir entraîné à faire quelque chose en faveur des Limontins. Le souvenir de Béatrix se présenta aussitôt à son esprit, et il se sentit brûler de colère et de jalousie.

XIII.

Oui, de jalousie. Du jour où Marco eut aperçu pour la première fois la fille du comte del Balzo, l'image de cette belle et modeste vierge resta constamment fixée dans son esprit, comme une vision dans les songes d'un malade. Elle se jetait au travers des délibérations orageuses, des secrets périlleux, des joies, des espérances de cette ame indomptable. Tantôt elle s'alliait au brillant avenir de gloire qui se préparait pour lui, et y répandait une douceur, un contentement, une joie célestes; tantôt elle l'arrachait au délire enchanteur de son esprit, lui enlevait toute son énergie, et le lançait dans un désert obscur et glacé où les richesses, la puissance, la renommée, tout ce qui jadis agitait sa vie ne lui paraissait plus qu'une vanité insipide. C'est ainsi que dans la chaleur de la danse, si la musique vient à cesser tout à coup, les pas légèrement cadencés ne semblent plus qu'une frivolité folle et disgracieuse.

Eh quoi! cet homme jeune encore, il est vrai, mais revenu pourtant des illusions du premier âge, habitué depuis tant d'années à la licence effrénée de la vie militaire, meurtri par les coups du sort et par l'iniquité des hommes, s'abandonnera-t-il à l'amour et s'y abandonnera-t-il avec l'insouciante témérité d'un jeune homme sans expérience, et avec la funeste résolution de l'homme qui a vécu sous le fer et dans le sang?

Marco n'avait jamais aimé d'autre femme qu'Ermelinde. Avec le temps et la perte de tout espoir, cet amour s'était affaibli, et avait fait place aux fureurs de parti, à la soif de domination et de vengeance, à tous ces désirs tantôt magnanimes et tantôt ignobles, qui lui firent accomplir sur la scène du monde tous les faits glorieux et coupables que l'histoire nous a conservés de lui. Ermelinde pourtant ne s'était jamais entièrement effacée de son cœur; c'était son souvenir qui le modérait quelquefois dans les mouvemens orageux de sa colère; et lorsqu'il accordait la vie à un ennemi suppliant, lorsqu'il relevait un vaincu, il se figurait être encore l'ami de cet ange, le jeune Marco, ce Marco dont les vicissitudes et les passions l'avaient rendu si différent.

Il sentait bien qu'étant mère d'une enfant déjà grande, elle devait avoir perdu sa première beauté; néanmoins toutes les fois qu'il pensait à elle, comment pouvait-il se la représenter, sinon telle qu'il l'avait vue à l'aurore de ses jours, joyeuse et fraîche comme la rosée; avec ce même visage, avec ces mêmes yeux dans la contemplation desquels il puisait la douce ivresse de ses jeunes années? Depuis ce temps

il ne l'avait plus revue, et l'image que son ame en avait conservée ne pouvait être flétrie par l'âge, ainsi que ne peuvent l'être les traits d'un jeune visage peints sur la toile. Aussi, lorsqu'il vit Béatrix pour la première fois à Milan, et qu'il la trouva si semblable au souvenir qui lui était resté de sa mère, il fut fasciné par une puissance irrésistible. Son cœur accueillit cette image comme une chose qui lui appartenait déjà; ce cœur attiédi, refroidi par le temps, sentit renaître sa première flamme, éprouva les mêmes palpitations qu'autrefois et reconnut son ancien joug. D'abord il pensa que ce n'était qu'une effervescence passagère de son imagination agitée par tant de souvenirs, il s'irrita contre lui-même, se proposa de se vaincre et se crut assuré d'y réussir. Mais en se débattant péniblement dans l'étrange lien dont il se trouvait enveloppé, il ne faisait que le resserrer toujours plus fortement autour de lui. Fatigué enfin de ce combat, il se laissa aller peu à peu, sans presque s'en apercevoir, à l'espérance de pouvoir amener à une honnête issue cet amour qu'il lui était trop difficile de vaincre. Il pensa que non seulement le comte del Balzo, mais que tous les princes d'Italie auraient été fiers de l'avoir pour gendre; et quant à Ermelinde, il se disait que s'il l'avait privée de son père, c'était dans un combat loyal et poussé à la vengeance par cet amour passionné qu'elle lui avait inspiré. Il espéra donc que l'horreur qu'elle devait conserver pour l'auteur de cet attentat serait atténuée par le souvenir de la cause qui l'avait fait commettre; car il n'y a pas de femme dont la vertu austère et farouche ne se sente portée à user d'indul-

— Écoutez, ajouta avec chaleur Ottorino : cette nuit, tandis que Marco prend congé de ses amis, au milieu de la joie d'une fête, il ne pourra pas vous refuser la première grâce que vous lui demanderez..... Il a le cœur humain..... Dites-lui qu'il s'agit d'un brave condamné à mourir pour avoir sauvé le village où il est né, pour avoir arraché des innocens persécutés des griffes d'une canaille effrénée. Dites-lui que c'est un soldat qui a combattu sous les drapeaux du serpent et qui les a baignés de son sang. Dites-lui qu'il ne laisse pas mourir un brave de la mort des malfaiteurs; dites-lui que Lupo a un père et une mère.

Dans ce moment le comte del Balzo tourna les yeux vers la porte d'où l'on entendait venir des gémissemens et des pleurs. Après un instant la porte s'ouvrit, et l'on vit entrer dans le salon le fauconnier, Marianne et Laurette, tous en pleurs, pâles et abattus par l'angoisse et la frayeur. Ambroise se jeta aux pieds de son maître, et levant vers lui des yeux égarés, il essaya de dire quelques mots; mais sa bouche ne put proférer qu'un cri plaintif et inarticulé. On voyait trembler ses lèvres décolorées; on entendait le battement convulsif de ses dents. Tous les yeux étaient fixés sur lui; sa femme même et sa fille paraissaient oublier leur propre douleur pour ne faire attention qu'à la douleur plus terrible qu'il éprouvait.

— Mon fils! mon fils! s'écria-t-il à la fin en prononçant avec peine ces paroles. Oh! sauvez mon fils!

Le comte se pencha pour le relever; mais lui, secouant la tête et agitant une main en l'air, s'écriait :

— Non, laissez-moi ici, laissez-moi mourir ici, je ne

me leverai pas avant que vous m'ayez promis de le sauver.

— Je ferai tout ce qui dépendra de moi; allons, levez-vous, Ambroise, prenez courage. Je vous promets que je prierai, que je supplierai; allons, calmez-vous.

— Avez-vous entendu? dit alors Marianne; notre maître vous l'a promis, tranquillisez-vous donc, confions-nous dans le Seigneur, et prenez courage.

— Me l'avez-vous promis? me l'avez-vous promis? Oh! dites à cet homme qui a la vie de mon Lupo dans ses mains, dites-lui qu'il se souvienne aussi de son propre père dont il a été le fils chéri..... Et si l'abbé veut absolument une satisfaction, je suis là, c'est le même sang et la même chair. C'est moi qui l'ai conseillé, et la faute en est à moi; il n'a fait qu'obéir à son père. S'apercevant alors de la présence d'Ottorino que, dans son premier trouble, il n'avait pas vu, il se leva vivement, et allant vers lui d'un air plus résolu que respectueux. — C'est à vous, lui dit-il, à le sauver, à vous qui l'avez mis dans la position extrême où il se trouve.

— Sont-ce là, lui dit aussitôt sa femme d'un ton de reproche, sont-ce là des manières convenables envers un chevalier si bon, qui fait tout pour lui et qui est précisément ici pour le sauver?

— Oh! que le Seigneur vous bénisse, s'écria alors Ambroise tout reconforté, pardonnez-moi; ayez compassion d'un malheureux père hors de lui et qui ne sait ni ce qu'il dit ni ce qu'il fait. Allons, ne perdez pas de temps; allez, allez, et retournez me rendre la vie.

Le comte s'essuya les yeux et lui dit encore : — N'en doutez pas, je ferai tout ce que je ferais s'il s'agissait de mon propre fils. Il dit à Béatrix et à sa sœur de le suivre et ils se mirent en chemin. Alors Lauretta, qui n'avait fait jusque-là que pleurer et sangloter, courut au devant de Béatrix au moment où elle sortait du salon, lui serra une main et la lui baisa en l'inondant de ses larmes. Elle ne put proférer un seul mot ; mais la prière était dans ses yeux, sur son visage, dans toute sa personne,

A peine eurent-ils dépassé la porte qu'ils trouvèrent dans une seconde salle Bernard, l'autre fils du fauconnier, qui était là droit comme une image en les attendant.

Il faut savoir que Marianne ne voyant rien au monde au-delà de ce fils qui était son benjamin, et recevant la fatale nouvelle que Lauretta apporta à la maison où ils étaient tous réunis à cette heure, s'était précipitamment levée en s'écriant : — A vous maintenant, Bernard ; c'est à vous à courir, à parler au maître, à vous qui savez parler. Nous sommes des gens ignorans ; mais vous lui direz les choses comme on doit les dire.

Ce mannequin commença à hésiter et à dire : — Quoi ? comment ? mais Ambroise descendit précipitamment l'escalier, et sa femme et sa fille le suivirent.

Pendant que le malheureux père, prosterné devant son maître, le suppliait avec ces paroles inspirées par le cœur et auxquelles répondent tous les cœurs, paroles que l'art admire et note respectueusement pour les imiter, la femme, sottement obstinée, disait en elle-

même : — Bon Dieu ! il ne fait que pleurer et se plaindre ; à quoi bon cela ? et moi aussi je sais dire de ces choses-là. Si Bernard était venu, il aurait bien trouvé, lui, les choses qu'il faut dire. Aussi lorsqu'en sortant avec les autres, elle le trouva sur la porte, elle fut toute consolée, et le prenant par un bras, elle lui dit avec anxiété : — Allons, parlez, parlez ; car nous n'avons su rien dire.

Alors celui-ci se plaça devant le comte, et avec le ton et les manières glacées d'un homme qui récite un sermon appris par cœur, il commença : — Quoique Lupo..... Quand même mon frère, cette brebis égarée..... Mais le père, le saisissant par une épaule, le repoussa avec force en lui criant : — Laisse-le aller, au nom de Dieu.

Le comte ainsi débarrassé continua son chemin, et Bernard resta à sa place tout droit, immobile, les bras pendans, et le suivant des yeux.

XIV.

Cependant d'innombrables flambeaux répandaient dans les salons de la fête des flots d'une lumière mouvante et variée, que réfléchissaient les murs couverts de glaces et d'or, les colliers, les couronnes et les ceintures des belles danseuses. Mais au milieu de ce joyeux tumulte, du retentissement animé de la musique, Marco, rongé par une douleur secrète, l'ame remplie d'un mécontentement inquiet et chagrin, s'irritait et maudissait cette allégresse insensée si en désaccord avec la disposition de son ame; folle allégresse à laquelle il devait pourtant paraître prendre part. De temps en temps il sortait pour aller dans une chambre qui précédait les salles où l'on était réuni, se mettait à une fenêtre, regardait dans la cour pour voir si le comte del Balzo arrivait. Il prêtait l'oreille, tâchant de saisir le bruit d'un cheval dans la rue; mais il n'entendait que le bourdonnement lointain de la fête, qui se répandait

au dehors. Il retournait à sa place, regardait le bal, parlait de la joute qui devait s'ouvrir le lendemain, recevait les souhaits et les félicitations de ses amis pour son voyage de Toscane ; mais son esprit était toujours absent.

Fatigué enfin de cette longue attente, il disparaissait par momens aux regards des conviés, se renfermait dans ses chambres les plus écartées, et se faisait violence pour y rester le plus long-temps possible, dans l'espoir de trouver à son retour la personne désirée. Plus tard il se jetait au milieu des cercles les plus bruyans pour oublier le temps qui lui paraissait alors immobile et éternel.

Il était ainsi tourmenté depuis environ deux heures lorsque le comte entra dans la pièce avec sa fille et sa sœur. Marco, qui dans ce moment se trouvait à l'extrémité opposée de la salle, voyant paraître la jeune fille pâle et abattue, fut saïsi d'un mouvement si impétueux de pitié, d'amour et de colère, qu'il en frissonna. Dans le peu d'instans qu'il employa à traverser la salle pour aller au devant d'elle, tantôt il pensait qu'il allait se présenter devant un ange, tantôt il croyait aller à la rencontre d'un ennemi. Il aurait voulu se prosterner à ses pieds ou l'assaillir d'amères paroles. Il cacha cependant son trouble. Après les salutations accoutumées, la tante prit la main de Béatrix et la conduisit au milieu de dames et de demoiselles qui furent toutes stupéfaites et jalouses de la beauté de la jeune fille ; de cet air d'innocence qu'elle apportait de ses montagnes ; d'une certaine simplicité mêlée de pénétration ; de la grâce naturelle des mouvemens de

son corps et de son visage. La sollicitude qu'elle éprouvait en ce moment pour la vie d'un homme ajoutait à ses traits un nouveau rayon de beauté mystérieuse.

Le comte del Balzo était resté seul avec Marco. Tous les deux souhaitaient de se trouver ensemble, tous les deux auraient voulu entamer une conversation pour arriver chacun au but qu'ils s'étaient proposé. Mais aucun des deux ne parlait, chacun espérant que l'autre serait le premier à rompre le silence, à dire quelque chose qui fournît l'occasion de commencer le discours.

Marco s'était mis à se promener, et le comte le suivait ne sachant de quel côté se placer. Celui-ci préparait mille exordes dans son esprit, puis il les rejetait tous. Il était à chaque instant sur le point d'ouvrir la bouche, et il ne disait jamais rien. Il prit enfin courage et dit quelques mots sur la fête ; mais son interlocuteur laissa aussitôt tomber le discours, de sorte que le père de Béatrix pensa qu'il fallait aller tout droit au but par le chemin le plus court. Il prit cette résolution magnanime, et il dit :

— Écoutez, Marco, vous me trouverez peut-être trop hardi, mais votre bonté m'encourage ; je..... je voudrais vous demander une grâce....

— Une grâce ! à moi ! répondit Marco en allant vers l'embrasure d'une fenêtre où le comte le suivit. Ces paroles furent prononcées avec un accent si froid de fierté et d'étonnement, qu'elles firent mourir dans la bouche du pauvre comte toutes celles qui étaient prêtes à en sortir.

Après être resté quelque temps en silence comme s'il avait attendu une réponse à son altière exclama-

tion, réponse qui n'arrivait pas, Visconti demanda en souriant : — Ne pourriez-vous pas la demander à Rusconi, cette grâce ? lui qui vous a une si grande obligation : il serait probablement plus porté à vous l'accorder que moi.

Le père de Béatrix sentit son sang se glacer et répondit en balbutiant et dans le plus cruel embarras : — Comment? que dites-vous ? je ne sache pas avoir offensé personne, et Rusconi moins que tout autre. Pensez donc ! à peine si je le connais.

— Oh ! n'en soyez pas en peine, reprit Marco ; il se fera bien connaître lui-même. Rusconi n'est pas un homme qui ne sache pas payer ses dettes ni récompenser les services que peut lui rendre même un inconnu. Après avoir dit ces mots il sembla vouloir s'en aller.

Mais le comte, le serrant de plus près, insistait : — Je vous prie, parlez clairement ; dites, qu'ai-je fait ?..... car vraiment je ne saurais..... si ce n'était à cause de ce jeune homme..... d'Ottorino.....

Marco, qui voulait le forcer à s'expliquer, ne répondit rien et parut toujours vouloir s'en aller.

— Écoutez, écoutez-moi, poursuivit le comte en le priant avec une anxiété toujours croissante ; je ne sais rien, voyez-vous, je n'y ai aucune part.... A vrai dire, le jeune homme... oui, je ne peux pas le nier, m'a fait entendre qu'il épouserait volontiers ma fille ; mais je lui ai tout d'abord répondu nettement ; je lui ai dit que je ne voulais pas vous déplaire..... et que je n'aurais jamais consenti à la lui donner avant que.....

Marco qui se sentait la fièvre, ne pouvant plus con-

tenir son impatience, interrompit ce discours et demanda :

— Mais Béatrix se soumet-elle de bonne grâce à ce mariage? Et il attendit la réponse d'un air si troublé que le comte en fut tout glacé.

— Béatrix? répondit-il avec hésitation, vous me demandez si Béatrix..... Elle aurait accepté le mari que ses parens lui auraient destiné. La pauvre enfant est si simple! elle est comme une colombe, et elle n'a dans le cœur que sa mère et moi.

— Donc, demandait de nouveau Visconti, vous croyez qu'elle ne sera pas bien peinée de la rupture de ce mariage.

— Peinée! pensez! elle n'est pas fille à se tourmenter pour de telles frivolités. Je connais bien l'humeur de ma fille; je la connais, je la connais, et pour cela je ne suis pas en souci le moins du monde.

En entendant ces bienheureuses paroles Marco fut saisi d'une si grande joie, éprouva une bienveillance si subite et si forte, qu'il aurait volontiers jeté les bras autour du cou de celui qui venait de les prononcer; mais il se contint en pensant que ce qui n'était pas encore arrivé pouvait peut-être avoir lieu dans la suite, pendant son séjour en Toscane, s'il ne trouvait pas le moyen d'éloigner le jeune homme de la maison du comte del Balzo. Il jugea que le plus sûr moyen était de laisser le père de la jeune fille dans la crainte de quelque malheur inconnu qui le menaçait. Il répondit donc d'un air moins sombre qu'auparavant, mais sans montrer pourtant la sérénité de son ame :

— Si la chose en est ainsi, tant mieux pour elle et

pour vous. Il m'eût été bien pénible de vous voir aux prises avec un seigneur aussi irritable que Rusconi ; et pour mon compte aussi, je vous avoue que j'étais bien fâché de vous considérer comme un de mes..... comme un de ceux qui sont contre moi, et d'être obligé de ne pas voir de bon œil un camarade, un ami de ma première jeunesse. Prenant alors un ton de familiarité, mais de cette familiarité orgueilleuse de l'homme qui s'abaisse et qui vous élève pour se trouver un instant à votre niveau, il lui mit une main sur l'épaule, en ajoutant : — Peut-être ne saviez-vous pas que c'est moi qui ai fait la négociation du mariage entre Ottorino et la fille du seigneur de Como. Maintenant le jeune homme paraît hésiter et vouloir reculer ; mais au point où nous en sommes il y va de mon honneur. Cependant, si vous tenez bon, la chose s'achèvera, et Ottorino ne voudra pas me désobéir ; car il sait bien qu'il ne lui conviendrait pas de lutter contre moi.

— Oh ! soyez sûr, dit le comte, que rien ne sera dérangé par ma faute ; et si j'avais su auparavant comment était cette affaire, certes pour rien au monde je n'aurais permis à ce jeune homme de fréquenter ma maison ; car je tiens à vos bonnes grâces et à mon repos plus qu'à toute autre chose.

— C'est bien, tirons un voile sur le passé et n'en parlons plus ; mais dorénavant.....

— Dorénavant je vous donne ma parole qu'il ne mettra plus le pied sur le seuil de ma maison, dût le monde s'écrouler..... soyez-en sûr...

Marco eût voulu faire entendre au comte quelque

chose de ses propres intentions sur Béatrix ; mais il ne put s'y résoudre avant d'avoir interrogé le cœur de la jeune fille. Cette ame orgueilleuse et passionnée aurait préféré la perdre pour toujours à l'obtenir de l'autorité de son père sans être certain de son agrément spontané.

Ayant ainsi conduit son homme où il le voulait, il prit congé de lui, en disant : — Assez, comte ; je suis bien aise que nous nous quittions meilleurs amis que nous ne croyions l'être avant cette explication. Il lui serra la main et s'avança vers le milieu de la salle pour rejoindre un cercle de chevaliers formé autour de la beauté qui venait de paraître.

Mais le comte, sans quitter l'embrasure de la fenêtre où il avait été jusqu'alors, commença en lui-même à s'en prendre à sa femme, à sa fille, à Ottorino, qui l'avaient engagé dans ce mauvais pas.

Après avoir digéré en grande partie sa colère, après que cette grande frayeur se fut un peu dissipée, et qu'il se fut consolé en pensant qu'en résumé l'affaire était raccommodée, il se souvint de Lupo et de la grâce qu'il devait demander pour lui à Marco. De même qu'une eau trouble et agitée dépose en se calmant le limon qu'elle contient, et permet au regard d'y plonger jusqu'au fond, le comte se souvint tout à coup de Lupo, de ses parens et de sa sœur. Leurs touchantes paroles, leurs traits, leurs larmes se représentèrent à son souvenir. Il se rappela la promesse qu'il avait faite, et il en ressentit une grande compassion, un remords poignant, une pénible honte. Mais rien de tout cela ne put le faire hésiter sur le parti qu'il avait à prendre.

— Parler à Marco d'un écuyer d'Ottorino après cette mercuriale? c'est une plaisanterie, disait-il à part soi ; non, non, on ne m'y reprendra pas ; que Lupo et tous ceux qui tiennent à lui aillent au diable, quant à moi je ne veux me perdre pour personne..... On fera de grandes lamentations chez moi; Ermelinde et Béatrix crieront autant qu'elles voudront, mais *moi* je crierai plus haut qu'elles. Heureusement que je ne suis pas homme à me laisser faire la loi. Et ces idées soulevant de nouveau sa colère, il sortit du coin où il avait été si long-temps blotti, et il se montra dans la salle tout pensif et avec un air courroucé.

Béatrix, qui de sa place avait observé le long entretien de son père avec Marco, s'était imaginé qu'il parlait de Lupo, et elle attendait avec anxiété l'issue de cette conversation. Lorsque Visconti, après avoir quitté le comte, revint au milieu de la foule, elle tourna sur lui, à la dérobée, un regard timide et empressé pour lire dans ses traits le sort de son protégé ; mais n'ayant pu rien deviner, elle attendait que son père s'approchât. Après quelque temps celui-ci vint vers elle avec l'air dont nous avons parlé plus haut, et qui paraissant à la jeune fille l'indice d'une sentence défavorable, la bouleversa tout à coup.

—Eh bien! que vous a-t-il répondu? demanda-t-elle aussitôt qu'il se fut approché.

— A propos de quoi?

— Comment à propos de quoi! A propos de la grâce que vous lui avez demandée pour Lupo.

— Quelle grâce, quelle disgrâce? Moi je ne demande grâce pour personne.

— Oh ! bon Dieu ! vous a-t-il donc refusé ?

— Il ne m'a dit ni oui ni non ; et cette affaire ne doit être ni la mienne ni la tienne. As-tu compris ? Et fais attention à bien retenir ta langue entre tes dents ; car avec tes folies tu pourrais bien nous perdre tous tant que nous sommes.

— Mais n'êtes-vous plus le même que tantôt ?

— Non, je ne suis plus le même, depuis que j'ai appris des choses que j'ignorais auparavant.

— Mais enfin n'y aura-t-il pas de remède ? Faudra-t-il donc absolument qu'il meure ?

— Allons, tais-toi, te dis-je, petite étourdie, et ne va pas nous jouer quelque mauvais tour.

— Eh bien ! ce sera donc moi qui lui parlerai ; je me jetterai à ses pieds et je le prierai tant.....

— Encore des tiennes ! il ne manquerait que cela !

— Mais comment ? mais pourquoi ? mais parlez donc !

— Je t'en ai dit assez. Fais attention, tiens-toi bien sur tes gardes. Après cela le comte disparut au milieu de la foule, et la jeune fille resta si confuse qu'elle croyait rêver.

Marco, qui ne l'avait jamais perdue de vue, dès qu'il vit son père la quitter, s'approcha de sa chaise et lui demanda, après en avoir obtenu la permission de sa tante, si elle voulait lui faire l'honneur de parcourir avec lui les salons de la fête, tandis qu'il lui montrerait les chevaliers qui devaient tenir la joute. Béatrix, désireuse de se trouver avec lui pour avoir l'occasion de lui demander la grâce de Lupo, accepta, avec le bon plaisir de sa tante, la main que

Marco lui offrait galamment, et ils s'en allèrent ensemble.

— Les jouteurs doivent être douze, disait Visconti à la demoiselle en l'accompagnant dans les salles, je vais vous en montrer onze, car ils sont ici, mais le douzième vous ne l'y trouverez pas; je sais cependant que celui-là n'a pas besoin de vous être présenté, car vous le connaissez depuis long-temps, n'est-il pas vrai?

Béatrix devint toute rouge et ne dit mot.

— Je vous l'ai vue saluer avec beaucoup de grâce et de bonté, un de ces jours lorsque nous passions ensemble devant votre maison; je sais d'ailleurs qu'il a été long-temps à Limonta, et que même à présent....

— Oui, c'est vrai, je le connais, dit la jeune fille en baissant timidement les yeux, et même il a un écuyer pour qui.....

— Ne parlons pas de ses écuyers, s'il vous plaît, dit Marco en l'interrompant; parlons un peu de lui.

Dans ce moment la jeune fille, en suivant toujours son guide, entrait dans une longue chambre placée après la dernière salle de la fête. Elle se retourna et vit son père qui mettait un doigt sur la bouche, voulant lui faire entendre, par l'expression de toute sa figure, qu'elle eût à garder le silence sur ce qui concernait le pauvre Lupo. Cet incident accrut encore l'embarras et la crainte de la jeune fille, déjà assez intimidée en se trouvant seule avec cet homme dont elle avait entendu dire tant de choses; en écoutant des paroles qui recherchaient le pudique et premier secret

de son cœur ; en se voyant enfin prête à lui demander une grâce si importante. Mais rappelant alors ce courage virginal qui, dans les momens les plus difficiles, ne lui manquait jamais, elle dit d'une voix tremblante et suppliante :

— Seigneur, puis-je espérer que vous écoutiez l'humble et fervente prière que j'ai à vous adresser ?

— Ne m'avez-vous pas accepté pour votre chevalier et votre vassal ? répondit Marco, et est-ce là le langage que vous devez tenir avec moi ? Vous n'avez pas de prière à m'adresser, mais plutôt des ordres à me donner.

Ils se turent pendant quelques instans, et ayant traversé, dans cet intervalle, trois ou quatre petites chambres, ils se trouvèrent dans une pièce écartée, hors de la vue de tous ceux qui étaient à la fête. La jeune fille tout absorbée par l'idée de ce qu'elle allait demander à Visconti, Visconti transporté par la passion qui l'aveuglait, tous deux étaient trop éloignés de penser à ce qu'il pouvait y avoir d'étrange, d'inconvenant à s'écarter ainsi du reste de la société, et l'on peut dire que ni l'un ni l'autre ne s'en étaient aperçus.

Lorsque Béatrix se trouva dans cette chambre solitaire, elle regarda autour d'elle, et fut d'abord un peu troublée ; mais tombant aussitôt à genoux devant celui qui l'y avait conduite, elle dit en sanglotant : — Une parole de vous peut le sauver ; ayez compassion d'une famille désolée. Oh ! si je pouvais pleurer comme pleurait tout à l'heure son malheureux père ; si le Seigneur mettait dans ma bouche ses paroles, je suis sûre que vous ne pourriez pas me la refuser.

Elle parlait de cette manière, croyant que son père avait tenu sa parole en informant Visconti de tout; mais celui-ci ne savait rien, et s'entendant supplier avec tant de passion, il n'en devinait pas la raison et il en fut d'abord étonné. Mais bientôt il fut pris de pitié, d'amour, de confusion, en voyant à ses genoux, dans cette humble attitude, la reine de ses pensées. Oubliant tout, il s'inclina pour la relever et lui dit dans la plus grande agitation : — Que faites-vous? Non, absolument non; allons, levez-vous. Vous prosterner ainsi devant un être humain? vous, Béatrix? Mais elle ne quittait pas cette position et elle continuait à le prier en joignant les mains et en levant vers lui des yeux tout en larmes. Visconti, en la voyant dans cette attitude, crut avoir devant les yeux la mère de la jeune fille, lorsque plusieurs années auparavant, la nuit qu'il avait voulu l'enlever de la maison paternelle, elle s'était aussi jetée à ses genoux et l'avait ainsi supplié. Il se sentit transporté hors de lui-même, releva de force la belle suppliante, la fit asseoir, et pendant que celle-ci se couvrait la figure de ses deux mains, pleurait amèrement d'angoisse, de honte et de frayeur, tellement qu'on voyait les larmes couler à travers ses doigts et sur ses blanches mains, Marco sans oser approcher d'elle la pressa en ces termes : — Oh! dites-moi ce que vous souhaitez, et je vous jure par le salut de mon ame que je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour vous satisfaire; tout, quand même je devrais y perdre ma fortune, ma vie et mon honneur. Dites-le-moi donc, tirez-moi de ce tourment, qui est-ce que je puis sauver?.....

— Lupo, répondit en sanglotant la jeune fille.

— Qui ? ce vassal du monastère de Saint-Ambroise, qui a été condamné à perdre la tête ?

— Oui, il est le fils du fauconnier de mon père et frère d'une de mes suivantes.... Et si vous les aviez vus !.....

— Allons, ne pleurez plus ; Lupo sera sauvé ; c'est à vous que je le donne..... Puissé-je de même racheter de mon sang une de vos larmes !... Allons, Ermelinde,... Ermelinde ! vous me feriez perdre la tête ; Béatrix, ne pleurez plus, Lupo ne mourra pas.

— Vous dites qu'il ne mourra pas ?

— Oui, je vous le jure sur mon ame.

A ces mots la jeune fille se leva précipitamment, et, s'élançant vers Marco, elle allait se prosterner encore devant lui pour le remercier, mais elle ne le put pas. Visconti la saisissant par la taille la retint avec force ; et elle toute confuse, émue, épuisée de contentement, se laissa tomber dans ses bras. Marco sentait trembler sur lui ce précieux fardeau ; il sentait couler sur sa main les larmes de consolation de la belle vierge ; et le sein voilé de Béatrix palpitait contre sa poitrine agitée. Ravi, hors de lui-même, il se pencha sur elle et déposa un baiser sur cette tête blonde. Béatrix s'aperçut de ce baiser ; mais elle n'en fut pas plus effrayée qu'elle ne l'aurait été d'un baiser de son père ; elle se leva tranquillement, et dans ses yeux encore tout rouges et baignés de pleurs, sur son visage encore troublé, on discernait le sourire de cette joie inattendue. C'est ainsi qu'après la pluie le soleil se montre plus beau et plus brillant, d'une lumière plus douce, au milieu

des nuages épars sur un ciel vaporeux de printemps.

Le héros était au pouvoir d'une jeune fille. Marco s'approcha d'une petite table et il écrivit debout quelques phrases à l'abbé de Saint-Ambroise, dans des termes confus de prière, d'ordre, de menace; il lui disait de rendre aussitôt à la liberté ce Lupo dont ils avaient parlé quelques jours auparavant. Il ferma la lettre avec un ruban de soie sur lequel il mit son cachet, il y écrivit l'adresse, et la donnant à Béatrix, il dit : — Faites-la tenir à l'abbé de Saint-Ambroise, et Lupo vous sera rendu.

— Le Seigneur vous tiendra compte de ce sang innocent que vous avez épargné, dit la jeune fille, de tant de larmes que vous essuyez. Toute sa famille priera pour vous toujours, toujours. Et elle s'acheminait vers la porte pour s'en aller.

— Béatrix, dit Marco en lui faisant signe de s'arrêter, je vous demande un instant. Vous avez le temps jusqu'à demain de faire parvenir cette lettre..... Écoutez-moi, cette nuit je pars pour un long voyage..... mais le souvenir de cet instant..... mais votre souvenir..... Béatrix..... croyez-le, sera toujours dans mon cœur.

— Oh ! et moi aussi je n'oublierai jamais la grâce que vous m'avez faite. Moi aussi je prierai pour vous..... Je ne comprends pas maintenant pourquoi j'étais si effrayée de paraître devant vous !..... Ma mère me le disait bien que vous aviez le cœur bon et généreux.

— Votre mère peut-elle donc ne pas me haïr ? m'a-t-elle donc pardonné ?... Et vous, Béatrix, me pardonnez-vous aussi ?.... pouvez-vous ne pas me haïr ?

— Moi ? que dites-vous?.... ma reconnaissance, mon respect.....

— Ce n'est pas assez, et ce n'est pas là ce que je veux de vous, s'écria Visconti en prenant une des mains de Béatrix entre ses mains tremblantes. A quoi bon dissimuler plus long-temps ? Sachez, Béatrix, que du moment où je vous ai vue..... ma destinée a été irrévocablement fixée. Et moi aussi j'attends avec anxiété de votre bouche un mot de vie ou de mort.

La jeune fille tremblait comme une feuille, et faisait des efforts pour se dégager de ses mains. Mais, Visconti s'interrompant tout à coup comme s'il avait été saisi par une nouvelle idée qui se fût présentée dans ce moment à son esprit, ouvrit ses mains de sorte que Béatrix put retirer la sienne, et, le visage changé, après un moment de silence, il l'interrogea d'une voix sévère.

— Dites-moi, ce Lupo n'est-il pas écuyer de quelqu'un que vous m'avez nommé tout à l'heure?

— Oui, il est un de ses écuyers.

— Un de ses écuyers? de qui?

— De ses écuyers..... de votre cousin..... de ce chevalier..... répondit la jeune fille qui n'osait pas prononcer son nom.

— Dites donc de qui..... lui demanda-t-il fièrement.

— D'Ottorino, répondit Béatrix en devenant tout d'un coup rouge comme le feu.

— Maintenant, répondez-moi comme vous répondriez à votre confesseur au moment de la mort, poursuivit Marco d'une voix sombre et tremblante, est-ce

pour plaire à cet homme que vous êtes venue me demander la grâce de Lupo?

— C'était mon père qui devait vous en parler.

— Ce n'est pas cela que je demande; dites-moi donc, sur votre ame, si c'est lui qui vous a engagée à cette démarche.

— Oui, lui aussi a prié mon père; car, étant en disgrâce auprès de vous, il n'osait pas.....

— Ah! vous savez tous ses secrets!.... Et quand l'avez-vous vu?

— Peu d'instans avant d'entrer dans votre maison.

— Et vous le voyez tous les jours, n'est-ce pas?..... Et la promesse..... la promesse que vous lui avez faite..... dites-moi,.... venait-elle du cœur?.... Vous êtes éprise de lui, dites..... dites-le, au nom de Dieu!

Béatrix, tout effrayée, gardait le silence.

— Ainsi donc vous ne le niez pas!

— Non, je ne le nie pas, dit la jeune fille d'une voix faible; il doit être mon époux.

— Mort et perdition! s'écria Marco d'une voix frémissante et comprimée, et arrachant en même temps des mains de Béatrix la lettre, il s'élança furieux contre elle comme s'il avait voulu la déchirer en morceaux. La malheureuse sentit ses genoux fléchir, sa vue s'obscurcir, et elle tomba évanouie sur le plancher.

Visconti demeura quelques instans à la contempler d'un regard sombre et enflammé. Sa main se porta involontairement sur son poignard; mais il la retira aussitôt. Il mit la lettre dans la ceinture de la jeune fille évanouie, puis il sortit précipitamment et descendit par un escalier dérobé dans une petite cour intérieure.

éprouvant alors un besoin violent, une fureur de se mouvoir, de s'agiter, de respirer librement, il s'élança sur un cheval qui avait été préparé pour son départ qui devait avoir lieu cette nuit même, et il le poussa sur le premier chemin qui s'offrit devant lui. A peine un seul de ses écuyers parmi tous ceux qui devaient l'accompagner eut-il le temps de se mettre sur ses traces, et de le suivre de loin sans pouvoir jamais le rejoindre. Telle était la trempe de cette ame. Le premier mouvement de la passion était irrésistible, le présent lui ôtait tout sentiment du passé et de l'avenir, et l'absorbait entièrement.

Il partit comme s'il avait fui devant un ennemi qui le harcelât; il portait en croupe, il avait sur le dos cet ennemi qui ne lui laissait ni paix ni repos.

Dans la violence de la course, et au milieu des ténèbres, sentant souffler sur sa figure le vent froid de la nuit, il lui semblait éprouver quelque soulagement. Il galopait comme un frénétique, n'entendant autour de lui que le piétinement de son cheval et le sifflement de l'air qu'il fendait impétueusement, et qui agitait sur son front ses cheveux baignés de sueur.

Le généreux coursier, la bride abattue et les flancs ensanglantés, s'élançait avec furie, dévorant le chemin sans le voir, et ayant perdu toute route battue, il courait à travers des champs cultivés, des landes, des bois, sautait sur des broussailles, des buissons et des fossés, au risque de se casser le cou contre le tronc de quelque arbre ou de tomber dans un fossé ou dans une mare. Le chevalier, qui, dans la rapidité de cette course, dans l'impétuosité forcée des sursauts et des

secousses, sentait pour ainsi dire que les impression extérieures adoucissaient le sens douloureux de la vi intérieure, ne cessait de l'exciter de sa voix et avec se éperons, qu'il lui tenait cruellement plantés dans l chair ; et, son esprit s'égarant dans une espèce d'ivress fantastique, il souhaitait avec une sorte de volupté d s'ensevelir sous terre, de disparaître pour toujours d monde.

Il continua à galoper jusqu'à ce qu'il s'aperçût qu'i était seul. L'écuyer n'avait pas pu le suivre dans s course folle et effrénée. Il sentit son pauvre animal qu haletait sous lui en gémissant, épuisé, fatigué, il l vit à la lumière du crépuscule tout couvert d'écume, tout fumant et ensanglanté, exhaler de ses narines ouvertes un souffle épais et embrasé, il retira les rêne et s'arrêta dans une lande vaste et abandonnée où il se trouvait dans le moment. Il leva les yeux vers le soleil qui commençait à poindre, et il s'irrita contre la lumière du jour qui allait l'exposer à la vue des hommes et à son propre regard. L'obscurité de la nuit était plus conforme à sa douleur. Son ame la parcourait dans toute son étendue, elle l'occupait tout entière et en recevait le sentiment mystérieux de l'infini et de l'éternité dans les tourbillons desquels elle se perdait.

Mais lorsque le jour parut, lorsque son ame se replia sur elle-même, il se sentit retomber dans la vie, et la réalité circonscrite et inexorable des choses se représenta à lui ; mais une pensée vint mitiger cette aridité douloureuse et ranimer son courage. Il songea qu'il lui restait encore quelque chose à faire, qu'il pouvait se venger.

Il excita de la voix son cheval et s'achemina tout doucement vers un clocher qu'il voyait de loin dépasser le sommet d'un bois. Plus il allait, plus il croyait reconnaître ces lieux. En tournant un sentier ombragé de deux rangs de saules, il rencontra une jeune villageoise qui, une houlette à la main, chassait devant elle sa vache, et chantait gaîment. Il lui demanda si le village qu'on voyait était Rosate, mais la jeune fille effrayée fit un cri et se mit à fuir à travers les champs en pleurant. Marco laissa tomber sa tête sur sa poitrine et continua son chemin jusqu'à ce que, à travers les arbres, il découvrît les tours du château de Rosate, qui, comme nous le savons, était un de ses fiefs. Il vit flotter le pennon carré qui était le signe distinctif des chevaliers bannerets; il vit le casque avec le serpent arboré sur le sommet de la plus haute tour, et arrivé sur la crête du fossé qui entourait les murs crénelés, il frappa trois fois avec la garde de son épée le pommeau ferré de son arçon. L'on baissa le pont-levis et il passa.

En entrant dans la seconde cour il rencontra le châtelain qui courut pour lui tenir l'étrier. C'était Pelagrua, ce procureur du monastère de Saint-Ambroise, qui avait été chassé de Limonta, et que Marco, comme on l'a déjà dit, avait placé là et nommé ensuite son châtelain. Pelagrua n'eut pas le temps de remplir l'office pour lequel il était accouru, car Marco, s'élançant à terre d'un seul saut, lui avait laissé dans les mains les rênes de son cheval en lui ordonnant de tenir son arrivée secrète.

Au trouble de son visage, au désordre de toute sa

personne, à l'état pitoyable de son cheval, le rusé châtelain conçut d'étranges soupçons, mais qui étaient à mille lieues de la vérité.

XV.

Lorsque Béatrix reprit ses sens elle se trouva couchée sur un lit dans une chambre inconnue, et elle demanda à une femme qui se tenait auprès d'elle où était son père. Mais l'ayant dans ce moment même aperçu de l'autre côté du lit d'où il la regardait, elle se mit sur son séant, puis se levant debout et serrant un de ses bras : — Sortons d'ici, lui disait-elle, sortons, sortons sur-le-champ.

Dès qu'ils furent dans la rue le comte lui demanda l'explication de toute cette affaire, mais elle hâtait le pas sans lui répondre, pressée d'arriver à la maison où il lui paraissait seulement qu'elle serait en sûreté. Un instant après, se rappelant la lettre de Marco, elle la trouva à sa ceinture, et l'en ayant tirée elle disait à son père en la lui montrant : — Voici, la voici ?

— Quoi donc ?

— La grâce de Lupo. Une lettre écrite par Marco à l'abbé de Saint-Ambroise.

— Comment donc, je ne comprends pas..... S'il t'a accordé ce que tu lui as demandé!..... N'aurais-tu pas fait une étourderie plus grave? Le nom d'Ottorino te serait-il sorti de la bouche?

— C'est lui-même qui m'en a parlé.

— Et toi, que lui as-tu répondu? comment t'es-tu comportée?..... Allons, parle, délie donc ta langue.

— Ah! laissez-moi, laissez-moi tranquille, je dirai tout à ma mère.....

— Voilà donc où aboutissent tous vos mystères? En tout cas, rappelle-toi ce que je te dis; tu ne dois plus revoir Ottorino, as-tu compris? tu ne dois plus le revoir.

Béatrix respirait à peine, et était trop bouleversée pour pouvoir bien comprendre la portée de ces paroles; elle n'avait pas dans ce moment assez de force pour s'en affliger.

Pendant tout le chemin le comte ne fit que gronder et s'impatienter; arrivé à la porte de la maison, il dit à sa fille: — Donne-moi ce papier. Elle obéit et ils entrèrent.

Ils trouvèrent les parens de Lupo, Ermelinde, Ottorino et la famille qui les attendaient. A peine parurent-ils dans le vestibule que tous accoururent au devant d'eux avec des flambeaux allumés. Mais en voyant la figure pâle de Béatrix et celle de son père, ils eurent tous la même idée; ils crurent que la vie du pauvre Lupo était désespérée, et ils poussèrent une exclamation de douleur.

Le comte, ayant quitté sa fille, qui se jeta dans les bras de sa mère, fit signe à Ottorino de le suivre, et lorsqu'ils furent dans un petit salon au rez-de-chaussée, il lui dit en lui remettant la lettre de Marco : — Voilà la grâce de votre écuyer ; allez, et que Dieu vous accompagne tous les deux ; mais comptez que ni l'un ni l'autre vous ne devez plus revoir ma maison. Cela dit, il fit un tour sur lui-même et courut se renfermer dans son appartement.

Ottorino regarda ce papier, reconnut l'écriture et le cachet de Marco, et la joie subite qu'il ressentit de la délivrance de son fidèle écuyer éteignit d'abord en lui le sentiment de l'étrange et cruelle défense qu'il venait de recevoir.

Il courut dans une salle où tout le monde s'était réuni, et levant en l'air la main dans laquelle il tenait la lettre de Visconti : — Grâce ! grâce ! s'écria-t-il, voici la lettre de Marco. Tous accoururent vers lui pour voir, pour toucher ce bienheureux papier. On criait, on pleurait, on s'embrassait les uns les autres. Le père de Lupo voulait avoir cet écrit dans les mains ; et le baisant, le mouillant de ses larmes, il le montrait tour à tour à sa femme, à Lauretta et à son autre fils.

— Vite à cheval, s'écria Ottorino, le temps presse. On apprêta aussitôt deux coursiers, l'un pour lui, l'autre pour le fauconnier qui voulut l'accompagner, et ils prirent au galop le chemin de Chiaravalle.

— Donne-moi cette lettre, dit le chevalier à Ambroise, donne-la-moi, je la garderai.

— Oh ! laissez-la-moi, répondit celui-ci avec in-

stance, voyez, je l'ai mise sur ma poitrine; si je ne la sentais pas, si je ne tenais pas ma main sur elle, il me semblerait n'avoir plus mon cœur.

Pendant tout le chemin ils ne firent que parler de Lupo.

Cependant celui-ci se promenait dans une chambre au rez-de-chaussée d'une des tours de l'abbaye de Chiaravalle, dans laquelle était une mauvaise table de noyer, une lampe allumée, un crucifix de bois suspendu à la muraille et un prie-dieu devant le crucifix. Quatre soldats faisaient sentinelle à la porte, un cinquième était dans la chambre avec le prisonnier. Ce cinquième était Vinciguerra, un de ceux que Bellebuono avait pris avec lui dans la dernière expédition de Limonta que nous avons racontée.

La démarche du condamné était ferme, et son air assuré; il parlait précisément avec Vinciguerra de l'événement pour lequel il se trouvait dans la petite chapelle.

— Lorsque je pense à la manière dont ce scélérat de vilain s'est moqué de nous, disait Vinciguerra, je n'en reviens pas!

— Holà, répondit Lupo, ne sois pas si prodigue de ce qui t'appartient.

— Que veux-tu dire?

— Je veux dire que pour que nous restions bons amis il ne faut pas mal parler devant moi de ces braves gens.

— Oh! vous voilà bien vous autres, vous êtes tous les mêmes, et pour vous soutenir les uns les autres je ne sais de quoi vous ne seriez pas capables. Tu es montagnard, et cela suffit.

— Certes, oui, et je m'en vante. Il vaut mieux être épervier de rocher que canard de marais.

— Oui, oui, tu es de Limonta et moi de Chiaravalle; mais enfin tu n'es pas plus que moi, nous sommes tous les deux vassaux du monastère; et il n'y a pas de quoi être si fier.

— Vassal du monastère, oui, pour mes péchés; mais moi je ne les ai jamais servis ces gens-là. La belle chose, n'est-ce pas, que d'être commandé par un homme qui a le goupillon à la main et la tonsure sur la tête? C'est vraiment enviable!

— Crois-tu donc, répondit Vinciguerra, que j'engraisse avec le salaire qu'on me donne? Te souviens-tu du temps où nous avons combattu ensemble sous Marco Visconti?

— Vive Marco! s'écria Lupo saisi par ce nom qui faisait palpiter le cœur de tout soldat lombard. Voilà un homme; il est toujours des premiers à se mettre en avant et à faire merveille de sa propre personne. De plus, il est affable, doux, ami des soldats; lorsqu'il a de l'argent il en donne à chacun, et si l'on doit pâtir, on pâtit tous ensemble; ce n'est pas comme avec tes..... qui, lorsqu'ils sont rassasiés et bien gorgés, vous crient du réfectoire: En avant! en avant!..... Oui, n'est-ce pas? pour qu'ils puissent mieux s'engraisser! Et puis les beaux exploits! comme le dernier de Limonta. Des gens armés qui tombent la nuit par trahison sur de pauvres diables sans défense: est-ce là le métier d'un soldat?

— Tu as bien raison.

— Au reste, vois-tu, si j'étais arrivé à temps pour

les réunir, je puis bien te dire que l'affaire se serait passée autrement et aurait pu vous coûter cher. Mais je ne veux pas y penser, car cela me tourmente trop.

— Pauvre Lupo ! nous avons été toujours amis, nous avons été compagnons d'armes, et vois ce que je suis obligé de faire maintenant.....

— Tu fais ton métier.

— Oui, mais crois bien qu'être obligé de te garder ici et savoir où je dois te conduire..... crois bien que je ne puis m'y faire.

— Allons, allons, avale cela avec un verre de vin, dit le condamné; et prenant lui-même un grand flacon, il en versa deux verres, en prit un, présenta l'autre à son camarade, et dit : — A la santé de Marco.

— Cela n'est pas de contrebande, répondit la sentinelle, car Marco est bon ami du monastère et il est cousin de l'abbé, ainsi je puis accepter l'invitation et te faire une bonne raison : — A la santé de Marco et à la tienne.

Cela dit, ils vidèrent tous les deux leur verre d'un seul trait.

— As-tu aussi porté ma santé ? reprit le Limontin aussitôt qu'il eut bu, tu as voulu dire à la santé de mon ame, n'est-ce pas ? car celle du corps au point où je me trouve est hors de question. Qu'y faire ? Vois-tu, ajouta-t-il en regardant par une des petites fenêtres, le ciel commence à blanchir, et bientôt..... N'est-ce pas une heure après le lever du soleil ?

— Pauvre malheureux ! Oui, une heure après le lever du soleil.

— Écoute, dit encore Lupo, ne sommes-nous pas

soldats pour nous faire tuer s'il le faut? Ainsi donc mourir d'un coup de hache qui nous fende le crâne comme on fend une pomme, ou d'un coup de lance qui nous perce d'outre en outre comme une grenouille, ou... Bref, quand on meurt en faisant son devoir, ça revient au même; et moi je meurs pour avoir rempli le mien..... Et cependant ce n'est pas tout-à-fait la même chose, et quoique je tâche d'adoucir ma pilule, elle me paraît toujours un peu amère, car finir ainsi ses jours sur trois morceaux de bois, garrotté comme un malfaiteur, devant toute la canaille qui accourt pour vous voir comme elle accourrait pour voir un assassin, ce n'est pas la même chose que de mourir sur le champ de bataille en enfourchant les arçons de son bon cheval, frappant des coups désespérés à droite et à gauche; la musique des trompettes dans les oreilles et l'espérance de la victoire dans le cœur.

—C'est ce que je voulais dire, répondit le garde; du reste quant à mourir, mourir aujourd'hui, mourir demain, qu'est-ce que cela fait?

— Et cependant crois-tu que si je pouvais m'en passer, ajoutait Lupo, je ne le ferais pas et de bien bon cœur? Mais puisqu'il faut boire ce calice, prenons patience, résignons-nous et faisons bonne mine à la mort que Dieu nous envoie.

Vinciguerra poussa un soupir, remplit une autre fois les deux verres, vida le sien et puis d'un signe de la main il invita Lupo à en faire autant.

—Non, non, répondit le condamné, ce peu de raison que Dieu m'a donné, je veux le garder pour les momens

qui me restent et faire le dernier pas en bon chrétien, sachant bien ce que je fais.

— Écoute, veux-tu que j'appelle le père Athanase que tu viens de renvoyer tout à l'heure?....

— Non, non. Ce qu'il y avait à faire je l'ai déjà fait. A dire vrai je l'aurais gardé encore, mais il commençait à me casser la tête, à toucher certaines histoires que..... cela suffit; je lui ai dit poliment de s'en aller.

— Oh! allons donc, il aura voulu te faire penser au salut de ton ame, te réconcilier avec le Seigneur et te faire dire quelque prière; car ce sont là des choses qu'il faut bien faire lorsqu'on est sur le chemin de l'autre monde.

— Ce n'est pas cela. Tant qu'il m'a parlé en bon religieux, je l'ai écouté; mais ensuite, venant à parler de Bellebuono, il s'obstinait à dire que j'avais commis un assassinat; tandis que si je n'avais pas d'autre péché... Mais je lui ai répondu clair et net que je ferais encore de même sans le moindre scrupule de charger ma conscience.

— Oh! c'est là que je t'attendais! Certes le religieux avait raison!

— Tu es donc aussi un imbécile! mais pour te persuader, je vais te faire une comparaison.

— Je t'écoute.

— Si, disait Lupo, j'arrivais à Limonta une heure plus tôt, et si, en envoyant un faux avis à ton Bellebuono, je l'attirais, lui et tous vous autres dans le défilé d'une montagne où je me serais caché avec mes braves paysans; si en fondant sur vous, nous vous

vions tous assommés comme des rats dans une souricière, aurais-je commis un péché mortel? aurait-il fallu m'en confesser?

— Non, parce que cela aurait été un stratagème de guerre.

— Et ce que j'ai fait n'était-ce donc pas un stratagème de guerre, excepté qu'au lieu de vous assommer tous, je n'en ai assommé qu'un seul?

— Oh! quel rapport y a-t-il?

— Le rapport est exact. Et le motif, le comptes-tu pour rien? L'avoir tué pour sauver tant de pauvres gens de mon village, et notre curé qu'il voulait tourmenter et assassiner pour son plaisir!

— Mon cher, tu m'en dis là une belle : tu vas chercher le motif!..... N'es-tu donc pas soldat?

— Je le suis; mais je disais ceci pour faire une comparaison. Car ce n'était pas une guerre juste et régulière; mais c'était une bande d'assassins et de brigands qui fondait sur nous.

— Halte là! Doucement. Voyez la belle gentillesse de changer le nom aux gens, répondit Vinciguerra d'un ton brusque; je puis te dire que j'ai toujours fait le soldat et jamais le voleur ni l'assassin; et si ce n'était pas que.....

Mais Lupo, se mettant à rire : — Allons donc, lui dit-il, voudrais-tu t'en prendre à moi? à quelqu'un qui dans une demi-heure sera dans l'autre monde? Tu aurais trouvé ton homme, ma foi! un homme à l'agonie!

— Que vas-tu chercher maintenant? répondit le soldat tout troublé par ces paroles et par le sang-froid

avec lequel Lupo les prononçait, tu le sais bien qu'avec toi..... Et puis nous avons été toujours amis; mais tu sens qu'il y a certains mots qu'on ne peut pas supporter.

— Ne comprends-tu donc pas que je l'ai dit pour faire une comparaison?

— Si tu l'as dit pour faire une comparaison, il n'y a pas de mal.

— Je veux que nous nous quittions amis, dit encore Lupo en lui tendant la main.

— Sans doute, ami de tout mon cœur, répondit l'autre en la lui serrant affectueusement; et il ajouta aussitôt :

— Je serre la main d'un brave soldat et d'un bon camarade. Ensuite il tourna son visage de l'autre côté pour cacher l'émotion qui se peignait sur ses traits. Il se versa un autre verre de vin, le vida, et, levant une main comme s'il avait voulu se nettoyer la bouche et les moustaches, il la fit passer deux ou trois fois sur ses yeux.

Cependant, au milieu du silence qui régnait dans cette mauvaise chambre, on entendit retentir les coups lugubres d'une cloche. Lupo parut un instant saisi; mais, se remettant aussitôt : — Je vois, dit-il, que je n'ai pas de temps à perdre. Écoute, Vinciguerra, j'ai une chose à te dire : je voulais en prier le confesseur, mais il m'a mis trop en colère..... Et puis je préfère donner cette commission à un ami qui me connaît depuis long-temps et qui sait qu'après tout nous sommes tous des hommes..... Car si ces gens voyaient un soldat..... ils pourraient croire que c'est

la peur de la mort..... Écoute donc, je vais m'expliquer en peu de mots. La première fois que tu iras à Milan, fais-toi indiquer la maison du comte del Balzo à la Brera del Guercio : là tu trouveras ma famille, mon père, ma mère. Mais, en proférant ces mots sacrés, Lupo se sentit déchirer le cœur, fit un tour dans la chambre; puis, revenant auprès de Vinciguerra : — Le feras-tu ? lui demanda-t-il.

— Que le Seigneur m'accorde du bonheur dans cette vie et du repos dans l'autre, comme je te promets de remplir toutes tes volontés, répondit le soldat.

Alors Lupo prit une chaîne qu'il portait au cou, et, la lui remettant, il ajouta : — Tu leur diras de la porter en mémoire de moi. Et tu diras à ma sœur de regarder dans l'armoire de la chambre qui est près de la fauconnerie : elle y trouvera une petite boîte en bois renfermant un anneau d'or qui est le reste du butin que je fis en Toscane. Je le gardais pour le lui donner lorsqu'elle serait fiancée. Dis-lui de le garder pour l'amour de moi.

— Écoute, dit Vinciguerra, je ne suis pas riche; mais, Dieu merci! j'ai mis de côté quelques sous qui sont là, vois-tu ? Et, tirant de sa poche une poignée de grosses et de petites monnaies, que veux-tu que j'en fasse, moi ? Épargne-moi la peine de m'enivrer une demi-douzaine de fois, et fais une œuvre de miséricorde en les acceptant; je les porterai à ton père; il en aura probablement besoin : de toute manière, cet argent lui sera certes plus utile qu'il ne peut jamais me l'être à moi-même.

— Non, non, je te suis obligé.

— Allons, fais-moi cette faveur, donne-moi *cette* consolation. Je te jure que j'ai plus de plaisir à donner maintenant ce peu d'argent pour l'amour de toi, *que* je n'en aurais eu à toucher véritablement la part de butin qui m'avait été promise à Limonta par ton..... par cet homme. J'ai été aussi une fois sur le point d'aller à l'autre monde, et je sais combien dans ces momens-là tous ceux de notre maison, notre père et notre mère surtout, nous deviennent chers, combien on regrette les peines qu'on a tous plus ou moins données à ses parens, et je me rappelle le grand chagrin que je ressentis alors ne n'avoir rien sur moi à leur envoyer pour qu'ils gardassent mon souvenir.

Lupo lui mit une main sur l'épaule, et lui dit : — Je sais que tu m'offres cet argent de bon cœur, car entre nous autres soldats, on donne et on reçoit avec la même cordialité ; mais, Dieu merci ! mes parens n'ont besoin de rien..... Et d'ailleurs j'ai aussi de l'argent que je pourrais leur envoyer si je voulais ; et en disant cela il retourna la poche de son pourpoint, et fit tomber sur la table une bonne poignée de pièces d'argent. Vous êtes soixante soldats dans votre compagnie, n'est-ce pas? demanda-t-il ensuite.

— Nous étions soixante, mais nous en avons *laissé* onze sur vos champs de Limonta, dans cette belle entreprise, de sorte que si je compte bien, nous ne devrions être maintenant que quarante-neuf.

Lupo leva la tête, un sourire de satisfaction brilla sur sa figure en entendant rappeler le fait glorieux de ses chers compatriotes. — Eh bien, poursuivit-il, ceux qui restent voudront bien porter un toast au condamné?

— Et même deux, répondit Vinciguerra ; mais, moi, je ne boirai pas de ce vin-là ; je veux que ma part d'argent serve à faire prier pour ton ame.

— Mais pas par les moines de Saint-Ambroise, répliqua Lupo ; prends-y bien garde, car je veux que rien ne m'arrive à l'autre monde de la part de ces poltrons de schismatiques. Oh ! à propos, j'oubliais une chose : j'ai aussi un frère avec lequel, à la vérité, je n'étais pas trop d'accord ; nous nous entendions peu, mais au moment de mourir il ne faut pas que je le laisse tout-à-fait de côté, ne fût-ce que pour l'amour de ma mère, qui lui porte toute sa tendresse. Il faut que je lui envoie aussi quelque chose : j'ai là un petit crucifix d'argent que je voulais te laisser pour mon souvenir, mais je ne saurais.....

— Ton frère ? dit Vinciguerra, bien, voilà tout arrangé ; je prends ton petit crucifix, et je te donne cette relique pour la lui envoyer, la vois-tu ? et il la lui montrait en ouvrant son pourpoint ; c'est un morceau de la colonne de saint Siméon le Stylite ; je l'ai enlevée de mes mains à un pélerin qui venait de la Terre-Sainte, et que j'ai dévalisé une nuit dans la Romagne.

— Très bien, dit Lupo, j'accepte l'échange, et tu la lui porteras, comme je te l'ai dit, en mon nom : tiens donc. Otant alors de sa poitrine le Christ d'argent, il le lui remit, et, lui jetant en même temps les bras au cou, il lui donna et reçut de lui le baiser d'adieu.

— Maintenant que j'ai tout arrangé ici-bas, dit encore le Limontin, il est temps que je ne pense plus qu'au salut de mon ame, et il alla vers le crucifix qui pendait à la muraille, s'agenouilla devant lui et se mit à prier.

Vinciguerra, pour ne pas le déranger, se retira vers la porte, où il répéta aux quatre autres soldats qui étaient de garde, toutes les paroles du condamné, et leur montrant l'argent qu'il avait reçu de lui pour distribuer à la compagnie, il ajouta : — Quant à moi, je le lui ai déjà dit, je convertirai ma part en prières que je ferai dire pour le salut de son ame. — Ajoutes-y ma part aussi ; et la mienne, et la mienne, dirent-ils tous l'un après l'autre. Ils attendirent ensuite en silence le douloureux moment où ils devaient conduire cet infortuné à la potence ; car tous regrettaient de voir ainsi mourir un jeune soldat, beau et brave comme était Lupo. Lorsqu'ils échangeaient de temps en temps quelques mots, ils le faisaient toujours à voix basse, égard, à la vérité, de peu d'importance, mais remarquable pourtant chez ces gens grossiers uniquement habitués à souffrir et à faire souffrir autrui.

La cour du palais du monastère, le portique qui l'entourait et par lequel on entrait dans la chambre de Lupo, étaient encombrés de curieux, gens désœuvrés qui, ainsi que cela arrive toujours et partout, accoururent pour voir le dernier supplice d'un homme. Ils venaient comme à une fête, ils montraient une espèce de joie sauvage, probablement causée par ce plaisir secret que chacun ressent, sans pouvoir s'en rendre raison, en contemplant la nature humaine dans ses plus fortes et ses plus rudes épreuves, en exerçant l'ame à la terreur et à la pitié, en s'étudiant soi-même, dans autrui, en considérant enfin le mystère de la vie et le mystère de la mort.

L'heure à laquelle on devait conduire le condamné

au supplice était déjà passée, et l'avide populace commençait à murmurer de ce retard. Vinciguerra, qui s'indignait de cette stupide et farouche impatience, s'en vengeait en frappant du manche de sa lance sur les bras et les épaules des plus audacieux, sous prétexte de tenir la foule éloignée de la porte.

On entendit enfin un bruit qui se prolongeait et plusieurs voix qui répétaient : — Ils viennent ! ils viennent ! Le peuple commençait à se heurter, à se coudoyer, à se dresser sur la pointe des pieds, se tournant vers la porte qui conduisait de la cour dans la rue. Vinciguerra courut aussitôt dans la chambre pour remplir la tâche qui lui avait été imposée, et Lupo, frappé par le bruit de ses pas qui retentit tout près de lui, se leva, fit le signe de la croix, et lui dit d'un air serein : — Est-il temps ?

Dans ce moment la porte s'ouvrit, deux des gardes qui étaient en sentinelle s'avancèrent précédant un moine qui tenait un papier à la main. Lupo regarda par dessus l'épaule de celui-ci, et, s'apercevant qu'il était suivi par un autre homme, soupçonnant qui ce pouvait être, il baissa subitement les yeux avec un frisson involontaire. Mais il se sent tout à coup serré à travers le corps. Il regarde, il est dans les bras de son père, qui, le pressant contre sa poitrine, ne pouvait ni pleurer ni parler.

— Vous avez mal fait de venir me voir dans ce dernier moment, dit Lupo aussitôt que l'émotion lui permit de parler ; je ne pensais plus qu'à la vie éternelle et au Seigneur, vous avez mal fait et pour vous et pour moi.

Ambroise, ne pouvant parler, continuait de lui faire des signes négatifs de la tête et des mains. A la fin, après un long effort, il prononça en sanglotant ces paroles : — Non, tu ne mourras pas.

— Oh ! oui, je mourrai, répondit le fils, et j'en suis fâché pour vous autres ; du reste, j'avais arrangé toutes mes affaires.

Pendant que le fauconnier l'embrassait toujours plus étroitement et continuait en secouant la tête à lui faire signe que non, que non, que non, le moine s'avança et dit à Lupo : — Votre père dit vrai, l'abbé vous a fait grâce.

— Grâce ! grâce ! s'écrièrent alors les gardes dans la petite salle. — Grâce ! dirent les sentinelles qui étaient restées à la porte ; et ce cri fut répété de proche en proche sous le portique, dans la cour et dans les rues voisines du palais par la foule qui se pressait sur tous les points.

— Sachez-en gré à la clémence de l'abbé, dit le moine au condamné.

— Nous sommes venus, Ottorino et moi, dit le fauconnier avec une lettre de Marco Visconti à l'abbé pour lui demander ta grâce.

— Une lettre de Marco, dit Lupo, vive Marco ! Et la vie lui paraissait encore plus précieuse depuis qu'il la tenait de ce seigneur. — Vive Marco ! s'écrièrent aussi les sentinelles. — Vive Marco ! vive Marco ! s'écria-t-on de toutes parts.

Cependant mille bruits divers circulaient dans la foule. — Qu'est-ce qu'il y a ? qu'est-il arrivé ? — C'est Marco Visconti qui est venu en personne pour déli-

vrer le condamné qui est son parent.—C'est cet autre chevalier qui a apporté la lettre de Visconti, qui est son parent. — Non, c'est lui-même en personne, et ici, hors du village, il y a bon nombre de soldats de ses fiefs, et l'abbé a été obligé de se soumettre à ce qu'il a voulu. — Je vous dis que Marco a envoyé une lettre comme quoi il doit mettre le prisonnier en liberté. — Ce n'est pas vrai. — Mais si, c'est le père Bonaventure qui vient de me le dire. — Mais cela ne peut pas être! — Mais voulez-vous me l'apprendre, à moi !

Tous ces discours et d'autres semblables se changèrent en une exclamation générale lorsqu'on vit le gracié sortir de la petite salle donnant le bras à son père que la joie rendait comme stupide. Le tressaillement qui se manifesta en ce moment dans toute la foule aurait fait honneur à la bonté de l'assemblée la plus humaine de nos temps policés.

Pourtant c'étaient les mêmes personnes accourues un instant auparavant pour voir mourir le pauvre condamné, et murmurant à cause du retard qu'on mettait à l'exécution ! Que voulez-vous? Ce n'est pas qu'elles eussent véritablement du plaisir à voir pendre le pauvre Lupo; car elles ne savaient seulement pas qui il était, ni ce qu'il avait fait pour mériter une telle fin. Elles voulaient, que sais-je? elles voulaient être émues, secouées par quelque chose de fort, d'extraordinaire, et leur but venait d'être rempli d'une autre manière.

A travers la foule que les gardes contenaient à peine, Lupo et son père arrivèrent sur la place de Chiara-

valle. Ils trouvèrent devant l'église Ottorino et auprès de lui quelques paysans qui tenaient les rênes de trois chevaux. Le jeune chevalier jeta les bras au cou de son fidèle écuyer, et des applaudissemens, des battemens de mains éclatèrent de tous côtés. Dans un instant ils furent tous trois en selle.

—Ne venez-vous pas remercier l'abbé? dit le moine à Lupo. Celui-ci regarda son seigneur en face, et l'ayant vu faire certain mouvement et hausser en même temps les épaules, comme s'il avait voulu dire : N'y fais pas attention, il répondit :— Pour le moment je suis trop pressé.

Vinciguerra, qui avait accompagné Lupo jusque-là, lui mit au cou la petite chaîne d'argent, et sortant aussi de sa poche l'argent qu'il devait distribuer à la compagnie :— Prends, lui dit-il, cela t'appartient.

— L'argent, garde-le, lui répondit le Limontin, et vous boirez ensemble ce soir à ma santé.

— Volontiers, répliqua le garde, et pour le coup je te promets que moi aussi je te ferai honneur..,.. Oh! à propos; et ton crucifix d'argent? j'oubliais de te le rendre. — Garde-le pour toi, garde-le en souvenir de moi, répondit Lupo en lui serrant la main, et il s'achemina avec son père et Ottorino au milieu de la foule qui s'ouvrait devant eux pour les laisser passer.

Lorsqu'ils furent au fond de la place tournant à gauche pour entrer dans une ruelle, Lupo se trouva en face de la potence qu'on avait préparée pour lui, la salua de la main, et dit à haute voix : — Adieu, ma mie! Sur quoi toute la foule se prit à rire.

Le pauvre Ambroise ne pouvait se persuader d'avoir

à ses côtés son fils sain et sauf; et comme s'il eût senti le besoin de s'en assurer à chaque instant, il ne détournait jamais les yeux de dessus lui, il le tenait serré par la main, et lui disait à demi-voix et d'un air tout attendri :—Étourdi ! écervelé ! tu m'as fait éprouver de grandes frayeurs, tu m'as donné de cruels serremens de cœur. Allons, allons, fais ce que je te dis, quitte ce vilain métier de soldat, retourne chez toi, et vivons un peu tranquilles, avec ta mère, du bien que Dieu nous a donné... La malheureuse ! Tu te plaignais si souvent qu'elle ne t'aimât point. Ah! si tu l'avais vue la pauvre femme, si tu l'avais vue!

—Je le sais, je le sais bien; je n'ai jamais douté un instant de son affection.

— Mais moi je te dis qu'elle t'aime beaucoup, mais beaucoup, beaucoup; que moi-même je ne puis pas t'aimer davantage : et Lauretta!... et ton frère ! Lui aussi, vois-tu, malgré son air froid.....

—Oui, oui, je vous suis obligé à tous tant que vous êtes.

—Et cette détermination, la prends-tu ? Donneras-tu cette consolation à ton père dans ses derniers jours ?

— Nous en parlerons plus tard : vous voyez bien qu'il faut que je consulte aussi mon seigneur.

— Oh ! oui, c'est juste, c'est trop juste, car tu lui as de si grandes obligations, et si tu savais ce qu'il a fait pour toi et avec quel cœur..... Et le comte aussi, la comtesse et notre jeune maîtresse, et puis tous, tous tant qu'ils sont. Dans ma disgrâce j'ai eu la consolation de voir et de m'assurer à n'en pas douter de l'affection que chacun te porte.

Ottorino, sentant que dans ces premiers momens de tendresse paternelle et filiale la présence d'un tiers eût été de trop, marchait quelques pas en avant et paraissait s'occuper d'autre chose; mais après les avoir laissés épancher leurs tendres sentimens, il arrêta son cheval, et se laissant rejoindre par eux, il interrompit les remercîmens qu'ils lui adressaient en disant à Lupo : — Il faudra nous hâter, afin d'arriver à temps pour la joute; c'est aujourd'hui le premier jour, comme tu sais, et tu consentiras à me servir d'écuyer ?

— Sans doute, pourriez-vous en douter? J'y ai bien pensé à Chiaravalle, et la cérémonie qu'on me destinait me contrariait aussi parce qu'elle m'enlevait la satisfaction de vous rendre mes services dans la joute.

— Ces gens-là voulaient te faire un mauvais parti, mais pour cette fois ils ont été obligés de renoncer à leur envie, et si tu avais vu la mine refrognée que faisait l'abbé en lisant la lettre de Marco ! Il se démenait comme une chauve-souris qui se sent brûler par le soufre; et en vérité, je dois dire que j'ai eu un grand plaisir de le voir contraint à faire bonne mine à mauvais jeu.

— Pourtant, disait Lupo, ce fut une grande faveur, une grâce tout-à-fait hors de mesure de la part de cet homme : un Marco Visconti !

— Ce fut pour être agréable à notre maître qui est allé exprès le prier avec Béatrix.

— J'en serai toujours bien reconnaissant au comte, répondit le jeune homme un peu mortifié de ne pouvoir plus croire que Marco eût pensé à lui de son propre mouvement, ce qui aurait flatté sa vanité et enflé son

orgueil. Mais pourtant avant tout il faudra que j'aille remercier Marco.

— Il est parti cette nuit pour la Toscane, lui dit Ottorino.

— Oh ! j'en suis bien fâché, car je ne sais ce que j'aurais donné pour avoir l'honneur de baiser cette main glorieuse et pour l'assurer que ma vie lui appartient tout entière.

Ambroise, en entendant exprimer une si grande et si fanatique reconnaissance pour Marco, comprit bien que son fils était encore le même et que ce malheureux esprit guerrier ne l'avait pas quitté. Baissant la tête tout mécontent, il se dit en lui-même : — Si la potence même n'a pu le guérir, je ne sais plus qu'y faire.

Lupo lut cette pensée sur la figure soucieuse de son père ; il regretta d'avoir prononcé des paroles qui devaient le chagriner, et il chercha long-temps ce qu'il pouvait lui dire de plus affectueux et de plus doux pour remédier à sa maladresse, et pour lui témoigner sa tendresse filiale en abandonnant le sujet sur lequel ils ne pouvaient pas être d'accord, sans paraître toutefois promettre quelque chose qu'il n'aurait pas l'intention de tenir. Après de mûres délibérations, il imagina enfin de lui demander comment se portaient les faucons qu'il avait laissés à Limonta.

Ottorino se retourna et regarda en face son écuyer en entendant cette question qui lui sembla si étrange et si hors de propos dans un pareil moment. Mais Ambroise, qui n'avait jamais pu amener son fils à voir de bon œil ce métier chéri qu'il eût voulu lui faire prendre ; Ambroise, qui ne l'avait jamais entendu

nommer spontanément un faucon ni un gerfaut, et dont les efforts pour lui donner le goût de cette chasse la lui avaient au contraire rendue odieuse, Ambroise sentit vivement tout ce qu'il y avait d'affectueux, de délicat dans cette question, et tout en lui répondant : Ils vont bien, tous bien, très bien, il lui serra le bras et sentit ses yeux se remplir de larmes.

Lorsqu'ils furent arrivés à Milan, le jeune chevalier dit à Lupo : — D'ici à deux heures tâche d'être à la lice, tout prêt : tu m'y trouveras. Cela dit, il salua de la main ses deux compagnons de voyage qui lui répondirent en s'inclinant jusque sur le cou de leurs montures.

Le lecteur s'imagine bien l'accueil que l'on fit à Lupo. Nous lui dirons seulement que pour la première fois de sa vie sa mère blâma la conduite de son autre fils Bernard, qui commençait à reprocher à Lupo son obstination dans le schisme, en lui disant que c'était là la cause de tout le mal qui venait de lui arriver. — Allons, taisez-vous, dit-elle d'un air courroucé à son benjamin, vous aurez le temps de dire ces choses-là plus tard.

Lupo demanda aussitôt à voir ses maîtres. Béatrix était au lit avec une fièvre violente, Ermelinde veillait sa fille malade. — Et le comte ?

— Il s'est renfermé dans son appartement et il ne veut voir personne, lui répondit un page.

— Eh quoi ! ne pourrai-je les remercier ? dit le fils du fauconnier ; et il monta un escalier, traversa cinq ou six petites salles jusqu'à ce qu'il arrivât devant la porte de l'appartement du comte. Tous les autres le

suivaient, désirant prendre part à cette allégresse comme ils avaient partagé l'angoisse du jour précédent. Lupo frappa légèrement, et le comte qui, à la rumeur qu'il avait entendue dans la cour, au bruit des pas, des voix qui s'approchaient dans l'escalier, avait deviné de quoi il était question, disait de sa chambre :

— Allez, allez, je ne veux voir personne.

— Comte, mon maître, messire, c'est votre Lupo; permettez-moi de vous baiser la main.

— C'est bien, va, que Dieu te bénisse, répondit-il de sa chambre.

— Je sais que c'est vous qui avez obtenu ma grâce de Marco, laissez-moi vous remercier.

— Ouvrez de grâce, disait Ambroise en suppliant.

— Ouvrez, répétait Marianne, que nous puissions embrasser vos genoux, accordez-nous cette consolation.

— Ouvrez! ouvrez! crièrent-ils tous ensemble, vive le comte del Balzo! vive notre maître!

— Vaincu par tant de sollicitations, il entr'ouvrit enfin tant soit peu la porte et il montra une mine moitié effrayée moitié glorieuse qui avait réellement quelque chose de comique. L'un se jetait à ses pieds, l'autre lui baisait les mains, celui-ci le remerciait, celui-là pleurait; mais lui, après avoir joui un instant de ce triomphe : — Assez, assez, dit-il à Lupo en retirant les mains, je suis charmé de te voir sain et sauf, maintenant va-t'en en paix et avec le Seigneur; mais rappelle-toi de ne plus remettre les pieds dans ma maison. Se tournant ensuite vers le fauconnier : — Et toi, s'il ne change pas de vie, tu peux compter que la potence

n'a fait que te le prêter. Cela dit, il retira la tête et se renferma dans sa chambre, laissant tout le monde stupéfait et croyant rêver.

Lupo, ne sachant que penser, alla revêtir ses armes, et après avoir salué son père et sa mère, il s'acheminait pour prendre son cheval et se trouver à la lice comme il en était convenu, lorsqu'en traversant une chambre, sa sœur vint au devant de lui et se mettant un doigt sur la bouche, elle lui dit à voix basse : — Tu salueras Ottorino au nom de ma maîtresse Béatrix; tu lui diras de se comporter vaillamment et qu'elle espère que malgré son absence il ne l'oubliera pas.

— Malgré l'absence? Qu'est-ce à dire? Ottorino ne va pas partir que je sache.

— Non, mais le comte lui a défendu de revoir cette maison.

— Mais comment? mais pourquoi?

Dans ce moment on entendit un bruit de pas qui s'avançaient. Lauretta mit de nouveau le doigt sur ses lèvres et courut sur la pointe des pieds se cacher dans une chambre voisine tandis que son frère s'en alla de son côté.

XVI.

En sortant de la porte d'Algiso, qui s'ouvrait à l'endroit où se trouve maintenant le pont Béatrix, Lupo poussa son cheval vers le monastère de Saint-Simplicien, dans le voisinage duquel était la lice.

La foule accourait de toutes parts à un spectacle si recherché à cette époque. C'était un grand mouvement d'hommes, de femmes, d'enfans, tous vêtus de leurs habits les plus beaux. On discernait au milieu de la multitude les fabricans de laine à leur bonnet blanc et à une espèce de houssine qu'ils portaient à la main. Les maîtres armuriers, dont la seule ville de Milan comptait plus de dix mille, avaient un tablier de peau de différentes couleurs selon que l'artisan était fabricant de cuirasses ou d'épées, ou de boucliers, ou de casques, ou d'éperons. Parmi les ouvriers de la même profession, ou comme on disait alors de la même maîtrise, on distinguait aussi les garçons d'avec les

maîtres et ceux-ci d'avec les surveillans, de même qu'on distinguait leurs officiers inférieurs d'avec leurs consuls et leur abbé.

On reconnaissait les dames et les chevaliers à leurs petits manteaux de soie aux capuchons de velours, aux larges manches retroussées, aux *cottardites* écarlates (c'étaient de longues robes de femme serrées à la taille par une ceinture) aux colliers, aux bijoux, aux pierres précieuses, aux fourrures de petit-gris, de zibeline, de martre, ornemens et parures defendus aux plébéiens et aux artisans grossiers qui devaient se contenter des futaines, des laines et demi-laines, des peaux d'agneau, de lapin, de renard et d'autres animaux ordinaires, et ne pouvaient porter ni breloques, ni agrafes, ni boutons qui ne fussent en os, en laiton, en acier ou en autres métaux communs, tant l'esprit de ce siècle était contraire à celui du nôtre. On s'efforçait alors de tout distinguer; on s'efforce aujourd'hui de tout égaliser.

Notre écuyer, arrivé devant l'église de Saint-Simplicien, qui était alors, comme les Milanais le savent, à une bonne distance de l'enceinte de la ville, vit la foule arrêtée à considérer divers boucliers qui étaient suspendus. C'était la coutume d'exposer sur les parois de quelque église ou de quelque cloître près de la lice les enseignes des chevaliers qui devaient y jouter, pour qu'il fût facile à chacun de reconnaître celui qui les portait le jour de l'épreuve. Cette coutume avait un autre but. Si quelque accusation était intentée contre un des combattans, ou si quelque dame ou demoiselle avait une réclamation d'honneur à lui adresser, on

voulait qu'elle pût être notifiée à temps aux juges du tournoi, afin qu'ils en exclussent l'accusé si les preuves étaient jugées suffisantes et le cas assez grave pour mériter cette peine.

Après avoir donné un coup d'œil à un bouclier écartelé de rouge et de blanc avec une vipère au milieu qui était le bouclier d'Ottorino, Lupo passa plus loin, et plus il avançait, plus le bruit et la foule augmentaient.

Ici le ménestrel chantait au son de la mandore; là un jongleur faisait danser des chiens et des singes au son d'un fifre et d'un tambourin; plus loin un saltimbanque débitait des reliques et des spécifiques contre la fièvre, exaltant les vertus admirables des herbes de saint Paul et de sainte Apolline. Partout il y avait des baraques où l'on jouait aux dés, aux tables et à d'autres jeux particuliers à ces temps et qu'on appelait la *polveretta* et la *coreggiola*, jeux qui, quoique défendus par les statuts, étaient tous les jours impunément pratiqués par les escrocs pour faire des dupes. De distance en distance s'élevaient des planchers, des toitures, des auvens sous lesquels on vendait des viandes de mouton, de sanglier, avec des ornemens et des assaisonnemens divers, du pain de froment, de seigle, d'orge, du vin de Malvoisie et beaucoup d'autres espèces de vins et de mets.

Sur la gauche de la lice s'ouvrait une vaste place où se tenait la foire des chevaux de bataille et de joute. L'on entendait les cris des maquignons qui les faisaient courir et caracoler. Près de là se trouvaient deux emplacemens moins grands partagés en plusieurs

enclos dont l'un était destiné au marché des chiens, l'autre à celui des faucons. Les aboiemens et les cris des animaux s'y mêlaient aux voix des vendeurs qui exaltaient la valeur de leur marchandise.

— Voilà une couple de limiers de Tartarie de la véritable race apportée en France par saint Louis, s'écriait l'un d'eux. Chiens de pur sang et d'arrêt, qui ne sont pas sujets à la rage! Des éperviers étrangers et natifs d'Angleterre, d'Allemagne et de Norwége! criait en s'égosillant un autre. — Un faucon gerfaut, le roi des oiseaux, dressé à prendre le lièvre, et qui attaque le loup et le sanglier.

De l'autre côté, à la droite de la lice, on voyait le marché des armes. C'était comme un camp de baraques et de tentes de toutes formes et de toutes couleurs, contenant des cuirasses, des boucliers, des grèves, des cuissards, des gantelets, des bonnets de fer et des lances, des épées, des massues ferrées et des poignards appelés miséricordes. Au milieu de chacune de ces boutiques provisoires on voyait les armes les plus riches et les meilleures accrochées à un poteau planté en terre, de manière à représenter un guerrier. Dans certains endroits le guerrier était à cheval, et les housses qui descendaient jusqu'à terre, la coiffe de fer, le collier de maille, la selle ferrée, la croupière à écailles de poisson recouvraient si bien l'échafaudage en bois et l'enveloppe de bourre, que l'animal simulé pouvait paraître véritable. Quelquefois deux de ces guerriers factices, tout renfermés dans leurs armures, étaient placés l'un devant l'autre, la lance en arrêt, et semblaient exciter leurs chevaux de l'éperon. On y

voyait des représentations bizarres, des rencontres et des combats, et c'étaient autant d'artifices, employés par nos armuriers pour attirer les acheteurs, qui à l'occasion des joutes et des tournois accouraient de toutes parts pour se pourvoir d'armes milanaises, alors les plus renommées de l'Europe. Sur chaque baraque était un écriteau portant le nom du maître fabricant.

— Giacomolo, comment vont les affaires? demanda Lupo à un homme replet et rubicond qui se trouvait dans une de ces boutiques, les coudes appuyés sur la barre qui en fermait l'entrée, regardant oisivement les passans.

— Ni bien ni mal, répondit Giacomolo Birago, qui était un des fabricans de cuirasses les plus renommés, pour la place qui m'est échue et par le temps qui court, je ne m'en suis pas encore si mal tiré. — As-tu envoyé cette cuirasse à Ottorino? — Oui, je la lui ai portée moi-même ce matin, je la lui ai essayée, et elle lui va à peindre. Je puis te dire que c'est une armure à faire honneur à qui que ce soit, un plastron à l'épreuve du poignard, je l'ai trempé de mes mains, et j'y ai fait sur le devant certaines arabesques dont je suis content. Ce n'est pas parce que c'est mon ouvrage, mais je puis dire, sans me vanter, que ni Biassonno, ni Pier Degli Erminulfi, ni Estore Casate, ne pourraient en faire de pareilles.

Dans ce moment il survint un vieillard tout enveloppé dans un manteau couleur marron, dont le capuchon couvrait la tête et dont le petit bec entourait le cou : il demanda Giacomolo.

— Maître armurier, je voudrais un morion de pre-

mière trempe avec les *fanons*, et qui eût la visière clouée.

— Voulez-vous parler d'un morion à charnière par devant, et s'ouvrant par derrière?

— Précisément.

— Ce sont de vieilles marchandises et je n'en tiens pas. Le morion se fait maintenant avec visière se levant et descendant au gré du chevalier; si vous voulez de ceux-ci j'en ai des meilleures fabriques, en voilà. Et en disant cela il s'acheminait vers le milieu de sa boutique; mais l'autre lui dit :

— Non, non, ne vous dérangez pas, maître armurier, je voudrais en avoir un tout-à-fait dans la forme que je vous ai indiquée. Où pourrais-je aller le chercher ?

— Vous pouvez aller plus loin, à la quatrième ou cinquième boutique, à partir de la mienne. Savez-vous lire ?

— Non.

— C'est égal, vous ne pouvez pas vous tromper; en tout cas, demandez Ambroise Caimo, et tout le monde vous l'indiquera. Peut-être en aura-t-il, car il tient de ces vieilleries; si vous n'en trouvez pas là, il faudra vous en passer.

— Et combien pourrais-je le payer, si j'en trouvais?

— Mais... répondit Birago, traînant la voix et haussant les épaules, c'est comme si vous me demandiez combien coûte une relique : elle coûte plus ou moins cher, selon la dévotion de celui qui l'achète, et la conscience de celui qui la vend:

— Pardonnez-moi si je vous ai fait perdre votre

temps, dit l'homme au manteau, et il passa outre.

— Quelle espèce de morion veut donc cet individu? demanda alors Lupo, en renouant la conversation avec l'armurier.

— Ce sont des morions, répondit Birago, dont on faisait usage autrefois, et ils étaient portés par ceux qui voulaient courir une joute ou un tournoi en restant inconnus. Comme ils sont tout d'une pièce, il n'y a pas de danger qu'un coup de lance lève la visière et découvre le visage du combattant.

— Ah! je comprends.... Maintenant, dis-moi un peu, le vicaire n'est pas encore arrivé, n'est-ce pas? — Non, on court encore la quintaine. Aussitôt qu'il arrivera, on commencera le tournoi.

— Et se font-ils tant attendre? demanda encore Lupo.

L'armurier ne répondit qu'en serrant les lèvres et en secouant la tête; mais, un instant après, baissant la voix, il dit : — Tu vois bien quelle espèce de seigneurs! Si c'eût été Marco! et il poussa un long soupir.

— Oh! si c'était lui! répondit le Limontin, soupirant aussi à son tour.

— Mais, pourquoi s'en est-il allé? continua l'armurier d'une voix encore plus basse; c'est ici qu'il devait rester, ici où nous sommes tous pour lui; et, quant à ma maîtrise, vois-tu, depuis l'abbé jusqu'au dernier ouvrier, nous nous jetterions tous dans le feu pour lui.

— Et les soldats! poursuivit Lupo, et la noblesse! Tous enfin, tous! Mais qui sait si son voyage ne cache

pas quelque mystère : pour moi, je crois que la chose n'est pas aussi simple qu'elle le paraît.

Le colloque fut ici interrompu par l'apparition de l'homme au manteau encapuchonné, qui revenait un morion à la main.

— Brave homme ! cria l'armurier en l'appelant, l'as-tu trouvé ?

— Oui, répondit l'autre, s'approchant de lui et lui donnant à examiner le casque qu'il portait à la main ; je l'ai trouvé où vous m'avez dit.

Birago l'ouvrit, le regarda minutieusement en dedans et en dehors, puis il dit : — Il est de fabrique anglaise, et combien Caimo te l'a-t-il fait payer ?

— Devinez !

— Huit *ambrogini grossi* d'argent ?

— Davantage.

— Une livre impériale ?

— Encore davantage.

— Allons, dites-le-moi donc, car jamais je ne le devinerai.

— Je l'ai payé deux florins d'or !

— Deux florins d'or !

— Oui vraiment, deux florins d'or, de trente sous impériaux chacun.

— Quel voleur ! allait dire l'armurier, mais il retint sa langue ; et, rendant le morion à l'inconnu, il s'écria : — Il faut sans doute qu'il mesure les florins avec le boisseau, celui qui peut en jeter deux pour un pareil outil de crieur de vieille ferraille. — A qui doit-il servir ? demanda Lupo tout bonnement et sans cérémonie à l'inconnu ; mais celui-ci se mit un doigt sur la bou-

che, et il s'en alla, en prenant le même chemin par lequel il était arrivé.

Les deux autres le suivirent des yeux jusqu'à ce qu'il disparût au milieu de la foule. Alors l'armurier dit à Lupo : — Ce morion sera pour quelqu'un qui veut se présenter à la joute de demain sans se faire connaître. — Si je n'étais pas attendu, poursuivit Lupo, je serais curieux de suivre ce vilain hibou pour voir où il va se nicher. Un chaland survint alors pour acheter à Birago quelques poignards; celui-ci, levant la barre, le fit entrer, et le Limontin, le voyant en affaire, s'en alla.

Après avoir fait un grand tour au milieu de la foule, il arriva enfin à l'un des bouts de la lice, fermée du côté de la ville par des loges et par de petites tours de bois à plusieurs étages, et du côté opposé par une simple palissade qui s'étendait jusqu'aux bois.

Lupo y entra, et vit les loges décorées de guirlandes et de draperies ornées de tapis, d'écharpes, de draps d'or et d'argent; il vit les chevaliers, les dames et les gracieuses demoiselles assis sur le devant. Plus en arrière, les écuyers et les pages se tenaient debout. Partout on apercevait des plumes s'agiter, des berrets et des capuchons remuer, et briller les armes et les pierres précieuses. Un grand balcon à colonnes, orné d'une étoffe de soie brodée en or, destiné au vicaire impérial et à la cour, était encore vide au milieu d'une si grande affluence. Dans le haut de cette loge étincelait le serpent placé sous l'aigle noir, armoiries des Visconti et de l'empereur.

Dans le vaste emplacement situé au milieu de la

palissade, on avait posé sur une colonne une demi-figure de guerrier armé d'un bouclier sur le bras gauche, et d'une lance grosse et solide dans la main droite. Quiconque avait un cheval à sa disposition et désirait faire ses épreuves, allait frapper contre cette figure, ce qui s'appelait courir la quintaine, ou le Sarrasin, depuis que l'on commençait à revêtir le mannequin à la manière des Mores. C'était à cette époque, et ce fut pendant plusieurs siècles encore une fête populaire en même temps qu'une école d'armes, dans laquelle les jeunes gens s'exerçaient à porter leurs coups entre les quatre membres, comme on disait alors, c'est-à-dire à la poitrine ou à la tête de l'adversaire : c'étaient là les seuls coups estimés bons et loyaux. Les juges de la quintaine fournissaient de lances égales en longueur et en grosseur tous ceux qui voulaient s'essayer à cet exercice ; et celui qui en rompait un plus grand nombre, et qui portait le meilleur coup, était proclamé vainqueur.

Mais ce qui dans ce jeu était curieux à voir, c'était lorsqu'on ne frappait pas le mannequin à l'endroit voulu. Au moyen d'un ressort qui le faisait alors mouvoir, le mannequin assenait des coups d'aveugle au jouteur inhabile.

A l'extrémité opposée de la lice, et en face de la quintaine, était placée une autre machine en bois que nous allons décrire. Un gros tronc s'élevait depuis le sol jusqu'à la hauteur de l'épaule d'un homme de moyenne taille. Sur ce tronc était placée en travers une poutre qui tournait sur un pivot de fer dès qu'elle était touchée. Un homme à cheval, courant à bride

abattue, devait frapper de sa lance un des bouts de la poutre, et l'adresse consistait à éviter le coup que la poutre en tournant portait avec le bout opposé. C'était un jeu dans lequel il y avait danger de mort, et qui, de même que les joutes et les tournois, avait été défendu plusieurs fois par les évêques, les papes et les conciles; mais les évêques, les papes et les conciles prêchaient dans le désert.

Cette machine s'appelait bélier, parce que les deux extrémités de la poutre étaient ordinairement sculptées en forme d'une tête de mouton, et on disait courir le bélier, comme on disait courir la quintaine.

Lupo s'était présenté à Ottorino, lui avait attaché la cuirasse neuve de Birago, avait passé minutieusement en revue chaque harnais, et examiné attentivement le cheval, les caparaçons, l'armure. Ayant trouvé tout en ordre, il entra dans le pavillon situé à l'une des extrémités de la lice. Il était là, regardant ceux qui couraient la quintaine, lorsqu'il vit venir à lui un homme habillé de la tête aux pieds, moitié de rouge, moitié de jaune; de sorte que, en le regardant du côté droit, il était tout d'une couleur, et du côté gauche d'une autre. C'était une mode commune à cette époque; mais l'individu dont nous parlons avait en outre un rang de grelots d'argent qui pendaient tout autour de son chapeau, et qui tintaient, en brandillant, à chaque pas qu'il faisait.

— Bonjour, Tremacoldo, dit notre écuyer, dès que l'autre se fut assez approché pour qu'il pût reconnaître en lui le jongleur qui avait béni les armes pour le jugement de Dieu.

— Est-ce toi, Lupo? répondit le bouffon. Je suis bien aise de te rencontrer ; je venais précisément à la tente des écuyers, afin d'emprunter une cuirasse et un cheval pour courir le Sarrasin : ce sera donc toi qui me rendras ce service.

— Tu veux courir le Sarrasin! As-tu perdu la tête? Prends garde à ce que tu fais, car ce n'est pas comme de chanter un lai. Vois-tu cette perche qu'il tient à la main? elle en a châtié de moins fous que toi.

— Laisse-moi faire, puisque c'est moi que cela regarde, et ne cherche pas à en savoir davantage. J'ai parié avec Arnaldo Vitale ; il m'a vaincu en chantant un tenson d'amour, et moi je l'ai défié au Sarrasin.

— Mais ne sais-tu pas qu'Arnaldo Vitale est écuyer, et qu'il sait courir la lance aussi bien que les premiers joueurs?

— Mais tu ne sais pas les conditions du défi ; il doit rompre sa lance en frappant le Sarrasin, et moi je gagne, si je le touche sans tâter du bâton qu'il a dans sa main.

— Ce n'est donc pas à conditions égales?

— A conditions égales, dis-tu? Attends qu'il m'y prenne! Je suis bien un peu fou, mais non pas pourtant à lier.

— Et n'as-tu pas de honte?

— De quoi? de gagner sans peine un beau cheval ?

— Et toi, qu'as-tu parié?

— J'ai parié un morceau de cette chaîne d'or qui m'a été donnée à Bellano par ton seigneur ; le reste, je l'ai joué aux brelans.

— Pauvre chaîne et pauvres épaules que les tiennes! Mais, c'est ton affaire.

— Eh bien! me prêtes tu ce cheval et cette cuirasse?

— Oui, je te les prête, mais pour une course seulement.

— Cela s'entend.

— Eh bien! entre, et je vais tout arranger.

Lupo, après avoir revêtu le bouffon d'une petite cuirasse légère avec son arrêt attaché à la poitrine, le fit monter sur son propre cheval, et lui mettant une lance à la main: — Celle-ci est pour essayer, lui dit-il; enfonce la crosse ici dedans, et il lui montrait l'arrêt. Tâche de tenir les genoux bien serrés; penche-toi en avant sur l'arçon, pour que le coup ne te fasse pas tomber de cheval: comme cela, un peu plus en avant... Serre bien la lance, étends mieux ton bras, tâche de bien viser, et recommande-toi à ton saint protecteur.

— Laisse-moi faire, dit Tremacoldo; et il partit au trot, se dirigeant vers le milieu de l'arène.

— Attends que je te mette les éperons, criait Lupo derrière lui.

— Je m'en passe, répondit le jongleur, et il continua son chemin.

Un trompette fit le tour de l'arène, annonçant le défi entre Arnaldo Vitale et Tremacoldo, ainsi que ses conditions. Tous connaissaient la tête fêlée qui avait porté le défi, et ils s'apprêtaient à le voir faire des siennes.

Dès que les gages furent dans les mains des juges, deux palefreniers vêtus de peau d'ours, imitant la dé-

marche et les mouvemens de l'animal qu'ils voulaient représenter, s'approchèrent des compétiteurs pour leur donner à chacun une lance. Mais à l'instant où Tremacoldo tendait la main pour prendre la sienne, son cheval dressa les oreilles, élargit les narines en soufflant, flaira d'un air soupçonneux et farouche le poil de l'ours; puis en prenant ombrage, il recula et se cabra, de sorte qu'il ne s'en fallut de rien que le pauvre cavalier ne fît une culbute. Voyant son danger, il serra les jambes, s'accrocha comme un chat à la crinière du cheval furieux, et ce fut un grand bonheur pour lui qu'il n'eût pas d'éperons et que Lupo accourût à l'instant à son secours. Celui-ci, prenant les rênes du cheval, l'appelant par son nom, lui caressant la tête, le cou et la croupe, le rendit à l'instant doux comme un agneau.

Après que les rires excités par cet accident se furent calmés, le héraut cria à haute voix : — C'est Arnaldo Vitale qui va courir.

L'on vit alors le troubadour tout armé, avec une petite cuirasse unie et les éperons d'argent, marque distinctive d'un écuyer, entrer dans la lice, se précipiter sur le Sarrasin et le frapper net au milieu du bouclier avec tant de violence que la machine entière en trembla et que la lance se brisa en morceaux. C'était la troisième lance qu'on avait rompue ce jour-là; mais personne n'avait encore frappé dans la broche, c'est-à-dire dans cette pointe de fer qui sortait du milieu du bouclier. Ce coup fut jugé le meilleur.

Le héraut cria : — Embroché; et il s'éleva un bruit général d'applaudissemens.

Un instant après, la foule se mit à crier : — C'est à Tremacoldo, c'est à Tremacoldo à courir !

— Me voici, je ne veux pas me sauver, répondit le bouffon.

— Vite, mets ta lance en arrêt, lui dit alors Lupo qui était à ses côtés et lui servait de second ; tourne le cheval et donne-lui carrière. Mais le rusé, qui n'avait pas envie de courir ainsi à corps perdu, avait déjà songé à certaine malice pour se tirer d'affaire ; et, au lieu de mettre sa lance en arrêt, il la fit passer sous l'aisselle et s'achemina au galop vers le but, tout en désordre et secoué de telle sorte qu'il faisait plaisir à voir.

Dès qu'il fut à portée du mannequin, il donna son coup de lance, et il frappa un des pans du manteau de pourpre du Sarrasin. Ce n'était pas un bon coup. La machine commence à faire du bruit, à s'agiter et à tourner sur elle-même, en frappant furieusement de son bâton qui venait tout juste donner à mi-corps d'un homme à cheval. Tous s'attendaient à voir le bouffon jeté par terre ; mais celui-ci, dès qu'il eut frappé son coup, avait laissé tomber sa lance, et, s'accroupissant, il s'était courbé sur le cou du palefroi, de sorte que le bâton lui effleura la tête, mais n'attrapa que la pointe de son bonnet qui fut jeté à une belle distance, au milieu des rires et de la joie de la foule noble et plébéienne, dont on entendit de toutes parts retentir les bruyans éclats.

Dès qu'il fut hors de la portée du bâton, Tremacoldo toujours blotti releva doucement la tête de travers, et on le vit sourire d'un air et avec un regard

malins et joyeux; il reprit sa première position, tourna son cheval et vint se placer devant le Sarrasin, qui, pendant ce temps, s'était remis tranquillement à sa place, tenant son bâton en l'air. Là, avec certains mouvemens bouffons, remuant les yeux, tordant la bouche et tirant la langue, il se mit à injurier le mannequin. — Fume, fume, maudit tronc; tu pensais m'en décocher, chien de nègre! mais attends! Tremacoldo ne se laisse pas attraper, renégat, infidèle!

— Tremacoldo, lui dit alors un des juges de la quintaine, d'après les conditions du pari, tu as perdu.

— Comment, perdu? le bâton ne m'a pas touché.

— Vois-tu là-bas ton bonnet qui dépose contre toi, reprit le juge.

— Que me fait mon bonnet? Si mon bonnet est fou, par exemple, et si la fantaisie lui prend de faire une culbute sur le sable, est-ce ma faute à moi?

Le juge voulait répliquer, mais Arnaldo Vitale s'interposa dans cette dispute; et, content de la gloire d'avoir fait un beau coup, il se mit entre eux et dit: — Tremacoldo a raison, nous avons parlé du corps et non du bonnet. Se tournant ensuite vers Tremacoldo même, il ajouta: — Prends le cheval! il est à toi, tu l'as loyalement gagné.

Ce trait de courtoisie plut à tous les spectateurs, et chacun combla de louanges le vaillant et généreux troubadour à qui l'on adjugea unanimement le prix de la quintaine: c'était une épée avec la garde en argent.

Cependant le vicaire impérial Azzone, et ses oncles Luchino et Giovanni Visconti étaient arrivés, suivis

d'une nombreuse et brillante cour de barons, d'écuyers et de damoiseaux.

A peine le vit-on paraître sur le balcon que quelques cris s'élevèrent par-ci par-là : — Vive Azzone ! vive le vicaire, vive le seigneur de Milan ! mais tout cela était bien froid. Un bruit sourd couvrit aussitôt ces voix, et l'on entendit même en quelques endroits crier hautement et d'une manière distincte : — Vive Marco ! Si bien que Lucchino, après avoir donné un coup d'œil à la ronde, s'approchant de l'oreille de son neveu, lui dit : — Heureusement pour nous, nous l'avons envoyé promener à propos.

Le vicaire impérial était vêtu d'une longue et riche robe de damas broché, fermée sur le devant par une rangée de petits boutons d'or. Un bandeau d'hermine de la largeur de trois doigts lui ceignait le front, en même temps qu'il fixait sur sa tête une écharpe noire parsemée d'étoiles en argent. Les deux bouts carrés de cette écharpe descendaient jusqu'à la moitié de ses oreilles, tandis que le reste retombait en arrière jusqu'aux épaules en forme de toque ; riche et élégante coiffure qui lui encadrait le visage et en faisait ressortir la blancheur.

Seigneur naturellement humain et affable, Azzone faisait à cette époque un étalage encore plus grand de bonté et de courtoisie pour captiver la multitude, qu'il savait bien ne pas lui être trop affectionnée. Il avançait hors de sa loge la moitié de son corps, pour répondre aux salutations que lui envoyaient les barons et les chevaliers les plus rapprochés de lui. Il saluait de la tête et de la main le plus mince artisan et la femme

du peuple qui lui adressaient quelque marque de respect : monnaie qui ne doit pas beaucoup coûter aux grands, et qui paraît avoir pour les petits une si grande valeur.

Ayant aperçu Arnaldo Vitale au moment où celui-ci ôtait son épée et en faisait présent au juge de la quintaine, en même temps qu'il ceignait celle qu'il avait gagnée, Azzone se tourna vers un de ses écuyers qui était debout derrière son grand siége doré, et lui dit : — Lampugnano, descends dans l'arène et amène-moi le troubadour qui a gagné le prix de la quintaine. Au moment où le jeune homme exécutait cet ordre, le vicaire, causant avec ses deux oncles au milieu desquels il était placé, disait : — Pendant qu'on débarrasse l'arène et que les combattans s'apprêtent pour le tournoi, nous lui ferons chanter quelque chose. Lucchino fit un geste de dédain ; mais son frère Giovanni, qui, quoique évêque et cardinal, aimait tous les amusemens, toutes les pompes, toutes les douceurs de la vie du monde de cette époque, demanda à son neveu : — Eh quoi! serait-ce donc cet Arnaldo Vitale qui a gagné à Toulouse, il y a peu d'années, le prix de la violette d'or qui fut adjugé par les sept conservateurs de la gaie science? — Précisément, répondit Azzone.

Alors le prélat se mit à en dire des merveilles. Il assura qu'il l'avait entendu exalter dans toutes les cours d'Italie, et qu'il savait par cœur plusieurs de ses chansons ; et, comme il avait remarqué le geste insouciant de Lucchino, à qui il reprochait souvent sa rudesse et son ignorance en fait de beaux-arts, il com-

mença à faire l'éloge des troubadours et des ménestrels. Il dit que les princes tiraient leur gloire et leur éclat de l'amitié de ces savans ; que le peuple aimait de préférence les seigneurs qui se montraient généreux envers cette classe de gens; que Marco devait principalement la grande faveur dont il jouissait à la magnifique libéralité dont il avait toujours usé envers les chanteurs et les poètes ; enfin il dit à ce sujet de grandes choses, et peut-être en dit-il trop.

En général, à l'époque où nous reporte notre histoire, les troubadours, les ménestrels et les jongleurs, dont toute l'Europe fourmillait, étaient une engeance désœuvrée qui, rôdant de pays en pays, un luth à la main ou une mandore au cou, faisait bonne chère à toutes les cours, à toutes les fêtes, dans tous les palais et dans tous les châteaux, encourageant et mettant en honneur la prodigalité folle des seigneurs et des princes. Dans des siècles où les communications entre les différens pays et les différentes provinces étaient si rares, si lentes et si difficiles, ils colportaient les nouvelles des événemens publics et privés. Ils faisaient du commérage partout, caquetaient sur toute chose; ils parlaient d'armes, d'intrigues et d'amour ; ils chantaient les gloires ou relevaient les turpitudes des grands ; souvent ils en portaient aux nues les crimes, où en traînaient les vertus dans la fange, selon leur humeur et le bon plaisir de ceux qui les payaient. Instrumens lâches et méprisés de renommée et d'infamie, ordinairement ils se chatouillaient les oreilles, se caressaient, se flattaient entre eux ; mais quelquefois aussi ils se prenaient aux cheveux et se déchi-

raient à belles dents. Ils faisaient à peu près ce que font de nos jours certains personnages que je ne veux pas nommer, et ils vivaient comme des chiens, auxquels l'un donne un morceau de pain et l'autre un coup de pied.

Au milieu de cette vile et misérable espèce, il y avait pourtant quelques hommes de bien, quelques bons poètes, et Arnaldo Vitale était certainement de ce petit nombre.

Il se présenta sur le balcon du vicaire, habillé en troubadour. Il avait quitté sa cuirasse et le reste de son armure, et il avait revêtu un pourpoint et des chausses à rayures blanches et bleu de ciel. Il portait sur sa tête une toque carrée du même bleu, avec deux plumes blanches qui ombrageaient sa joue gauche. Arnaldo Vitale paraissait avoir environ trente ans; ses cheveux épais étaient châtains et bouclés, sa figure douce et grave.

Tous ceux qui se trouvaient sur le balcon du vicaire firent cercle autour de lui, et ceux qui étaient dans les loges voisines se penchaient en dehors. Le troubadour promena son regard sur la noble assemblée; puis, s'inclinant devant Azzone, il lui demanda un sujet à traiter.

— J'ai entendu plusieurs fois, dit le vicaire, mon père, qui a été long-temps en France, rappeler les aventures d'un certain Foulques de Provence, qui, de fils de forgeron qu'il était, devint comte de Narbonne, et mourut ensuite moine dans un couvent d'Espagne. Tu dois connaître tous les détails de cette histoire, car tu as été long-temps dans ces pays: voudrais-tu me chanter ces événemens dans une sirvente?

— Je ferai tous mes efforts pour obéir le moins indignement que je le pourrai aux ordres d'un si magnifique seigneur, répondit Arnaldo.

Il suspendit à son cou le luth qu'il tenait à la main, le mit d'accord, et dit : *Je trouve les sons et les paroles,* ce qui signifierait, dans notre langue moderne, j'improvise la musique et la poésie. Puis par de doux accords et des préludes habiles, il prépara l'ame des auditeurs au genre d'émotion qu'il voulait y exciter par ses vers. Se recueillant en même temps comme un homme qui médite, il tournait les yeux en l'air, ses joues se coloraient d'une flamme légère, son front paraissait éclairé par le rayon créateur qui émanait de sa pensée. Son visage et toute sa personne étaient agités par la puissance de l'esprit intérieur. On n'entendait pas le moindre bruit à l'entour; tous étaient tournés dans une attente inquiète et respectueuse vers le troubadour. Celui-ci, mariant sa voix tremblante d'abord, mais par cela même plus agréable et plus suave, à la mélodie plaintive de son luth, commença ainsi :

« Foulques, jeune page de Raimond de Toulouse, « est beau comme une rose qui s'ouvre au soleil de « mai; il est preux, hardi et adroit dans les armes, « et il est excellent troubadour de lais.

« Celui qui le voit aux jours de fêtes, sur son cheval « pommelé, parcourir la lice, semblable à la foudre, « sa puissante lance en arrêt, celui-là le compare à « saint George, vainqueur du dragon.

« Si, aux accords de notes plaintives, on l'entend « déployer sa voix, lorsque sa blonde chevelure

« descend en boucles sur ses joues, alors, le cœur « rempli d'étonnement et d'admiration, on le compare « à un ange.

« Tous les seigneurs les plus vaillans le désirent à « leur cour : il n'y a pas de belle Provençale dont il ne « soit le soupir ; mais le page fidèle n'aime que son « seigneur et sa dame.

« Elle est la fille d'un baron de Salamanque, et « s'appelle Nelda. Elle a le sourcil noir et la cheve- « lure noire; sa joue est blanche comme l'ivoire : il n'y « a pas dans Toulouse un vierge plus belle et plus « dédaigneuse.

« Cette orgueilleuse ne s'abaisse pas jusqu'à l'amour « du jeune homme. — Il sent encore la forge, dit-elle « en elle-même avec dédain. Non, la fille d'un baron « ne place point son cœur si bas.

« Le page pleure et se plaint la nuit et le jour sur « sa mandore ; sa coblas et sa sirvente ne chantent « qu'elle seule : il fait ses épreuves à la quintaine et « il rompt des lances, mais le tout en vain.

« Il languit donc comme une fleur flétrie sur sa tige; « son visage est pâle, la couleur des fraises en a dis- « paru, et le feu de son regard azuré s'éteint peu à peu.

« Il allait en mourir ; mais les largesses de son sei- « gneur vinrent à son secours. Il l'arma chevalier, il « le fit comte de Narbonne, et, dans le même jour, il « lui donna pour épouse la belle dédaigneuse.

« Un grand concours d'hommes armés se réunit dans, « les champs et autour des murs de Toulouse : le seigneur « de Provence a juré de faire repentir un vassal rebelle.

« Il n'y manque aucun des drapeaux des barons ou

« des villes sujettes. Le camp se hâte vers Antibes, et « déjà il a planté les tentes dans ses plaines.

« Raimond dit affectueusement à Foulques qui che- « vauche à ses côtés : — Pourquoi toujours si triste ? « La belle après laquelle tu soupires viendra bientôt.

« Un courrier que j'ai dépêché pour l'appeler est « déjà sur le chemin de Narbonne. Je t'ai arraché trop « tôt à elle ; mais j'ai pris pitié de ta douleur.

« Arrive le jour où l'on attend Nelda, en arrive un « autre et encore un autre ; le quatrième jour passe et « le messager ne revient pas, et la belle attendue ne « paraît pas.

« La ville attaquée se rend. L'étendard de la révolte « est tombé. Foulques remonte sur son fidèle coursier, « car aucun devoir ne le retient plus.

« Il voyage seul tout le jour vers le château désiré ; « puis, s'écartant du chemin, il va vers un petit bourg « qui paraît à travers des oliviers.

« Il lève le regard vers la terrasse d'une maison au « pied de laquelle se brisent des vagues irritées. Il y « voit une femme qui pleure, les yeux fixés sur la mer.

« Au port de la belle personne, à son visage, à son « vêtement, il croit que c'est elle. Il s'approche de la « terrasse en palpitant : c'est Nelda, il n'y a plus de « doute.

« Il abandonne sur le chemin son cheval, et, trem- « blant de soupçon, il vole vers elle. — Toi, mon « épouse, lui crie-t-il, seule ici ? et en pleurs ?... dis « comment ? pourquoi ?

« La chevelure dénouée et le visage pâle mais as- « suré, ouvrant ses lèvres tremblantes à un sourire

« orgueilleux, la belle se tourna vers lui, et dit : Éloi-
« gne-toi, et écoute.

« Tu as souillé en moi une race ancienne; homme
« vil ! car il te prit au carrefour, mais il ne t'anoblit
« pas, le seigneur discourtois qui me mit entre tes
« mains. Ce n'est pas moi qui pouvais souffrir l'injure
« et le dommage fait à mon sang, et j'ai accordé, hé-
« las ! à un chevalier anglais ma beauté négligée pour
« prix de ma vengeance.

« Il m'a trahi : au bruit soudain que j'entends, je
« me lève en sursaut au milieu du sommeil, et je vois
« les voiles silencieuses de ce cruel perfide, déployées
« au vent, fuir avec rapidité. J'ai vu tomber deux
« fois, deux fois j'ai vu se lever le soleil ; seule errante
« en pleurs sur ces rivages inconnus, je suis le spec-
« tacle de la foule attendrie, qui me montre au doigt.

« Que me reste-t-il ? Implorerai-je suppliante la
« honte de ton pardon, en te méprisant ? Je ne suis
« pas encore si abjecte. Annonce à mon père ce que
« tu as vu. Adieu.

« Elle dit, et s'élance vers la terrasse, et d'un saut
« rapide se précipite dans les ondes la tête la première.
« Sur la plage recourbée on entendit retentir un cri
« et le bruit d'une chute.

« Son corps délicat alla se briser contre les écueils.
« Elle disparut, mais on vit aussitôt reparaître un
« voile blanc et le sang rougir les cercles mouvans de
« l'eau.

« Le chevalier ne versa pas une larme. Revêtu de
« sa même armure noire, tout seul et silencieux, il
« disparut le long du rivage.

« Les vents mugissent, les vagues blanchissent, et « le chevalier, du bord d'une petite barque, regarde « la terre fleurissante et chérie qu'il a abandonnée.

« Il voyage au milieu des brouillards du Nord, et « déjà il est sur la plage d'Albion; le voilà aux prises « avec le baron qui l'a trahi.

« Ils baissent leurs lances, ils prennent du champ. « Les deux genets, rapides comme l'éclair, heurtent « avec tant de furie leurs poitrines que l'un d'eux en « mourut.

« Dans un instant ils dégaînent leurs épées, et font « retentir de leurs coups terribles leurs casques et leurs « boucliers qu'ils frappent alternativement avec la ra- « pidité de la foudre.

« Mais voilà que Foulques, retenant dans sa poitrine « sa respiration pesante, enfonce avec une joie farouche « son fer au milieu du cœur du traître.

« Pâle, pâle devient son visage qui respire encore la « menace; le malheureux presse sa main contre son « flanc, chancelle, et meurt.

« Alors dans le fourreau il remet son épée, il re- « garde le baron étendu mort par terre; mais cette « vue n'éclaircit pas le front du vainqueur.

« Au confin extrême de l'Espagne, sur le sommet « escarpé d'un mont qui baigne son pied dans les « ondes en face de la verte Provence, s'élève un clot- « tre que Bruno fonda.

« Là peu d'élus réunis vivent d'herbes et de racines « sauvages, les capuchons descendus sur le visage, « et chacun ceint d'un douloureux cilice qu'il ne peut « quitter tant qu'il vit.

« Les arcs aigus d'un portique retentissent du tin-
« tement d'une cloche : les moines, se regardant
« muets les uns les autres, se tiennent tous autour
« d'une fosse, dans l'attitude d'une sombre douleur.

« Quel est le vieillard qui gît par terre, les bras
« croisés sur la poitrine? La lueur tremblante d'un
« flambeau erre incertaine sur sa figure. C'est Foul-
« ques, le baron de Narbonne, qui meurt.

« Sa barbe blanche et flottante dépasse la ceinture
« de sa tunique; au souffle alterné de sa respiration elle
« ondoie mollement; tantôt elle s'élève, tantôt elle
« s'abaisse, comme fait l'écume de la mer.

« Mais au milieu des chastes pensées de mort, dans
« l'esprit serein du vieillard s'élève, plus forte que
« cette heure solennelle, une image rebelle que tant
« d'années ne suffirent pas à dompter.

« Telle qu'il la vit le dernier jour, ses cheveux noirs
« épars sur les épaules, il voit errer autour de lui,
« toute en larmes, le visage pâle, et pourtant belle
« encore, son épouse infidèle.

« Saint vieillard! est-ce une larme secrète qui perce
« dans tes yeux au moment de la mort? qu'est-ce qui
« t'afflige?

« Ah! je te comprends, je te comprends : tu ne
« pourras revoir celle que tu aimas parmi les élus du
« ciel. »

FIN DU PREMIER VOLUME.

MARCO VISCONTI.

Imprimerie de Ode et Wodon.

MARCO VISCONTI

HISTOIRE DU XIVe SIÈCLE,

TRADUITE DE L'ITALIEN

DE THOMAS GROSSI.

Tome Second.

Bruxelles.

J. P. MELINE, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1836

LENOX LIBRARY
NEW YORK

XVII.

Il est impossible de rendre par des mots l'enthousiasme que ce chant excita. Le vicaire se leva de son grand siége, courut embrasser le troubadour, et, après l'avoir comblé de louanges, il lui dit : — Je sais que votre courtoisie vous a laissé sans monture : il serait honteux à moi de souffrir que vous partiez ainsi de mes domaines ; je veux donc que vous acceptiez, par amour pour moi, un palefroi et un ronsin. Il se tourna ensuite vers un de ses écuyers, et, lui ayant donné l'ordre d'apprêter sur-le-champ deux chevaux, il lui dit à l'oreille d'y ajouter un riche habit et une bonne somme d'argent.

Le cardinal tira de son doigt une grosse émeraude enchâssée dans un anneau d'or, et la mit lui-même au doigt de Vitale. Lucchino, pour ne pas rester en arrière, lui donna un petit poignard dont le manche

était bosselé et doré. Tous les chevaliers qui se trouvaient dans la loge s'empressèrent à l'envi de lui offrir, celui-ci une chose, celui-là une autre. Les dames et les demoiselles, enhardies aussi par le plaisir qu'elles avaient éprouvé, se serrèrent autour de lui pour lui faire des présens, qu'elles accompagnèrent de mots et de manières si affables, qu'elles en augmentèrent cent fois le prix.

Certes, le lecteur trouvera ces applaudissemens excessifs, pour une chanson qui lui a peut-être semblé une production assez mesquine. Mais nous le prions de considérer qu'autre chose est de se trouver seul dans sa chambre avec un petit mauvais livre à la main, épluchant et pesant froidement, pour ne pas dire malignement, vers par vers, syllabe par syllabe, n'ayant sous les yeux que le blanc du papier et le noir des caractères; autre chose est d'entendre un torrent de vers que la veine poétique fait déborder des lèvres d'un bel et preux jeune homme qui imprime à ses paroles l'expression animée de son visage et en double la valeur par le charme enchanteur d'une voix harmonieuse, mariée aux savantes mélodies de son luth, tantôt molles et suaves, tantôt fortes et sévères, selon que le sentiment le demande. Mélodies qui ont d'autant plus d'effet qu'elles naissent en même temps que le vers sous le doigt du troubadour inspiré, et tout cela au milieu d'une assemblée nombreuse et enthousiaste de jeunes gens et de demoiselles, où l'impression de chaque auditeur redouble à l'aspect de celle qui se manifeste dans les personnes qui l'entourent, si bien que la cause et l'effet, se mêlant ensemble, croissent

comme de petites flammes réunies, qui produisent enfin l'explosion d'un incendie.

Dès que le troubadour fut sorti, Azzone se mit sur le devant de sa loge, et ce fut le signal de l'ouverture du tournoi. La lice avait été débarrassée de tout empêchement; le peuple, qui y entrait et en sortait à volonté aussi long-temps que l'on avait couru la quintaine et le bélier, en fut alors exclu. Après que toutes les balustrades furent fermées autour de la lice, un héraut en fit le tour à cheval, en criant quatre fois aux quatre extrémités : — Écoutez! écoutez! écoutez le ban de la part du magnifique messire Azzone, vicaire du sérénissime seigneur Louis, empereur des Romains! Que personne ne soit assez osé pour entrer dans la lice tant que durera le tournoi, pour favoriser ou pour desservir aucun des combattans par des actes, des paroles ou des signes, sous peine de perdre son cheval et son armure, si celui qui commet le forfait est chevalier ou écuyer; de perdre l'oreille, s'il est artisan ou vilain; le poignet s'il est serf, et le corps si c'est une personne infâme.

Après cela, six juges du tournoi, vêtus de longues robes de soie, se placèrent dans une loge près du balcon du vicaire, devant lequel fut arboré un drapeau écartelé d'argent et d'écarlate.

Le plus profond silence s'établit aussitôt au milieu de cette foule. Tous se pressaient sur les parapets des tourelles, des terrasses et des loges. La palissade à l'entour, ou l'on n'avait élevé aucun édifice, fourmillait de personnes entassées, qui se serraient contre la balustrade. Tous les yeux étaient tournés vers l'une ou

vers l'autre des extrémités opposées de la lice où l'on avait dressé deux vastes et riches tentes. Celles qui étaient à droite du vicaire étaient rouges, celles qui étaient à sa gauche étaient blanches.

Au premier son de la trompette, on vit sortir des deux pavillons blancs, douze chevaliers avec les casaques et les plumes blanches sur le casque, et autant d'écuyers habillés de vert. En même temps sortirent des deux pavillons opposés douze chevaliers et douze écuyers ; les premiers avec la casaque et les plumes rouges, et les seconds vêtus en jaune.

Notre Ottorino était le chef de la troupe des blancs. Un brave jeune homme milanais, appelé Sacramoro, conduisait la compagnie des rouges. Les deux petites armées qui devaient combattre avec des armes émoussées ou *courtoises* avancèrent l'une contre l'autre à pas lents, et s'arrêtèrent toutes les deux sous la loge du vicaire, que les chevaliers saluèrent en baissant leurs lances qu'ils tenaient sur la cuisse.

Les palefrois, richement caparaçonnés, avaient une corne de fer au milieu du front, et plusieurs rangs de grelots attachés au poitrail. Chaque chevalier portait sur son bouclier ses propres couleurs peintes en rayures, en échiquiers, en lignes transversales, moirées, variées enfin de plusieurs manières bizarres. Chacun d'eux avait en outre les enseignes de sa maison, et sa devise particulière pour être distingué dans la mêlée. Tous avaient de plus un ruban, celui-ci d'une couleur, celui-là de l'autre, noué en ceinture ou placé en bandoulière : on appelait ce ruban *la faveur de la dame*, parce qu'il était ou paraissait être un présent de la per-

sonne aimée, vers laquelle, suivant les règles de la bonne chevalerie, les combattans devaient diriger leur pensée avant de s'exposer à quelque danger ou de commencer quelque entreprise. Le souvenir de la dame devait leur donner le courage d'en sortir avec honneur.

Nous avons dit que c'étaient quelquefois de véritables présens de l'amour, et quelquefois aussi des présens simulés; car nous ne supposons pas que tous les chevaliers fussent toujours amoureux, et que tous les amoureux fussent toujours payés de retour. Mais comme, à cette époque, le défaut d'amour dans un chevalier était une espèce de vilenie, et je dirai presque un manque de religion, celui qui n'était pas amoureux feignait de l'être; celui qui n'avait pas une dame pour le parer de ses couleurs, s'en parait lui-même, et laissait les curieux faire leurs conjectures.

La folie, la fièvre, la rage de l'amour s'étaient tellement accrues, en même temps que la manie de ne vouloir céder le moins du monde à personne sur cet article, qu'il n'était pas rare de rencontrer quelque imbécile tout couvert de fer, ainsi que son cheval, errant de pays en pays et d'une cour à l'autre, et portant le défi à tout chevalier qui ne voudrait pas convenir de bonne grâce que la dame de son choix était la plus jolie et la plus vertueuse, et son amour pour elle le plus passionné du monde. Espèce de fat inspiré et fanatique, qui, pour ce beau caprice, désarçonnait, estropiait, tuait d'autres sots comme lui, jusqu'à ce qu'il rencontrât un gaillard plus fort que lui qui, avec un bon coup d'épée ou de lance, accomplissait

l'œuvre charitable de le guérir de sa folie, en l'envoyant sous terre.

A l'époque de l'extinction de la chevalerie, ce bel usage de faire l'amoureux sans l'être passa, au moins parmi nous, chez les poètes. De là l'essaim de ces froids, ennuyeux et larmoyans pétrarquistes qui inondèrent pendant tant d'années l'Italie de sonnets et de chansons sur les yeux, sur la bouche, sur le pied, sur la main, sur la chevelure, et que sais-je encore! de tant de femmes cruelles et toutes plus belles les unes que les autres. Heureusement que les poètes sont d'une trempe plus douce, et qu'ordinairement ils ne s'en prennent qu'aux oreilles de leur prochain; sinon nos pauvres pères en auraient vu de belles!

Mais revenons à notre histoire. Après avoir salué le vicaire, les deux compagnies qui s'étaient placées sur un seul rang devant sa loge, se séparèrent et se tournèrent le dos, l'une allant à gauche et l'autre à droite, en s'éloignant jusqu'aux deux extrémités opposées. Revenant ensuite au devant l'une de l'autre, elles se saluèrent en se rencontrant à moitié chemin. Les généreux coursiers soufflaient et paraissaient frémir d'impatience d'entrer en lice. Les chevaliers, les visières levées et les lances hautes, avançaient serrés les uns contre les autres, et précédés par leurs chefs. Les casques, les cuirasses, les boucliers et les ornemens d'or et d'argent brillaient aux rayons du soleil, déjà parvenu à la moitié de sa course. On voyait dans leur mouvemens ondoyer les casaques des chevaliers et les couvertures des chevaux; tandis que les plumes, les panaches et les banderoles voltigeaient en l'air.

L'armurier dont nous avons parlé, laissant un de ses garçons à la garde de sa boutique, s'était rendu, dès qu'il avait vu arriver le vicaire, du côté gauche de la lice, près des deux pavillons blancs, où sa femme l'attendait.

Une demi-douzaine de ses jeunes ouvriers avaient retenu sa place, et lui avaient ouvert le chemin aussitôt qu'ils avaient vu poindre au milieu de la place son bonnet avec la plume de maître fabricant de cuirasses. Il put ainsi se placer à son aise près de sa femme, et les bras appuyés à la balustrade.

— Regardez si cette cuirasse ne lui va pas comme un gant, dit Birago à l'un de ses ouvriers, en lui montrant Ottorino qui, dans ce moment, passait devant lui.

L'ouvrier voulait répondre quelque chose; mais la femme de l'armurier ne lui en donna pas le temps; car, en prenant son mari par un bras, elle lui demanda : — Dites-moi un peu, Giacomolo, ce chevalier là-bas, le troisième sur ce rang, est-il aveugle d'un œil pour le tenir ainsi couvert d'un bandeau? Comment se présente-t-il dans cet état pour combattre ?

— Il a la vue aussi bonne des deux yeux que toi et moi, répondit l'armurier; je le connais : c'est Bronzin Caimo, de ces Caimi qui demeuraient jadis à Saint-Ambroise, et qui demeurent maintenant près du Broletto Nuovo. Je vais te dire l'histoire de son œil bandé. Caimo soupira long-temps pour une des Lampugnani; mais elle ne voulait pas entendre parler de lui, parce que c'était un pauvre imbécile; et, pour s'en débarrasser, elle lui fit entendre qu'elle ne pouvait plus voir

devant elle un sot dont personne n'avait ouï parler au-delà des murs de notre ville. Elle le lui dit avec un peu plus de ménagement; mais enfin cela revenait au même. Alors, que fait le pauvre diable? Il guette la dame qui se promenait un soir dans son jardin, se jette à genoux devant elle, lui prend une main, il se fait fermer un œil, puis il jure et il fait vœu de n'ouvrir jamais plus cet œil qu'il n'eût auparavant désarçonné trois chevaliers, et de ne plus paraître devant elle, sinon les deux yeux ouverts, c'est-à-dire après avoir accompli son vœu.

— Oh! les drôles de vœux! s'écria la femme de Birago. — Mais tiennent-ils?

— Ils tiennent sans aucun doute; et, vois-tu, grâce à ce vœu, il a aussi acquis quelque importance, car, en allant chercher noise partout, il a été désarçonné je ne sais combien de fois. Un jour il eut l'épaule démise, un autre jour il revint chez lui un bras cassé, et une troisième fois il eut une côte enfoncée. Mais à force de constance, depuis trois ans ou trois ans et demi, il est parvenu, lui aussi, à désarçonner deux chevaliers, et maintenant le voilà qui arrive ici; car il se trouve toujours où il y a à jouer des mains, et, s'il réussit à faire vider l'arçon à un troisième chevalier, il découvrira son œil et se présentera à sa dame, qui ne pourra se dispenser de le trouver à son goût.

Dans ce moment, la troupe des rouges passa devant notre couple. Sacromoro, qui la précédait, la visière relevée, montrait une figure brûlée par le soleil et deux yeux d'aigle; une cicatrice lui traversait les lèvres près de la joue gauche, et descendait jusqu'au

menton. Il avait la poitrine et les épaules larges, un aspect terrible, et montait un beau cheval noir de Macédoine, avec l'air insouciant d'un homme qui est accoutumé à affronter des dangers bien plus graves.

— Regarde, regarde ! dit Birago en le montrant à sa femme, c'est une des premières lances des Milanais; il a guerroyé en Allemagne, en France et en Palestine.

— J'aime mieux le chef des blancs, répondit la femme; il paraît avoir autant de cœur que l'autre, mais il ressemble un peu plus à un chrétien.

— Aussi c'est un brave jeune homme, répliqua le mari, et il se pourvoit également à ma boutique; mais je puis bien te dire que ce Sacromoro sera un os dur à ronger pour lui.

— Et pourquoi donc, demanda de nouveau sa femme, pourquoi donc ces deux là-bas ? Et elle montrait la troupe des blancs qui, ayant fini son tour, s'était rangée devant les pavillons.

Pourquoi portent-ils le bouclier d'une seule couleur, et sans aucun ornement ?

— Cela signifie qu'ils sont de nouveaux chevaliers. Pendant la première année qu'ils ont été armés chevaliers, ou jusqu'à ce qu'ils aient fait quelque prouesse, ils doivent porter le bouclier d'une seule couleur et tout uni. Mais, silence, on va commencer.

La trompette donna en effet le premier signal, et les chevaliers, rangés de front aux deux extrémités de la lice, baissèrent tous ensemble leurs visières; au second signal, ils mirent leurs lances en arrêt; au troisième, et au même moment, les deux troupes se précipitèrent l'une contre l'autre à toute course, en

criant, l'une : — Saint Ambroise et Ottorino ! l'autre : — Saint George et Sacromoro ! et elles se rencontrèrent au milieu de la lice avec le fracas d'une tempête. Au premier choc, il y a des lances brisées, des chevaliers démontés, des chevaux qui se heurtent la poitrine les uns contre les autres, s'entrelacent les jambes de devant, se mordent, s'échappent en galopant dans l'arène, les arçons vides et les brides pendantes. On entend des cris de joie, d'encouragement, de fureur et de commandement ; et tout cela au milieu d'un nuage de poussière qui voile, qui enveloppe, qui confond tout. Peu après, les palefreniers accourent chercher les coursiers échappés ; les écuyers aident leurs maîtres à remonter en selle, et les sergens tirent de la mêlée quelque chevalier maltraité. Autour de la palissade on entend des cris, des applaudissemens, et les demandes des spectateurs incertains qui veulent savoir de quel côté penche la victoire.....

Après la première rencontre, les chevaliers jetèrent les lances et mirent l'épée à la main. On appelait ces épées de *marra*, parce qu'elles étaient émoussées et sans tranchant ; mais elles étaient solides, pesantes, telles enfin que lorsqu'elles tombaient sur le casque d'un chrétien, maniées par ces bras qui n'avaient jamais fait d'autre métier, si le coup était bien ajusté, elles fracassaient quelquefois la tête qui y était renfermée ; ou du moins elles l'étourdissaient de manière à la faire vaciller pour long-temps. En attendant, les hérauts, les maîtres et les aides du camp qui observaient si l'on combattait loyalement, et si tous faisaient leur devoir, ne cessaient de crier : Chevaliers ! Che-

valiers ! souvenez-vous de qui vous êtes fils, et ne dégénérez pas,

Le combat dura environ une heure avec une fortune variée; mais à la fin les blancs paraissaient vaincus. Quatre des leurs avaient été emportés dans les tentes dangereusement blessés; les autres, pressés par leurs adversaires, cédaient peu à peu le champ, et déjà le vicaire, qui croyait leur défaite certaine, voulant épargner du sang, était sur le point de donner le signal de cesser, lorsqu'Ottorino, se rappelant Béatrix et les paroles qu'elle lui avait fait dire par son écuyer, se sentit enflammer de colère et de honte, jeta son bouclier derrière ses épaules, saisit en désespéré son épée à deux mains, et fondit sur le chef des rouges qui ce jour-là avait fait des miracles, en s'écriant : Sacromoro, prends garde !

Sacromoro se couvrit aussitôt la tête de son large bouclier, et il porta en même temps un coup de pointe avec son épée, qui frappa en vain sur la cuirasse de l'assaillant; mais celui-ci, voyant son adversaire couvert, de sorte qu'il eût été inutile de le viser à la tête, au lieu de le frapper de haut en bas, tourna l'épée en l'air, et lui donna un furieux coup en travers. Le fer, pénétrant sur le bouclier, atteignit Sacromoro à la joue droite du casque avec une telle force, qu'il tomba de l'autre côté du cheval, et fut emporté dans la tente des rouges, la mâchoire fracassée et presque mort.

Alors Ottorino se mit à crier : — Saint Ambroise, saint Ambroise ! La troupe abattue reprit courage, les vainqueurs commencèrent à se troubler et à reculer; le jeune Visconti, rugissant comme un lion, distri-

buait des coups épouvantables, et ses compagnons, faisant leurs derniers efforts, l'aidaient vaillamment. Dans un instant, le combat changea de face ; deux autres de la compagnie des rouges furent désarçonnés ; ceux qui étaient restés en selle, n'ayant plus un chef autour duquel ils pussent se rallier, couraient à la débandade de tous côtés, toujours poursuivis et battus par leurs adversaires, contre qui toute défense était devenue inutile. Alors le vicaire fit un signe de la main, la trompette sonna, et le combat finit.

Pendant que la foule criait, battait des mains, jetait en l'air des mouchoirs et des bonnets, applaudissant et fêtant les vainqueurs, on vit sept ou huit personnes, bérauts, maîtres ou aides du camp, se lancer à bride abattue contre un chevalier des rouges et le chasser de la lice à grands coups de bâton, en le frappant du bois de leurs lances ; punition que l'on infligeait, selon la loi des tournois, à celui qui ne discontinuait pas de combattre, aussitôt que le signal était donné.

Ceux des combattans qui pouvaient encore se tenir sur l'arçon ou sur leurs jambes se présentèrent au balcon des juges, où ils furent appelés, l'un après l'autre, par leur nom, et, d'après les témoignages que rendaient pour chacun d'eux les officiers du tournoi, on décida que tous s'étaient comportés en bons et loyaux chevaliers, à l'exception de deux, l'un des blancs que l'on accusait d'avoir blessé son adversaire à la cuisse, ce qui n'était pas un bon coup, et l'un des rouges qu'on accusait d'avoir frappé le cheval. Mais l'adversaire qui avait été blessé prit la défense du premier, en mon-

trant que le coup lui avait été porté dans le bouclier, et que le fer de la lance était venu en glissant se planter hors de l'endroit visé et contre l'intention du chevalier; quant au second, il parvint à se justifier, en faisant témoigner par un aide du camp que le cheval de son adversaire avait levé la tête dans le moment même où il portait le coup avec son épée.

On nomma ensuite ceux qui étaient dans les tentes au nombre de dix-sept blessés et trois morts, et on décida que tous s'étaient comportés bien et vaillamment.

Mais parmi les blessés celui qui, sans être des plus maltraités, eut pourtant le plus de guignon, ce fut notre ami Bronzin Caimo, le héros à l'œil bandé. Il reçut dans la première rencontre un coup de lance qui, en entrant par l'ouverture de la visière pratiquée devant les yeux pour laisser passage à la vue, avait pénétré (dites-moi si le diable n'y mit pas les cornes) tout juste dans l'œil découvert, dans celui par lequel il pouvait voir. Bonsoir! il resta dans l'obscurité; et, étant tombé de cheval, on le conduisit dans la tente, où avec une religieuse obstination il ne voulut ni ôter, ni permettre qu'on lui ôtât le bandeau de l'œil qui lui restait encore. On soumit la chose aux juges qui ne surent comment prononcer. On en parla ensuite longtemps, et ce fut le sujet de longues discussions, d'amères disputes entre les chevaliers et les dames, qui disaient que c'était un beau cas, avec la même satisfaction que nous entendons dire quelquefois par un avocat, — c'est un beau procès, — et par un médecin, — c'est une belle maladie. — Toutes les opinions émi-

ses à ce sujet trouvaient des champions; on citait les lois romaines et celles de Moïse, les auteurs latins et provençaux, les prophètes, les romanciers, les philosophes et les troubadours. On avait recours aux exemples tirés des histoires des quatre fils d'Aymon, d'Amadis de Gaule, de Giron-le-Courtois et de tous les plus fameux paladins de France et d'Angleterre. La controverse fut portée par devant les premières cours d'amour qui résidaient dans différentes villes d'Europe, et elle fut décidée de plusieurs manières. On appela enfin de ces jugemens devant la cour plénière de Provence, qui, après mûr examen, après une longue et docte discussion et après avoir consulté les plus célèbres docteurs, décida solennellement en faveur de l'œil de Caimo, c'est-à-dire prononça qu'il pouvait le découvrir. Cet amant timoré, qui jusque-là avait été toujours aveugle, ôta à la fin le bandeau fatal, revit la lumière après environ trois ans, et, avec l'œil qui lui était resté, il recommença le même genre de vie pour accomplir son vœu et désarçonner le troisième chevalier. (Voyez la constance du bon vieux temps!) Lorsque Dieu le voulut, il désarçonna aussi le dernier, et alors quelle joie!.... Mais que direz-vous si sa cruelle dame, qui probablement n'aimait pas trop les borgnes, imagina un autre prétexte, et lui dit qu'il avait promis de ne paraître devant elle que les deux yeux ouverts, et que, n'en ayant plus qu'un, il devait bien se garder de se montrer jamais devant elle?

Mais revenons à la lice. Les chevaliers nouveaux, d'après la loi des tournois, donnèrent le casque qu'ils avaient porté aux hérauts du camp. Mais il s'éleva

aussi une autre contestation sur ce point, parce qu'un des nouveaux chevaliers avait déja couru une lance dans une *passe* d'armes qui avait eu lieu à Como, peu de temps auparavant, et quelqu'un prétendait qu'il n'était pas obligé de laisser le casque aux hérauts, parce que ce n'était pas les premières armes qu'il faisait ; mais on décida que le casque était dû, parce que le premier combat auquel il avait pris part n'avait pas été une mêlée, c'est-à-dire qu'on n'avait pas combattu avec l'épée, et l'on fit valoir cette fameuse sentence, en fait de joutes et de tournois, que *l'épée affranchit la lance, mais que la lance n'affranchit pas l'épée.*

Les blancs furent proclamés vainqueurs; et, après avoir recueilli les voix non seulement des juges et des officiers du camp, mais aussi des dames et des demoiselles, on décida qu'Ottorino s'étant montré le plus vaillant, le prix devait lui être adjugé. C'était un cheval blanc caparaçonné de blanc, avec un casque et un bouclier d'argent. Ainsi finit cette journée.

La femme de notre armurier fut si contente, si fière du triomphe de ce beau garçon, comme elle l'appelait, qu'elle ne tarissait pas sur son compte, et elle en parla tant et tant que son patient mari commença à se troubler, à s'inquiéter, et peu s'en fallut qu'il n'envoyât sa femme à tous les diables.

XVIII.

Les nouvelles du tournoi furent apportées le soir dans la maison du comte del Balzo, par l'avocat Laurent Garbagnate. Béatrix respirait à peine de la frayeur de la nuit précédente et de l'angoisse de toute cette journée passée au milieu de mille images des dangers auxquels Ottorino se trouvait exposé. Elle en recueillit avidement tous les détails. Une nouvelle vie la ranima comme une fleur qui, soulevant sa tête languissante sur sa tige flétrie, se rouvre à la rosée du matin. Mais lorsqu'elle entendit que le jeune homme, après la victoire, baisait respectueusement une écharpe azurée qu'il portait en ceinture, voulant montrer que c'était la pensée de sa dame qui l'avait fait sortir glorieusement de cette épreuve, l'amoureuse Béatrix se sentit presque évanouir de bonheur; et, se dérobant un instant à tous les regards, elle se couvrit le visage de ses deux mains et se laissa aller en pleurant à son émotion

de femme. Mais, rentrée aussitôt dans la salle, une flamme lui montait au visage, lorsqu'elle entendait répéter par tout le monde le nom de celui qu'elle aimait. Alors elle se disait à elle-même: — Il est à moi, et un tendre orgueil s'élevait dans son cœur.

Parfois elle pensait à la pénible extrémité où elle était réduite. Elle se rappelait la défense que son père lui avait faite de jamais revoir son bien-aimé Ottorino; elle se souvenait de Marco, mais ces images fuyaient, disparaissaient devant la joie nouvelle, comme s'évanouissent sous la chaleur pénétrante du soleil les brouillards de la vallée.

Fière, heureuse d'avoir placé son amour si haut, de se voir élevée par celui qui s'était acquis tant de renommée, elle ne pouvait dans de pareils momens prévoir aucun malheur. L'ame de la jeune fille s'était ouverte à l'espérance, l'avenir souriait devant elle, et son imagination le parcourait, en le peuplant de mille chimères, de mille rêves dorés.

Les chevaliers et les dames, réunis à la soirée du comte, lui témoignèrent leur étonnement de ne pas l'avoir vu au tournoi. En racontant les accidens qui avaient eu lieu, on vint à parler de l'affaire de Bronzin Caimo. En tout autre temps, c'eût été pour le comte del Balzo une conversation selon son goût, car il se plaisait à tout ce qui pouvait prêter à des discussions et à des subtilités; mais, ce jour-là, il était de si mauvaise humeur qu'il fut impossible de l'échauffer à la dispute. Il avait toujours devant lui la figure de Marco; ses paroles retentissaient sans cesse à son oreille, tout cet homme lui pesait sur le cœur, et la nouvelle du

triomphe d'Ottorino n'avait pas opéré en lui le même miracle que sur sa fille.

Cependant il se remit peu à peu, et il commençait à reprendre courage, lorsqu'on prononça une parole magique qui eut le pouvoir de changer sa mauvaise humeur et de le ranimer tout-à-fait. Un vieux baron de ses amis, avant de prendre congé, le tira à l'écart et lui dit que le vicaire impérial avait demandé de ses nouvelles. Avez-vous jamais vu une rosse maigre, triste, la tête basse, les oreilles pendantes, incapable de remuer quoiqu'on la frappe ou la pique, se mettre tout d'un coup à ruer et s'élancer d'un trait comme un jeune poulain, parce que le chevalier l'a touchée à l'endroit où elle avait une écorchure? Il en arriva de même au comte. — Est-ce vrai? A-t-il demandé de moi? dit avec un grand empressement le vaniteux poltron.

— Oui, il a demandé de vous.

— Et qu'a-t-il dit?...

— Il a demandé pourquoi vous ne vous étiez pas présenté au tournoi?

— Il faudra donc que demain je ne manque pas de m'y trouver pour assister à la joute; n'est-ce pas la joute qui doit se tenir demain?

— Oui, le second jour est destiné à la joute, et il sera bien que vous y alliez, pour qu'il ne paraisse pas..... parce que..... vous comprenez..... vous sachant si lié avec Marco, on pourrait penser, que sais-je? que vous n'êtes pas ami du vicaire.

— Comment? comment?

— Ce n'est pas une chose nouvelle, et tout le monde

sait qu'entre Marco et son neveu le vicaire, il y a quelque mésintelligence.

— Je ne sais rien ni de mésintelligence ni d'intelligence; je suis ami de tout le monde, et je veux être en paix avec tout le monde.

— C'est précisément pour cela que je vous disais de ne pas manquer d'assister à la joute; c'est une réjouissance pour fêter la nomination d'Azzone..... et si jamais il lui venait à l'esprit de demander encore après vous, et qu'il apprît que vous n'y êtes pas.....

— Oh! j'irai, j'irai sans faute.

En effet il tint parole. Le lendemain il fut des premiers à se montrer dans une loge à côté de celle du vicaire. Le champ n'était pas encore prêt, les jouteurs n'étaient pas encore arrivés, que le comte était déjà là avec sa fille et une riche suite de damoiseaux et de pages.

Lorsque le vicaire et ses deux oncles se présentèrent au balcon, il se mit à leur faire de grandes salutations, à s'incliner, à jeter les bras de tous côtés; mais personne ne parut s'apercevoir qu'il était là, personne ne distingua ses révérences des autres saluts qui partaient des loges d'alentour, ce qui commença à lui paraître un peu étrange. Lorsque tout le monde fut assis, le comte avec sa petite barbe entre le blanc et le rouge, qui n'était jamais tranquille, avec ses deux petits yeux gris toujours en mouvement, avec sa voix glapissante et criarde, se donnait toute la peine du monde pour se faire remarquer; mais personne ne faisait plus attention à lui qu'à deux chiens qui couraient dans la lice en aboyant l'un contre l'autre, ce qui finit par lui causer un furieux dépit.

La joute commença. Plusieurs chevaliers se présentèrent pour toucher tantôt l'un, tantôt l'autre des boucliers exposés au bout de plusieurs piques plantées par terre près du pavillon des jouteurs. Plusieurs rencontres se succédèrent ; mais on ne fit aucun coup signalé. Celui-ci courut la lance sans résultat, celui-là perdit l'étrier de l'un ou de l'autre pied, quelques uns plièrent sur la croupe du cheval. Il y eut deux lances brisées, et rien de plus.

Ottorino n'avait jamais été appelé dans la lice ; car, après ses épreuves du jour précédent, personne n'osait se mesurer avec lui.

Le spectacle durait déjà depuis deux heures, et les choses allaient si froidement que les spectateurs étaient las, et en avaient jusque par dessus les oreilles. Ils commencèrent même à murmurer, puis à frémir, et enfin à hurler comme des bêtes farouches contre les chevaliers qui n'avaient pas assez d'adresse pour s'éventrer tant soit peu, afin de les divertir. Le peuple est ainsi fait : ordinairement docile, souple et traitable, il faut bien se garder de le troubler dans ses amusemens, car alors il quitte la peau de brebis pour revêtir celle de l'ours.

Afin d'apaiser cette folle colère, parurent des hérauts qui crièrent qu'on allait cesser la joute pour commencer un *bigordo*, ainsi qu'on appelait l'assaut donné à un bastion ou château de bois ; ce qui était un des spectacles favoris de cette époque. Mais au moment où l'on allait prononcer la formule usitée pour faire cesser les défis, on entendit retentir le son d'un cor dans le bois voisin. Les spectateurs, en frap-

pant des mains, firent signe d'attendre le nouveau chevalier que ce son annonçait. Il y eut quelques instans de silence ; puis on vit entrer dans l'arène un homme d'une haute stature, la visière baissée, et les armes toutes d'acier, sans couleurs, sans ornemens, sans aucun insigne. Il montait un gros étalon de la Pouille, noir comme le jais, sauf qu'il avait une étoile blanche sur le front et que trois de ses pieds étaient blancs.

Le guerrier nouvellement arrivé portait, suspendu à son arçon, un bouclier uni comme le restant de ses armes, voulant rester inconnu. Mais il était suivi d'un écuyer avec un autre bouclier couvert d'un crêpe noir et couleur fauve, couleur qui indiquait la tristesse sans mélange de joie. L'écuyer, laissant son seigneur à l'extrémité de la lice qui aboutissait au bois, traversa l'arène pour apporter dans la tente des juges, située à l'autre bout, ce bouclier couvert. Les juges avaient fait serment de ne jamais révéler, dans aucun cas, le secret de celui qui voulait combattre caché, mais la loi imposait de reconnaître ses armes, et de décider s'il méritait l'honneur d'être admis à se mesurer avec les tenans de la joute.

Cependant au milieu de la foule s'était éveillée une joie curieuse et inquiète, qui se manifestait de tous côtés par un long murmure.

Aussitôt que l'écuyer fut entré dans la tente des juges, ce murmure cessa, et le silence de l'attente s'établit partout.

Peu d'instans après, les juges sortirent avec le bouclier de l'inconnu qu'ils avaient enveloppé dans le

crêpe. Ils le mirent au bout d'une pique qu'ils fichèrent en terre, et au devant de laquelle ils ployèrent un genou, puis ils firent signe à un héraut qui cria.

— Le chevalier a le champ libre.

Alors l'inconnu traversa à son tour lentement l'arène jusqu'à la tente des jouteurs, et, s'arrêtant devant le bouclier d'Ottorino, au lieu de le toucher de sa lance selon la coutume, il l'arracha de sa place et le jeta par terre, ce qui était le plus grand outrage que l'on pût faire à un chevalier, et signifiait qu'on demandait un combat à outrance.

Mille bruits divers s'élevèrent au milieu de la foule attentive à tous ces mouvemens dont elle connaissait bien la signification; chacun voulant deviner quel était celui qui portait le défi et les causes de cette haine mortelle. Les vieillards disaient que le vicaire ne permettrait pas que le combat eût lieu; les jeunes criaient que ce serait une indignité de s'y opposer; plusieurs palpitaient pour Ottorino; d'autres, qui prenaient parti pour lui, s'applaudissaient de cette chance d'un nouveau triomphe qui s'offrait à sa valeur; plusieurs, envieux de sa gloire, se réjouissaient en eux-mêmes du danger inconnu qui le menaçait, et ils espéraient voir abaisser cette élévation qui portait ombrage à leur orgueil. Mais la plupart des spectateurs, sans aversion et sans intérêt, s'apprêtaient à jouir de ce spectacle pour se dédommager du long ennui qu'ils avaient enduré.

Que faisait cependant la pauvre Béatrix, et quel était l'état de son cœur? Lorsque la joute s'ouvrit, et que les assaillans se présentèrent pour frapper sur les boucliers, Béatrix, hésitant entre le désir de la gloire

et la crainte du danger de celui qu'elle aimait, tantôt désirait, tantôt tremblait de voir toucher le bouclier d'Ottorino. Mais, ayant assisté à tant de combats sans effusion de sang, elle s'était peu à peu rassurée et avait fini par souhaiter avec confiance que l'objet de son amour fît ses épreuves, et son esprit agité jouissait par anticipation de son triomphe, et des louanges que les chevaliers et les dames lui adressaient, ainsi que de l'étonnement mal dissimulé de son père. Mais lorsqu'elle entendit le son du cor, lorsqu'elle vit arriver le chevalier inconnu, saisie tout d'un coup d'une espèce de pressentiment mystérieux, elle trembla de la tête aux pieds, et il lui parut entendre une voix dans son cœur qui lui criait :

— Malheur à ton époux! Pendant que le terrible chevalier traversait l'arène, s'approchant toujours plus du pavillon des jouteurs, elle regardait effrayée, comme l'enfant qui voit s'avancer lentement un fantôme dans l'obscurité redoutée de la nuit. A chaque pas qu'il faisait, il paraissait lui arracher une partie de sa vie. Lorsqu'il fut arrivé au terme de sa marche, elle ne pouvait presque plus respirer. Le son du bouclier renversé lui retentit profondément dans l'ame, et pendant un instant ses yeux s'obscurcirent.

Son père, qui s'en aperçut, voulut lui éviter cette dure épreuve, et, la prenant par un bras, il l'engageait à sortir; mais la malheureuse, qui pensait qu'attendre de loin les nouvelles du combat, le désespoir dans l'ame, était un tourment encore plus insupportable que d'en voir toutes les chances de ses propres yeux, refusa de sortir.

— Tu ne sais pas à qui le défi est porté? lui disait le comte d'une voix altérée.

— Je le sais; c'est à Ottorino, répondit sa fille d'un air déterminé; car, ayant pris son parti, elle avait recueilli dans ce moment toutes les forces de son ame.

— Mais les armes !..... continuait à dire le père en balbutiant,.... mais le défi !

— Les armes sont pointues et tranchantes, poursuivit Béatrix avec une figure qui prenait de l'assurance dans son désespoir; le défi est mortel; j'ai tout vu, mais je ne veux pas m'en aller d'ici.

Cependant Ottorino était sorti de la tente tout armé de fer de pied en cap; et, s'étant approché de son cheval de bataille que Lupo tenait par la bride, il mit une main sur l'arçon de devant, et d'un saut agile il se plaça sur la selle malgré tout le poids de son armure.

Les juges du camp prirent deux lances aiguisées, au manche de chêne solide et pesant, aux viroles d'argent et aux crosses ferrées. Après avoir, par un sévère et scrupuleux examen, reconnu qu'elles étaient complètement égales de longueur, de poids, et dans la qualité du bois, du fer et des garnitures, ils en donnèrent une à celui qui avait porté le défi, et l'autre à celui qui l'avait accepté, en faisant signe aux deux chevaliers de parcourir le circuit de l'arène.

Les deux adversaires s'acheminèrent par la même ligne, commencèrent à faire le tour le long des loges et de la palissade, ayant chacun derrière lui son propre écuyer. L'inconnu, toujours enfermé dans ses

armes, modérait d'un air aisé et insouciant son puissant coursier qui entrait en fureur au bruit des applaudissemens, se cabrait, faisait des sauts et couvrait d'écume son frein, en soufflant avec rage. Le chevalier toutefois se tenait ferme et droit sur ses arçons avec une pose assurée, le maintien sévère et plein de grâce naturelle.

Lupo, qui le suivait à cheval à peu de distance, observait avec étonnement la largeur élégante de ses épaules, la belle proportion de tous ses membres, le port hardi de sa tête et de sa personne, et ne pouvait se défendre de quelques appréhensions pour son seigneur. En examinant plus soigneusement les armes du chevalier, il s'aperçut que le casque était cloué au morion, et il le reconnut pour le même qui avait été acheté, le jour précédent, par le vieillard au manteau couleur marron.

Ottorino galopait, la visière levée, à côté de l'homme de haute stature. De dessous le casque, on voyait s'échapper quelques boucles de cheveux noirs qui descendaient sur son front animé par la noble témérité de la jeunesse. Il montait un genet d'Andalousie châtain qui, sans être aussi fier et aussi terrible que l'étalon de son adversaire, était rempli de feu, susceptible, animé, obéissant à la main, à la voix, au geste, je dirais presque à la pensée de son maître. Il le dirigeait avec beaucoup d'adresse, en lui faisant faire, tout en avançant, des sauts, des cabrioles agiles, des passes gracieuses, et échanger des courbettes, tellement qu'il paraissait se préparer à une fête ou à un carrousel plutôt qu'à un combat mortel.

Lorsque les deux chevaliers furent arrivés devant la loge du comte del Balzo, Ottorino salua courtoisement le père et la fille ; mais à peine le comte l'aperçut-il, et Béatrix même ne lui répondit que par un regard timide et fugitif. Dans ce moment, comme charmée par un pouvoir magique, elle ne pouvait détourner les yeux du chevalier inconnu. Elle regardait le fer de la lance long, aigu, étincelant, et il lui semblait en sentir la froide pointe au milieu de son propre cœur ; elle y tenait les yeux fixés comme si elle avait voulu la détruire.

L'inconnu, qui n'avait encore regardé d'aucun côté, tourna un peu la tête vers la loge du comte del Balzo.

Dès que le tour fut achevé, on donna du champ aux deux adversaires, après avoir réparti également entre eux, comme on disait alors, la terre et le soleil ; cela signifiait qu'on les avait placés l'un vis-à-vis de l'autre de manière à ce que tous les deux fussent également éloignés du centre de la lice et que les rayons du soleil eussent à frapper entre eux, en sorte que l'avantage et le désavantage fussent égaux pour tous les deux.

L'immense foule, pressée dans les loges et vers les balustrades, montait plus loin sur des bancs, des chars et des planchers postiches ; répandue à une plus grande distance sur les arbres du bois voisin, sur les terrasses et les belvédères de quelques maisons environnantes, elle attendait en silence. Il n'y avait pas de cœur qui ne palpitât d'impatience, d'envie, de courage ou de terreur. On allait donner le signal de l'assaut, lorsqu'il arriva un accident qui bouleversa tout

à coup cette multitude et faillit renverser la vacillante puissance d'Azzone.

Lupo qui était derrière Ottorino, trompé par un mouvement accidentel que le vicaire fit avec la main, crut que c'était le signal donné au trompette pour faire sonner l'assaut, et il cria d'une voix haute qui, au milieu de ce silence, fut entendue d'un bout à l'autre de la palissade : — Vive Marco Visconti ! c'était le cri de guerre de son seigneur, qui, aussitôt qu'il l'eut entendu, élevant en l'air sa main couverte du gantelet de fer, répéta aussi : — Vive Marco Visconti ! Mais ni lui ni son adversaire ne firent aucun mouvement, n'ayant pas entendu le son de la trompette. Cependant la foule spectatrice, qui était secrètement dévouée à Marco Visconti et qui savait confusément qu'on ourdissait quelque trame, crut que ce cri était le signal d'une conspiration, une provocation à se soulever contre le vicaire; et, dans un instant, des milliers de voix y répondirent unanimement de tous côtés. Plusieurs, mettant la main à leurs armes, quittaient leurs places, se formaient en groupe, s'interrogeaient et regardaient autour d'eux pour voir s'il paraissait un drapeau, un chef sous lequel ils pussent se réunir. Si Marco eût paru dans ce moment, s'il s'était montré au peuple, c'en était fait. Les gardes peu nombreuses du vicaire se serraient effrayées auprès de sa loge. Il y eut un moment où Azzone lui-même et ses deux oncles, Lucchino et Giovanni, se crurent perdus.

Dans cet instant de la plus grande effervescence, lorsque les cris étaient les plus perçans et les plus farouches, le chevalier inconnu, qui n'avait jamais

bougé de sa place, porta une main à son morion comme s'il avait voulu lever la visière, oubliant qu'elle était clouée ; mais ce ne fut qu'un mouvement fugitif et qui parut involontaire ; car il baissa aussitôt le bras ; et, appuyant son poing fermé sur le cuissard de fer, il resta immobile, regardant de dessous la visière cette confusion orageuse.

Cependant les hérauts, les maîtres et les aides du camp couraient tout autour de la lice et faisaient signe à la multitude de s'apaiser et de reprendre ses places. En effet, peu à peu l'orage commença à se dissiper et s'évanouit tout-à-fait. Les jeunes gens intrépides qui paraissaient vouloir jouer des mains, les timides qui ne voulaient pas se faire fouler dans la presse, les curieux qui faisaient le plus d'embarras et qui étaient les plus nombreux, tous se rendirent à leurs places ; quelques uns en frémissant, d'autres en riant, d'autres en demandant ce que cela avait été.

Dès que la tranquillité et le silence furent rétablis, la trompette sonna, et les deux combattans marchèrent à la rencontre l'un de l'autre, le bouclier devant la poitrine et la tête penchée derrière le bouclier, de sorte que le visage était couvert jusqu'aux yeux.

Mais le chevalier inconnu, qui voulait en courant la première lance faire un coup d'adresse, au lieu de piquer son cheval des éperons et de lui donner pleine carrière, le mit à un galop modéré. Arrivé à la portée d'Ottorino qui fondait sur lui avec fureur, il lui présenta son bouclier en travers, de sorte que la lance du jeune chevalier glissa en frappant sur l'acier poli, et lui effleura le flanc, sans que le coup eût aucun effet ;

tandis que lui, visant l'écharpe azurée qu'Ottorino portait ce jour-là en bandoulière, il la perça, y faisant entrer sa lance jusqu'à la crosse; il passa outre avec son cheval, et il réussit à la lui enlever net.

Un tel coup de maître et si bien ajusté ne put être apprécié par les spectateurs, qui, le croyant l'effet du hasard, commencèrent même à murmurer de ce qu'on eût couru des lances sans résultat. Mais les deux adversaires continuèrent leur course chacun de son côté, et dès qu'ils furent arrivés l'un et l'autre à la place d'où ils étaient partis la première fois, ils tournèrent rapidement leurs chevaux et se précipitèrent l'un contre l'autre en redoublant de fureur. Cette fois, le chevalier inconnu s'approchait à bride abattue, serrant si fort ses genoux que le robuste étalon fléchissait sous lui et ouvrait la bouche pour prendre haleine. S'étant rencontrés avec cette impétuosité au milieu de la lice, Ottorino brisa sa lance contre le haut du bouclier de son adversaire qui n'en fut pas même ébranlé sur sa selle, mais qui, au moment même, lui porta un coup à la visière et le jeta par terre à un trait de lance de son cheval. Aussitôt que le pauvre animal se sentit dégagé de sa charge, il s'arrêta tout à coup, et, tournant la tête derrière lui, il paraissait attendre que son maître revînt le monter.

Mais son maître était étendu sur le sable, les bras ouverts, sans donner aucun signe de vie. Lupo sauta en bas de son cheval, ouvrit en tremblant la visière d'Ottorino, et vit que le sang lui sortait des narines, de la bouche et des oreilles.

Deux sergens accoururent, et le portèrent sur leurs

bras jusqu'à la tente. Les jambes du jeune chevalier étaient pendantes, sa tête renversée en arrière, et ses cheveux flottans et ensanglantés étaient balancés à chaque pas que l'on faisait.

Après quelques instans, un héraut sortit du pavillon et cria : — Il vit !

Alors le chevalier vainqueur, qui du mouvement de sa tête, toujours renfermée dans le casque, avait accompagné le blessé tandis qu'on le transportait dans la tente, et qui dès le moment qu'il l'avait vu disparaître n'avait jamais détourné les yeux de cet endroit, éleva une main au ciel, et se dressa sur les arçons avec un mouvement qui montrait clairement la joie que cette annonce lui causait. Jetant ensuite sa lance loin de lui, il donna des éperons à son cheval, sortit au galop de l'arène, et disparut dans le bois par lequel il était venu. Son écuyer, après avoir pris le bouclier couvert qui était suspendu à la pique, se mit à sa suite.

On recueillit la lance jetée par le chevalier qui venait de disparaître, et l'on vit que la pointe en avait été brisée. Le plus grand nombre pensa que cela était arrivé dans la rencontre ; mais quelques uns avaient remarqué que le chevalier inconnu, en entendant son adversaire crier : — Vive Marco ! — s'était approché d'une loge, et, enfonçant la pointe de sa lance dans la fente de deux planches, il en avait formé levier, et l'avait fait sauter en brisant le fer au milieu.

Tous s'accordèrent à dire que si la lance eût été bonne, la force du coup était telle que la visière eût été brisée, et la tête du vaincu percée d'outre en outre.

XIX.

Ici notre histoire franchit l'espace d'un mois, nous transporte jusqu'à Lucques, ville dont Marco Visconti s'était rendu maître dans cet intervalle. Voici comment cela s'était fait. L'empereur dont les affaires, ainsi que celles de l'antipape, allaient tout de travers, se voyant obligé de quitter la Toscane, voulut, avant de dire adieu à cette province, en tirer ce qu'il pourrait. Parmi plusieurs belles inventions à cet effet, une des plus remarquables fut de vendre argent comptant les villes dont il se disait l'ami : cette gentillesse était échue précisément à Lucques. Le déloyal empereur l'avait enlevée au fils de Castruccio, son puissant fauteur, pour la donner à Francesco Castracani degli Interminelli, qui lui compta je ne sais combien de mille florins d'or. Mais les Lucquois, qui ne pouvaient se faire à l'idée d'avoir été vendus comme un troupeau de brebis, s'étaient, aussitôt après le départ de l'em-

pereur, recommandés à Marco, qui, étant allé peu de temps auparavant au Ceruglio, avait gagné cette troupe d'Allemands révoltés, au point d'en pouvoir disposer à son gré. Visconti descendit avec six cents lances au secours des Lucquois, et chassa Castracani de sa domination mal acquise. Lui-même fut élu seigneur et capitaine de la ville qu'il avait délivrée d'un maître abhorré, et qui se donna volontairement à ce prince d'une illustre naissance, d'une haute renommée, et ancien ami du célèbre Castruccio, sous l'autorité duquel elle était devenue si puissante et si formidable.

C'était le sixième jour depuis cet événement. Marco était entouré des gens occupés à recevoir les soumissions des terres et des châteaux du territoire qui se donnait spontanément à lui, ou à parcourir, à dévaster les terres des seigneurs qui s'étaient révoltés et qui refusaient de lui obéir. Il ourdissait déjà une nouvelle trame avec le comte Fazio, pour jouer à la ville de Pise le même tour qu'il avait joué à celle de Lucques, et pour l'enlever à messire Tarlatino di Pietra Mala, à qui elle avait été cédée par Louis de Bavière.

Il avait employé la matinée de ce sixième jour à recevoir et à expédier des messages aux princes et aux communes de la Toscane et de la Romagne, qui voyaient avec des sentimens divers d'envie, de crainte ou d'espérance, s'élever ce nouveau seigneur, dont il était si difficile de deviner la pensée secrète. Le reste de la journée s'était passé au milieu des réjouissances et des hommages dont la multitude n'est jamais avare envers les nouveaux princes. Il entendait encore résonner à ses oreilles les cris dont avaient retenti les rues de

Lucques lorsqu'il les avait parcourues à cheval, suivi par les grands, les barons, les consuls des arts, pour se rendre à l'église de Saint-Martin, et y adorer la sainte image.

L'heure était déjà avancée, et Visconti, après avoir congédié les conseillers et la noblesse de sa nouvelle cour, se promenait dans un vaste salon de l'Hôtel-de-Ville, qui avait été habité peu de mois auparavant par son célèbre ami Castruccio. Il tournait de temps en temps les yeux vers une fenêtre gothique qui donnait sur la place; de là on découvrait des tours, des dômes, éclairés dans ce moment par une infinité de lumières. Plus bas, dans la place, un grand feu répandait une clarté rouge et oscillante sur le peuple qui s'agitait à l'entour, y faisant grande chère, et chantant des chansons à la louange du nouveau seigneur. Dans le lointain, sur les collines courbées en cercle, on voyait une quantité de feux de joie, et partout on entendait l'accord des cloches qui sonnaient en carillon.

Marco s'arrêta un instant à contempler ce spectacle avec le sentiment d'un époux qui, le premier jour de noces, au milieu d'une fête, se sent ravi en extase par la beauté parée et joyeuse de sa jeune épouse. Mais, quittant cette fenêtre, il porta par hasard les yeux sur un portrait de Castruccio, suspendu au-dessus de la cheminée. Cette vue troubla toute sa joie, détruisit tout son enchantement. Il s'approcha d'un grand siége, s'y assit, et, tenant toujours les yeux fixés sur l'effigie de son ami, mort quelques mois auparavant, il dit en lui-même :

A Rome, lorsque, plein de vie et de gloire, il était

le confident de l'empereur; quand son nom seul faisait trembler toutes les villes guelphes, le roi Robert et le pape; quand moi-même je me sentais si fier d'être son ami et j'espérais, grâce à lui, la seigneurie de Milan; si un devin était venu alors lui dire : Castruccio, dans peu de mois tout sera fini pour toi et tu seras sous terre! Quelle annonce ! Si jeune d'âge et si vigoureux, au comble de la puissance!.... Mais la vie est incertaine et fragile!.... Et il savait bien qu'il était mortel. Si ce même devin avait ajouté : — Vois-tu celui qui est à tes côtés? cet homme que tu cherches à rendre puissant dans sa patrie; ce Marco qui t'aida autant qu'il le put à monter à la hauteur où tu t'es élevé, et qui t'honore et t'aime plus qu'un frère : le vois-tu? Eh bien ! sache que sous peu il sera seigneur *dans* ta ville, que ta maison sera sa maison, que ta veuve, que tes enfans erreront de ville en ville, cherchant un asile qui leur sera refusé, tandis que lui recueillera ton héritage. Qu'aurait dit cette ame altière? Quelle eût été sa pensée? Et moi-même, qu'aurais-je dit? Maintenant que l'homme, créature misérable, fasse des conjectures sur l'avenir ! Une ville si illustre, si puissante, tombe d'elle-même en un instant sous ton pouvoir, tandis que tu t'agites depuis tant d'années pour te rendre seigneur d'une autre ville qui fuit devant toi comme un fantôme. Ne te semble-t-il pas être un de ces hommes zélés qui, pendant qu'ils s'épuisent à chercher l'or par le moyen de l'alchimie, découvrent en chemin quelque merveilleux secret de la nature auquel ils n'auraient jamais songé?

Il se mit une autre fois au balcon. Il resta quelque

temps à regarder sur la place, et, jetant les yeux à l'entour, il s'écria : La belle ville que Lucques ! Mais ce n'est pas Milan !... ajouta-t-il aussitôt en soupirant. Être prince là où l'on a été sujet ; commander là où l'on a obéi ; être grand au milieu de nos amis qui se réjouissent de notre grandeur ; leur en faire part... et... Oui, être grand au milieu de nos ennemis et les voir se désespérer, tandis que nous triomphons de leur abaissement, voilà ce qui s'appelle vivre. Il y a ici des collines riantes couvertes de vignes et d'oliviers ; ici encore, il y a de brillans chevaliers, de belles demoiselles, des richesses, de la courtoisie ; mais tout cela est muet pour le cœur de Marco.

Pendant que de telles pensées roulaient dans sa tête, le peuple, qui le voyait droit et immobile derrière les vitres, se pressa sous sa fenêtre en criant : « Vive Marco ! vive Marco ! » Le bruit ayant rompu le fil de ses idées, il répondit en inclinant la tête, en baissant courtoisement les mains ouvertes ; puis impatienté il se retira dans une chambre voisine, où il continuait à se dire à lui-même : — Fous ! insensés ! craignez-vous qu'il vous manque un maître ?..... Vive Marco ! et qu'espérez-vous de ce Marco ? Qui est-il ? Savez-vous s'il peut et s'il veut ce que vous espérez de lui ?... Quel transport ! quelle joie ! si Lucques en a fait autant pour la victoire d'Altopascio, certes elle en a fait assez... Oh ! qui pourrait croire à vos démonstrations !... Jadis peut-être elles m'eussent enivré ; mais désormais je sais quel intervalle il y a entre le dimanche des Rameaux et le vendredi-saint, et depuis l'*Hosanna* jusqu'au *Crucifige*.

Un page s'approcha de la porte, et s'avançant, après en avoir obtenu la permission, fit une profonde révérence, et présenta à Marco un paquet de lettres, en lui disant : — Ce sont des dépêches de Lombardie. Le courrier est en bas dans la salle rouge; il dit être à votre service, et s'appelle Pelagrua. — Qu'il attende, répondit Marco, en congédiant le page d'un signe de tête. Il s'approcha d'une lampe, se mit à parcourir les adresses des lettres, les jetant les unes après les autres sur une petite table à mesure qu'il reconnaissait à l'écriture ceux qui les avaient écrites. Il porta les yeux sur une des lettres, à la vue de laquelle il fit un mouvement de surprise, et, agitant une sonnette d'argent, il demanda au page, que ce son avait aussitôt fait paraître, en indiquant les lettres : — Ce n'est pas le même messager qui les a toutes apportées? — Elles ont toutes été apportées, répondit le page, par cet homme qui est à votre service, à l'exception d'une seule, déposée au palais par un autre courrier qui a continué aussitôt son voyage pour Rome.

— C'est bien, dit Marco; et le page sortit.

Alors Visconti, jetant aussi sur la petite table cette dernière lettre qui était restée dans sa main, continuait à se dire en lui-même avec un sourire amer : — Mon magnifique neveu ! ceci n'est pas une légère condescendance ! Prenant ensuite une lettre qu'il avait mise de côté en les passant en revue la première fois, il l'ouvrit et se mit à la parcourir. C'était une lettre de son conseiller Lodrisio. Depuis le jour que Marco avait quitté Milan, Lodrisio l'avait continuellement tenu au courant de ce qui se passait. Chaque semaine un cour-

rier était en route avec ses lettres et les réponses de Marco, écrites en chiffres comme ils en étaient convenus, pour continuer à ourdir leur trame, et pour prendre parti selon les événemens.

Aussitôt que le bruit se répandit que l'empereur se dirigeait vers la Lombardie, Lodrisio invita Marco à le poursuivre avec les Allemands révoltés du Ceruglio, et à le prendre par derrière, comme il en avait manifesté l'intention, tandis que lui Lodrisio soulèverait Milan et sortirait à sa rencontre avec les troupes de la ville qui continuaient à être mal disposées pour Azzone, et ne voulaient aucunement recevoir les bandes affamées et pillardes du faux empereur. Mais à cette époque, Marco n'était pas encore en mesure d'exécuter ce plan. Les troupes révoltées du Ceruglio ne lui étaient pas assez dévouées pour qu'il fût sûr de pouvoir les mener au combat contre leur seigneur naturel. D'un autre côté, il négociait déjà son entreprise sur Lucques, sans en espérer autre chose à cette époque qu'une somme d'argent, dont il voulait se servir pour s'attacher et soumettre à ses volontés ces Allemands qui l'avaient accepté pour chef.

Mais, comme il arrive toujours dans les affaires de ce monde, dès que ce moment délicat et fugitif, qu'il fallait saisir au vol, et où tout paraissait mûr et favorable, fut échappé, l'aspect des choses changea. De nouveaux événemens qu'on ne pouvait prévoir, parce qu'ils ne pouvaient être amenés ni commandés par aucune prudence humaine, avaient désorganisé à Milan toute la conspiration.

Cette affection chaleureuse que la multitude avait

pour Marco s'était peu à peu affaiblie, depuis que ses largesses ne se répandaient plus sur elle ; depuis qu'on ne le voyait plus comme auparavant se promener à cheval dans les rues de Milan, beau, splendide, courtois, au milieu d'une riche cour de chevaliers et d'écuyers ; depuis qu'on n'entendait plus le bruit de ses banquets ; depuis qu'on ne répétait plus ses saillies spirituelles qui, recueillies par ses amis les plus intimes, passaient autrefois rapidement de bouche en bouche, et plaisaient tant à la multitude flattée aux dépens des grands seigneurs.

Les chefs de parti des villes lombardes, qui le favorisaient en secret, s'étaient aussi découragés en voyant les choses traîner en longueur, sans qu'on prît aucune résolution. D'ailleurs, plusieurs étaient mécontens de Marco pour certaines extravagances auxquelles il se laissait aller très facilement depuis qu'il était en proie à cet amour encore caché, mais dont tous les jours il manifestait quelque symptôme.

Il lui restait un puissant appui dans les prêtres envoyés par le pontife Jean, pour favoriser ses desseins. Mais dès que ceux-ci s'aperçurent que leur allié demeurait immobile au Ceruglio, tandis que Louis de Bavière avançait à grandes journées vers la Lombardie, ils sentirent la nécessité de prendre un nouveau parti. Ils ne voulaient pas voir la cause de l'église tout-à-fait perdue dans ces pays et se trouver eux-mêmes au pouvoir d'Azzone, qui se souviendrait, lorsque le secours de l'empereur l'aurait rendu fort, des offenses qu'il aurait reçues durant sa faiblesse.

Les prêtres n'eurent pas grand'peine à trouver ce

nouveau parti. Si l'avenir était sombre pour eux, il n'était guère plus riant aux yeux d'Azzone. Celui-ci avait appris que l'empereur indigné s'avançait vers la Lombardie avec une armée indisciplinée et séditieuse, et qu'il était particulièrement irrité contre lui, soit parce qu'il ne lui avait pas encore payé les sommes promises pour l'investiture, soit parce qu'il le soupçonnait d'être d'accord avec Marco pour empêcher les gens du Ceruglio de rejoindre ses drapeaux. Le nouveau seigneur de Milan ainsi que ses deux oncles Lucchino et Giovanni redoutaient cet homme emporté, avare, déloyal, qui avait trahi tous les gibelins d'Italie, qui les avait fait souffrir eux-mêmes pendant tant de mois dans les fours de Monza, et ils ne pouvaient supporter l'idée de se trouver une autre fois à sa discrétion.

Avec de telles dispositions un accommodement devait être facile. En effet, Azzone fit les premiers pas vers le clergé; il laissa échapper quelques mots de soumission, et le clergé le reçut à bras ouverts. La première condition fut de se déclarer résolument contre Louis de Bavière, et de lui disputer à force ouverte le territoire. De cette manière le nouveau seigneur de Milan trouva son salut dans les armes mêmes qui avaient été préparées pour sa perte; car, étant devenu ami de l'église, toutes les forces que depuis long-temps on réunissait contre lui se trouvèrent tout à coup dans ses mains, et prêtes à le défendre.

Tout cela était déjà à la connaissance de Marco. La lettre de Lodrisio l'informait maintenant qu'on fortifiait à la hâte Milan, pour résister à l'empereur; que

Monza, Lodi et plusieurs autres villes, ainsi que plusieurs châteaux, avaient promis de se laisser détruire de fond en comble, plutôt que de lui ouvrir leurs portes; et qu'à l'égard de leur premier projet, on ne devait pas y songer pour le moment, depuis que les partis s'étaient serrés autour d'Azzone pour résister à l'ennemi commun. Cette lettre lui disait de se tenir prêt sans se déclarer pour personne, de manière à pouvoir gagner l'amitié de l'empereur s'il avait le dessus, en lui ramenant les troupes du Ceruglio, et obtenir de lui le vicariat qu'il aurait sans doute enlevé à Azzone, pour le punir de sa rébellion; et pour que, si l'empereur succombait, il pût se faire un mérite auprès du vicaire vainqueur, d'avoir distrait les forces du Ceruglio en les empêchant de tomber sur lui.

Il l'exhortait à prendre courage, en lui disant que leurs menées n'étaient pas découvertes, et que la réconciliation du clergé avec le vicaire était loin d'être complète et sincère. Il s'engageait à entretenir les négociations avec le cardinal Bertrando del Poggetto, avec Avignon et avec Florence, afin de pouvoir dans l'occasion profiter de leur force pour resserrer les fils relâchés, mais non rompus, de la conspiration.

Dès que Marco eut fini de lire, il jeta cette lettre avec dépit sur la petite table en disant : — Toujours des fictions et de la dissimulation! Le dur apprentissage que cet homme me fait faire!... Oh! je n'étais pas né pour ce temps de lâcheté!... Pourtant... Mais sans finir sa phrase il prit et il ouvrit la lettre d'Azzone. Son neveu l'informait aussi avec détail des nouveaux événemens; il lui exposait les causes qui l'avaient

obligé à se déclarer contre l'empereur. Il le priait de tenir en respect les Allemands du Ceruglio, pour qu'ils ne vinssent pas renforcer son ennemi. Il lui écrivait en outre d'appuyer par ses bons offices les offres d'amitié et d'alliance qu'il faisait à différentes communes de la Toscane et de la Romagne. Il finissait sa lettre en lui demandant quelques conseils sur la manière de fortifier Milan.

Les autres lettres de divers seigneurs lombards étaient toutes à peu près de la même teneur : des excuses de ce qu'ils avaient cédé à la nécessité en se rapprochant d'Azzone; des protestations de fidélité à la cause de Marco plus ou moins embarrassées, et toutes beaucoup plus froides qu'à l'ordinaire. Marco souriait dédaigneusement en parcourant ces détours et ce dédale de paroles et de phrases dans lesquelles ses vieux amis tâchaient de cacher leur déloyauté. Il avait trop d'expérience des hommes pour s'en irriter ou pour s'en étonner. — Ces gens-là me croient bien déchu, disait-il en lui-même; mais lorsqu'ils sauront que je suis seigneur de Lucques, et que les affaires de Lombardie seront éclaircies, ils redeviendront alors mes bons et dévoués amis.

Il fit ensuite appeler Pelagrua. Celui-ci, qui ne pouvait revenir de sa stupeur en trouvant son maître prince d'une ville si puissante, lorsqu'il ne s'attendait qu'à le voir à la tête d'une bande de révoltés dans un petit château de la vallée de Nievole, s'inclinait profondément en entrant dans la salle, voulant tout d'abord exprimer son étonnement et sa joie; mais Visconti lui coupa la parole en lui demandant : — As-tu vu Lodrisio avant de partir ?

— Oui; c'est lui-même qui m'a donné les lettres que je vous ai apportées.

— Et comment est-il avec le vicaire?

— Comme il veut : il est très bien avec lui. Pensez que c'est à Lodrisio qu'on a confié les fortifications du pont de l'Archetto, qui, à ce qu'on dit, est le côté le plus important de la ville.

— Les Milanais ont donc résolu de se défendre vigoureusement?

— Oui, et pour le coup ils leur montreront les dents tout de bon.

— Dis-moi un peu: comment sommes-nous pourvus d'armes?

— On a vidé toutes les boutiques des armuriers, et l'on travaille jour et nuit à faire des piques et des lances : seize arbalètes, huit gros pierriers, je ne sais combien de catapultes devaient être prêts sous peu. On fortifie les bastions et l'on y bâtit neuf grandes tours de bois. Chaque porte a déployé son drapeau; au premier coup de la grosse cloche de la seigneurie, tous ceux qui peuvent porter les armes doivent accourir à leur quartier, et en moins d'une heure quarante mille combattans seront sur les murs.

A ces paroles, Marco se sentait tout enflammé; ses yeux étincelaient, et la joie et le courage brillaient sur sa figure. Il savait mieux que tout autre que cet ensemble de volonté, que ce feu qui animait tous les citoyens serait, si quelque chose pouvait l'être, le fondement de la popularité du vicaire, et désorganiserait toujours plus la trame qu'il ourdissait depuis si longtemps avec un soin si persévérant; mais la gloire de

sa patrie, de sa chère ville de Milan, l'emportait sur toutes choses.

—Écoute, dit-il à son châtelain; tu diras à Lodrisio, et je le lui écrirai moi-même, d'avoir soin de renforcer les bastions de la porte Ticinese, où sont les moulins, près du Tesinello, afin que la ville ne vienne pas à manquer de pain; qu'il fasse fermer les écluses et passer les eaux au-dessus du pont de Sant-Eustorgio. Quant à toi, tu feras en sorte que mon château de Rosate soit prêt à soutenir un assaut dans le cas où la fantaisie prendrait à l'empereur de s'en approcher.

— Ainsi, répondit Pelagrua avec hésitation, vous voulez vous déclarer ouvertement!.... Lodrisio m'avait recommandé de vous dire aussi de vive voix....

— Je n'ai pas demandé de conseils à Lodrisio, et moins encore à toi, dit Marco d'un air sévère. J'envoie des ordres à mes terres de la Martesana et de Castel Seprio, afin qu'elles fournissent Rosate d'hommes et de vivres : Pelavicino commandera les hommes; toi, tu auras soin des fournitures, et, souvenez-vous-en bien tous les deux, malheur! si la cour de mon château voit la figure d'un soldat de l'empereur, tant que dix des nôtres pourront se tenir debout, tant que les os de la dernière rosse de mes écuries resteront à ronger.

Le châtelain se hâta de répondre qu'il ne manquerait pas d'obéir à tout ce qui lui était commandé. Alors son seigneur lui fit signe de s'en aller, et il s'apprêta à lui obéir. Mais il n'était pas encore arrivé à la porte, que Marco, se ravisant, le rappela en lui disant :

— Et quelles nouvelles me donnes-tu d'Ottorino?

— Depuis le jour où vous l'avez si bien secoué, on ne l'a plus revu à Milan; mais je sais de bonne part qu'il s'est fait transporter à son château de Castelletto, où il a souffert quinze ou vingt jours avant de guérir. Dernièrement on disait qu'il était allé au devant de l'empereur pour se mettre à sa solde.

— Ce n'est pas vrai, dit Marco d'un air résolu.

— Pourtant il y en a d'autres, répondit avec soumission Pelagrua, il y a d'autres Milanais qui sont passés du côté de l'empereur : il y a Giacobino da Landriano, Uberto Bergondio, Marino Bescapé et.....

— Tant que tu en voudras, mais non pas Ottorino; c'est une imputation injuste, c'est une infâme calomnie!

Le châtelain n'osa plus répliquer. Après un instant, Marco lui demanda avec plus de calme :

— Et le comte del Balzo, est-il toujours à Milan?

— Oui, il est toujours à Milan. Il avait bien *envie* de déguerpir pour aller à Limonta, dès que l'on commença à parler de l'approche de l'empereur; mais on publia un ban qui défendait d'abandonner la ville. On craignait que, si les riches s'en allaient, le peuple ne se décourageât.

— Ottorino, demanda encore Marco, n'a donc pas revu cette maison?

— Vous pouvez être sûr que, depuis le jour de la joute, il n'y a pas remis le pied. Je dois vous dire que, pour exécuter les ordres que vous m'avez laissés, j'ai gagné un des écuyers du comte. Le fripon, il est vrai, me coûte les yeux de la tête; mais aussi me sert il en ami, et rien ne se fait dans cette maison que je ne le sache une heure après.

Marco ne répondit pas, et le maraud continua. — Mais si vous voulez vous assurer de lui d'un seul coup.... et en avoir pleine satisfaction...., vous pouvez vous fier à moi; je sais comme on mène ces affaires-là,.... et Lodrisio lui-même m'avait chargé de vous dire que votre rupture avec Ottorino ne laisse pas de l'inquiéter...., bref, que ce jeune homme.... sait trop de choses...., qu'il est trop dangereux.... et qu'il faudrait.... le faire taire.

Visconti, qui comprit où aboutissait cette insinuation venimeuse, reprit avec un froid sourire: — Tu diras à Lodrisio qu'il peut dormir tranquille, que je connais Ottorino, et que je me rends garant de sa fidélité, en tout temps et en toute rencontre. Il peut me haïr, souhaiter ma mort..... mais me trahir...., non, il ne me trahira jamais!

— Oh! ce n'est pas que je.... je disais seulement;... au reste, je me garderais bien de lui arracher un cheveu.

— Oui, gardez-vous-en bien, répondit Marco; et il se tut pendant un instant avec une espèce d'hésitation, comme voulant parler d'autre chose et ne sachant par où commencer pour ne pas laisser découvrir à Pelagrua son intention secrète; il commença enfin sèchement par cette question.

— Et qu'a-t-on dit, à Milan, du chevalier qui désarçonna Ottorino?

— Oh! on en a tant dit! les uns prétendaient que c'était le fils de Rusconi, d'autres que c'était un fils du roi Robert. Mais le blessé, dès qu'il eut repris connaissance, dit à un de ses amis qu'il n'y avait que vous, en Italie, qui pussiez faire un tel coup.

— Mais son corps n'en a pas souffert, et il est bien rétabli, n'est-ce pas? demanda avec empressement Visconti.

— Non, il ne lui en est pas resté une cicatrice, et il est aussi leste et vigoureux qu'auparavant, tellement que, sous ce rapport, la fille du comte n'y aurait rien perdu.

— Et que fait-elle? dit Marco en l'interrompant.

— Qui donc?

— Bé..... la personne dont tu parlais, la fille du comte!

— Je vais vous le dire. Pendant quatre ou cinq jours, à la suite de la joute, elle fut à l'agonie, plus près de la mort que de la vie; puis elle commença à reprendre un peu. Son père et sa mère, qui sont fous d'elle, ne la quittèrent pas, lui prodiguèrent mille attentions, mille caresses, mille cajoleries, tellement qu'à force de soins ils l'ont rendue à son premier état. Maintenant elle fait encore la précieuse comme tous les enfans gâtés; mais elle n'a plus rien.

Visconti, en entendant un de ses serviteurs parler avec cet air railleur d'un être vers lequel il ne reportait jamais la pensée sans être saisi par un sentiment de respect, ne put se contenir, et, levant la voix, il s'écria : — Prends garde de qui et devant qui tu parles, impudent coquin! de par la croix, je te laisserai tel souvenir que tu en porteras l'empreinte tant que ta tête tiendra sur tes épaules. Dire ces paroles, lui indiquer la porte et le mettre dehors, ce ne fut que l'affaire d'un instant. Pelagrua, balbutiant quelques mots d'excuses, s'en alla comme un chien échaudé; et, en

attendant que son maître le fît appeler une autre fois pour le congédier, il se mit à ruminer sur ces paroles et sur ce courroux.

Il avait toujours cru, comme tout le monde, que Marco ne regardait Béatrix que comme un empêchement au mariage d'Ottorino avec la fille de Rusconi. Il savait que Marco souhaitait cette alliance, et, connaissant le caractère de celui-ci, il ne pouvait pas trouver étrange qu'il se portât aux résolutions les plus extrêmes pour vaincre le caprice de son parent. Lorsqu'il le vit combattre contre Ottorino (le châtelain était le seul qui connaissait ce mystère; car Visconti s'était servi de lui pour se procurer un morion et un écuyer inconnu dans ces alentours), il pensa que Marco voulait se venger du jeune homme parce que celui-ci lui avait manqué de parole. Lorsque, avant de partir, Marco lui ordonna de surveiller Ottorino pour voir s'il fréquentait la maison du comte del Balzo, Pelagrua n'eut aucun soupçon et ne fit aucune conjecture, de sorte qu'il était bien loin d'imaginer l'impression que son discours allait faire sur l'esprit de son maître. Mais cette colère soudaine fut comme un éclair qui répandit une clarté subite dans ses idées. Il commença à croire qu'il y avait là un mystère, et que Marco était lui-même épris de la jeune fille pour laquelle il se montrait si tendre et si susceptible; son esprit se porta sur tous les événemens passés qui lui avaient semblé difficiles à expliquer, et avec cette nouvelle lumière tout lui parut simple et clair.

Lorsque Marco fut seul, il se mit à la petite table et il écrivit cinq ou six lettres; puis il fit appeler de nou-

veau son châtelain, auquel il les remit, en lui donnant différentes instructions sur la manière de les faire parvenir. Il lui parla encore de son château de Rosate et de la défense qu'on devait y préparer, puis il dit : — Quant à Ottorino, je pense qu'il ne se laissera plus voir à Milan, et que d'ailleurs, lors même qu'il s'y rendrait, le comte del Balzo ne le recevra plus chez lui. En tout cas, tu le surveilleras comme tu as fait jusqu'ici, et s'il arrivait quelque chose de nouveau, tu m'en avertirais aussitôt.

— Je le ferai, répondit Pelagrua, mais si je venais à découvrir..... A ce que l'on dit, la jeune fille lui a été promise..... et un mariage est bientôt fait..... quand même le père.....

— Il faut l'empêcher, dit Marco.

— Mais comment? car si.....

— Il faut l'empêcher de toutes manières, répéta Marco, l'empêcher, se régler d'après les événemens et m'en informer sur-le-champ. Cela dit, il le congédia.

Pelagrua sortit; mais en s'en allant il tourna à la dérobée un regard scrutateur sur la figure de son maître, où se peignait un trouble d'autant plus visible que ses efforts pour le cacher étaient plus grands.

— Je t'ai compris, j'y suis, dit alors le maraud en lui-même. Il descendit dans la cour, il monta à cheval, et, faisant claquer son fouet, il sortit du palais et s'achemina vers la Lombardie.

Tout seul, la nuit, toujours en galopant, le rusé raisonnait de cette manière :

— Oh! maintenant, il n'y a plus de doute. Je parierais un œil de ma tête..... Maintenant j'ai trouvé le

nœud de cette affaire qui me paraissait si embrouillée. Maintenant je comprends et son arrivée à Rosate, tout en désordre et hors de lui-même comme un fou, et la résolution de partir pour la Toscane, et ses oui et ses non, et pourquoi il s'est mis en chemin, et pourquoi il est retourné. Il a toujours été extravagant; mais, ma foi! jamais à ce point. Le pauvre garçon!..... Et pourtant ce n'est pas un enfant sorti hier des bras de sa nourrice..... Et encore passe si c'était une grande princesse, une reine couronnée; passe si c'était un astre de beauté; mais s'amouracher, raffoler ainsi d'une jeune fille qui n'a pas à vrai dire le visage tourné par derrière..... Oui, elle est belle, mais ce n'est pas une divinité! Et il y en a de bien plus jolies qu'elle; et d'ailleurs c'est une prude dédaigneuse, et, ce qui est encore pis, ce qui comble la mesure, c'est qu'elle est amoureuse folle d'un autre..... Oh! il y a là de quoi rire..... Ce grand homme! Marco Visconti! On ne va pas au-delà, on croirait qu'il est fait d'une autre pâte..... et il s'est laissé prendre en aveugle, et il fait de semblables enfantillages!..... Va, maintenant tu peux te raidir, t'enfler, lever la tête; mais cette buse que voici, à qui personne ne fait attention plus qu'à un chien, grâce au fil que tu lui as mis dans la main, va te faire tourner comme elle voudra. Oh! ceci doit faire ma fortune..... Parbleu, comme il s'était mis en colère pour cette petite femme! Prends garde de qui tu parles!— Pauvres grands hommes, que vous êtes petits!

Il excita de la voix son cheval, qui pendant ce temps avait ralenti le galop, le piqua de ses éperons, et revint à ses rêveries.

— Ce qui ne peut m'entrer dans l'esprit, ce qui me ferait perdre la tête, c'est de voir qu'il ne se soit pas mis tout-à-fait en fureur, qu'il ait pu garder quelque mesure avec ce casse-cou qui lui a enlevé sa maîtresse. Il pouvait prendre la balle au bond, et s'en débarrasser par un seul mot; mais non, il faut que ce soit lui-même qui prenne sa défense, et qui saute aux yeux de celui qui s'offre pour lui rendre service... Quant à Lodrisio, il n'est pas bête, lui, et sa charité est intéressée. Il trouverait bon de se défaire de son cousin pour pouvoir, entre autres choses, entrer en possession de ses biens de Castelletto; mais il voudrait mettre la façon sur le dos de son ami. Crois-tu que je n'entende pas ta ruse? Je l'entends très bien !..... Mais Marco, qui pourrait en être débarrassé à si bon compte, que veut-il davantage?..... L'homme est fou, trois fois fou... Il ne veut pas qu'on lui arrache un cheveu! il faut bien s'en garder !... Mais il faut empêcher le mariage.... Très bien ! Je suis votre serviteur ! et si les deux amoureux sont sur le point de se donner la main, je me mettrai entre eux pour les séparer, n'est-ce pas ? Et je leur dirai : Veuillez reculer et vous tenir un peu plus éloignés; car mon maître ne veut pas..... Oh ! avec Lodrisio c'est une autre affaire ! On marche droit au but sans tant de cérémonies, et tant pis pour celui qui se trouve sur le chemin !..... Il va bien rire, lorsque je lui parlerai de ces amours : suffit, je prendrai ses conseils; car, dans tous les cas, je veux agir avec sécurité.

Pendant que le châtelain de Rosate faisait ses conjectures sur son maître, celui-ci, qui s'était couché

et ne pouvait s'endormir, devançait dans son imagination son serviteur qui galopait vers Milan, et déjà il croyait être au milieu de cette ville chérie. Tantôt il lui semblait être dans le palais du vicaire, et conférer avec lui et avec ses frères sur les affaires du siége; tantôt il croyait parcourir les rues et les places, visiter les arsenaux, les maîtrises, examiner les machines et les armes, et encourager de la voix et de l'exemple les citoyens à la défense de leurs murailles. Mais derrière ces images fugitives et variées de lieux, de choses, de personnes, il y en avait une, fixe, immobile et tenace. Au-dessous de ces émotions diverses qui se réveillaient successivement dans son cœur, persévérait un sentiment profond qui en occupait le coin le plus reculé; un sentiment tantôt distinct, tantôt confus, voilé dans certains momens par d'autres passions, mais pourtant toujours fondu avec elles, les trompant et les modifiant toutes; un sentiment qui, dans ce tumulte, était pour ainsi dire comme la basse continue dans une symphonie d'orgue.

XX.

Marco Visconti, étourdi et fatigué du long travail de son esprit, sentit sa sombre douleur se perdre dans un sommeil pénible et agité. Cependant on avait détaché du quartier des gardes du corps, situé dans le corridor du palais, trois soldats, dont deux allemands et un lucquois, pour faire sentinelle dans la première antichambre du nouveau seigneur. Un des deux Allemands était de ceux venus du Ceruglio avec Marco; l'autre était un vétéran de la garnison de la ville, et avait déjà servi dans les milices de Castruccio. Le soldat du Ceruglio, qui s'entendait mieux avec les marchands de vin qu'avec les vendanges d'huile, las comme il était des excursions faites le matin dans les bourgs de la plaine de Lucques, s'était assis sur un des petits murs pratiqués à cette époque aux deux coins des embrasures des fenêtres qui s'élevaient jusqu'à la moitié du parapet. Ayant déposé son morion sur le mur placé vis-

à vis de lui, il dormait profondément en embrassant (qu'on nous passe l'expression) de ses deux jambes étendues, et de ses deux pieds croisés, le bâton de sa lance, dont la pointe était appuyée à l'angle de la fenêtre. Si on ne l'eût pas entendu ronfler, on l'aurait pris pour un de ces soldats romains du prétoire de Pilate, qu'on voit la semaine sainte peints dans les saints sépulcres.

L'autre Allemand se tenait debout, et raide, devant la porte qui donnait dans les chambres de Marco. L'Italien mesurait la salle à grands pas, et, en passant devant une fenêtre, il s'arrêtait de temps à autre, et il portait un regard douloureux au-delà du bastion de la ville devenue tranquille et silencieuse. Il s'arrêta enfin entre le compagnon d'armes qui faisait la garde et celui qui dormait, et, se tournant vers le premier, il dit d'un air moitié courroucé et moitié triste :

—Écoute, Allemand, comme ton compatriote ronfle! Ce matin, il a fait le loup; ce soir, il fait le cochon. Quels voleurs! quels assassins! Comme ils ont dévasté ce bourg! Malheureux Campomaggiore! je n'ai pu de toute la journée me défaire de cette odeur de brûlé. Va, ronfle toujours, scélérat, coquin; tu te reposes d'un bel exploit! Par Dieu! mon sang bouillonne, et si nous étions.... suffit. Je voudrais bien le bercer de manière à le faire dormir long-temps, ton animal de compatriote.

— Je suis Allemand aussi, répondit l'autre, et du même village que lui. Mais celui qui a combattu pendant tant d'années à la solde de Castruccio ne devrait pas passer pour étranger à Lucques, ce me semble;

ainsi, Fazio, tu ferais mieux de m'appeler camarade.

— Eh bien ! camarade tant que tu voudras : je te le demande ; penses-tu que ce fût une belle expédition que celle de Campomaggiore ? Et crois-tu que messire Marco ait eu raison de la permettre ?

Dans ce moment, le morion que l'Allemand du Ceruglio avait posé à la hâte et négligemment sur le mur, étant trop près du bord, vint à glisser, et, en roulant par terre, il s'arrêta au pied du soldat endormi, qui se réveilla à ce bruit. Entendant les deux autres nommer Marco, et voulant jeter aussi son mot dans la conversation pour n'avoir pas l'air de s'être endormi, il dit d'une voix aiguë et rauque :

— Que dites-vous de Marco ?

— Nous disons, répondit Fazio avec humeur, que l'expédition de Campomaggiore a été un brigandage, et que Marco devait vous étrangler tous les uns après les autres avant de vous la permettre.....

— Nous la permettre !..... dit l'Allemand en l'interrompant, en voilà une bonne ! Nous la permettre ! dit-il. Comme si nous dépendions de lui. Est-ce que la main doit demander la permission au gant pour assener un coup ?

— Eh ! eh ! tu es bien fier ! reprit l'Italien. A t'entendre, on dirait que c'est toi qui es le capitaine et que Visconti n'est qu'un goujat, une poule mouillée.

— Ce n'est pas moi qui le dirai, poursuivit l'autre ; Visconti est un soldat comme il y en a peu, et maintenant que messire Castracani est mort, je le crois le premier capitaine de l'Italie ; mais cela signifie-t-il que nous ayons besoin de sa permission ?

— Sans doute, dit alors l'autre Allemand; car le capitaine d'une troupe a le commandement de ses gens, et une compagnie qui ne veut pas passer pour de la soldatesque obéit à la discipline.

— Eh bien ! notre discipline est ainsi faite, répondit le premier; ne nous fait pas la loi qui veut. Tant que nous ne touchons pas la paie qu'il nous a promise pour nous faire venir ici, nous sommes les maîtres, et Marco n'est seigneur de Lucques que parce qu'il est notre chef.

— Donc, si messire Marco est votre chef, reprit l'Allemand de la garnison, ne devez-vous pas dépendre de lui ?

— Que tu es matériel ! poursuivit l'autre. Marco est et n'est pas notre chef. Nous l'avons élu par égard et pour ménager les préjugés du monde; car si une troupe va tout bonnement sans chef et ne casse pas la tête aux gens au son de la trompette et des tambours, on l'appelle une bande de voleurs; mais si les voleurs se tiennent bien en rang et ont devant eux quelqu'un qui ait une chaîne d'or au cou, et un rouleau à aplatir les casaque à la main, si l'un d'entre eux porte un haillon enfilé au bout d'une pique, s'ils étourdissent le prochain avec des fifres et des timbales, alors ce sont des guerriers, on leur ôte son chapeau et on leur ouvre les portes à deux battans.

— Mais quel intérêt pouvait avoir Visconti à se soumettre à cette loi ? demanda Fazio.

— Quel intérêt ? répliqua l'Allemand d'un air étonné. Ma foi, l'intérêt qui met tout le monde en mouvement. Ces petites pièces jaunes qui font paraître le noir blanc,

et le blanc nair, qui font trotter les vieilles femmes, et arrêter les jeunes, qui.....

— Cesse, de grâce, car tu me fais mal au cœur, dit l'Italien en l'interrompant. Marco Visconti se mouvoir pour de l'argent! Un seigneur si magnifique, si libéral! Un homme de cette trempe!...

—Ce sont précisément les hommes de mérite qui vont déterrer l'argent dans la boue avec la pelle et la pioche, répliqua le soldat du Ceruglio. J'en ai assez vu de ces grands hommes qui étaient obligés de bien se débattre pour remplir leur ventre! Je ne dis pas que Marco en soit venu là, mais justement pour continuer à être magnifique, il faut qu'il ait plus d'argent qu'un autre. Il y a d'ailleurs des occasions où les grands seigneurs doivent être prodigues plus qu'à l'ordinaire; par exemple lorsque quelque jupon leur fait tourner la tête. Alors, si l'occasion se présente de faire quelque empiétement sur la cassette d'autrui, les seigneurs magnanimes s'y prêtent aussi bien que les autres, et particulièrement si les maîtres de la cassette l'entourent d'ornemens, et si les parvis de leur maison sont couverts de riches tentures.

A ces paroles l'Italien se sentit encore plus transporté de colère, mais il se modéra pour ne pas causer du scandale. Il fit un tour dans la chambre comme s'il avait voulu tromper par l'exercice de ses jambes la démangeaison de ses mains, et lorsqu'il se sentit un peu plus calme il renoua la conversation de la manière suivante :

— Qui a les gobelets et les verre mieux tenus, du marchand de vin de la Canovetta ou de celui de la

Cattajuola, car tu dois avoir bien levé le coude pour en dire de si grosses?

— Écoute, reprit l'Allemand, pour moi jamais rien ne me tient à cœur que ma bourse; et quoique je ne me sois jamais laissé prendre à devenir amoureux, je connais néanmoins tant de ces pauvres niais qui se meurent pour une femme! Si tu avais vu messire Marco au Ceruglio, quand il n'y avait rien à faire; car s'il faut agir, soit de la tête, soit des mains, c'est une autre paire de manches; mais si tu l'avais vu alors, un aveugle se serait aperçu qu'il avait laissé sa belle à la maison. Faisait-on la sérénade à cheval, c'était toujours à Ponte Petri ou vers San Marcello; et il regardait tout pensif vers Garsagnana et la Lombardie, comme s'il avait voulu s'envoler sur les Apennins, et plonger son regard là-bas, dans la tanière d'outre Pô. Le soir il se promenait tout seul pendant des heures entières sous le portique, ou bien il restait à la fenêtre, faisant les yeux doux à la lune. Figure-toi un soldat qui contemple la lune! Il faut qu'il soit fou ou amoureux. Et sa distraction continuelle! S'il était homme de lettres, encore passe. Allons, il faut l'avouer, l'oiseau est pris à la glu..... Puis je vais t'en conter une autre.....

Il aurait continué, qui sait jusqu'à quand; mais l'Italien, à qui ce discours donnait trop d'humeur, lui coupa la parole, en disant : — J'entends dehors un bruit d'armes, ce sera le porte-enseigne Virlimbacca qui ce soir était soûl comme une grive; et il courut aussitôt se mettre en sentinelle devant la porte qui donnait sur le palier de l'escalier. Alors l'Allemand de

la garnison de Lucques retourna aussi à sa faction, et celui du Ceruglio, n'ayant plus personne qui l'écoutât, se remit dans sa niche et reprit son sommeil interrompu.

Nous lui souhaiterons une bonne nuit, et nous retournerons à Milan pour raconter comment les choses s'y passaient.

Tous les villages de notre province, et ceux qui étaient immédiatement soumis à la seigneurie des Visconti, ou sur lesquels ils conservaient le *haut domaine*, étaient obligés de faire des prêts d'argent, de denrées, de travaux, d'animaux et d'hommes de guerre, d'après les investitures ou selon le bon plaisir des princes. Mais ces obligations se remplissaient plus ou moins, ou même ne se remplissaient pas du tout, selon les temps, selon les forces et les humeurs respectives de celui qui commandait, et de celui qui devait obéir. Souvent il arrivait qu'un baron, un comte, un abbé, se renfermât dans son château; qu'un bourg ou un petit village haussât les ponts-levis et reçût à coups d'arbalète les gens envoyés pour exiger les dîmes et les péages, les cens ou les gabelles, et les deniers, et les douanes, et les tailles, et le diable.

Anzone, peu aimé, et faible dans les premiers temps de sa nomination, bien qu'il suât sang et eau afin de se procurer de l'argent, n'avait jamais pu en ramasser assez pour payer entièrement à l'empereur la somme qu'il lui avait promise en paiement de l'investiture; mais à peine se fut-il réconcilié avec l'Église, qu'il obtint tout ce qu'il pouvait désirer.

Les prêtres envoyés par le pape parcouraient les

villages et les châteaux de sa domination en promettant des indulgences à quiconque aurait concouru de sa personne ou de ses biens à la défense de la ville contre l'empereur excommunié; et bientôt les campagnes envoyèrent à Milan des vivres, des armes, de l'argent et des hommes, si bien que la ville se trouva prête à soutenir un siége.

Le lecteur sait que Limonta était une terre féodale du monastère de Saint-Ambroise. On comprend aisément que l'abbé, créature de l'empereur, dont il tenait ses dignités, ne voulût pas soulever contre *lui ses* propres vassaux; et en effet, il avait envoyé à Limonta, comme dans toutes les terres du monastère, un *ban* foudroyant qui ordonnait: « que personne, sous peine « de félonie et d'excommunication, ne fût assez *osé* « pour favoriser de quelque manière que ce fût le « parti d'Azzone, rebelle au souverain pontife Nico- « las V, et fauteur du schismatique, hérétique, homi- « cide, magicien, Pierre Jacques de Cahors, homme « flétri par tous les vices et par toutes les iniquités, et « se faisant appeler témérairement pape Jean XXII. » (Lecteur, ne soyez pas scandalisé, car c'était là les titres ordinaires qu'échangeaient réciproquement les fauteurs du pape et ceux de l'anti-pape.) Les Limontins furent d'abord un peu effrayés de cette grande fanfaronnade, mais lorsqu'ils apprirent que le révérend prélat avait pris la fuite, s'étant aperçu que l'air de Milan et celui de la province ne convenaient pas à sa santé, ils en firent une grande fête. Ce n'était pas un petit soulagement pour ces pauvres gens que d'échapper aux griffes d'un brutal qui les tourmentait depuis

si long-temps, et qui leur avait fait le beau cadeau de ce bijou de Pelagrua ; qui avait envoyé les soixante lanciers pour s'y livrer à la cérémonie que vous connaissez, et qui menaçait d'y en dépêcher à la première occasion dix fois autant pour ruiner de fond en comble le pays, et pendre tous les Limontins. Lorsque les prêtres envoyés par le pontife arrivèrent dans ces parages pour exciter les Limontins à prendre les armes contre l'empereur, on ne peut dire les folies que les montagnards firent autour d'eux, et avec quel joyeux emportement ils leur baisaient les mains et les vêtemens, et les portaient en triomphe.

Tous tant qu'ils étaient, hommes et femmes, ayant réuni leurs petits bagages, voulaient courir à Milan. On eut grand'peine à modérer cette fougue qui, en rendant désert le petit village, aurait surchargé d'une foule incapable de combattre une ville qui s'attendait à tout instant à être assiégée.

On choisit ceux qui étaient propres au maniement des armes, et on chargea notre ami le curé de les conduire.

Parmi les élus se trouvait le batelier. Marthe, sa vieille femme, ne se refusait pas à rester seule dans sa maison délaissée pour que son mari pût courir où l'appelait son devoir, et, pauvre comme elle était, elle voulait lui donner la plus grande partie des misérables haillons qu'ils possédaient, afin qu'il ne fût pas tout-à-fait à la charge d'autrui. Elle offrait ainsi ce qui était en son pouvoir pour subvenir aux besoins communs, et mériter l'indulgence promise. Mais le curé, étonné de son dévouement, eut pitié d'elle, et lui permit, et

même lui imposa de suivre son mari, sans que cette faveur accordée à elle seule, parmi tant d'autres femmes qui l'avaient demandée, excitât une parole de mécontentement. Tous sentaient que la situation de la pauvre vieille était en dehors des règles communes, que son malheur et sa vertu l'avaient élevée au-dessus des autres, et l'avaient placée dans une situation privilégiée.

La petite troupe se mit en voyage vers Milan avec le peu de bien que la pauvreté commune lui avait permis de ramasser, ne laissant à ceux qui restaient que le strict nécessaire. Elle rencontra en chemin d'autres bandes parties des villages d'alentour, et se dirigeant vers le même but, toutes pourvues de vivres et d'armes selon leurs moyens.

Arrivé à Milan, ils y trouvèrent tout le peuple occupé à creuser des redoutes et des fossés, à élever des murailles, à construire des machines. Les rues fourmillaient d'ouvriers, d'hommes de guerre, de prêtres, de moines gris, blancs et noirs. Sur les places et dans les carrefours on avait placé des forges provisoires d'armuriers, et on travaillait à l'envi à faire jouer les soufflets, à tourner le fer avec les tenailles sur les brasiers étincelans, à le battre sur les enclumes et à le plonger tout criant dans l'eau. Au retentissement des marteaux, au sifflement des limes, aux cris, aux chants des ouvriers et des spectateurs se mêlaient la rumeur prolongée des tambours, le bruit des trompettes, et le son incessant des cloches qu'on entendait jour et nuit dans toutes les églises de la ville.

La troupe des Limontins avait déployé, à son entrée

à Milan, son étendard blanc avec une cigogne au milieu, ayant une crosse dans son bec et une mitre à ses pieds. C'étaient les armes du monastère de Saint-Ambroise. Le curé marchait devant, et ses paroissiens, diversement vêtus, le suivaient deux à deux. Les uns portaient une casaque, d'autres un pourpoint, des capotes et de grands manteaux de laine ou en peau d'ours ou de brebis, avec des bonnets et des capuchons de plusieurs formes; ils étaient armés de serpes, de pertuisanes, de dagues et d'arcs, avec un bouclier de frêne poli qu'ils portaient derrière leurs épaules et un large couteau à manche d'os placé dans le gousset à main droite sous la ceinture des *brayes*, et que nos statuts dans le langage d'alors appelaient *coltellum de garono*, couteau de cuisse.

Les citadins recevaient les arrivans avec de joyeuses démonstrations de fête et de fraternité. Les Limontins furent aussitôt reconnus à leur étendard, et on eut soin de les conduire à la maison du comte del Balzo où ils devaient être logés.

La maison du comte del Balzo étant située près de la porte d'Algizo, où est maintenant le pont Béatrice, était destinée à loger les troupes qui devaient défendre cette porte et garder le terre-plein que nous appelons *terraggio*, et le fossé qui s'étendait jusqu'à la place où est le *Pontaccio*, et où était alors la porte Comacina.

Les Limontins en entrant dans la première cour la trouvèrent, ainsi que le portique qui l'environnait, toute pleine d'armes, de munitions et de monde. Ils s'installèrent dans une salle au rez-de-chaussée, et pendant qu'assis sur des bancs autour d'une grande

table, ils déposaient leurs armes et s'apprêtaient à faire un petit repas, un palefrenier vint pour chercher le curé.

Le bon prêtre, lorsqu'il fut introduit chez le comte, lui rendit, comme on disait alors, les honneurs du capuchon, et, sur sa demande, il lui nomma les uns après les autres tous les paroissiens qu'il avait conduits avec lui.

— Puisque ma mauvaise fortune m'a jeté dans un tel embarras, disait le comte, je trouve au moins un grand soulagement en me voyant entouré de quelqu'un que je connais, et de braves gens qui, à l'occasion, sauront bien me défendre; car, voyez-vous, toute cette canaille qu'on a fourrée ici, miséricorde!..... Et quand je pense que l'empereur peut avoir le dessus, car c'est ainsi que cela finira et qu'il viendra à savoir que ma maison a été le rendez-vous de tout ce monde, figurez-vous! figurez-vous!... comme si j'étais allé chercher ces gens-là, pour le beau plaisir qu'ils me font! Oh! malheur à moi! Ah! messire le curé, si nous pouvons une fois retourner à nos montagnes! Et il poussa un gros soupir.

Le curé, sans le contrarier ouvertement, tâchait de le rassurer et de lui donner du courage, en lui disant que l'empereur serait repoussé, car on préparait une vigoureuse défense. Mais le comte ne faisait que s'impatienter.—Et qu'en savez-vous? interrompait-il brusquement, vous n'en savez rien... N'importe; ce qu'il faut, c'est que vous recommandiez bien aux Limontins de ne pas m'abandonner; car on peut dire que je suis Limontin aussi..... Et ici, dans la maison, voyez-

vous, il faut être ami avec tout le monde, et il y en a de toute espèce..... A propos, je dois vous avertir que parmi les gens du monastère de Saint-Ambroise vous trouverez aussi ces lanciers qui ont mis le feu au village, et je ne voudrais pas qu'entre ceux-ci et les nôtres il survînt quelque querelle..... Si Lupo était ici, entre soldats ils s'entendent tout de suite; il pourrait vous faire la paix : le malheur veut que je ne sache pas où il est.

— Lupo? dit le curé, nous l'avons vu hors des portes de la ville, instruisant une bande de vilains à tirer de l'espadon; il nous a même suivis jusqu'à la porte de votre maison, mais il n'a pas voulu entrer parce que, dit-il, vous le lui avez défendu.

— C'est vrai, répondit le comte embarrassé, c'était à cause de certaine histoire..... Mais maintenant..... s'il voulait venir..... pour le motif que je vous disais..... je le lui permettçais bien volontiers.

— S'il en est ainsi, poursuivit le curé, vous pouvez le faire chercher sur-le-champ. On le trouvera sur la place à main droite hors de la porte. Il y a là une grande église neuve avec la façade rouge.....

— L'église de Saint-Marc, dit le comte; laissez-moi faire.

On envoya aussitôt à la recherche de Lupo, et peu d'instans après celui-ci parut tout joyeux d'être rentré en grâce auprès de son ancien maître, et de pouvoir se trouver dans la compagnie de ses chers parens et de ses compatriotes. Lorsqu'il entendit ce qu'on voulait de lui : — Le tout est, dit-il, que nos montagnards veuillent s'y prêter, après ce qu'ils ont souffert. Com-

ment voulez-vous que les soldats gardent rancune? Ils auraient en ce cas-là bien à faire, et au surplus quelle raison ont-ils de vous en vouloir?

Le curé descendit aussitôt dans la salle pour préparer l'esprit de ses bons paroissiens à la réconciliation tant désirée. Il n'avait pas encore achevé de parler que Lupo entra tenant sous son bras Vinciguerra et suivi de tous les autres soldats qui avaient pu échapper de Limonta, et que Lupo avait revus à Chiaravalle, lorsqu'on voulait lui jouer le tour que vous connaissez.

Les soldats furent les premiers à s'écrier : — Vive Milan! vivent les Limontins! Et les montagnards, à moitié persuadés par les exhortations du curé, à moitié émus par ce cri, par ces visages guerriers, qui respiraient en ce moment la franchise et la paix, se levèrent et allèrent au devant d'eux. Persécuteurs et persécutés s'embrassèrent réciproquement, oubliant les injures et les vengeances qu'ils avaient exercées et endurées, et toute l'ancienne rancune se changea en une soudaine bienveillance.

Le batelier seul ne s'était pas levé, et, les bras croisés et les mains sous les aisselles, il gardait un visage sévère et mécontent, et ne paraissait ni persuadé ni touché.

Vinciguerra reconnut en lui le vilain (c'est ainsi qu'il l'appelait) qui avait attiré Bellebuono dans le piége, et lui frappant familièrement sur l'épaule, il lui dit : — Eh! brave homme, et toi aussi te voilà?

Sans quitter son attitude et sans répondre un mot, Michel jeta sur lui un regard de travers comme le mâtin qui voit un loup.

— Ah, coquin! continuait à dire en riant le soldat, tu nous l'a contée belle avec ta longue histoire de ces florins que Bellebuono était allé mettre dans le bateau et que l'on devait partager, et que sais-je encore! Te rappelles-tu? Tu ne pensais pas alors que nous eussions à nous retrouver, n'est-ce pas? Mais si les montagnes restent à leur place, les hommes se rencontrent. Maintenant nous serions à même.....

— Et moi je suis prêt, répondit Michel en levant la tête, je suis là pour t'en donner raison à toi et à tous ceux de ton parti.

— Oh! oh! dit le soldat partant d'un éclat de rire, les grenouilles veulent mordre les baleines. Voyons, écoute, vilain : ce qui a été fait, a été fait; allons, je veux que nous buvions un coup ensemble..... Pourquoi cette mine d'enragé?

— Écoutez, ici nous sommes tous amis, dit Lupo en l'interrompant, allons embrasser aussi ce bon compagnon.

— Vous savez ce que vous a dit le curé, disait en même temps à l'oreille de l'obstiné batelier sa bonne femme, est-ce là l'exemple que vous donnez aux autres, vous qui êtes le plus âgé? Michel se leva et obéit d'un air contraint, puis il s'assit de nouveau à la place qu'il occupait.

— Quel maudit vilain! disait Vinciguerra à Lupo en s'éloignant avec lui pour se promener dans la salle; c'est bien le cas où celui qui doit demande; si ce n'était pas pour l'amour de toi, je voudrais lui apprendre à vivre.

Lupo parla à Vinciguerra du malheur de cet homme

qui avait perdu son fils unique dans un naufrage et qui était resté comme étourdi par la doudeur. En même temps le curé s'approcha de Michel et lui raconta tout ce que Vinciguerra avait fait pour Lupo lorsque celui-ci devait être exécuté à Chiaravalle. Ces renseignemens que les deux parties recevaient en même temps disposèrent aussitôt à un sentiment de bienveillance les cœurs naturellement bons tant du batelier que du soldat. Ceux-ci se rencontrèrent un instant après au milieu de la salle, se jetèrent sans dire un seul mot dans les bras l'un de l'autre, et se tinrent ainsi serrés quelque temps à la grande satisfaction de tous les témoins de cette scène.

Le comte del Balzo fit apporter quelques bouteilles de bon vin blanc, et la nouvelle paix fut scellée par les santés que les deux troupes se portèrent réciproquement. Le vin était de Limonta, et les louanges qu'il obtint des lanciers du monastère auraient eu le pouvoir d'effacer toute rancune du cœur des montagnards s'il y en était resté; mais elle s'était déjà tout-à-fait dissipée.

XXI.

Le comte assigna au curé de Limonta une chambre à part, et il voulut qu'il prît place tous les jours à sa table. Il admit aussi dans sa famille Marthe, qui fut logée dans l'appartement occupé par Ambroise, où elle soignait les affaires de la maison avec quatre ou cinq autres femmes qu'on avait fait venir exprès, en cette occasion extraordinaire, pour arranger les lits, faire les lessives, cuire les soupes, et soigner les ustensiles et la vaisselle nécessaire à tout ce monde.

La pauvre femme, au milieu de tant d'occupations, était toujours, par sa pensée, dans ses montagnes chéries ; son esprit lui représentait continuellement la plaine limpide et vaste du lac, la trace argentée de la petite rivière qui serpentait au milieu des rochers et qu'elle était accoutumée à voir de sa fenêtre. Chaque matin en se réveillant elle croyait se trouver dans sa

chambre, apercevoir ses murs rembrunis, ces rames couchées par terre, ces chaises, ce petit lit..... Et avec ces souvenirs chers et pourtant douloureux, il s'en élevait toujours un autre plus cher et plus douloureux encore, hélas ! trop obstinément douloureux pour le cœur d'une mère ! Mais ce n'était plus cette douleur aiguë et poignante des premiers jours. Le temps, l'humble confiance dans le Seigneur, avaient répandu un baume sur sa blessure. Se trouver ainsi auprès de son Michel, après avoir tremblé en secret d'en être séparée ; lui rendre elle-même les services accoutumés, s'employer comme elle le faisait pour ses autres compatriotes dans la pieuse persuasion de concourir, autant que cela était en son pouvoir, à la défense de son pays ; tout cela donnait un certain repos au cœur de la malheureuse Marthe, repos qu'elle n'avais jamais goûté depuis le jour terrible de son malheur. Elle trouvait même dans ces occupations de tous les jours, elle sentait pour ainsi dire surgir de la fatigue de ses membres un allégement inaccoutumé, une espèce de mélancolie tranquille, qui avait bien quelque douceur. Elle priait, et sa prière était plus douce et plus affectueuse ; elle pleurait, et ses yeux n'étaient pas arides comme auparavant. Ses larmes coulaient paisibles, abondantes, et paraissaient lui ôter un poids de dessus le cœur et la soulager tout-à-fait.

La bonne vieille se lia bientôt étroitement avec la famille du fauconnier. Marianne, Ambroise, Lupo et Lauretta l'aimaient et la regardaient comme une parente, et la pauvre Marthe, sans jamais cesser de s'occuper dans la maison pour arranger, diriger, mettre

tout en ordre, continuait pourtant à parler de ses montagnes et de son lac.

Bernard était le seul avec qui elle ne pût s'entendre. Ce gros lourdaud n'avait jamais cessé de favoriser opiniâtrément l'empereur et l'antipape. Il ne sortait jamais de la maison, pour ne pas s'exposer à se faire casser la tête à cause de cette doctrine qui n'était plus à la mode; mais dans l'intérieur de la famille il ne discontinuait pas de murmurer, de tempêter et de tourmenter tantôt l'un, tantôt l'autre, et l'hôtesse limontine n'était pas plus épargnée que les autres dans ses colères pédantesques et dans ses bizarreries schismatiques.

Cependant arriva la nouvelle que l'armée de l'empereur avançait. C'étaient deux, c'étaient trois, c'étaient quatre mille cavaliers et un nombre infini de fantassins. Cane della Scala envoyait à son secours quatre cents soldats. Plusieurs seigneurs gibelins de différentes villes de Lombardie, plusieurs des plus puissantes familles de Milan même avaient levé l'étendard et accouraient avec leurs vassaux à l'aide de l'empereur. Ses forces étaient immenses, les préparatifs pour le siége effrayans.

Ce fut alors que Pelagrua arriva de Lucques. Il conféra secrètement avec Lodrisio, et courut ensuite munir de provisions le château de Rosate. Peu de temps après un autre courrier apporta des lettres pour le vicaire, et l'on répandit la nouvelle que Marco était seigneur de Lucques et de son territoire. La fête qu'on en fit à Milan est plus facile à imaginer qu'à décrire. On croyait que cet événement extraordinaire était

l'effet d'une trame ourdie de longue main avec les guelphes de Toscane afin de prendre le faux empereur entre deux, et cette opinion servit à augmenter de plus en plus la confiance et le courage des Milanais.

Un jour se passe et puis un autre, un troisième le suit. Les nouvelles de Monza annoncent que l'empereur s'y est présenté et qu'on lui a fermé les portes au nez. On s'exerce jour et nuit ; on place des sentinelles, on fait des rondes, on dispose des espions et des détachemens de troupes de distance en distance ; on travaille constamment à achever les machines et les fortifications. Ils arrivent aujourd'hui, ils arrivent demain. Voilà que, le vingt-un de mai, paraissent de loin les étendards impériaux ; on aperçoit une infinité d'hommes et de chevaux, et un train innombrable de chariots et de bagages.

Dans ce temps Milan était entouré d'un fossé qui avait été creusé un siècle et demi auparavant pour défendre la ville contre Frédéric Barberousse. C'est le même fossé dans lequel, à une époque bien postérieure à celle où nous reporte notre histoire, on introduisit des eaux navigables, et qui prit le nom de Navigio. Les portes principales de la ville se trouvaient alors, c'est-à-dire en 1529, où sont aujourd'hui les ponts.

L'empereur plaça d'abord son camp au pont de l'Archetto, puis il s'avança vers la porte de Saint-Ambroise, et il alla avec sa cour habiter le monastère de Saint-Victor, qui était situé hors de l'enceinte de la ville, précisément vis-à-vis de cette porte. Les Milanais assiégés voyaient resplendir la nuit cet édifice. Ils entendaient la rumeur des banquets que l'empereur

y donnait, et ils s'efforçaient d'y jeter quelques pierres au moyen d'un pierrier placé sur le sommet de la tour qui s'élève encore à côté de Saint-Ambroise. Ils criaient en même temps ces étranges paroles qui nous ont été conservées par Fiamma : O glabrione ebriose ! bibe, bibe, ho, ho ; babi, babo [1].

Le plus grand effort de l'empereur dans ce siége fut dirigé contre le faubourg de la porte Ticinese, espérant, s'il réussissait à s'emparer des moulins qui étaient construits dans cet endroit, de contraindre, par la famine, la ville à se rendre. Mais ce côté avait précisément été, d'après le conseil de Marco, fortifié plus que tous les autres. Plusieurs faits d'armes y eurent lieu, et les nôtres non seulement ne furent jamais délogés, mais ils remportèrent toujours quelque avantage sur les assaillans [2].

Le siége durait depuis plus d'un mois, lorsque des chefs donnèrent avis à Lupo que pendant la nuit ils feraient entrer par la porte d'Algiso des vivres dont la ville commençait à manquer ; qu'il eût à se tenir sur ses gardes pour faire baisser le pont aussitôt qu'il en recevrait les signaux convenus. Lupo avait été créé ca-

[1] O ivrogne pelé ! bois, bois. Les mots *bobi*, *babo* n'avaient probablement aucun sens et on les ajoutait aux mots bibe, bibe, ho, ho ! pour faire la rime et compléter une espèce de mesure.

[2] Giulini croit que le monastère appelé anciennement *delle Signore bianche* (des Dames blanches), situé précisément au commencement du faubourg de la porte Ticinese, acquit alors, en mémoire des faits glorieux des nôtres, le nom *della Vittoria* (de la Victoire), nom que les historiens lui donnent aussi tôt après cette époque et que conserve encore de nos jours l'église qui était réunie à ce monastère.

pitaine des Limontins, et la garde de cette porte lui avait été confiée depuis que les lanciers du monastère de Saint-Ambroise avaient été placés dans une tour du faubourg de la porte Ticinese, où l'on avait un plus grand besoin de gens disciplinés et habitués au métier des armes.

La nuit arrive. Nos montagnards étaient répandus le long du terre-plein qui s'étendait vers la porte Comasina, et Lupo se tenait sur le sommet de la tour à côté du guichet. Après une longue attente, il vit à la fin paraître une lumière sur le clocher du couvent de Saint-Simplicien : c'était le signal convenu, et Lupo se hâta d'y répondre en ouvrant une lanterne sourde qu'il plaça pendant un instant entre deux créneaux de la tour. Cela fait, il descendit à l'autre étage, où couchaient Ambroise son père, Michel le batelier, et quatre autres Limontins, et il leur dit : — Levez-vous afin que nous y soyons à temps. Ceux-ci se levèrent, ils accoururent aux canardières, prêtant l'oreille : tout était silence de ce côté et l'on n'entendait que le bruit des pas de deux sentinelles qui faisaient la garde au bas de la tour. Un instant après on entend une rumeur sourde qui s'approche, c'est un bruit de roues et de chevaux.

— Diable, dit Lupo, il paraît que c'est un char ?

— C'est un char sans doute, répondit Ambroise.

— Quels imbéciles de vilains ! ajouta Lupo, est-il nécessaire de venir avec un char pour faire tant de tapage ? Ne pouvaient-ils pas prendre ce qu'ils avaient à apporter sur leurs épaules, ou bien au pis-aller en charger des mulets ?

Le ciel était si sombre qu'on ne voyait point au-delà de vingt pas. Un homme s'avance sur le bord du fossé, il bat trois fois des mains avec une certaine mesure, et dit : — Saint Ambroise.

— Pour qui? lui demanda Lupo.

— Pour Lucchino et pour le pays, répliqua le premier.

— C'est le signal, dit à voix basse le fils du fauconnier. Élevant ensuite un peu plus la voix, il dit : Pourquoi êtes-vous venus avec un char, au risque de vous faire surprendre par les rondes allemandes?

— C'est du foin pour les écuries du comte, répondit encore celui qui attendait en bas ?

On descendit le pont-levis, et quatre chevaux qui tiraient un char de foin avancèrent jusque sous le grand arc, de sorte que le premier couple touchait de la tête la herse baissée. A un cri du chef des Limontins, la herse s'éleva, et glissant avec un bruit retentissant entre les cannelures des deux piliers qui la retenaient, elle alla se cacher sous la voûte. Alors l'homme qui conduisait le char fit faire quelques pas aux chevaux, puis il les arrêta, sous je ne sais quel prétexte.

— En avant! lui cria Lupo; mais, au lieu d'obéir, celui-là donna un coup de sifflet, et aussitôt une foule de soldats, sortant de derrière l'église de Saint-Marc où ils étaient blottis, coururent au galop vers ce côté. Baissez la herse! baissez la herse! s'écria Lupo. On ôte les contre-poids et la sarrazine tombe d'aplomb, mais en tombant elle rencontre le char de foin qui était dessous et reste suspendue en l'air. Élevez le pont! — On ne peut pas le lever, car on le retient en dehors avec des cordes et des pieux!

— Nous sommes trahis ! nous sommes trahis, Ambroise, Michel, Limontins, nous sommes trahis !

Le gardien de la tour embouche un cor pour demander du secours. Les soldats répandus le long de la palissade accourent de tous côtés. Les deux sentinelles, le fauconnier, le batelier, quatre ou cinq autres se mettent aussitôt aux deux côtés du char, et en frappant des coups désespérés, ils parviennent à arrêter quelques piétons qui s'efforçaient d'entrer. En même temps Lupo fond sur les chevaux attelés au char, les assomme de coups avec le tronc de sa lance, les pique de la pointe, les excite et les effraie de la voix. Les chevaux fixant leurs pieds par terre courbant en arc leurs dos, ployant leurs ventres jusqu'à terre, parviennent à ébranler leur charge malgré la résistance qu'opposaient les énormes barreaux de fer enfoncés dans le pont qui avait cédé au poids. Le fils du fauconnier avait bien crié encore deux ou trois fois d'élever la herse pendant un instant pour dégager le char et le faire avancer. Mais dans cette confusion, au milieu de ce tumulte et avec ce tapage, sa voix ne fut pas entendue. Cependant les cavaliers allemands arrivent à bride abattue, le pont retentit sous les pieds ferrés de leurs chevaux ; déjà quelques uns ont pénétré sous la voûte où règnent une obscurité, un désordre, une clameur, un échange de coups épouvantable. Mais au milieu de ce fracas un bruit subit de ferremens glissans se fait entendre, puis s'élève un cri aigu de douleur. Dans ce moment les chevaux, par un dernier effort, avaient dégagé le char de dessous le poids qui le retenait et la herse était tombée sur un

cavalier allemand qui se trouvait au-dessous d'elle.

Quelques flambeaux viennent alors éclairer cette scène de terreur. Cinq ou six cavaliers allemands, qui avaient passé outre, furent tués par les nôtres ; et sous l'arc de la porte commença un combat acharné entre ceux du dehors, qui, à force de leviers, voulaient élever la herse, et ceux du dedans qui s'y opposaient de tous leurs efforts. Ils se blessaient les uns les autres avec des piques et des zagaies qu'ils se lançaient entre les barreaux de l'énorme herse qui séparait les combattans. Mais les Allemands avaient le dessous, embarrassés qu'ils étaient par les énormes espontons dont les traverses étaient armées de leur côté ; espontons contre lesquels les hommes et les chevaux venaient souvent frapper et se blesser.

Lupo vit sur le chemin de Saint-Marc une nouvelle troupe d'ennemis qui accourait pour ranimer le combat, et il ordonna à quelques-uns des siens qui, pendant ce temps, arrivaient de tous côtés, de monter sur une tour et d'y faire jouer un pierrier. Dans peu d'instans une grêle de pierres commença à tomber d'en haut, une nuée de flèches partit des canardières, et les Allemands durent s'estimer bien heureux d'abandonner l'entreprise et de jouer des jambes.

Personne ne pouvant plus empêcher qu'on ne levât le pont, on s'approcha pour descendre tout-à-fait la herse et l'on trouva un beau cheval bai de Hongrie, qui avait été pris dessous avec son maître. Le cheval, auquel cet énorme poids était tombé sur les reins, avait les jambes de derrière fracassées ; le soldat était retenu par un pied, et tous les deux se tordaient pour

se soustraire à cet écrasant et douloureux fardeau. Le pauvre animal, dont les parties postérieures étaient écrasées contre le sol, les oreilles et la crinière dressées, les yeux enflammés et paraissant lui sortir de la tête, les narines ouvertes, levait de temps à autre la tête et voulait se remettre sur ses pieds de devant. Il les étendait en dehors, les retirait vers la poitrine, les courbait, grattant avec rage le pavé, et mordait tous ceux qui l'approchaient, en poussant des hennissemens de douleur. A chaque effort que l'animal faisait pour se délivrer, le cavalier, un pied cassé sous les jambes cassées du cheval, et abattu sous la herse, était secoué et cahoté avec des tourmens inexprimables. Il faisait des contorsions, il s'accroupissait, et tantôt se levant sur un genou et joignant les mains, il priait dans son jargon allemand de lui donner la vie pour l'amour de Dieu; tantôt ramassant son épée et la brandissant d'un air farouche, tout brisé qu'il était, il paraissait ne pas vouloir se laisser tuer sans défense. A le voir dans cette attitude, à la clarté des flambeaux, le visage tout hérissé de poils qui tiraient sur le roux, les yeux gris étincelans et pleins de rage, de souffrance et de peur, on aurait dit un loup pris dans le piége au moment où le berger accourt pour le frapper sur la tête.

Nos montagnards eurent compassion de lui, et l'ayant tiré de dessous son trébuchet, ils le portèrent à la maison, où il fut soigné par la vieille Marthe, qui se mêlait de raccommoder les os démis et cassés, et qui jouissait d'une grande réputation en fait de médecine. La pauvre femme, dans la simplicité de son cœur, ne crut pas pécher contre la charité du prochain en l'exer-

çant en faveur d'un ennemi qui, ne se trouvant plus en état de nuire, redevenait aussitôt le prochain lui-même.

Cette même nuit, peu de temps après la vaine tentative faite par les Allemands, Pelagrua, enveloppé dans un manteau gris, le capuchon sur les yeux et tout armé de fer sous ses vêtemens, parut dans la maison de Lodrisio Visconti, dont il trouva la porte entr'ouverte. Il y entra, et étant reconnu par quelques soldats qui y faisaient la garde, il passa dans une salle où son maître, qui l'attendait avec un air inquiet, alla au-devant de lui.

— Seul à cette heure ? dit Lodrisio, et comment l'affaire s'est-elle passée?

— Le diable m'emporte, et peste soit de tous ces maudits montagnards ! répondit Pelagrua en se débarrassant de son manteau.

— Quoi ! aurais-tu manqué ton coup?

— Tout est allé au pis.

— Ah ! traître ! poltron ! s'écria le chevalier en lui mettant les poings sur la figure, je ne sais qui me retient d'effacer de mes mains ce reste de figure chrétienne que tu portes sur ton museau de pharisien.

— Écoutez, dit Pelagrua sans se montrer bien effrayé de cette colère, cela n'a pas dépendu de moi, mais de ce pendard de Lupo, de cet écuyer d'Ottorino que vous connaissez. Il ne m'a pas donné le temps de dételer les chevaux, et j'ai été bien heureux de pouvoir échaper à ses griffes et de venir ici vous en donner l'avis.

—Et quelqu'un t'aura reconnu !

— Non, car j'avais mon capuchon sur les yeux, et d'ailleurs on n'y voyait guère.

— Et les Allemands?

— Ils ont été repoussés.

— Repoussés par un troupeau de vilains surpris à l'improviste? Comment est-ce possible?

Ici le châtelain de Rosate se mit à lui raconter de fil en aiguille comment toute la chose s'était passée.

Au récit de la vaillante défense faite par les Limontins, Lodrisio sentait naître en lui cette colère qu'éprouve l'oiseleur contre les grives qui échappent à ses filets et qui sont assez audacieuses pour ne pas se laisser prendre afin de lui faire plaisir. — Canaille! s'écria-t-il, coquins! Mais c'est moi qui suis un imbécile d'avoir confié une affaire de si grande importance à un poltron : c'est ma faute et je le mérite. Maintenant tu peux dire que tu as joué ta fortune. Si j'étais devenu seigneur de Milan, tu n'aurais plus manqué de rien, et tu ne serais pas mort châtelain de Marco.

— Quant à cela, je pouvais risquer de me faire pendre plus vite étant châtelain pour mon propre compte, répondit le maraud froidement; mais à quoi bon tous ces reproches? Je savais aussi que celui qui ne risque rien n'a rien, et je ne me suis pas épargné. Je vous répète donc que cela n'a pas dépendu de moi. Pensez, entre autres choses, si j'aurais eu un grand plaisir à punir ces coquins de montagnards qui voulaient me jouer ce beau tour à Limonta, et qui m'ont obligé à plier bagage, et à quitter un village où je me trouvais fort à mon aise et mieux qu'un prieur.

Lodrisio se frappait le front d'une main et continuait

à répéter : — Manquer un tel coup ! Me ruiner de la sorte !

— Ce qu'il y a de bon, continuait Pelagrua, c'est que personne ne nous soupçonne. L'affaire a été menée avec tant de finesse, par des voies si cachées, avec de tels détours que..... suffit ; ce n'est pas parce que j'y ai pris part, mais je défie le diable d'en trouver le bout. C'est moi qui ai couru tout le danger, et vous.....

— Pleurnicheur imbécile ! s'écria Lodrisio en l'interrompant, à t'entendre, c'est moi qui dois te dédommager, et tu prétends peut-être que je doive faire un *ex voto*, parce qu'en tombant je ne me suis cassé que les jambes, tandis que je pouvais me casser le cou. Allons, ôte-toi de là. Demain tu sortiras pour retourner à ton château de Rosate ; que maudit soit le moment où je t'en ai tiré ! En attendant, tâche d'épier ce qu'on pense de l'affaire de cette nuit, avant de partir tu m'en avertiras. Va-t'en, puisqu'à l'épreuve tu t'es montré un homme de rien. Je n'ai plus qu'une chose à te dire : prends garde qu'il ne sorte de ta bouche un seul mot de tout ce qui s'est passé entre nous ; mieux voudrait pour toi perdre la langue.

— Quant à cela, répondit Pelagrua, vous pouvez dormir tranquille ; car c'est comme si vous aviez parlé avec ce mur que voilà : bouche close comme si je ne vous avais jamais vu.

Le châtelain de Rosate étant parti, Lodrisio resta seul à digérer la rage que ce contre-temps lui avait causée. Il avait connu Pelagrua à Rosate, et comme on dit que qui se ressemble s'assemble, ils s'étaient aussitôt rapprochés, bien entendu sans quitter leur posi-

tion respective, de patron et de client. Devenus sur-le-champ ame et corps, ils étaient convenus d'aider de tout leur pouvoir les machinations de Marco, et avaient placé toutes leurs espérances dans la réussite de ces trames. Mais lorsque le châtelain apporta de Toscane la nouvelle que Marco avait été élu seigneur de Lucques, les marauds se trouvèrent déconcertés; car ils se tinrent pour assurés qu'occupé de ses nouveaux intérêts, et content de ce qu'il avait acquis, Marco ne voudrait plus se hasarder dans les entreprises de Milan, où tout depuis quelque temps paraissait aller de travers. Ils songèrent donc à pourvoir eux-mêmes à leurs intérêts et à saisir pour cela la première occasion qui se présenterait. Cette occasion ne se fit pas attendre long-temps. L'empereur, désespérant de s'emparer de Milan par la force des armes, se disposa à la prendre par trahison. Après avoir inutilement sollicité plusieurs capitaines et essayé de les gagner par de larges promesses d'argent, de titres, de dignités, il s'adressa à Lodrisio, déjà connu comme un esprit turbulent et ambitieux, et haïssant les Torriani et les Visconti. Il ne lui promit rien moins que la seigneurie de Milan s'il avait le courage de la mettre en son pouvoir. Le pervers mordit aussitôt à l'hameçon, informa de l'intrigue Pelagrua, et celui-ci quitta le château de Rosate pour conduire toute cette trame, qui finit par la déconfiture que nous venons de raconter.

Lodrisio se rappelait maintenant avec tristesse le superbe édifice qu'il voyait s'écrouler devant lui, et la mauvaise condition à laquelle il se trouvait réduit.

Ce coup manqué, il n'y avait plus moyen de renouer

aucune liaison avec l'empereur. Les troupes allemandes, découragées, harcelées par les fréquentes sorties des nôtres, se tenaient réunies à grand'peine. L'effort d'Italie (c'est ainsi qu'il appelait les alliés) manquant de pain et de fourrage, trahi, malmené, abandonnait peu à peu le camp, et il était facile de voir que sous peu l'empereur aurait été obligé de lever le siége et de retourner chez lui par le chemin le plus court. Lodrisio ne pouvait pas non plus espérer de bien servir ses intérêts avec Azzone; car il comprenait bien qu'il lui était suspect, quoiqu'il en reçût tous les jours une foule de caresses. De quel côté devait-il se tourner? A quelle planche s'attacher dans son naufrage?

Quand Pelagrua avait apporté à Lodrisio la nouvelle que Marco avait obtenu la principauté de Lucques et l'autre nouvelle non moins étrange de l'amour de Marco pour la fille du comte del Balzo, Lodrisio avait sur-le-champ entrevu dans cet amour un fil pour retenir Visconti attaché aux affaires de Milan. Ensuite les négociations entamées avec l'empereur, qui devaient le porter à une élévation à laquelle, même dans les rêves de son orgueil, il n'avait jamais songé, avaient dissipé cette idée comme, lorsqu'on ouvre les fenêtres d'une chambre, la lumière éblouissante du jour fait pâlir et évanouir la faible lueur de la lampe qui s'y trouve allumée. Mais, de même précisément que si l'on referme les fenêtres cette lumière paraît se ranimer, ainsi du moment que tout autre projet fut éteint dans l'esprit de cet ambitieux, sa première espérance, quoique faible et éloignée, se ralluma et prit une nouvelle vie.

Qu'un caprice pour une femme (c'est ainsi qu'il qualifiait l'amour de Marco pour Béatrix) eût assez de pouvoir sur le cœur de son ami pour lui faire risquer de perdre une seigneurie comme celle qu'il avait en son pouvoir, ce n'était pas une pensée qui pût entrer un seul instant dans une ame de la trempe de celle de Lodrisio.— Cela ne sera pas, disait-il; mais ce caprice pourra vivifier et exciter dans son cœur l'image d'une autre seigneurie plus attrayante que celle de Lucques, d'une seigneurie après laquelle il soupirait depuis si long-temps. Un poids si léger ne suffit-il pas quelquefois pour faire pencher la balance? Il se plaisait à penser que ce poids était dans ses mains, et il se proposait de le mettre à temps dans le bassin qu'il voulait faire pencher.

XXII.

Le soir du jour suivant, Pelagrua reparut et affermit Lodrisio dans la certitude qu'il avait déjà acquise de plusieurs côtés, que rien n'avait transpiré de leurs menées avec l'empereur, et que celui-ci était sur le point de lever le siége en prenant le chemin d'Allemagne. Cet intrigant déloyal, étant ainsi rassuré, et ayant mis son cœur en paix, se radoucit un peu pour son client, et le questionna sur Béatrix et Ottorino.

— Il y a là de grandes choses, répondit le châtelain de Rosate, qui pouvait à peine croire à sa rentrée en grâce auprès de son patron. J'ai vu l'écuyer du comte, qui, comme vous le savez, m'est tout dévoué, et il m'a dit que depuis quelque temps il y a de grandes menées dans la maison.

— Menées? et de quelle espèce?

— Des menées de mariage.

— Et le comte s'y prête-t-il? Toute la peur qu'il avait de Marco lui est-elle donc passée?

— S'y prêter! Il ne s'y prêtera pas, car la peur ne lui passera pas de sitôt; mais qu'est-ce que cela fait puisqu'il est si bête? La jeune fille étant coiffée de son amoureux, et la mère la soutenant, je ne m'étonnerais pas que.....

— Il faut se tenir sur le qui-vive, dit Lodrisio, et empêcher cette alliance à tout prix. Car je veux bien que Marco ait perdu la tête pour deux beaux yeux; mais lorsqu'il saura que la jeune fille est perdue sans rémission pour lui, alors, bonjour! Il s'emportera, il fera quelque extravagance comme il en a déjà tant fait! Mais ensuite? Éloigné comme il est, avec un si pesant fardeau sur les bras, et l'encens d'une nouvelle seigneurie à la tête, pourrait-il ne pas se résigner? Il se résignera.

— A dire vrai, répliqua le châtelain de Rosate, la jeune fille est plus profondément gravée dans son cœur que vous ne croyez, et il pourrait bien se faire qu'en la sachant en pouvoir d'autrui, il entrât en fureur et devînt tout-à-fait terrible. Je pense même que cette fureur pourrait bien fondre avant tout sur moi, qui n'aurais pas empêché le mariage!... Mais il y a encore autre chose : mon ami l'écuyer assure avoir entendu dire que les époux doivent aussitôt plier bagage, et aller Dieu sait où; et alors voilà que la disparition de la jeune fille dérange tous nos projets. Ou Marco deviendra tout-à-fait fou, et, ne gardant plus aucune mesure, il se perdra lui-même, et nous avec lui; ou il conservera tant soit peu de raison, et que fera-t-

il ? Comme vous venez de le dire, il se jettera à corps perdu dans les affaires de Toscane, ne fût-ce que pour éloigner son esprit de ces lieux dont le souvenir ne fait qu'accroître son tourment.

— Donc il faut nous mettre à l'œuvre pour empêcher cette alliance, dit Lodrisio.

— C'est bientôt dit, reprit Pelagrua ; Marco aussi en me congédiant, lorsque j'allai à Lucques, me rebattit les oreilles de cette chanson ; mais d'autre part il ne veut pas qu'on touche à Ottorino.....

— Quant à cela, nous verrons ce qu'il nous conviendra de faire, et en tout cas tu te conformeras à mes ordres.

— Pour moi, je suis là, mais..... si.....

— Expliquons-nous, et laisse de côté toutes ces sornettes. Celui qui veut me suivre ne doit avoir peur ni des trajets ni des chemins de traverse.

— Eh ! je ne recule pas. Je n'expose mes doutes qu'avant d'arrêter un parti ; mais lorsqu'il s'agira de l'exécuter, vous verrez que je ne suis pas un hableur. Il y a peu de temps que vous me connaissez, et jusqu'ici je n'ai pas pu... Mais j'espère que je réussirai mieux en actions qu'en paroles.

— Oui, tu m'en as déjà donné un gage dans la dernière affaire !

— Mais....., dit Pelagrua, si le diable y a mis les cornes, est-ce ma faute ?

Ainsi se termina le dialogue entre ces deux pervers.

Maintenant il est temps que nous revenions à Ermelinde et à Béatrix, que nous avons laissées depuis long-temps.

La nuit où la jeune fille, en revenant de la fête, avait apporté la grâce de Lupo, sa mère avait acquis par ses paroles effrayées la terrible certitude de l'amour de Marco Visconti pour sa fille. Il est difficile d'imaginer quel fut l'état d'Ermelinde après une découverte si imprévue. Elle éprouva de la frayeur et de la pitié pour sa fille, de la colère contre Marco, et, nous le dirons aussi, quoiqu'elle n'osât pas se l'avouer à elle-même, elle sentit renaître momentanément son ancienne flamme, et son sang bouillonna tout à coup. Il y eut quelques instans pendant lesquels sa Béatrix ne lui parut plus si douce, si chère que de coutume : ce fut une révélation inattendue des secrets les plus intimes de son cœur. Elle eut honte, elle eut presque peur d'elle-même; mais, ayant aussitôt dompté et vaincu tout ce qu'il y avait d'impur et de non maternel dans ce bizarre mélange de sentimens, elle sentit prévaloir en elle l'affection qui lui donnait tant de sollicitude pour sa fille bien aimée.

Sachant que Béatrix était éperdument éprise d'Ottorino, que si même Marco (ce qu'on ne pouvait supposer) l'eût demandée en mariage, il n'aurait pas pu la rendre heureuse, Ermelinde, pour la soustraire à tout danger, songea à précipiter l'union déjà conclue avec le jeune chevalier. De cette manière, tandis qu'elle se promettait d'étouffer tout espoir dans le cœur de Marco, elle mettait sa fille sous la protection d'un époux.

Ermelinde commença donc, aussitôt que Visconti fut en Toscane, à solliciter l'agrément de son mari pour cette alliance qu'il avait déjà arrêtée lui-même.

Mais vous pouvez imaginer la fureur du comte, qui ne voulait pas se souvenir d'avoir fourni lui-même à sa fille l'occasion de se prendre d'amour pour le jeune chevalier, lorsque sa mère faisait tous ses efforts pour la tenir sur ses gardes. Néanmoins, à force de sollicitations, vaincu en partie par l'insistance de sa femme qui ne lui laissait pas de repos, en partie par l'aspect continuel de la douleur de Béatrix qu'il aimait tant, en partie aussi par le temps qui naturellement éteignait plus ou moins cette première impression de frayeur que lui avaient faite les paroles et la figure de Marco, et plus que tout cela par la certitude qu'il était éloigné et plongé dans une mer d'intrigues qui devaient le détourner de toute autre pensée, il devint peu à peu souple et maniable. Ce qui le détermina surtout, ce fut la nouvelle que Marco était devenu seigneur de Lucques. Alors il le crut pour tout de bon arrêté et fixé en Toscane. Il pensa qu'il serait bien difficile à Marco de songer jamais plus aux affaires de Milan, et il se laissa aller jusqu'à permettre à Ottorino de revenir à sa maison, qui lui avait été fermée pendant si long-temps. Mais il n'y était admis que sur la brune et en secret, de peur que les curieux ne l'aperçussent, et que la chose ne parvînt jusqu'à Lucques. De cette manière la nouvelle de l'élévation de Marco, qui avait dérangé les affaires de Lodrisio et du châtelain de Rosate, sa créature, raccommoda celles de la famille del Balzo.

Quant à Ottorino, les contrariétés et les malheurs qu'il avait soufferts à cause de Béatrix n'avaient fait que la graver toujours plus profondément dans son

cœur. Si l'image de sa bien-aimée se mêlait auparavant à tous les rêves de son imagination, elle remplissait maintenant à elle seule le vide de cette ame passionnée. Je dis le vide de son ame; car le jeune homme, depuis les aventures que Marco lui avait fait essuyer, crut avoir rompu entièrement et pour toujours avec son ancien seigneur, et il vit en conséquence disparaître devant lui le but de sa vie, employée jusque-là à se rendre agréable à Marco dont il attendait son éclat et sa grandeur. Ayant pris en haine les personnes et les lieux qui lui rappelaient ses joies passées et la perte de son avenir, et n'ayant plus que Béatrix dans son cœur, l'unique désir qui lui restât était d'en faire son épouse et d'abandonner aussitôt avec elle sa terre natale pour passer en Asie et combattre les sarrasins. C'était le parti ordinaire qu'embrassaient tous ceux qui dégoûtés de leur pays n'espéraient plus y jouir d'aucun bonheur.

Mais comment croire que les parens de la jeune fille lui permettraient de l'emmener avec lui dans *un* voyage aussi long et aussi dangereux, à la recherche d'un avenir si pénible et si incertain? Que diriez-*vous* cependant si la crainte que Marco leur inspirait toujours suffisait pour lever toute difficulté? Ermelinde se soumit à ce dur parti, vaincue par le désir de mettre sa fille en sûreté contre toute tentative que l'amour, et peut-être même le caprice de Visconti, pourrait lui suggérer pour se rapprocher d'elle. Ermelinde voulait empêcher aussi qu'Ottorino ne découvrît la véritable cause de la haine de Marco pour lui, et qu'il ne se mesurât alors avec un trop puissant et trop formidable rival.

Quant au comte, il se résignait à un si pénible sacrifice pour pouvoir se laver les mains de toute cette affaire, répondre en tout cas à Marco qu'il n'avait pas manqué à sa parole, et lui laisser croire qu'Ottorino eût enlevé sa fille ou qu'elle se fût sauvée avec lui, et se déclarer innocent.

Les choses en étaient là lorsqu'eut lieu le dialogue que nous avons rapporté entre Lodrisio et Pelagrua.

On arrêta que les noces se célébreraient après le siége et lorsque la guerre serait finie. Le comte mit pour condition qu'on les ferait secrètement, que les époux partiraient immédiatement après pour Castelletto, forteresse située sur le Tessin, et appartenant à Ottorino, comme nous l'avons déjà dit, et qu'ils ne s'y arrêteraient que le temps nécessaire pour les apprêts du voyage de Terre-Sainte. Lauretta et Lupo devaient les y accompagner et étaient contens de courir la même fortune que leurs maîtres.

Béatrix, douée de beaucoup de courage et de force d'ame, n'était pas effrayée par les peines et les dangers auxquels elle allait s'exposer dans un pélerinage si long et si pénible, ni de l'incertitude de sa destinée future sur une terre étrangère et lointaine. Toute fatigue, tout désastre lui paraissaient adoucis par la compagnie de son époux chéri, par l'idée de les partager avec lui, de les endurer pour l'amour de lui. Mais abandonner ses chers parens, et particulièrement sa tendre et affectueuse mère, s'éloigner d'elle à ce point et pour si long-temps, et peut-être pour ne plus la revoir! la pauvre enfant ne pouvait supporter l'angoisse d'une pensée si déchirante. Jamais elle n'avait été si tendre

et si caressante que dans ces derniers jours. Elle se rappelait avec un profond sentiment d'affection tout ce que sa mère avait fait, avait souffert pour elle pendant tant d'années, en l'élevant depuis son enfance jusqu'à ce moment. Elle éprouvait un remords poignant en se souvenant tantôt des dépits enfantins par lesquels elle l'avait si souvent chagrinée en abusant de l'aveugle condescendance de son père pour tous ses caprices; tantôt des derniers jours passés à Limonta avec Ottorino, lorsque, rendue exigeante par son amour et fermant l'oreille aux conseils maternels, elle avait attristé cette pauvre mère par ses extravagances et par son opiniâtreté dédaigneuse.

Vaincue par l'amertume de ces souvenirs, cette fille affectueuse se jetait au cou de sa mère et l'inondait de larmes, la priant de lui pardonner. Souvent elle éprouvait un remords de ce grand amour que lui inspirait Ottorino, et qui lui paraissait pour ainsi dire soustrait à sa mère. Elle sentait le besoin de lui parler de la tendresse immense qu'elle lui portait toujours, ne sachant se détacher d'elle et ne se rassasiant jamais de l'embrasser et de lui dire mille douces paroles.

Mais ce moment attendu avec tant d'anxiété, avec un mélange indéfinissable de terreur et de désir, s'approchait de plus en plus. Déjà l'empereur désespérant d'obtenir quelque avantage en prolongeant le siége, s'était arrangé avec Azzone et avait levé le camp. Peu à peu les troupes de paysans qui étaient accourues pour défendre la ville dans les jours de danger, sortaient de Milan pour retourner dans leurs villages et à leurs châteaux. Les Limontins se préparaient aussi

à se rendre dans leurs montagnes, contens et fiers de la gloire qu'ils avaient acquise dans la rencontre nocturne, et leur nombre n'était diminué que de quatre hommes tombés sous les haches allemandes.

Les lanciers du monastère de Saint-Ambroise, qui, d'après l'ordre du vicaire, devaient rester à Milan, vinrent souhaiter bon voyage à leurs amis. Lupo demanda ce qu'était devenu Vinciguerra, qu'on ne voyait plus avec les autres, et il apprit qu'il avait été tué dans une sortie hors du faubourg de la porte Ticinese. Quelques-uns des siens se tenant sur le haut d'une tour l'avaient vu tomber de cheval et se défendre à pied comme un lion, en faisant le moulinet avec sa massue de fer. Il s'était perdu pendant un instant parmi la foule des ennemis qui le pressaient de tous côtés, et l'on avait cru qu'il était pris; mais peu d'instans après on reconnut son crâne ensanglanté, planté sur une lance. — Il est mort en bon soldat, en faisant son devoir, dit Lupo, que le Seigneur lui accorde le repos! Et l'on ne parla plus que de choses gaies.

Le matin même où ces bons montagnards devaient se mettre en voyage, on appela en grand secret leur curé pour qu'il bénît les noces d'Ottorino et de Béatrix. Quoiqu'Azzone fut déjà réconcilié de fait avec l'église, l'interdit contre la province de Milan durait néanmoins encore, et il ne fut levé que quelques mois plus tard. Ainsi il était admis qu'on célébrait les mariages à la dérobée sans les solennités accoutumées et les pompes convenables au rang des époux.

Marthe, la mère du noyé, vint ce matin-là, avec son petit bagage sous le bras, prendre congé de la fa-

mille du comte, dont elle avait reçu une si courtoise et si affectueuse hospitalité.

Ermelinde lui avait offert de rester dans la maison avec son mari. Celui-ci paraissait disposé à accepter cette offre, mais la vieille montagnarde, ayant pris à part son mari, lui tint ce discours :

— Écoutez, Michel, le Seigneur pourvoira comme il a fait jusqu'à présent à ce peu de jours qu'il nous laisse ici-bas. Quand notre pauvre Arrigozzo (que Dieu lui fasse miséricorde!) était enfant et que je le nourrissais encore, vous vous le rappelez bien, les années étaient plus difficiles et calamiteuses que maintenant, et toutefois la providence nous a-t-elle jamais abandonnés? Avons-nous jamais été à la charge de personne? Ma vue est bonne, Dieu merci, mes doigts me servent, je filerai, je filerai tout le jour, je filerai la nuit, si ce n'est pas assez je suppléerai par mon assiduité au manque de temps et nous tâcherons de nous suffire à nous-mêmes. Nous sommes des gens grossiers, habitués à mener une vie dure, mais les reproches et les hauteurs d'un maître, nous ne saurions les supporter. Nous nous sommes endurcis à marcher nupieds sur les cailloux et les broussailles, mais les souliers nous feraient mal. Et puis si le comte reste ici, comme il paraît qu'il en a l'intention, voudriez-vous vous enterrer pour le reste de vos jours au milieu de ces murs qui nous étouffent? Pour moi je ne m'engagerais pas à y rester quand pour cela on me ferait reine. Oh! nos montagnes! Ce lac qui nous allége le cœur, ces oliviers, ces châtaigniers, ce ciel beau et grand à perte de vue! Ici il faut lever la tête et regar-

der en l'air pour en apercevoir quelques pouces, tellement que dans tout ce temps je ne suis jamais parvenue à pouvoir comprendre de quel côté le soleil se levait et de quel côté il se couchait. Et notre pauvre petite église qu'on va rouvrir maintenant, parce que, dit-on, le pape lève l'interdit, pourrions-nous ne plus la revoir avec le nouvel autel que nous avons fait vœu d'élever à saint Genesio, aussitôt que le village serait de nouveau béni?..... Et devrions-nous ne plus entendre cette petite cloche sonner l'*Ave Maria* tous les matins et tous les soirs? Et ne comptez-vous pour rien de vous retrouver avec des gens qui parlent tous comme nous, tandis qu'ici à peine si l'on peut comprendre ce qu'ils baragouinent en se moquant de nous comme si c'étaient eux qui parlent bien?

Ici elle fit une pause, ensuite elle continua en soupirant : — Mon pauvre mari, je comprends ce qui vous détourne de ces lieux. Eh! croyez-vous qu'ils soient aussi pour moi les mêmes qu'autrefois? Avant notre malheur, quand cet infortuné..... (Jésus Maria! pour lui...) Mais allons, ne recommençons pas à pleurer : que la volonté de Dieu soit faite..... Que voulais-je dire?..... Croyez-vous donc pouvoir en vous tenant éloigné du village et en ne voyant plus ces lieux l'effacer de votre cœur? Non, voyez-vous, non; et quand même vous le pourriez, vous ne le voudriez pas sans doute? Écoutez, Michel, nous resterons là ensemble, nous penserons à lui, nous prierons devant sa croix tant que le Seigneur nous laissera ici-bas pour y faire pénitence de nos péchés; et lorsqu'il nous appellera à

lui, nous aurons au moins la consolation de nous faire enterrer auprès de notre enfant.

Le mari, à la fin de ce discours, dit, en essuyant ses larmes : — Vous avez raison, Marthe ; mais, bienheureuse femme que vous êtes ! vous me dites toujours qu'il faut se résigner, offrir tout au Seigneur, vous me grondez lorsque quelquefois vous me surprenez en pleurs, et puis vous me tenez de tels discours ! — Ils conclurent qu'ils partiraient avec leurs compatriotes.

La pauvre femme était donc venue avec le petit paquet de ses hardes sous le bras pour prendre congé de la famille du comte. Elle fit une révérence au maître de la maison, et baisa la main à la maîtresse qui répondit par des démonstrations affectueuses, ayant une valeur bien plus grande dans ce temps où les diverses conditions sociales étaient beaucoup plus séparées qu'elles ne le sont de nos jours ; dans un siècle où l'opinion, les usages, les lois paraissaient interdire toute espèce de rapport entre gentilshommes et plébéiens, comme si vraiment ils eussent été pétris d'une terre différente.

La comtesse avait déjà secrètement remis au curé une bonne poignée d'ambroises d'argent pour qu'il fournît, avec la plus grande discrétion et la plus grande réserve, aux besoins de la famille de la pauvre Marthe. Elle connaissait l'humeur délicate et fière de ces montagnards, et le caractère particulièrement susceptible de cette femme, satisfaite, non sans une espèce d'orgueil, de sa modeste pauvreté.

A la fin Marthe s'approcha de Béatrix comme si elle voulait lui baiser aussi la main ; mais celle-ci, en la

retirant avec douceur, la lui mit sur l'épaule, et lui dit : — Adieu, bonne Marthe, souvenez-vous de moi, vous qui m'avez portée tant de fois dans vos bras quand j'étais enfant, et recommandez-moi au Seigneur : adieu. Après avoir dit ces mots, elle se tourna d'un autre côté comme si elle eût voulu s'en aller ; mais tout à coup, vaincue par son émotion, elle retourna auprès de la vieille, et, fixant sur elle ses grands yeux bleus pleins de larmes, elle s'écria : — Demain, quand vous verrez poindre la tour du château, saluez-la pour moi. Combien de fois assise sur son sommet dans l'obscurité de la nuit, regardant en bas dans le lac, je voyais une petite lumière s'y glisser, et je reconnaissais le chant du pêcheur. Cette douce chanson qui soulageait la tristesse de mon cœur pendant les derniers jours que j'ai passés dans cet asile sûr, je ne l'entendrai jamais plus ! Je n'entendrai plus le murmure des eaux qui viennent mourir sur le sable du rivage, je n'entendrai plus le souffle attendu des vents accoutumés du matin et du soir, ni la voix de l'orage que prédisent les signaux certains. Oh ! saluez pour moi notre soleil, nos montagnes et notre ciel ! Et lorsque, réunis ensemble sur le parvis de l'église, vous élèverez le chant du soir en l'honneur de la Vierge, souvenez-vous de moi, qui tant de fois, agenouillée à vos côtés, ai prié en chantant avec vous ; qui parfois aussi, retenue par quelque soin dans le château paternel, prêtais l'oreille tout émue et avec un frisson d'amour à cette dévote mélodie que le vent m'apportait plus ou moins distincte, tremblante et suave. Souvenez-vous de moi ! Les jours que Dieu m'a comptés seront peu nombreux,

et quand vous recevrez la nouvelle que ma course est finie, accordez une larme à la mémoire de la pauvre Béatrix, qui, née et élevée au milieu de vous, espérait porter sa tête fatiguée des peines de la vie sur sa terre chérie au milieu des larmes et des regrets de ceux qu'elle aimait.

Le comte et Ermelinde, étonnés et presque subjugués par le puissant esprit qui paraissait parler dans la bouche de leur fille, la regardaient sans oser l'interrompre; mais lorsque ses dernières paroles révélèrent ce vif et intime pressentiment de sa fin, ils ne purent se contenir davantage, et ils fondirent tous les deux en larmes.

La femme du batelier, à qui ce discours s'adressait, éperdue d'étonnement, de compassion et de bonheur d'entendre parler de ces lieux aimés avec cet accent inspiré de mélancolie et d'amour, tâchait, en sanglotant aussi, de prendre la main de Béatrix. Elle la saisit enfin, et l'attirant à elle avec une douce violence, elle y imprima ses lèvres.

Ils restèrent quelques momens en silence : Béatrix seule ne pleurait pas. L'excès même de son sentiment faisait obstacle à ses sanglots, qui étaient sur le point d'éclater. Enfin, lorsque l'exaltation qui l'avait ravie à elle-même, vint à cesser, elle se sentit tout attendrie, serra la main de la vieille, qui retenait la sienne, et lui dit une autre fois : — Adieu, recommandez-moi au Seigneur. Et pendant que Marthe sortait, elle courut dans les bras de sa mère, cacha sa figure dans son sein et l'inonda de larmes brûlantes.

XXIII.

Aussitôt qu'on entendit le son du cor donner le signal du départ des Limontins, Béatrix, retenant ses larmes, après avoir essuyé ses yeux et composé son visage, se mit au balcon qui donnait sur la rue, accompagnée par son père et sa mère. On vit sortir de la porte l'étendard avec la cigogne ; puis le curé et tous ses paroissiens, deux à deux, s'acheminant vers la porte d'Algiso. Le batelier et sa femme fermaient la marche. Marthe, levant la tête pour saluer lesseigneurs, fut agréablement surprise de voir Béatrix toute ranimée et suivant du regard la petite troupe qui défilait devant elle.

On convint que les époux se mettraient en route pour Castelletto le matin du jour suivant. Qui pourrait maintenant redire les conseils craintifs, interrompus par les baisers et les caresses, qu'Ermelinde donnait à sa fille

dans ce dernier jour, dans cette dernière soirée? Les promesses qu'elles échangeaient avec tant d'anxiété et tant d'espérance, et qui ne devaient pas s'accomplir? Qui pourra exprimer avec quels mots et avec quelles larmes le père et la mère mirent leur fille chérie entre les mains de son époux, avec quelle chaleur ils la recommandèrent à Lupo et à Lauretta, qui devaient l'accompagner en Terre-Sainte?

Le jour et l'heure fixés étant arrivés, après avoir échangé de tendres embrassemens, la jeune fille, le maintien ferme, s'arracha enfin du cou de sa mère, et la laissant toute en pleurs, descendit l'escalier, courut précipitamment dans la cour, monta le palefroi qu'on lui avait préparé et se mit en chemin. Ottorino, Lupo, Lauretta et deux écuyers du comte qui devaient escorter les époux jusqu'à Castelletto, montèrent promptement sur leurs chevaux et la suivirent. Béatrix trouva sous le corridor le fauconnier et sa femme qui l'attendaient pour la saluer, ainsi que leurs deux enfans. Mais dans ce moment, effrayée par la pensée de soutenir un nouvel assaut de tendresse et de douleur, elle éprouva une si forte envie de se trouver de suite hors de ces murs et de s'éloigner des personnes dont elle se détachait avec tant de douleur, que, baissant la tête sur sa poitrine, elle passa devant eux courant comme si elle fuyait, sans pouvoir même répondre à leurs adieux.

Notre petite troupe marcha long-temps en silence sur le chemin qui conduit à Sesto Calende. Enfin le jeune homme mit une main sur le cou du paisible cheval, et dit à Béatrix :— Te rappelles-tu, ma douce

amie, les heures que nous avons passées ensemble sur l'écueil de Marcate? Tu étais assise entre ton père et moi, et tu m'avais abandonné une de tes mains que je tenais dans les miennes..... Ce fut alors que je conçus la première espérance de pouvoir un jour te posséder. Que de contrariétés, que de douleurs nous avons souffertes depuis ce temps! Mais maintenant tu es à moi, à moi pour toujours! Oh! quelle douceur ineffable il y a dans ces paroles! Je n'ai d'autre bien que toi. Avec quelle foi, avec quel amour je veux te consacrer mes jours pour adoucir la destinée que tu as eu le courage de partager avec moi! Le jeune homme exprimait par ces tendres paroles la délicieuse plénitude de son ame. Béatrix, tenant les yeux doucement fixés sur le visage de son époux, fatiguée de l'anxiété qu'elle avait éprouvée, n'avait pas assez de force pour comprendre toute la signification de ces paroles affectueuses, et elle n'en saisissait pour ainsi dire que l'ensemble, comme celui qui, entre le sommeil et la veille, entend le son d'une douce mélodie. En effet, la jeune fille se trouvait dans un état si étrange, qu'elle croyait réellement rêver.

Ils avancèrent jusqu'à Gallarate, où ils descendirent à une auberge pour y prendre un repos de quelques heures. Mais voilà qu'un courrier arrive, demande Ottorino, et lui remet une lettre. Le jeune homme l'ouvrit et fut frappé d'étonnement en la voyant signée par Marco. Celui-ci lui disait qu'il venait d'arriver en toute hâte de Lucques et qu'il l'attendait sans délai à Castel Seprio pour conférer avec lui sur des choses d'une grande importance. Il ajoutait qu'il reconnais-

sait avoir des torts envers lui, et qu'il lui tardait de pouvoir les réparer.

Ottorino fut tout ému et tout bouleversé. Ce nouvel incident venait déranger les desseins qu'il avait conçus pour l'avenir et le placer dans une position complétement différente. Il n'avait pris le parti d'abandonner son pays que comme un pis-aller, lorsqu'il ne voyait plus pour lui d'autre carrière; mais il existait toujours dans un repli intérieur de son ame un désir secret, une espérance confuse et lointaine de rentrer en grâce auprès de son ancien seigneur. Le courroux d'Ottorino était comme celui d'un amant : c'était un courroux ardent et vaporeux, mais facile à calmer par la moindre justification, la moindre prévenance. Ne croyant pas avoir déplu à Marco autrement que par son refus d'épouser la fille de Rusconi, et cette cause lui paraissant trop légère pour expliquer une haine aussi amère, il l'imputait en partie aux malveillans offices de quelque calomniateur. Il espérait toujours qu'un temps viendrait où Marco ouvrirait les yeux et lui rendrait sa première confiance.

Et dire que Marco venait lui-même le chercher! Cet homme si fier, si dédaigneux, ce grand homme qu'il avait toujours aimé et respecté presque malgré lui, même lorsque l'offense était encore vive et récente, et que la rage et la honte de l'avoir endurée n'avait pas encore été mitigée par le regret de l'offenseur, il venait lui-même s'excuser et lui tendre la main!

— Oui, je dois aller à Castelletto, dit Ottorino au courrier, tu diras à la personne qui t'a envoyé qu'avant ce soir je serai au Seprio.

— Oh! venez tout de suite, répondit le courrier, car le châtelain m'a pressé extrêmement et j'ai perdu beaucoup de temps à vous chercher là-bas.

— Mais comment as-tu deviné que j'étais ici? demanda le chevalier.

— J'ai appris par un palefrenier du comte del Balzo que vous étiez parti pour Gallarate, et je n'ai pas pu vous rejoindre plus tôt.

— Et qui t'a remis la lettre?

— Le châtelain du Seprio, hier au soir. Un baron est arrivé, et sur-le-champ on a dépêché cinq ou six courriers en diverses directions.

— Le connais-tu ce baron?

— Non, parce que je suis nouvellement venu dans ce pays; mais, à en juger par les honneurs qu'on lui rend, il ne peut être qu'un personnage d'importance. Il est grand, il n'est ni vieux ni jeune, et il a une belle apparence. Son visage est ainsi fait..... Et il se mit à peindre Marco avec la plus grande exactitude.

Ottorino pensa que non seulement tout retard serait inconvenant, mais que la gravité des intérêts qui pouvaient dépendre de son obéissance le rendrait inexcusable, et il résolut de faire une course jusqu'au Seprio et de retourner aussitôt prendre Béatrix.

Castel Seprio était éloigné à peu près d'une demi-heure de la route de Gallarate. Le temps d'y aller et d'en revenir n'excédait pas celui qu'il s'était proposé de passer dans ce village. Il dit donc au courrier de l'attendre, et il courut tout joyeux faire part de cet incident à Béatrix.

— Est-ce Marco, dit Béatrix tout effrayée, est-ce

Marco qui vous fait appeler? Oh! Ottorino, n'y allez pas! Fuyons, fuyons cet homme, conduisez-moi à Castelletto.

— Mais je te dis qu'il n'est plus le même. Ne vois-tu pas qu'il s'excuse et qu'il veut me dédommager du mal qu'il m'a fait?

— Oh! non, non, n'y allez pas; fuyons cet homme, je vous le répète, fuyons pendant que nous en avons le temps!

— Écoute, mon amie, dit Ottorino en lui prenant une main, cette terreur, cette haine ne sont pas raisonnables: après tout, il n'a été que courtois à ton égard. N'est-ce pas lui qui a donné la vie à Lupo d'après tes prières et celles de ton père?

Béatrix, en entendant rappeler d'une manière si directe cette nuit terrible qui était toujours devant sa pensée, fut saisie par un frisson de terreur, et, mettant une main sur le bras de son époux, elle lui dit:

— Hélas! vous ne savez pas tout!

— Eh quoi! ajouta celui-ci avec étonnement, et toi aussi tu l'as appris? Je crus..... Oui, il est vrai; le chevalier qui me démonta à la joute était Marco. Mais sais-tu aussi que je dois la vie à sa courtoisie? Sais-tu qu'il m'a porté son coup avec la lance émoussée?

Béatrix, qui, par les paroles échappées à son premier trouble, avait été sur le point de révéler tout le secret de l'amour de Marco, voyant que son époux les interprétait autrement, eut le temps de se remettre, de penser à l'importance du secret, de se rappeler les chaleureuses recommandations que sa mère lui avait

faites de ne rien laisser soupçonner à Ottorino de peur qu'il n'entrât en lutte avec ce seigneur formidable : elle baissa son visage sur sa poitrine, et se tut.

Alors le jeune homme commença à lui parler avec tant de force, avec tant de sentiment, de la loyauté de Marco, de l'élévation généreuse de son ame; il montra tant de confiance en lui, tant de désir de redevenir son ami, de courir dans ses bras; il fit tellement voir à Béatrix de quelle importance cette réconciliation pouvait être pour leurs destinées communes, qu'après une longue discussion, à demi persuadée et à demi vaincue par le désir de son époux, elle consentit à le laisser partir pour Seprio.

— Vous reviendrez au plus tôt, n'est-ce pas? lui dit-elle.

— Dans deux heures je serai ici, lui répondit Ottorino; je ne vais que pour le voir, pour prendre avec lui les premiers arrangemens. Pendant ce temps tu resteras avec Lauretta et sous l'escorte de Lupo et de deux écuyers de ton père.

— Mais ne prendrez-vous personne avec vous?

— Non, ce n'est qu'une course, te dis-je. Le courrier qui m'a apporté la lettre viendra avec moi, et c'est plus que suffisant; le pays est sûr. En disant ces mots, il jeta les bras au cou de Béatrix, lui donna et en reçut un baiser, et il partit.

Les deux heures fixées s'écoulèrent; une troisième s'écoula encore et Ottorino ne revint pas. Chaque objet que Béatrix voyait se mouvoir de loin, en regardant par la fenêtre du côté où il devait venir, lui paraissait être la plume blanche de son casque; chaque bruit

qu'elle entendait lui semblait le piétinement de son cheval. Elle ne faisait qu'aller et venir dans la chambre avec sa suivante. Tantôt elle appelait Lupo pour savoir ce qu'il pensait de ce retard ; tantôt elle se mettait au balcon pour regarder ; tantôt elle s'asseyait seule dans une attente douloureuse. Elle souffrait, elle se tourmentait. Une heure se passa encore, puis une autre ; il y avait cinq heures qu'il était parti, et il ne revenait pas !

— Écoutez, lui dit enfin le frère de Lauretta ; si vous me le permettez j'irai moi-même à Castel Seprio voir ce qui en est, ou bien nous y enverrons un des écuyers de votre père.

— Il vaut mieux que tu y ailles toi-même, répondit Béatrix ; tâche qu'il vienne sans délai : avant que vous ne soyez de retour, la nuit sera venue et tu lui serviras d'escorte. Tu vois dans quel tourment je suis ! Tu le lui diras..... Non, ne lui donne pas d'inquiétude pour moi..... Certes il n'aura pas pu faire autrement : dis-lui seulement qu'il vienne avec toi, qu'il vienne de toute manière. Prie-le, prie-le en mon nom de ne pas me laisser plus long-temps sans lui. Lupo sortit, et Béatrix le suivant jusqu'à la porte : Souviens-toi, répétait-elle, de ne pas partir sans lui. Et, le voyant de sa fenêtre s'en aller, elle lui faisait des signes pour lui renouveler ses recommandations.

Peu de temps après la nuit survint. On attendit long-temps, et à la fin le bruit d'une cavalcade se fit entendre. Béatrix courut au balcon en s'écriant : — Le voici ! le voici ! Et l'émotion causée par cette joie soudaine lui permettait à peine de respirer. Une petite

bande d'hommes à cheval arrive à l'auberge, et on entend un bruit de pas qui montent l'escalier. — Est-ce vous, Ottorino? Est-ce vous? dit Béatrix en allant au devant de ceux qui s'approchaient. Mais ce n'était pas lui. A la clarté d'une lanterne, on reconnut un des écuyers de son père, tenant par la main l'homme qui avait apporté la lettre et qui était parti ensuite avec Ottorino. Cet homme, après avoir fait une profonde révérence à Béatrix, lui dit qu'il venait du Seprio, où il avait laissé son époux bien portant, qu'il ne lui avait rien fait dire jusque-là, croyant pouvoir partir à chaque instant et venir lui-même la rejoindre comme il le lui avait promis ; que voyant ensuite qu'il lui était impossible de partir de là avant le matin suivant, il l'avait dépêché avec une escorte de six hommes pour l'accompagner aussitôt à Castelletto avec sa suivante et ses deux écuyers.

— Et Lupo? demanda Béatrix.

— Puisque Lupo l'a rejoint, il le retient avec lui ; car il veut l'envoyer cette nuit quelque part pour certaine affaire du maître du château.

— Mais.....

— Votre époux vous envoie dire de ne pas vous inquiéter, et que demain matin vous le verrez à Castelletto sans faute.

— Et Lupo aussi viendra demain matin à Castelletto ? demanda Lauretta.

— Lupo aussi, répondit le courrier.

— Maintenant, s'il vous plaît, dit l'écuyer du comte, je ferai apprêter les montures.

Béatrix fit signe qu'oui. Dans un instant tout fut en

ordre et on se mit en chemin. Les deux personnes avec lesquelles s'était passé le dialogue que nous venons de rapporter se placèrent à côté de la maîtresse et de la suivante, et le reste de la troupe les suivait à quelques pas de distance.

La nuit était obscure et le temps menaçant; on ne rencontrait âme qui vive. Lorsqu'ils furent à une bonne distance du village, Béatrix, entendant derrière elle du tumulte, des cris et des coups, dit à l'écuyer de son père, placé à ses côtés, d'aller apaiser la rixe qui paraissait s'être élevée.

Mais celui-ci répondit : — C'est une attaque de voleurs, et poussant son cheval au galop, il prit les rênes de celui de Béatrix, et le tira après lui pendant que le courrier, qui accompagnait la suivante, en faisait autant avec elle.

— Écoutez, continuait la fille du comte, écoutez : c'est la voix de Ricciardino. Courez, courez lui porter du secours!

Ricciardino, c'était le nom de l'autre écuyer de son père qui était avec les gens venus du Seprio.

— Ce n'est rien, répétait encore le premier; ils sont sept bien armés : de qui voulez-vous qu'ils aient peur? Et il continuait à pousser les chevaux au grand galop comme s'il eût voulu l'éloigner du lieu du combat et la mettre en sûreté. Il lui disait qu'elle lui avait été particulièrement confiée, qu'il lui arriverait malheur s'il ne la préservait pas de tout accident.

Après quelques instans, le bruit cessa et ils prirent un pas plus modéré. Béatrix voulait connaître la fin de cette bagarre, elle voulait parler à Ricciardino et en-

tendre de lui ce qui en était résulté. L'autre écuyer qui était à ses côtés, après s'être laissé prier long-temps, tourna son cheval, mais il revint aussitôt en courant, et d'un air effrayé, annoncer que toute l'escorte avait été dispersée, que les voleurs se mettaient à leurs trousses, et en disant cela il fit prendre aux montures des chemins de traverse qui conduisaient dans un forêt.

Ils voyagèrent toute la nuit en montant et descendant à travers des landes et des buissons; et pourtant le terme de leur voyage ne devait pas être éloigné de plus d'une heure du dernier relais. Les femmes, déjà effrayées de ce qui s'était passé, se troublèrent toujours plus de la longueur du voyage; mais les guides, avec une grande urbanité de manières et de paroles, priaient Béatrix de ne point s'inquiéter; ils disaient que dans cette confusion il avaient perdu le chemin et s'étaient égarés dans le bois; qu'elle voulût bien leur pardonner et ne pas s'en plaindre à son époux; qu'ils venaient de reconnaître leur route, et qu'elles seraient bientôt rendues à Castelletto.

Hélas! qu'auraient dit ces malheureuses si elles avaient su vers quel lieu on les conduisait et dans quelles mains elles se trouvaient! Au lieu d'aller à Castelletto on allait à Rosate, dans le château de Marco Visconti, sous les griffes de Pelagrua. L'écuyer du comte, qui était avec Béatrix, était précisément le traître vendu déjà depuis long-temps à Pelagrua, et le courrier aussi bien que les six hommes venus du Seprio étaient des *bravi* de Lodrisio. Tous les événemens du jour précédent et de la nuit avaient été préparés par

les deux scélérats pour enlever Béatrix à son époux. Le but qu'ils s'étaient proposé était de s'emparer d'elle pour la garder à la disposition de Marco. Mais on voulait faire ce coup sans l'effrayer, sans qu'elle s'aperçût tout de suite qu'elle était à la discrétion d'autrui, pour la tenir tranquille et la préparer ensuite petit à petit au sort qu'ils lui avaient destiné.

Ayant en conséquence renoncé à l'idée d'attaquer de vive force Ottorino et les hommes de son escorte qui lui étaient fidèles, ils débattirent plusieurs projets et s'arrêtèrent à celui que nous avons vu exécuter, en éloignant Ottorino de Béatrix au moyen d'une lettre supposée de Marco. Quant à Lupo, ils avaient songé à l'envoyer chercher à la nuit close, en feignant un ordre de son seigneur; mais cela ne fut pas nécessaire; car, ainsi que nous l'avons vu, il alla donner lui-même dans le piége comme son maître l'avait déjà fait, de sorte que tout ce complot leur réussit à merveille. Il restait encore l'autre écuyer du comte qui n'avait pris aucune part à toute cette machination; mais quelle crainte pouvait inspirer un homme seul, qui n'avait aucun soupçon et qui se trouvait au milieu de tant de monde? Il était si facile de s'en débarrasser!

Pelagrua, à vrai dire, avait cru d'abord cette démarche tant soit peu hasardée : enlever et emprisonner ainsi une jeune fille de haut rang! Mais Lodrisio, trop intéressé à ce que la chose réussît et qui se vengeait par là en même temps d'Ottorino, avait dissipé tout scrupule de l'esprit de Pelagrua : il lui fit voir qu'au point où la chose en était, il n'y avait plus d'autre moyen d'arriver à ce que son maître lui avait expres-

sément ordonné, que la nécessité devait excuser ce qu'on faisait, et que le succès justifierait tout. — C'est comme s'il t'avait ordonné de tenir en arrêt une perdrix et que tu la lui fisses tomber dans la carnassière, lui disait-il; comment pourrait-il t'en vouloir?

Enfin ils conclurent ensemble qu'il dépendait d'eux de tenir pendant quelque temps Marco dans l'ignorance de ce rapt; de voir d'abord ce qu'il ferait et comment il se dirigerait; de lui laisser entrevoir peu à peu quelque chose pour le tenir en suspens, de sorte qu'il ne pût abandonner tout-à-fait Milan; et pendant ce temps ils disposeraient l'esprit de la prisonnière à la condescendance, et tout cela sans se compromettre plus qu'il ne le fallait.

XXIV.

Béatrix et sa suivante arrivèrent au château de Rosate lorsque le jour commençait à poindre. Elles y entrèrent n'ayant aucune connaissance de ces lieux, et elles crurent être à Castelletto. Elles traversèrent une vaste cour à terrasses, montèrent plusieurs escaliers, entrèrent et sortirent par plusieurs corridors jusqu'à ce qu'elles parvinssent dans un salon où aboutissaient quatre ou cinq autres chambres, sans rencontrer aucun être vivant. Le traître écuyer qui les avait escortées jusque-là les quitta en disant qu'il allait avertir le châtelain pour qu'il vînt aussitôt prendre les ordres de sa maîtresse.

Béatrix et Laureţta, restées seules, passèrent dans les chambres intérieures, qu'elles trouvèrent très belles et très commodes : il y avait des lits magnifiques, des chaises, des tables, des glaces; des flacons avec des eaux et des essences parfumées, des robes et des or-

nemens ; enfin tout ce que peut souhaiter une noble fiancée.

Béatrix, qui se croyait dans sa propre maison, fatiguée comme elle était de sa longue marche à cheval, se jeta sur un fauteuil, et pendant que Lauretta lui ôtait sa robe de fourrure et lui en passait une de drap surfin de Douai couleur brune qu'elle trouva là toute prête, lui enlevait ses brodequins et lui mettait une paire de pantoufles ouvertes de soie, arrangeait ses cheveux, versait de l'eau sur ses mains et achevait de l'habiller, elles échangèrent entre elles ces paroles :

— Le soleil se lève, disait Béatrix, et il ne devrait pas tarder à arriver.

— Oh ! comment voulez-vous qu'il arrive si tôt, répondait la suivante, puisqu'à peine venons-nous d'arriver nous-mêmes?

— Mais tout le temps que nous avons perdu en chemin, le comptes-tu pour rien?

— Cela est vrai. Écoutez-moi, ma bonne maîtresse, dès que votre époux sera de retour, vous devez tout lui dire sur ces vauriens. Ne pas savoir où ils nous conduisaient, nous égarer, nous tourmenter plus de quatre heures et vous tenir à cheval par un temps si mauvais !

— Quatre heures, n'est-ce pas? Penses-tu que nous ayons perdu quatre heures?

— Sûrement et même davantage. A ce que mon frère me disait, nous aurions dû venir de Gallarate ici en deux heures, et vous voyez combien de temps nous avons été à cheval et en allant toujours au grand trot.

— Eh bien ! poursuivit Béatrix, en quatre heures

Ottorino devrait avoir fini..... Dis-moi un peu, quelle distance y a-t-il d'ici au Seprio?

— Je l'ignore complétement; vous savez bien que je ne connais pas ce pays.

— Mais combien penses-tu qu'il y aurait environ? ajouta en insistant la femme d'Ottorino..... Penses-tu qu'il y aurait huit milles ?..... Allons, réponds-moi quelque chose. Cela te paraît peu?..... Eh bien! supposons qu'il y en ait dix, supposons même douze; je veux faire un compte large..... Douze, n'est-ce pas?

— Oh ! sûrement, il doit y avoir environ douze milles.

— Eh bien! la grande affaire que douze milles pour un homme à cheval! ainsi il peut arriver d'un instant à l'autre, et je l'attends sous peu; ne l'attends-tu pas aussi?..... Dis-le, au nom de Dieu, dis, ne penses-tu pas comme moi?

— Il pourrait très bien se faire qu'il arrivât... Mais... pourtant s'il tardait encore, il ne faudrait pas vous en étonner; car vous savez bien que lorsque les hommes parlent de leurs affaires, ils n'y regardent pas de si près, et une ou deux heures de plus ou de moins.....

— Tu as raison et je le comprends aussi; crois-tu que pour une ou deux heures de retard j'irais imaginer des malheurs! Je sais combien d'accidens peuvent survenir, et je t'assure que je ne m'effraierai pas pour si peu; mais il sait que je l'attends et il devrait être arrivé. Je lui ai tant recommandé un prompt retour..... Écoute!..... n'entends-tu pas un bruit de pas? Serait-il venu sans que nous nous fussions aperçues que les chevaux passaient le pont-levis?

En disant cela, elle se leva avec vivacité pour se mettre à une fenêtre ; mais Lauretta, qui en était plus près, y arriva avant elle. La fenêtre donnait sur une terrasse dont les voûtes étaient soutenues par de minces petites colonnes. Elle vit un homme s'approcher, et elle le reconnut avant que sa maîtresse eût eu le temps de regarder ; et, retirant la tête de la grille placée devant la fenêtre :

— Non, non, dit-elle, ce n'est aucun d'eux. Devines un peu qui vient ! c'est Pelagrua.

— Qui ? le procureur du monastère, celui qui était à Limonta ?

— Précisément, répondit la suivante. Elle ajouta aussitôt : Comment se trouve-t-il ici ce personnage ? Depuis le jour qu'il s'est sauvé du village, on n'en a plus entendu parler. Je vous dis la vérité, cette figure-là ne me plaît pas du tout : c'est un préjugé peut-être ; mais... A quoi vais-je penser aussi dans ce moment ?...

— Oui, oui, laisse de côté ces idées ; je sais très bien comment cet individu se trouve ici, j'aurais même dû savoir que je l'y trouverais ; je te dirai cela plus tard.

Béatrix se rappela que le lendemain du naufrage se trouvant à Varenna avec Ottorino, celui-ci, d'après les sollicitations du curé de Limonta, s'était chargé de trouver un asile au procureur fugitif et menacé. N'en ayant pas appris davantage et instruite qu'il était là, elle s'imagina qu'Ottorino lui avait donné quelque emploi dans son château.

On frappa à la porte du premier salon. Lauretta, à

qui sa maîtresse avait fait un signe affirmatif de la tête, dit : — Entrez. Les portes s'ouvrirent et Pelagrua parut. Il avait quitté son bonnet de velours noir, et, le tenant à sa main gauche, il avançait, la tête basse et en faisant des révérences.

Pelagrua, si quelqu'un désire le connaître personnellement, était un homme de cinquante ans, de taille moyenne; ses membres était secs et déliés; ses joues, d'une pâleur livide, ne se coloraient, ne s'altéraient jamais pour rien au monde. Deux longs sourcils épais et grisonnans ombrageaient ses deux yeux noirs si ardens qu'on ne savait comment les mettre d'accord avec l'humilité du front sous lequel ils étaient enchâssés; deux yeux qu'on ne pouvait ni dompter ni apprivoiser, qui avaient une expression cruelle de malignité et d'orgueil; deux yeux diaboliques qui auraient suffi pour donner un air de fausseté au visage d'un saint anachorète. Il les tenait en entrant baissés vers la terre dans une humble attitude; mais il les relevait quelquefois en les jetant à droite et à gauche avec la rapidité et le feu de l'éclair, et ils paraissaient éviter de se rencontrer avec le regard d'autrui, comme le voleur qui craint d'être pris sur le fait.

Pelagrua s'approcha de Béatrix, mit un genou à terre, et inclinant la tête : — Daignerez-vous, madame, dit-il, accepter l'hommage de votre humble vassal le gardien de Castelletto?

— C'est donc à vous qu'Ottorino a confié la garde de cette seigneurie?

— Oui, madame, puissé-je ainsi me flatter d'être agréable à l'illustre et gracieuse femme et souveraine

de mon noble maître, à qui j'ai donné ma foi et mon cœur pour toute ma vie, et qui, grâce à sa bonté, a trouvé mes services agréables.

— Levez-vous, dit alors Béatrix, et elle continua en ces termes : Mon époux et seigneur choisit ses féaux, et je ne puis qu'agréer toujours et pleinement les choix qu'il fait. Quittant ensuite le maintien et le ton de dignité et de cérémonie avec lequel avaient été échangées ces formules d'hommage rendu et reçu, Béatrix prit des manières plus dégagées, plus naturelles, et ajouta :

— Dites-moi, châtelain, croyez-vous qu'il tardera encore long-temps à arriver? Vous devez savoir qu'il est allé jusqu'à Seprio.

— Je le sais, et je sais aussi que ceux qui vous ont escortée jusqu'ici ont très mal répondu à l'honneur auquel ils avaient été destinés. Mais n'en doutez pas, madame, laissez-moi faire, je leur donnerai une bonne leçon.....

— Non, non, interrompit Béatrix, je ne veux pas qu'il leur arrive du mal à cause de moi, je vous le recommande expressément. Tout ce qu'ils ont fait, ils l'ont fait pour le mieux et pour obéir à leur seigneur qui est le mien. Et quand même ils auraient dépassé ses ordres, je ne veux pas qu'on en parle davantage.

— Comment! s'écria Pelegrua avec un mouvement de surprise et de colère, comment! Quelqu'un aurait été assez téméraire?..... J'ai peine à le croire..... Je ne parlais que de leur impardonnable étourderie à vous égarer dans la route; mais si jamais quelque misérable....., quel qu'il soit, malheur à lui!

— Oh! quant à cela! s'écria Lauretta, je vous promets que la fille du comte del Balzo ne fut jamais accoutumée..... Mais ces paroles furent interrompues par un coup d'œil sévère de sa maîtresse.

Le faux châtelain, feignant d'être saisi d'horreur : — Permettez-moi, disait-il à Béatrix d'une voix qui paraissait suffoquée moitié par la colère que lui causait l'excès qu'il soupçonnait, moitié par le respect dû à la personne qui lui imposait de ne pas s'y arrêter, permettez-moi, madame, c'est pour l'honneur du château. Malheur! si votre noble époux venait à savoir..... Malheur à tous, malheur à moi! Permettez-moi de m'informer qui a été assez hardi,..... et je vous assure.....

—Assez, je vous ai commandé de ne plus en parler, dit l'épouse d'Ottorino d'un air résolu et avec dignité; puis, voyant que le maraud baissait la tête et gardait le silence comme s'il eût été confus et mortifié, elle ajouta en reprenant un ton plus affable : — Ce que je voudrais savoir, c'est si Ottorino restera encore longtemps éloigné.

— Si vous saviez, dit alors Pelagrua d'un air qui paraissait tout contrit, si vous saviez combien je suis peiné que la première nouvelle que je dois donner à ma maîtresse ne soit pas une heureuse nouvelle!

—Quelle nouvelle avez-vous? demanda alors Béatrix avec une sollicitude craintive, avez-vous appris quelque chose sur mon époux?

— Un courrier de Seprio est arrivé peu de temps avant vous, répondit ce pervers, et il a dit qu'il ne viendra pas de toute la journée.

lez-vous que je vous fasse apporter..... Le châtelain m'a dit en partant que vous n'aviez qu'à commander, que tout ici est prêt à vous obéir.

Béatrix, qui avait l'esprit préoccupé, au lieu de répondre à ces paroles, se mit à dire comme si elle continuait un discours commencé dans son esprit. — Oh! cela est vrai: il y a Lupo aussi, il y a l'écuyer de mon père.....

— C'est ce que je dis, poursuivit alors Lauretta en suivant le cours de ces idées pour pouvoir bien nouer la conversation avec elle. C'est ce que je dis, il n'y a pas de danger, il est en bonne compagnie, en pays ami, et nous ne devons pas nous inquiéter : seulement il faut avoir un peu de patience. Le mal est que vous vous soyez mis dans la tête que vous le trouveriez ici en arrivant ou qu'il dût y être un instant après : du reste, ne vous le disais-je pas tout à l'heure?..... Mais vous vous fâchez tout de suite. Nous qui sommes ici à attendre et qui n'avons rien à faire, le temps nous paraît long, il ne passe jamais ; mais pour celui qui est dans les affaires et qui ne peut pas s'en débarrasser assez vite, c'est bien différent. Enfin, mettez votre cœur en paix jusqu'à ce soir. Ce soir, je crois bien qu'ils arriveront, je les attends aussi ce soir. Oh! ils viendront sans faute..... Mais si jamais..... par hasard, qui sait?

— Allons, bavarde! dit en l'interrompant Béatrix qui ne pouvait entendre exprimer, quoique avec une si grande réserve, le doute qui n'était que trop au fond de son cœur. Elle était comme celui qui tremble en secret qu'il ne lui arrive quelque malheur et qui

entre en fureur lorsqu'on en laisse échapper le nom seul en sa présence. — Dire qu'il n'arrivera pas même ce soir ! Tu me ferais perdre patience.

— Pardonnez-moi, j'ai mal dit, ce n'est pas que je croie..... au contraire. C'était seulement afin que..... si jamais, par un hasard.....

— Il n'y a pas de hasards qui tiennent. Ce sont là des folies auxquelles on ne saurait penser. Quand il aurait le monde sur les épaules, il doit venir et il viendra. Il repartirait plutôt une seconde fois s'il ne peut pas s'en passer, il pourrait presque ne pas descendre de cheval, mais se laisser voir. Maintenant nous allons entendre ce bienheureux courrier..... Le châtelain a bien de la peine à l'amener..... Ce retard commence aussi à m'inquiéter. Que fait-il pendant tout ce temps ?

Ce qu'il fait, malheureuse ! Pelagrua emploie ce temps à faire la leçon à un de ses bravi, à l'instruire, à l'endoctriner pour qu'il se présente à elle comme le courrier d'Ottorino, afin de la mieux tromper.

Lorsque les deux scélérats furent prêts, ils vinrent jouer leur rôle ainsi qu'ils en étaient convenus.

Celui qui devait passer pour le courrier était un vieux fripon échappé à la potence et que Pelagrua avait pris dans une bicoque près du château, où il vivait d'aumônes depuis que, brisé par l'âge, il ne pouvait plus vivre de sang et de rapine. Ce pervers était borgne et avait une large cicatrice qui lui traversait le front et le nez, et lui entrait dans l'œil gauche ; il avait les cheveux roux et la barbe rousse. En entrant dans la chambre où était Béatrix et Lauretta, il feignit de trébucher et il avança en chancelant.

Béatrix en eut peur et quitta son siége ; mais Pelagrua s'approcha d'elle, et, avec les manières soumises qui lui étaient habituelles, il lui montrait son compagnon, en lui disant à voix basse :

— C'est un bon garçon, voyez-vous, c'est dommage qu'il s'enivre trop souvent ! et alors il parle trop facilement..... C'est pour cela que je n'osais pas l'amener en votre présence..... Mais j'ai dû vous obéir. Il est arrivé ici déjà un peu pris de vin, et depuis, à force de boire, il s'est enivré tout-à-fait. Néanmoins, si vous voulez l'interroger, j'espère qu'il saura encore vous répondre quelque chose !.....

— Demandez-lui un peu s'il a vu mon époux avant de partir, dit Béatrix.

Pelagrua s'approcha de l'ivrogne simulé, et, lui frappant d'une main sur l'épaule :—Écoute, Martino, lui dit-il, madame que voilà te demande si tu as vu le chevalier par l'ordre duquel tu es venu du Castel Seprio?

Le chevalier? répondit ce coquin en précipitant et en entrecoupant ses paroles, si j'ai vu le chevalier? Et comment ne l'aurais-je pas vu puisque c'est lui qui m'a fait donner cette bouteille dont je te parlais : quel vin ! quel vin !... Et ici non plus il n'est pas mauvais, mais il est un peu aigre.

Le châtelain l'interrompit et lui demanda :

— Que t'a-t-il dit avant de te congédier?

— T'a-t-il dit?..... Rien, il m'a dit : Bois-en une bouteille à ma santé, et je l'ai bue ; puis ici j'ai envoyé deux autres bouteilles tenir compagnie à la première, et je les ai bues aussi à sa santé, car c'est un bon che-

valier qui n'a pas la poche cousue comme certains autres que je connais.

— Dis-moi un peu, Martino, fais attention à moi, y avait-il quelqu'un avec lui ?

— Ne te l'ai-je pas dit ? j'y étais, moi.

— Je te demande s'il y avait quelque autre personne.

— Oui, il y en avait une autre.

— Et qui ?

— Oh ! en voilà une bonne ! il y était, lui.

— Lui ? Qui est-ce lui ?

— Lui, ce chevalier : que le diable t'emporte, qui est-ce qui pouvait y être ? que sais-je moi ?

Pelagrua haussait les épaules, se tournait vers Béatrix comme s'il avait voulu dire : — Vous voyez ce qu'on peut en tirer. Mais Béatrix, qui souhaitait si ardemment apprendre quelque chose de son époux, dit au châtelain : — Allons, tâchez de lui faire comprendre que je voudrais savoir si Ottorino lui a dit qu'il reviendrait ce soir.

— J'essaierai, reprit le traître, et, prenant par un bras son compagnon, il lui donna une forte secousse en lui criant : — Tourne-toi de ce côté ; qu'est-ce que tu bavardes ? Puis il lui demanda : Ce chevalier a-t-il dit qu'il reviendrait ce soir ?

— En voilà bien d'une autre ! s'écria le coquin en partant d'un grand éclat de rire, il dit qu'il est soir ! Il recula deux pas, étendit un bras tremblant vers Pelagrua, ployant les jambes toujours vacillantes, et cria d'une voie rauque et embarrassée : Il dit qu'il est soir tandis que ce n'est pas encore après dîner ! Allons, va-

t'en, imbécile! je te plains parce que la tête te tourne: tu devrais avoir honte !..... Être ivre à cette heure!... Mais moi aussi je veux boire, apporte-m'en du bon, car j'ai un feu dans la gorge comme si le diable s'y était établi.

— Tais-toi, bouffon, et finis une fois pour toutes. Je te demande si le chevalier a dit qu'il viendra ce soir?

— Ah! s'il viendra ce soir? Est-ce cela que tu me demandes?

— Oui.

— Certes il viendra ce soir, il viendra ce soir sans faute.

Béatrix se sentit toute consolée; mais ce fut une consolation de peu de durée, car le châtelain, s'approchant davantage de ce fripon, lui cria à l'oreille : — Mais ne m'as-tu pas dit qu'il viendrait demain matin ?

— Oui, j'ai bien dit demain matin, sans doute, demain matin.

— Veux-tu réfléchir un instant si tu peux ! est-ce ce soir ou demain matin qu'il viendra ?

— Ce soir et demain matin, répondit l'ivrogne simulé. Oh! en voilà une belle! Oui, monsieur, ce soir et demain matin. Et il se mit à chanter d'une voix criarde:

« Buvons, buvons ce soir et demain matin, buvons « à tire-larigot, à petits traits, et de toute manière : « lorsque je baise la bouche de ma bouteille, je ne « pense plus ni aux créanciers ni aux fripons, je me « moque des sbires..... »

Mais Pelagrua, lui donnant un grand soufflet, lui cria : — Tais-toi, bouche d'enfer !

Béatrix, dégoûtée de ce sale spectacle, fit signe au châtelain de s'en aller. — Faites monter à cheval sur-le-champ un homme sûr, lui dit-elle ; il portera à Castel Seprio une lettre qu'on lui remettra, et il reviendra avec la réponse. Qu'il soit de retour dans trois heures au plus tard, ou bien vous aurez à m'en rendre compte.

Le châtelain, après avoir répondu en faisant une profonde révérence qu'elle serait obéie, sortit en traînant par un bras le misérable qui se laissait mener comme un mannequin, chancelant et perdant l'équilibre à droite et à gauche, continuant à crier : — Où me traînes-tu ? où me traînes-tu ? Grand ivrogne ! grand ivrogne ! grand ivrogne ! La porte s'était fermée et les deux scélérats étaient déjà au fond de la terrasse, que Béatrix et Lauretta entendaient encore cette voix désagréable et perverse qui continuait à répéter : — Grand ivrogne ! grand ivrogne ! grand ivrogne !

XXV.

— Ton époux dit qu'il ne sera pas prêt pour le voyage de Terre-Sainte avant la fin du mois, et je te promets, ma fille, d'aller te voir encore une fois avant ce terme. Nous ferons nos adieux à Castelletto ; va, que Dieu t'accompagne ! Dans huit jours au plus tard nous nous reverrons.

Telles avaient été les paroles avec lesquelles Ermelinde s'était arrachée en pleurant des bras de Béatrix le jour de leur douloureuse séparation.

Le terme fixé étant arrivé, la bonne mère se mit à cheval à côté de son mari, avec la seule escorte de deux hommes. Ils partirent de Milan avant le jour, et, ayant fait diligence, ils furent en peu d'heures à Castelletto.

Ambroise, le fauconnier, était l'un des deux hommes de la suite; car il voulait embrasser encore une fois

sa Lauretta et son Lupo avant leur départ pour la Terre-Sainte.

En arrivant sur l'esplanade qui s'étendait devant le fort, nos cavaliers en virent les tours, les murailles, les galeries ornées comme pour une fête de noces. Sur les sommets les plus élevés flottaient les insignes d'Ottorino. Entre les créneaux brillaient des écussons de différentes formes et de plusieurs couleurs, où étaient peintes ses armoiries et ses emblèmes. Entre une tourelle et l'autre on avait pratiqué des pentes, et sur les terre-pleins on avait planté ou de grosses branches ou des arbres entiers, gracieusement groupés et entrelacés les uns aux autres par de la verdure et des fleurs. De distance en distance on voyait des feuillages et des berceaux surmontés de banderoles. Mais tout cet appareil de gaîté annonçait que la fête déjà célébrée était terminée depuis quelques jours ; car les branches des arbrisseaux et les feuilles des berceaux, la verdure, les fleurs, tout était flétri et fané.

Le comte del Balzo, après s'être arrêté un instant à contempler ce spectacle, se tourna d'un air triomphant vers sa femme, et lui dit : — Vois-tu? tout ce qui a servi à la réception de l'épouse est encore debout.

Aussitôt que ceux du château virent paraître la petite troupe, deux valets en habit court, rayé de bleu-ciel et de blanc, et une petite verge d'argent à la main, vinrent au devant d'elle. Un d'eux demanda avec beaucoup de courtoisie au fauconnier, qui précédait ses maîtres de quelques pas, quels étaient ce baron et cette dame qui venaient honorer le château de leur présence.

— C'est le comte et la comtesse del Balzo, répondit le fauconnier.

A ce nom, le valet souffla dans un cor, et l'on vit sortir de la porte une petite troupe d'hommes armés qui se placèrent sur deux rangs des deux côtés du pont-levis pour laisser passer les nouveaux arrivés. Peu après, on entendit une petite cloche carillonner du haut d'une tourelle, et ensuite des cris, un bruit de fête qui couvrirent le son de la cloche. Nos voyageurs, après avoir passé par un corridor, se trouvèrent dans une cour qu'on aurait prise pour un marché. Une nuée d'hommes, de femmes, d'enfans, tous vêtus de leurs habits de fête, se présentèrent à eux en faisant retentir l'air de leurs acclamations. Au milieu de la foule, il y avait des jongleurs qui promenaient des chiens, faisaient des tours, jouaient du luth, du cor, du tambourin, du rebec et de toutes sortes d'instrumens en usage à cette époque.

Le fauconnier, sautant à terre, alla vers sa maîtresse pour l'aider à descendre de cheval; mais, dans ce moment, on vit un homme tout échauffé, rubicond et en désordre, accourir au milieu de la foule en faisant danser sur ses cuisses un énorme ventre. Cet homme, qui était le châtelain de l'endroit, fit signe à Ambroise de se mettre de côté, et arriva à temps pour remplir son office et tenir l'étrier de la dame. Il fut un instant tout haletant et sans pouvoir proférer un seul mot, et il continuait à ouvrir ses bras, à se courber pour faire des révérences, se jetant de tous côtés, et tâchant ainsi de témoigner son respect et son contentement.

— Qu'elle soit la bien venue, dit il enfin dès qu'il

put reprendre haleine, qu'elle soit la bien venue notre illustre châtelaine au milieu de ses fidèles vassaux! Mais, levant en même temps la tête qu'il avait tenue baissée respectueusement jusque-là, et tournant les yeux vers la dame à laquelle il parlait, il parut confus et étonné; il balbutia quelques mots entre les dents, puis il continua d'une voix claire et avec l'accent de quelqu'un qui interroge :

— Madame est peut-être la mère de notre dame et maîtresse?

— Précisément, répondit Ermelinde. Et le gros châtelain de se démener pour que la foule ouvrît le passage à la dame et au baron qu'il conduisit dans une salle au rez-de-chaussée, ornée splendidement, et où les nouveaux hôtes trouvèrent des suivantes, des pages et des valets prêts à obéir à leurs ordres.

Pendant qu'Ermelinde, qui s'était assise, recevait avec sa courtoisie accoutumée les jeunes filles qui venaient se présenter, le comte fit un tour dans la salle : s'arrêtant de temps à autre pour regarder les tableaux qui décoraient les murailles.

— N'est-ce pas là le portrait de Pice? demanda-t-il au châtelain, qui était toujours à ses côtés.

— Précisément, de Pice Visconti, père de mon noble maître, répondit le châtelain en faisant une profonde révérence.

— Et celui que voilà? dit encore un instant après le comte. C'est Maffeo, n'est-ce pas?

Mais dans ce moment un page tirait par le pan de son habit l'homme au gros ventre, et lui disait : — La dame vous appelle.

— Oui, c'est Maffeo, oncle de mon maître, répondit le châtelain à la demande du comte, et il ajouta aussitôt : Si vous permettez, je vais obéir aux ordres de votre noble dame, qui m'appelle. En disant cela, il courut vers Ermelinde, qui, d'un air joyeux, lui demanda :

— Et où sont les époux ? Ne les avez-vous pas avertis que le comte del Balzo est arrivé ?

—Les époux ? dit ce brave homme ne pouvant croire que cette question fût faite sérieusement.

— Oui, les époux, où sont-ils ? répliqua la comtesse d'un air qui n'admettait plus aucun doute.

— Mais ne sont-ils pas avec vous ?

— Ah ! je comprends, ils sont venus à notre rencontre, reprit Ermelinde en souriant. Voyez donc ! nous ne nous sommes pas rencontrés. Il faut qu'ils aient pris un autre chemin que nous. Vite, vite dépêchez quelqu'un après eux pour les faire revenir tout de suite.

A cela le châtelain un peu troublé répondit : — Comment ! ils n'étaient pas avec vous ? Ils ne sont pas venus ici. Mon maître m'avait bien averti de me tenir prêt à les recevoir il y a aujourd'hui huit jours, mais nous n'avons encore vu personne. Je croyais qu'ils étaient encore à Milan dans votre maison.

— Comte ! comte ! se mit à crier Ermelinde se levant avec vivacité et courant avec la plus grande anxiété vers son mari. Savez-vous ? Ils ne sont pas ici !

— Qui ?

— Béatrix et Ottorino ; il dit qu'il ne les a pas vus. Et elle montrait le châtelain, qui, tout troublé aussi par la terreur soudaine que témoignait la comtesse, se tenait debout sans savoir que dire ni que faire.

— Quoi ! quoi ! balbutia le comte, que dites-vous, châtelain ? Ils ne sont pas ici ? Vous ne les avez pas vus ?

— Certes, non ; je supposais, moi, qu'ils étaient à Milan.

— Mais ne sont-ils pas arrivés à Castelletto le lundi de la semaine dernière ?

— Hélas ! non, ils n'y sont arrivés ni lundi ni depuis.

— Et il ne vous est parvenu aucun avis, aucun messager, aucun..... ?

— Rien, vous dis-je, rien.

— Est-il possible ?..... Seraient-ils..... Mais non, de toute manière ils auraient donné quelque avis..... et en outre ils avaient tant de choses à préparer pour leur voyage !.....

— Hélas ! il leur sera arrivé quelque malheur ! s'écria Ermelinde, ils auront été arrêtés par des voleurs !.....

— Madame, dit en l'interrompant le châtelain, pour cela vous pouvez vous en rapporter à moi, le pays est sûr, si sûr qu'un cavalier pourrait le parcourir jour et nuit la jambe sur le cou de son palefroi. (C'était une locution de ces temps pour exprimer qu'il n'y avait aucun danger ni d'ennemis ni de voleurs.) — Puis, ajoutait le comte, ils n'étaient pas seuls : outre la suivante de Béatrix, Ottorino avait avec lui un écuyer et deux autres soldats que je lui donnai, en sorte qu'ils étaient deux femmes et quatre hommes, et quatre lances à tenir tête à deux fois autant.

— Mais où seront-ils donc ? où peuvent-ils être ? continua Ermelinde avec l'accent de la douleur.

— Je disais cela, lui répondit son mari, seulement afin que vous ne vous laissiez pas entraîner à des craintes déraisonnables. Du reste, Dieu sait où ils sont..... Mais vous le voyez, six personnes ne peuvent pas disparaître comme par enchantement.

— Et ne pourraient-ils pas s'être noyés dans le Tessin? reprit Ermelinde.

— Oh! non, cela ne peut pas être, dans ce temps-ci le Tessin ne déborde pas; et puis on en aurait entendu parler. — Qu'en dites-vous, châtelain?

— Mais....., répondit celui-ci d'une voix traînante et en haussant les épaules, et comme dans ce moment il tourna les yeux vers la comtesse, il la vit si consternée par ce doute, que pour lui donner courage, il ajouta aussitôt: Oh! sûrement, il me semble aussi qu'ils ne peuvent pas s'être noyés; on en aurait entendu parler.

Cependant la foule s'était rassemblée sous le portique, et heureux ceux qui, à force de heurter et de pousser, pouvaient se faire un passage et se mettre sous une fenêtre qui donnait dans la salle, afin d'apercevoir un instant en montant sur les épaules les uns des autres le comte et la comtesse.

Ceux-ci disaient que les nouveaux arrivés étaient les époux; d'autres prétendaient que les époux étaient encore en voyage, et tous voulaient s'assurer du fait par leurs propres yeux. Mais le fait n'avait pas pu être vérifié; car quelques-uns ayant vu pour la première fois Ermelinde à travers les vitrages à la dérobée et au milieu d'autres personnes, s'obstinaient à soutenir qu'elle n'était pas la mère de l'épouse, mais bien l'épouse elle-même; on faisait beaucoup de bruit pour le

oui et le non. Les uns criaient : vivent le comte et la comtesse del Balzo ! d'autres, vive Ottorino, vive Béatrix, vivent les époux !

Ermelinde, incommodée et attristée par ce bruit de fête, pria le châtelain de renvoyer tout ce monde. Il sortit pour en donner l'ordre, et dans un instant tous les vassaux s'en allèrent à leurs affaires ; les uns se dispersant sous les portiques, dans les corridors, dans les cours intérieures, les autres s'acheminant hors de la porte, et il ne resta dans la cour que les jongleurs, au nombre d'environ une dizaine. Ceux-ci, quoiqu'ils eussent été bien hébergés et largement repus pendant tout le temps qu'ils avaient attendu les époux, ne montraient aucune envie de s'en aller les mains vides, et ils attendaient qu'on les congédiât, d'après les règles du temps, avec quelque présent. Le châtelain envoya chercher les cadeaux qu'on avait préparés, et les distribua selon l'habileté de chacun.

Un seul d'entre eux ne voulut pas accepter le présent.

— Ce n'est pas que j'aie mes vêtemens moins en lambeaux et les poches moins vides que mes nobles confrères, dit-il ; ce n'est pas que j'aie de la fumée ou de l'orgueil dans la tête, non ; mais je ne veux pas m'en aller d'ici sans avoir vu le visage du maître ; ce que je dois recevoir, je veux le recevoir de ses mains.

— Le maître n'y est pas, lui dit brusquement le châtelain ; si tu le veux, prends-le, et il lui mettait devant les yeux un capuchon doublé de fourrure qui lui avait été destiné ; si tu ne le veux pas, va-t'en.

— Comment, Ottorino n'y est pas ? dit-en insistant

le jongleur, sans avoir le moins du monde l'air de vouloir renoncer à sa fantaisie. Et quel était donc le seigneur qui est arrivé à cheval et que j'ai vu de loin ?

— C'est le comte del Balzo.

— Le comte del Balzo ? Eh bien ! mène-moi vers lui, car je le connais ; dis-lui que je suis Tremacoldo et que j'ai quelque chose.....

Pendant que le châtelain renvoyait les vassaux à leurs affaires et distribuait les dons aux jongleurs, le comte et la comtesse, après avoir congédié tout témoin incommode, étaient restés seuls et confondus ; troublés, comme ils étaient, ils se faisaient l'un à l'autre une foule de questions auxquelles le plus souvent celui qui interrogeait savait que l'autre ne pouvait répondre, mais ils ne se proposaient pas moins mille doutes, mille suppositions, sans jamais rien résoudre. A la fin Ermelinde, saisie par une heureuse pensée, dit : — Qui sait si parmi tant de gens qui étaient ici, il n'y a pas quelqu'un qui puisse nous donner un éclaircissement?

— Vous avez raison, répondit le comte, je cours vite avertir qu'on interroge ceux qui étaient là avant de les renvoyer.

Il sortit en effet, et rejoignit sous le portique le châtelain qu'il trouva tête à tête avec Tremacoldo, dont il ne pouvait se débarrasser. A peine le bouffon eut-il vu le comte del Balzo, qu'il courut au devant de lui, et, ôtant son bonnet, dont il fit sonner les grelots en l'agitant légèrement, il fit en glissant une espèce de révérence bouffonne, qui participait du respect et de la raillerie, puis il dit : — Je me délattais précisément

contre ce malotru, qui voulait me renvoyer comme un vaurien; mais moi qui suis venu tout exprès pour avoir entendu dire qu'Ottorino.....

—Quoi! en saurais-tu quelque chose? Viens, viens, entrons là-dedans, dit le comte avec empressement. Et prenant Tremacoldo par une main, il l'amena avec lui dans la salle en disant : Cet homme sait quelque chose de nos enfans.....

La femme du comte courut au devant du bouffon, et : — Dites, dites, répétait-elle avec insistance, que savez-vous? les avez-vous vus? en avez-vous entendu parler?

— Mais de quoi? Mais de qui? répondit Tremacoldo tout étonné de ces questions et du ton d'anxiété dont elles lui étaient faites.

— Je demande si vous avez vu Ottorino et Béatrix, répéta encore Ermelinde.

— Non, je ne les ai pas vus.

— Et en avez-vous entendu dire quelque chose?

— Oui, j'ai entendu dire qu'ils n'étaient pas arrivés à Castelletto : donc, je pensais en moi-même, il y aura encore table ouverte, et j'ai pris cette direction, un peu tard, il est vrai, mais.....

— Et que disait-on à Sesto?

— Rien; et que voulez-vous qu'on y dît? Voilà comment je suis venu; chemin faisant, j'ai composé une chanson pour ces noces.

— Mais n'y avait-il personne qui les eût vus, qui en eût entendu parler?

— Personne; et pour continuer mon discours, moi, j'avais déjà depuis Bellano prévu ces noces. Vous

voyez si je n'avais pas plus de droit qu'un autre de faire une chanson comme je l'ai faite, et la voici. Et disant cela, il jeta derrière ses épaules son petit manteau, se mit une main dans le sein, en sortit un papier qu'il offrit poliment à Ermelinde. Mais en faisant ce mouvement, il découvrit son flanc gauche, en sorte que le comte, qui était près de lui, vit briller le manche d'un petit poignard que Tremacoldo avait dans sa ceinture, et il reconnut que c'était le poignard d'un des écuyers qu'il avait donnés pour escorte aux époux jusqu'à Castelletto.

— Où as-tu pris ce poignard? lui demanda-t-il tout hors de lui.

— Quel poignard?

— Celui que tu as là!.....

Le jongleur le sortit de sa ceinture, le présenta au comte, et répondit:

— Je l'ai acheté hier chez un armurier qui demeure à Gallarate.

— Quoi? quoi? demanda Ermelinde.

— C'est le poignard de Riciardino! s'écria le comte; et, à ces paroles, sa femme devint pâle et commença à trembler.

— Vous allez voir, dit le jongleur et lui-même, que je me suis fourré dans quelque embarras et que j'aurai de la peine à m'en tirer. Il s'approcha tout doucement de la porte de la salle, prit son cheval attaché à un des piliers du portique, et comme il voyait la porte ouverte et le pont baissé, il fut sur le point de prendre la fuite. Mais bientôt il se dit: Non, Tremacoldo peut marcher la tête haute partout où il va; je ne veux pas

que personne me soupçonne d'avoir prêté les mains à quelque friponnerie; je resterai ici tant que cette affaire ne sera pas débrouillée.

Harcelé par une foule de questions, le jongleur ne savait répondre que ce qu'il avait déjà dit. Mais après tant de demandes, il parvint à la fin à comprendre tout ce désordre qui d'abord lui faisait perdre la tête. Il comprit qu'il ne s'agissait de rien moins que de la disparition d'Ottorino, de Béatrix et de leur suite, dont il apprit que Lupo faisait aussi partie. Tremacoldo, ému par la douleur du père et de la mère, se souvenant des courtoisies qu'Ottorino et Lupo lui avaient faites, et se sentant attiré par un certain désir d'aventures, désir si puissant à cette époque et surtout lorsque le sort d'une belle y était attaché, il résolut de suivre le fil léger qu'il avait à la main pour se mettre sur la trace de ceux qui étaient disparus, et pour éclaircir, s'il était possible, tout ce mystère. Il manifesta à Ermelinde et au comte sa généreuse résolution avec tant de bonne volonté et de dévoûment, qu'ils en furent tous les deux attendris.

Le comte, après avoir accepté avec la plus chaleureuse reconnaissance l'offre de ses services, dit à Tremacoldo : — Et ne serait-il pas utile que tu prisses avec toi quelqu'un de mes serviteurs; Ambroise, par exemple, qui est le père de Lupo et d'une suivante de Béatrix qui a disparu aussi avec les autres? C'est un homme discret, courageux, et tu peux te figurer combien cette découverte lui tient à cœur.

— Non, non, répondit le jongleur; ce ne sont pas des affaires à entreprendre à deux, et moins encore

avec un de vos serviteurs. A moi, à moi. Et quand j'aurai quelque chose à vous faire savoir, où vous trouverai-je ?

— Nous resterons encore trois jours à Castelletto, dit Ermelinde, sans compter aujourd'hui. Si le Seigneur nous accorde cette grâce et que vous ayez quelque bonne nouvelle à nous apprendre, elle nous arrivera aussitôt ici. Puissent vos soins être superflus et puissions-nous être consolés même auparavant ! Mais si Dieu veut nous éprouver par un plus long tourment, vous nous trouverez après ce terme à Milan. Écoutez, brave homme, poursuivit-elle ensuite, je crois qu'en faisant une si grande œuvre de charité, vous avez en vue une bien autre récompense..... Néanmoins acceptez la promesse que dorénavant vous n'aurez plus besoin de tirer votre pain de votre luth.

— Je vous remercie, répondit le jongleur. Mais..... sans complimens, je vous le dis avec toute sincérité, je donnerais, non seulement le pain que je tire de mon instrument, mais l'instrument lui-même, qui m'est aussi cher qu'un frère, et je donnerais par dessus le marché le doigt dont je le touche, pour vous voir contente.

— Que Dieu vous en récompense !

— Au reste, voyez-vous, c'est un bonheur pour moi de pouvoir employer ce luth dans une œuvre de miséricorde avant que je ne le change avec le psautier, comme j'espère le faire bientôt. Qui sait si ce ne sera pas vous qui m'aiderez dans cette transformation !

— Le jongleur est prêtre, dit alors le comte pour expliquer à sa femme ses paroles qu'elle ne pouvait

comprendre, et, lorsqu'on lèvera l'interdit, il voudrait abandonner ce métier et rentrer dans la jouissance du bénéfice qu'il a perdu; et il espère que vous emploierez vos bons offices auprès du légat votre oncle.

— Précisément, dit Tremacoldo; on dirait que vous lisez dans ma pensée. Mais, ajouta-t-il ensuite, tant que j'exerce le métier, je veux l'exercer avec adresse et avec bonne grâce. Courage donc. Diable! a-t-on jamais vu un bouffon s'attendrir de cette manière, et parler avec ce ton patelin comme un chanoine et presque comme un franciscain? C'est honteux, c'est un déshonneur pour le bonnet et pour le reste. Il fit une révérence et partit en chantant :

« Le ménestrel, comme l'homme de cour, toujours « au milieu des chants et de la gaîté, serait aux prises « avec la mort qu'il rirait dans son agonie : le monde « s'écroulerait qu'il serait gai et joyeux. »

Le comte le suivit, et, l'ayant rejoint sous le portique, il lui mit une main sur l'épaule, et lui dit : —Écoute, Tremacoldo : pendant tout le temps que tu t'occuperas de nous tu auras besoin..... tu n'es pas riche, et tu ne dois pas prendre cela en mauvaise part. Et en disant ces mots, il voulait glisser dans la main du jongleur une bourse d'argent; mais celui-ci, reculant deux pas et retirant ses mains qu'il cacha derrière le dos : — Non, dit-il, aujourd'hui je n'accepte rien, et non seulement aujourd'hui, mais pour cette affaire je n'accepterai rien.

— Si, au lieu d'argent, tu préférais.....

— Ni argent ni autre chose : regardez si je suis riche.

J'ai encore un morceau de la chaîne qu'Ottorino m'a donnée. Et il la lui faisait voir pendue à son cou. Quand je n'aurai rien autre, avec un anneau de cette chaîne par jour, il y a là de quoi faire bonne chère; ainsi vous voyez que j'ai mon boulanger payé pour long-temps. Cela dit, il sauta sur le cheval qu'il avait gagné, ou, pour mieux dire, qui lui avait été donné par Arnaldo Vitale, le jour qu'ils avaient couru la quintaine ensemble, et il s'achemina au pas vers le pont; et, reprenant la cablas qu'il avait interrompu, il chanta :

« Jeunes filles amoureuses, jeunes gens et femmes « et vieillards qui livrez votre cerveau aux emporte- « mens de la mauvaise humeur, gens riches et gens « sans argent, venez vers moi, tant que vous êtes.

« Le rebec du jongleur chasse la mélancolie et le « maléfice; il est bon contre la lubie et le martel de « la jalousie : gens riches et gens sans argent, venez « vers moi, tant que vous êtes. »

Il dépassa la porte et tourna derrière un ravelin, de sorte qu'on ne put plus entendre ses paroles.

Les trois jours s'écoulèrent sans aucune nouvelle. Le comte et la comtesse retournèrent alors à Milan. Mais Tremacoldo, dans cet intervalle, ne s'était pas endormi. Sous prétexte de vouloir acheter une armure tout entière pour un chevalier, il alla d'abord tout droit à la boutique de l'armurier qui lui avait vendu le poignard; et, après plusieurs discours, il le conduisit dans un cabaret. Là, ayant vidé une bouteille en compagnie, il s'aperçut que le vin commençait à faire son effet et que l'armurier était disposé à babiller. Tre-

macoldo commença de loin, et, faisant l'indifférent, il le sonda si bien, qu'il l'amena à dire tout ce qu'il savait.

L'armurier avait reçu ce poignard pour le vendre avec d'autres bagatelles d'un de ses parens, vassal et métayer de certaines religieuses qui demeuraient à Rescaldina et à qui ces effets étaient échus comme la part du butin fait sur un chevalier pris pendant la nuit. Ce qui était arrivé ensuite des prisonniers, il ne pouvait pas le dire, car il l'ignorait.

Avec ces indices, Tremacoldo aurait voulu courir tout de suite pour avancer dans la découverte; mais comment se présenter au métayer? comment l'entretenir sur un pareil sujet sans lui donner ombrage? Il tint donc l'armurier le bec dans l'eau pendant toute la semaine à l'égard de cet achat, en lui faisant toujours espérer de le conclure, et le traînant d'un jour à l'autre tant que le dimanche arriva. C'était le jour de la fête du petit village; il devait s'y célébrer des jeux et y avoir un grand concours de monde. Le village devenait par cela seul le domicile naturel d'un jongleur qui était chez lui partout où il y avait du bruit et de la foule. Le samedi arrivé, notre Tremacoldo vint son luth au cou prendre l'armurier, et ils se mirent tous les deux en chemin. Le long de la route il s'insinua dans les bonnes grâces de son compagnon en le flattant et en lui faisant toutes les caresses qui devaient le plus lui toucher le cœur. L'imbécile lui offrit la maison de son parent, et Tremacoldo, après s'être laissé prier long-temps, accepta l'invitation. Le métayer des religieuses, à qui l'armurier présenta le jon-

gleur comme un de ses chalands et de ses amis, fut bien aise de l'héberger. Le soir Tremacoldo chanta, joua du luth, et charma par mille tours et mille plaisanteries la société qui n'en avait jamais vu autant. La nuit il coucha dans la maison, et le matin, comme si de rien n'était, il sortit pour aller à la foire exercer son métier; puis, retournant à l'heure du dîner, il trouva six à sept hommes d'armes qui avaient été conviés, et ne se trompa point en supposant qu'ils avaient été les compagnons de son hôte dans l'affaire qu'il tenait tant à cœur de découvrir.

On se met à table, on mange, on boit, on crie, on fait du tapage. Tremacoldo de prêter l'oreille, de faire attention à tout, de remarquer chaque discours, chaque parole, chaque mouvement: rien! Il faut en venir à une conclusion.

Voilà qu'avant de boire le dernier coup, on apporte sur la table un petit paon rôti. C'était un mets réservé aux seuls banquets des chevaliers; mais entre amis et parens, et le jour de la fête, le métayer ne s'était pas refusé cette petite contrebande pour faire honneur à ses hôtes.

— A moi, dit Tremacoldo, c'est au jongleur à découper le paon; car nous jouissons des priviléges de la chevalerie même en n'étant pas chevaliers. Et, en disant cela, il sortit le petit poignard nouvellement acheté, et il le planta dans le corps du noble animal qui était au milieu de la table, comme pour en prendre possession. Les yeux de tous les convives se tournèrent vers cette arme dont on voyait briller le manche d'argent, et sous le manche la partie de la lame qui n'était

pas enfoncée dans la chair, et qui était ornée de lignes entrelacées et dorées. Les soldats se regardèrent en face les uns les autres, et l'un d'eux dit d'une voix distincte: — C'est tout-à-fait le même.

Alors le maître de la maison, en faisant un signe de l'œil à l'un des convives qui était assis vis-à-vis de lui:

— A propos, dit-il, que sont devenus ces deux merles?

— La petite linotte, répondit l'autre, nous l'avons encore en mue ici dans le petit fort; l'autre, on l'a changé de cage, mais je crois qu'il ne tardera pas long-temps à chanter.

— J'ai compris, dit Tremacoldo en lui-même; mais il ne fit semblant de rien.

Le banquet terminé et les tables desservies, les soldats invitèrent le nouvel hôte et les autres convives à venir boire une bouteille au château qui n'était guère éloigné. Ils y allèrent ensemble, et là le jongleur fit tant de prouesses de son luth et de sa voix, trouva des chansons et des bons mots si gais, si piquans, si fous, si appropriés à l'humeur de ces impudens coquins, qu'il enleva d'assaut le cœur de tout le monde; et lorsque le soir il voulut s'en aller, on lui fit promettre qu'il reviendrait le dimanche suivant, car dans le château il y avait toujours un peu de fête et on courait la quintaine. On resta dans cette bonne intelligence; mais Tremacoldo, avant de s'en aller, en flairant, en jetant les yeux de tout côté, en extorquant quelques paroles de l'un et de l'autre, avait trouvé moyen de s'assurer que Lupo était encore renfermé dans une chambre qui donnait dans le fossé du côté du nord.

La nuit arriva et le bon jongleur, tout enveloppé dans son manteau, rôdait dans les environs du fort. Il regarde, il épie; tout était dans le silence. Il sort sur l'esplanade et il va droit à la petite fenêtre qu'il avait en vue, se fait entendre, reconnaître par Lupo, et lui fait comprendre qu'il est venu pour le délivrer. La petite fenêtre qui donne de ce côté est gardée par deux énormes grilles, le mur est solide, massif, et il n'y a rien à espérer.

— La porte qui donne dans la prison n'est pas tellement difficile à franchir, dit Lupo, que je ne puisse me permettre d'en ôter une planche, d'en arracher le cadenas et de sortir d'ici. Mais ensuite nous n'avons rien gagné; car, une fois hors de là, je me retrouve encore dans le château, les ponts levés et les portes toujours gardées.

— J'y trouverai remède, répondit le jongleur. Et il lui fit savoir que le dimanche il serait dans le château et qu'avant ce jour-là il viendrait le voir.

Après avoir beaucoup médité, ruminé, combiné, Tremacoldo fit faire deux habits de bouffon parfaitement semblables et avec certains bonnets extravagans qui avaient en dessous un réseau de maille de soie très épaisse qu'on pouvait abattre sur le visage en guise de visière. Rien de tout ce que mettaient sur elles des personnes dont le métier était de faire rire les sociétés ne devait surprendre. La nuit qui précéda le dimanche, Tremacoldo prit un de ces habits et un de ces bonnets sous le bras, alla à la prison de Lupo, et, se tenant sur le bord du fossé, il lui fit passer le tout à l'aide d'une perche en lui expliquant avec détail tout

ce qu'il devait faire. Ils se concertèrent ensemble, fixèrent les lieux et le temps, ils établirent les signaux, et bonne nuit.

— Dieu fournit le fil à la toile bien ourdie, dit le bouffon en prenant congé de Lupo.

Nous voilà au dimanche matin. Le jongleur, habillé à neuf avec un bonnet d'une forme capricieuse, arrive au château. Tous accourent autour de lui pour le fêter. Il chante, il joue, il danse, il baisse sur son visage ce petit réseau, il le lève, il le descend de nouveau, riant et plaisantant toujours. L'heure à laquelle on doit courir la quintaine sonne enfin. Les soldats du château font à l'envi leurs épreuves avec les hommes d'armes du fort voisin. Après quelques coups, voilà Tremacoldo qui se présente au lancier le plus vaillant, et lui offre de courir deux lances à l'épreuve avec lui, ajoutant que celui qu'on jugerait avoir le dessus gagnerait le cheval de l'autre.

— Holà, l'ami! lui dit avec une grosse voix de stentor celui auquel il avait porté le défi et qui était un gros garçon noir, velu et laid comme un loup-garou, ne pense pas t'en tirer par un tour de passe-passe, comme tu fis là-bas à Milan le jour du tournoi, car tu ne trouveras pas ici le niais d'alors : tiens-toi-le pour dit.

— Était-il besoin de me le dire? répondit le bouffon, le tonneau ne peut donner que le vin qu'il contient. Qui jamais prétendit tirer du sang d'une rave, ou trouver la courtoisie d'un chevalier sous la peau d'un âne?

Tout le monde rit de ce coup de patte, sauf la grosse

bête à qui il était lancé, qui, tournant les yeux de travers, regarda le bouffon d'un air colère. Mais celui-ci, sans montrer la moindre peur, s'approcha de lui, et avec un sourire railleur :

— Écoute, lui dit-il, mon cher bijou, nous ne sommes pas à conditions égales, car ton cheval est plus gros que le mien, mon bel et galant mignon.

— C'est vrai, c'est vrai, dit l'un des chefs, qu'on amène un autre cheval pour Tremacoldo et qu'on conduise le sien à l'écurie, où il sera séquestré à la réquisition des juges de la quintaine. On sortit un magnifique cheval bai qui avait été pris à Ottorino. — Maintenant c'est bien, continua le jongleur, il n'y a plus rien à dire, et, contrefaisant par de folles grimaces le mouvement d'un chevalier qui baisse la visière, il tira sur son visage le réseau, et cria qu'on donnât le signal.

Il sonna une trompette que l'on entendit dans tout le château, et ce son parvint aussi aux oreilles de quelqu'un à qui personne, excepté le jongleur, ne pensait en ce moment. Celui à qui le défi est porté lâche les brides, pique des deux, dévore le sol et va frapper au milieu du but. Pendant qu'on lui crie bravo ! bravo ! il revient à sa place, donne une autre fois carrière à son cheval, dirige sa lance à la visière du sarrasin, et le saisit en plein. De nouvelles acclamations, de nouveaux *vivat* se font entendre.—C'est à Tremacoldo : où est-il ? où est Tremacoldo ? On ne le sait pas. Un enfant tient la bride du cheval qui lui est destiné, mais lui n'y est pas. — Tremacoldo ! Tremacoldo ! Où s'est-il fourré ? ce sera une de ses bouffonneries accoutumées.

Je l'ai bien dit que le défi ne serait pas sincère, mais son cheval en tout cas est ici. Tremacoldo! Tremacoldo!

Mais le voilà qui descend par bonds un escalier, qui s'élance sur le palefroi, se précipite contre la quintaine, la saisit, brise le poteau sur lequel elle était plantée, et renverse par terre toute la machine dans un seul instant. Le jongleur, ou pour ne pas en faire un mystère à nos lecteurs qui l'ont déjà deviné, Lupo, habillé précisément comme le jongleur avec son réseau baissé sur la figure avait fait ce beau coup. Pendant que les cris et les applaudissemens s'élevaient jusqu'au ciel, il tourne aussitôt son cheval, traverse la cour et le corridor, passe le pont-levis, et s'éloigne avec la rapidité de l'éclair.

Tout le monde s'empresse de sortir et le voit prendre la grande route et pousser droit en avant.

— Tremacoldo! Tremacoldo! le cheval est à toi, tu as gagné. Et lui de continuer au grand galop comme si le diable l'emportait. Chacun explique à sa manière cette nouvelle équipée du jongleur.

— Il croit peut-être avoir perdu le défi, et il se sauve pour ne pas le payer.

— Oh! crois-tu que le jongleur ne sait pas mieux que nous que renverser le but est le meilleur coup qu'on puisse porter?

— Mais comment expliquer cela?

— Comment l'expliquer? Ce sera un de ses tours pour se moquer de cet ours mal léché qui pensait lui faire peur avec sa laide figure; il voudra faire rire la compagnie à ses dépens.

— Crois-tu qu'il revienne?

— Non, n'est-ce pas? il laissera ici son cheval? Il est bon celui-là, il demande s'il reviendra!

Pendant que le faux Tremacoldo continuait son chemin, le véritable était caché dans le château. Comment en sortir sans que personne l'aperçût? Laissez-le faire, il a déjà pourvu à tout. Outre la grande porte, il y avait dans le château une autre petite porte qui s'ouvrait dans une seconde cour où étaient les écuries, et c'était sur celle-là que le jongleur avait jeté les yeux. Après avoir porté le défi, il prit à part le gardien de cette porte, et, en lui disant que le pari était fait pour plaisanter, il lui persuada de la lui ouvrir et de tenir son cheval prêt, en lui faisant croire qu'il voulait sortir à la dérobée afin de rentrer à l'improviste par la grande porte et s'amuser aux dépens des spectateurs de telle façon que tout le monde aurait à se pâmer d'aise. Le joyeux et gai compagnon se prêta à son désir; il ouvrit les deux battans, tint le cheval prêt, et, ayant aidé lui-même le bouffon à monter en selle, il referma tout doucement la porte aussitôt qu'il le vit dehors, et courut dans la cour principale pour le voir revenir. Mais là il n'y avait plus ame qui vive: tous étaient dehors sur l'esplanade, regardant Lupo qui, habillé comme Tremacoldo et paraissant tout-à-fait le même, allait comme le vent, et le nigaud arriva à temps pour apercevoir encore de loin ses épaules. Il se dit alors en lui-même :

— Comment va cette affaire? Je viens de le mettre dehors à l'instant, et il est déjà aussi loin? Aurait-il le diable au corps? quelle histoire est-ce donc?

Lupo allait toujours au galop par la route droite, et

Termacoldo à casse-cou à travers les bois. Ils arrivèrent ensemble le soir dans la maison du comte del Balzo.

Jugez combien ces vauriens du château furent confus et désappointés lorsqu'ils s'aperçurent que le jongleur ne reparaissait plus et que la prison était vide, qu'on leur avait pris le plus beau cheval de leurs écuries, et qu'ils s'imaginaient ensuite la colère dans laquelle leur maître entrerait en apprenant cette belle histoire.

XVI.

Ce diable de Lupo avait déjà dans sa vie échappé à bien des dangers; ses parens avaient tremblé tant de fois pour lui, ils avaient eu si souvent la consolation de le voir sortir sain et sauf des plus terribles épreuves, qu'ils auraient dû être habitués à ces sortes d'émotions. Mais il n'en était pas ainsi, et le lecteur ne doit pas s'imaginer que l'accueil fait par eux à Lupo dans d'autres occasions eût jamais été plus affectueux qu'il ne le fut dans celle-ci.

Mais la joie de ce premier instant fut bientôt troublée par le souvenir de la malheureuse Lauretta, dont ni Ambroise ni Lupo ne pouvaient rien s'apprendre l'un à l'autre.

Ermelinde et le comte se firent répéter par le fils du fauconnier les moindres détails de cette étrange aventure, dans laquelle il s'était trouvé enveloppé d'une manière évidemment secondaire. Mais le jeune homme

n'avait pas grand'chose à dire. Du moment qu'il avait laissé Béatrix à Gallarate pour aller au Seprio chercher Ottorino, il n'avait plus rien appris de ceux qui étaient disparus.

Lui-même avait été pris en trahison par une troupe de gens armés, qui, avant d'arriver au château, lui avaient bandé les yeux, l'avaient fait marcher longtemps et l'avaient ensuite jeté dans cette prison, d'où il venait d'être tiré par Tremacoldo.

Tout était mystérieux dans cette affaire, mais au milieu de ces ténèbres on pouvait tirer quelques inductions de l'incident de la lettre de Marco, à la réception de laquelle Ottorino était accouru à Castel Seprio. Il est vrai que le nom de Marco pouvait avoir été apposé faussement au bas de la lettre par quelqu'un qui aurait préparé ce piége afin de tromper les époux. Lupo était de cet avis, et le comte, qui, en entendant nommer Marco, s'était senti tout bouleversé, avait accueilli cette explication avec l'avidité de l'homme effrayé qui a besoin de se rassurer d'une manière ou d'une autre. Mais Ermelinde, qui connaissait les sentimens de Visconti, ne pouvait ajouter foi à cette explication, et elle lui attribuait l'enlèvement de Béatrix. Elle ne le dit cependant point à son mari, de peur que les lâches appréhensions de celui-ci ne l'arrêtassent dans la voie qu'elle se proposait de suivre pour arriver à une bonne issue.

Elle fit donc appeler Lupo en grand secret dans son appartement, et lui dit : — Écoute, j'ai une commission bien importante et bien délicate à te confier; veux-tu t'en charger pour l'amour de tes anciens mat-

tres ? Il n'y a personne en qui j'aie autant de confiance qu'en toi.

— Que dites-vous là, madame? répondit Lupo ému et en même temps un peu mortifié du doute et de la prière de la comtesse. Ne suis-je pas toujours votre Lupo, votre serviteur? Le premier pain que j'ai mangé, ne l'ai-je pas mangé dans votre maison? Mon père, ma mère, ma pauvre sœur n'ont-ils pas toujours couché sous votre toit? N'ont-ils pas été vêtus, nourris et protégés par vous?

— Allons, ne rappelle pas à présent.....

— Oui, je veux le rappeler, et ne pensez pas que, tout étourdi que vous me croyez, je l'aie jamais oublié un seul instant. Et, sans aller plus loin, ma vie n'a-t-elle pas été obtenue de Marco par votre époux, sollicité lui-même par vos prières et par les prières de cet ange..... de votre.....? Mais il s'arrêta en voyant l'émotion que le nom qu'il allait prononcer excitait dans l'ame de la malheureuse mère. Celle-ci lui répondit en essuyant ses larmes :

— Je sais que tu es bon, je le sais.

— Bon! me dites-vous? Je serais un pervers et un misérable si j'étais autrement. Allons donc, madame, accordez-moi l'honneur de cette grâce; dites-moi à quoi vous voulez m'employer. Puissé-je vous être aussi utile que je vous serai fidèle!

— Je veux t'envoyer à Lucques porter à Marco une lettre de moi, dit Ermelinde.

— Est-ce là tout? répondit Lupo. Me présenter à Marco! Oh! je ne sais ce que j'aurais donné pour en trouver l'occasion.

— Écoute, Lupo, je sais aussi que s'il n'est pas étrangement changé, que dis-je? s'il n'est pas tout-à-fait sorti de sa première nature, tu ne cours aucun risque.

— Pardonnez-moi, ma maîtresse, pardonnez-moi; mais ce ne sont pas des choses qu'on puisse même penser. Soupçonner Marco! cet homme qui est la fleur de la courtoisie! Savez-vous bien que si, au lieu d'être un pauvre diable comme je le suis, j'étais un grand baron, un prince, un roi, et que je fusse en même temps son plus grand ennemi, je voudrais poser ma tête sur ses genoux et dormir encore en paix et en sûreté comme si je l'avais placée entre deux oreillers? Je vous dirai de plus, ce sera une bizarrerie si vous voulez, mais l'affection et le dévoûment que j'ai pour cet homme sont si grands, que s'il voulait même me tuer, voyez quelle folie! cela ne me paraîtrait pas un malheur; il me semblerait encore bien employer ma vie, tellement bien que, sauf le cas de la donner pour la foi, je ne saurais imaginer comment la donner pour une meilleure cause.

— Ainsi donc tu iras?

— Et avec quelle bonne volonté! il me tarde bien d'être en route!

— Ce qui me donne de l'inquiétude, dit Ermelinde, c'est de penser que ceux qui ont intérêt à empêcher ton voyage pourront te devancer et te jouer quelque mauvais tour.

— Il faudra donc se dépêcher et faire les choses en cachette, reprit Lupo, afin qu'ils n'aient pas le temps de se préparer, et s'il arrivait..... je pense que j'y serai

aussi, et que lorsqu'un renard a laissé une fois sa queue dans le piége, il faut être bien habile pour l'y prendre de nouveau.

— Tiens, voici la lettre, dit la comtesse; je pense aussi que dans ces sortes d'affaires le plus tôt est toujours le mieux.

— Donnez, reprit Lupo, je vais manger un morceau à la hâte, saluer mon père et ma mère, et je me mets en voyage.

— Adieu, mon bon Lupo, dit la comtesse, que le Seigneur t'accompagne! Mais, le rappelant aussitôt, elle ajouta : Et si pendant que tu es en voyage le jongleur parvenait à découvrir quelque chose, je dépêcherai sur-le-champ un courrier pour t'en avertir. Tu sais que Tremacoldo m'a promis de chercher à découvrir leurs traces?

— Je le sais, je le sais; c'en est assez, et nous ferons ce qui est convenu..... Mais je voudrais vous dire une chose avant de vous quitter.

— Eh bien! parle, parle avec confiance.

— Je voulais dire que si jamais..... si..... Mais ce n'est pas nécessaire; ils vous sont assez recommandés par eux-mêmes..... Et d'ailleurs vous êtes si charitable envers tout le monde, même envers ceux qui ne sont que votre prochain..... Allons..... je n'ai pas d'autre chose à dire. Et, en prononçant ces paroles, il partit pour exécuter ce qui avait été arrêté.

En sortant de la maison pour se mettre en chemin, Lupo rencontra Lodrisio, qui passait à cheval avec deux de ses écuyers. Il connaissait ce baron, et savait que, quoique entre lui et Ottorino il y eût une ancienne

rancune, aucun d'eux n'avait jamais manqué à ces convenances qui survivent souvent à l'amitié. Lupo ôta son bonnet, s'inclina devant le parent de son seigneur, et continua son chemin sans s'apercevoir d'un soudain et étrange geste de surprise que Lodrisio fit en le voyant. Lupo était loin de soupçonner qu'une pensée sans doute bien différente, mais se rapportant à la même personne, occupait dans ce moment son esprit et celui du haineux chevalier. Ce sentiment dirigeait les pas de l'un et de l'autre dans la voie opposée vers laquelle ils s'acheminaient.

Nous laisserons Lupo, afin de suivre Lodrisio, qui, ayant reçu la veille une lettre de Pelagrua, se rendait au château de Rosate pour conférer avec lui sur leurs affaires communes.

Lodrisio, après le premier étonnement que lui causa la vue de son prisonnier qu'il supposait bien éloigné de Milan et dans une bien autre condition que celle de voyageur, dit quelques mots à l'oreille d'un de ses écuyers, lesquel s'arrêta après avoir fait de la tête un signe affirmatif.

— Quel magicien, quel loup-garou, quel diable de l'enfer a apporté ici cet homme sur ses cornes, disait en lui-même le triste chevalier pressant le pas de son palefroi sur le chemin qui conduisait à Rosate? Rien ne me réussira donc, toujours du malheur! tout au pis! Infâme planète! influence maudite qui me domine dans cette saison!..... Vers quel lieu pouvait être acheminé ce vaurien dans ce costume de voyage? peut-être vers ses montagnes?..... Ces coquins de montagnards ont encore quelques petites dettes à me rembourser; mais

le jour viendra où nous réglerons nos comptes ensemble, et où ils me paieront tout à la fois.

L'écuyer qui accompagnait Lodrisio, voyant son seigneur soucieux et de mauvaise humeur, n'osait pas dire un mot, le suivait en silence, et le regardait en dessous comme un gros chien de garde, qui, le museau baissé et la queue serrée contre le ventre, suit le maître qui vient de le rosser.

Le chevalier poussait en avant son cheval, passant en revue toutes les mauvaises pensées qui le tourmentaient dans ce moment : Marco, Béatrix, Ottorino. Comment remédier à ceci? comment remédier à cela? Il arriva enfin à Rosate sans avoir desserré les dents.

Lorsqu'il se trouva dans une chambre secrète avec Pelagrua, il lui demanda : — Eh bien ! le dernier courrier de Lucques est-il arrivé? — Il est arrivé, et voilà les lettres de Marco, répondit le châtelain en lui remettant un paquet. Lodrisio l'ouvrit, s'assit et lut long-temps en silence, pendant que l'autre se tenait debout, son bonnet à la main. Lorsqu'il eut fini, Lodrisio, secouant la tête et haussant les épaules, dit : — Toujours la même chose. Mal avec les Allemands et pis avec les Lucquois. Ceux-là sont des abymes sans fond que le Pô dans son plus grand débordement ne pourrait combler; ceux-ci sont des avares, des ladres qui ne donneraient pas une obole pour racheter leur peau des mains des Turcs ou de celles du diable. Les uns hurlent pour demander, les autres crient pour refuser, et Marco se tient au milieu donnant un coup sur le tonneau et un autre sur le cercle : aujourd'hui il fait garrotter un soldat, demain il fait pendre un ci-

toyen. C'est le jeu de la balançoire, et il finit par se faire prendre en haine par les deux partis. Bref, il dit qu'il est si fatigué, si indigné de tout cela, qu'il finira par se résoudre à ce qu'il a refusé jusqu'ici, à vendre la seigneurie aux Florentins, et à se tirer de manière ou d'autre d'une si triste besogne.

—Si cela arrive, dit Pelagrua, il sera trop heureux de pouvoir se raccrocher aux affaires de Milan.

— Sans doute, et cet autre fil par lequel nous pensions le retenir, je vois bien que désormais il sera superflu.

— Superflu ? reprit le châtelain en rongeant ses ongles. Plût à Dieu qu'il ne fût que superflu ! J'ai peur, j'ai grand'peur que cette mijaurée ne brouille nos cartes de façon à ne nous laisser jamais plus un beau jeu.

— Et où prends-tu tes sottes craintes ?

— Je les prends dans les dispositions de Marco, à qui j'ai fait jeter de loin un mot au sujet de Béatrix pour tâcher de le préparer petit à petit à entendre la chose telle qu'elle est, et qui a répondu, devinez comment ?

— Quoi ! il ne s'y prête pas ?

— Morbleu ! il fait bien autre chose que de ne pas s'y prêter. Il a voulu manger tout vivant ce pauvre diable de courrier ; et à moi, il m'écrit que, quant à elle et à Ottorino, je ne dois plus m'en mêler. Les affaires l'auraient-elles guéri de son amour ?

— Tant mieux ! Si son cœur est guéri, il se livrera plus sérieusement aux affaires graves et à ses intérêts, qui, tu le vois bien, sont au bout du compte les nôtres mêmes.

— Je comprends, je comprends; mais, en attendant, quel parti dois-je prendre avec cette petite sotte?

— Le parti sur lequel nous sommes tombés d'accord; celui de l'engager bon gré mal gré à céder aux désirs de Marco. Crois-tu que lorsqu'à son retour, il la trouvera déjà préparée, déjà à lui, il ne t'en saura pas bon gré? et cela quand même ses premières ardeurs se seraient calmées?

— Que le ciel me soit en aide! Vous ne savez à quelle humeur nous avons affaire. Imaginez-vous que depuis vingt jours que cette fille est ici, nous en sommes encore à ce point qu'elle croit être à Castelletto, et je n'ai jamais pu risquer...

— Tu es bien avancé! Le diable t'emporte!

— Mais comment?

— Eh! quand tu as vu que tu ne gagnais rien par la douceur, il fallait changer de système. On dirait que tu n'as jamais connu de femmes.

— Mais je vous dis qu'elle s'effraie de tout.

— Il fallait la laisser aller son train, et marcher droit à ton but.

— Vous avez beau dire, mais il fallait être ici. Le quatrième jour après son arrivée au château, elle fut prise par une fièvre si violente que j'eus peur qu'elle n'y succombât, et je croyais à tout moment que c'était sa dernière heure. Si elle était morte pour tout de bon, vous voyez bien quel embarras! et il fallait aussi penser à l'autre femme qui est avec elle.

— Veux-tu parler de sa suivante? C'était bien la peine d'y penser! On l'aurait envoyée tenir compagnie

à sa maîtresse pour qu'elle n'eût pas peur de coucher seule. Enfin comment s'est-elle rétablie?

— Elle s'est rétablie au moyen d'une lettre de son amoureux que je lui ai fait parvenir.

— Une lettre d'Ottorino? demanda Lodrisio d'un air moitié troublé, moitié incrédule.

— Oui, d'Ottorino..... Mais, allons, ne vous fâchez pas; car Ottorino, c'est moi.

— C'est toi qui as écrit la lettre?

— C'est moi qui l'ai écrite, et j'ai imité l'écriture.

— Et que lui as-tu dit?

— Avant tout, il fallait lui expliquer son retard, n'est-il pas vrai? Vous allez voir comment je m'en suis tiré. J'ai dit que Marco m'a accueilli avec une grande bienveillance, qu'il veut m'envoyer en Toscane, et qu'il ne me laisse pas un moment de libre ni le jour ni la nuit; que je n'ose pas encore lui apprendre notre mariage, n'y ayant pas trouvé son esprit assez préparé; que cependant sous peu, et lorsque je lui aurai rendu certain service que je ne dis pas, j'espérais lui faire entendre raison. Bref, je lui écris mille mensonges de ce genre, assaisonnés des fadaises et des cajoleries accoutumées des amoureux, le tout adouci par des sermens et des paroles tendres telles que, mon cœur! mon espoir! mon amour! enfin par toutes ces niaiseries qu'emploient nos damoiseaux pourfendeurs de cœurs, et qui font pâmer et enflammer une pauvre malheureuse tourmentée par l'amour.

Lodrisio partit d'un éclat de rire, puis il dit : — Et elle a avalé tout cela sans aucun soupçon?

— Vous pouvez vous en rapporter à moi, dit le

châtelain. Si la lettre était tombée dans les mains d'Ottorino lui-même, je parie ma tête qu'il l'aurait crue de lui.

— Et après?

— Et après elle répondit, et Ottorino répliqua; elle écrivit encore et Ottorino de même, et ainsi de suite. L'affaire marche à merveille. Si vous entendiez les douces et tendres choses qu'elle m'écrit! Si vous voyiez avec quelle dévotion elle ouvre mes lettres, les dévore des yeux et y laisse souvent tomber de grosses larmes, et puis la grâce avec laquelle elle les replie de ses petites mains blanches pour les mettre dans son sein, et les en retire pour les relire de nouveau et les couvrir de ses baisers! Je jouis tous les jours de cet agréable spectacle par la fente d'une cloison, et je vous jure que le jeu commence à me plaire.

— Oh! momie desséchée! museau de Pharisien! dit Lodrisio lui donnant un soufflet en guise de plaisanterie. Enfin, avec ces enfantillages, tu t'es amusé en chemin au lieu d'avancer, et en attendant voilà vingt jours de perdus.

— Il n'est pas dit pour cela que je les aie tout-à-fait perdus, voyez-vous. J'ai bien commencé à lui faire pressentir quelque chose, mais c'est une triste affaire; il faut agir avec tant de précaution, avoir tant d'égards, car elle prend ombrage de la moindre chose, et elle est si faible et si délicate qu'on est toujours aux évanouissemens et à la fièvre.

— Enfin, que lui as-tu écrit de plus? qu'as-tu risqué jusqu'à présent?

— J'ai commencé à faire le jaloux en m'autorisant

de ce que Marco me parle continuellement d'elle et des éloges sans fin qu'il m'en débite.

— Et que dit-elle?

— Elle proteste, elle jure d'être toute à moi, toujours à moi, comme vous pouvez penser; mais la louange est une graine qui, dès qu'on l'a jetée dans le cœur d'une femme, y prend racine tôt ou tard et porte ses fruits. Jeunes filles ou femmes, nobles ou plébéiennes, elles viennent toutes de la même souche, faites-leur des complimens et laissez au diable le soin du reste.

— Eh! on ne peut pas dire que tu t'y sois mal pris; seulement de cette manière la chose traîne un peu trop en longueur. Diable! au bout de l'année nous serions à moitié chemin, et notre temps est court, mon cher ami; car Marco pourrait bien nous tomber sur les épaules dans une couple de mois, et qui sait? peut-être même avant. Et maintenant où en es-tu avec cette grimacière?

— Maintenant elle m'attend dans deux jours. J'ai été obligé de prendre ce parti pour la guérir, par cet espoir, de la frayeur et de la peine qu'elle a éprouvées dans ces derniers jours en voyant s'écouler en vain le terme fixé par sa mère pour la venir voir. En recevant cet avis, elle parut toute consolée; mais depuis hier je ne puis comprendre pourquoi elle a fait une rechute, et elle est peut-être dans un état pire qu'auparavant. Elle ne dit plus mot, ne fait que pleurer et ne veut prendre aucune nourriture... Mais c'est bien tant que le jeu durera; car à force de lui faire accroire aujourd'hui une chose, demain une autre, de la contenir et

d'ourdir des trames, des intrigues et d'employer des détours, elle ne pourra s'empêcher de soupçonner quelque chose, et alors je ne saurais plus de quel côté me tourner pour la calmer et l'empêcher de perdre tout-à-fait la tête, et de mourir dans mes mains.

— Ce qui importe, c'est de se hâter et d'en venir à une conclusion, dit Lodrisio; car maintenant il y a une autre nouvelle que tu ne sais pas. Lupo s'est échappé!

— Il s'est échappé! s'écria Pelagrua avec un accent de surprise et de crainte, restant immobile à sa place et les sourcils arqués.

— Il s'est échappé, et je l'ai vu, de mes deux yeux, en venant ici. Mais je l'ai remis en bonnes mains, et avant que le soleil soit couché..... En voilà assez là-dessus pour le moment; après que j'aurai écrit à Lucques, nous reviendrons sur ce sujet, et nous verrons ce qu'il convient de faire.

Il écrivit, il fit tous ses arrangemens, et, avant que la nuit fût venue, le châtelain de Rosate le conduisit à travers certains détours secrets, à travers des allées et des corridors, dans une mauvaise chambre obscure, d'où, en regardant par une fente inaperçue, on pouvait mesurer de l'œil toute l'étendue de la salle dans laquelle Béatrix avait l'habitude de se tenir avec sa fidèle suivante.

L'épouse d'Ottorino s'était alors jetée sur un riche fauteuil dans une attitude de langueur et de fatigue, et soutenait de sa blanche main son visage pâle qui s'y appuyait mollement. Elle portait une robe légère, simple et blanche comme la neige, dénouée et tom-

bante. Sous le volume de ses plis relâchés et flottans disparaissaient les belles formes qui remplissaient autrefois son vêtement.

Sa longue chevelure blonde, se partageant au milieu du front, encadrait son visage qui se détachait, sur la pâleur de cet or natif, par une blancheur froide, uniforme et que ne ravivait pas la plus légère teinte vermeille, excepté autour des lèvres couvertes encore d'un rose décoloré.

Mais ce qu'il y avait de plus remarquable dans ce visage, c'étaient les yeux; ces yeux si bleus et si grands, où, à travers une suavité et une innocence angéliques, brillait jadis le feu d'une ame ardente; ces yeux qui réunissaient la modeste fierté de la vierge et je ne sais quoi de doux, de caressant, qu'ils ignoraient eux-mêmes; ces yeux sereins et tendres, mais d'une tendresse éveillée et vive, étaient maintenant abattus, enfoncés dans le front, et annonçaient un épuisement qui tenait tout à la fois du chagrin et de la peur.

Lauretta, assise à une petite table placée entre elle et sa maîtresse, travaillait à une broderie que celle-ci venait de quitter.

Béatrix, la joue appuyée sur sa main, avait son visage tourné vers sa suivante, comme si elle faisait attention à son travail; mais son œil était sans regard, car son esprit errait, dans ce moment, au milieu des ombres d'une terreur secrète.

A la fin elle se leva et alla vers un balcon ouvert. Sa démarche était lente et fatiguée. Elle appuya les coudes sur la balustrade et resta quelque temps à regarder en silence la scène qui était devant elle. Le

soleil couchant, à moitié caché par les cimes d'un bois éloigné, jetait sur la plaine vaste et uniforme une lumière blême et inerte, brisée seulement par les ombres à aspect sinistre de quelques saules s'élevant de loin en loin sur ce terrain marécageux. L'air lourd et immobile retentissait du coassement continu et ennuyeux des grenouilles. En même temps un épais et gris brouillard s'élevait des bourbiers, des lagunes, des mares et des marais qui occupaient cette campagne dans toute son étendue, et, couvrant peu à peu d'un voile les objets rapprochés, il obscurcissait toujours de plus en plus ceux qui s'éloignaient graduellement tandis qu'il dérobait entièrement les plus lointains à la vue. Quelques rayons de soleil traversaient d'abord avec peine ce nuage froid et épais; mais peu à peu ils s'éteignirent comme les regards d'un agonisant, jusqu'à ce qu'enfin les vapeurs prenant le dessus et le soleil se couchant, toute lumière disparut et ce fut comme lorsque l'homme ferme les yeux en mourant.

Ce coucher de soleil, si différent des couchers si majestueux que la malheureuse avait l'habitude de contempler du château de son père, rappela douloureusement son cœur dans ses montagnes. Quittant le balcon, elle retourna près de la table où brillait, d'une lumière rougeâtre et nébuleuse, la lampe que Lauretta venait d'allumer, et, tombant sur son fauteuil, elle s'écria : — Oh! Seigneur! mon tourment est trop grand!

Elle restèrent toutes deux pendant long-temps en silence; puis la bonne suivante alla vers le balcon pour le fermer, lorsque tout à coup elles entendirent le

son d'un luth. Lauretta resta immobile, la main sur le battant d'un volet; sa maîtresse mit un doigt sur sa bouche, prêta l'oreille, et écouta. Cet air mélancolique n'était pas nouveau pour elle; elle se lève rassurée, fait légèrement quelques pas, va au petit balcon, et avance sa tête pour pouvoir mieux saisir chaque note, puis elle dit à demi-voix à Lauretta : — C'est le prélude de l'hirondelle : mais ne bouge pas; la chanson va commencer. En effet on entendit une voix un peu voilée par l'éloignement qui, s'unissant à la mélodie plaintive du luth, entonna ce lai :

« Hirondelle étrangère qui vas te poser sur la ter-
« rasse en répétant tous les matins ta plaintive chan-
« son, dis-moi, hirondelle étrangère, que veux-tu
« exprimer dans ton langage?

« Solitaire, laissée dans l'abandon et l'oubli par ton
« époux, peut-être pleures-tu avec moi, veuve déso-
« lée? Pleure, pleure toujours dans ton langage, hi-
« rondelle étrangère.

« Cependant, moins malheureuse que moi, tu peux
« du moins te confier à tes ailes, parcourir tout le
« jour le lac et la colline, remplir l'air de tes cris le rap-
« pelant tout le jour dans ton langage, ô hirondelle.

« Hélas! si moi aussi..... Mais cela m'est défendu
« par cette voûte basse et étroite où le soleil ne res-
« plendit pas, où l'air même m'est ôté et d'où mon
« langage peut à peine parvenir à toi, ô hirondelle.

« Septembre s'avance et tu te prépares à me quit-
« ter; tu verras des plages éloignées et tu salueras
« dans ton langage, ô hirondelle étrangère, de nou-
« velles montagnes et de nouvelles mers.

« Et moi, tous les matins, rouvrant mes yeux aux « larmes, au milieu des neiges et des brouillards, je « croirai entendre ce chant par lequel il me paraît, ô « hirondelle, que tu me plains dans ton langage.

« Au printemps, tu trouveras une croix sur ce sol, « hirondelle! Vers le soir, arrête sur elle ton vol, et « dans ton langage prie pour mon repos, ô hirondelle « étrangère. »

XXVII.

C'est Tremacoldo, dit Béatrix toute ranimée aussitôt que la chanson fut terminée. — J'ai reconnu sa voix. Oh! qui sait s'il n'a pas voulu me faire comprendre... Si je pouvais le voir! si je pouvais voir la figure d'un homme honnête et sortir de cette incertitude!

— Mais quelle incertitude avez-vous? Pour l'amour de Dieu, pourquoi êtes-vous si troublée? Dans deux jours votre époux sera ici, il vous l'a promis...

— Chut! dit sa maîtresse en l'interrompant et mettant un doigt sur sa bouche. Elles restèrent quelque temps en silence en espérant que le chant recommencerait; mais on n'entendit plus rien que les hurlemens de mauvais augure des chiens des hameaux solitaires qui étaient répandus à de grandes distances sur cette plaine silencieuse.

Béatrix, ayant perdu tout espoir, se rassit près de

la table, la tête tournée vers sa suivante qui fermait les volets, et, continuant son discours interrompu, elle disait :

— Quelle inquiétude puis-je avoir, dis-tu? Tu demandes pourquoi je suis troublée? — Et elle proféra ces paroles avec l'accent douloureux de quelqu'un qui a dans le cœur un secret terrible, et qui est sur le point de le laisser échapper; mais fixant ensuite ses yeux sur la figure de sa compagne, qui dans ce moment s'asseyait à côté d'elle, Béatrix soupira du plus profond de son cœur, et se tut.

— Comment? dit Lauretta tout agitée, vous savez donc quelque chose? Il y a quelque mystère? dites-le, dites-le-moi!

— Non, non; allons, calme-toi. je ne sais rien.

— Me calmer! hélas! comment le pourrais-je?... Déjà depuis hier je m'aperçois que vous avez quelque chose sur le cœur que vous voulez me cacher. Dites donc, dites-le-moi.

— Laisse-moi en repos, lui répétait sa maîtresse; mais Lauretta lui prenant affectueusement une main et la serrant entre les siennes : — Chère Béatrix, lui disait-elle en la suppliant d'une voix émue, ma douce maîtresse! Ne m'avez-vous pas promis que je partagerais tout le bien et tout le mal qui vous arriveraient dans la vie?

— Oh! ma bonne Lauretta! s'écria Béatrix en retenant avec peine ses larmes; un grand surcroît de douleurs pour moi, c'est de penser à toi qui t'es arrachée pour me suivre à l'amour de tes parens, à la paix du foyer domestique... Peut-être es-tu destinée... Mais

le Seigneur est miséricordieux, et il te sauvera... Crois que, dans l'angoisse mortelle de mon ame, je lui demande cette faveur.

— Hélas! s'écria la suivante toujours plus effrayée, vos paroles annoncent un malheur; ne me le laissez pas ignorer, pour l'amour de Dieu! tirez-moi de ce tourment.

Alors Béatrix se leva, ouvrit un petit nécessaire qui était sur la table, et dit :

— Vois-tu ces papiers qui sont là-dedans?

— Oui, ce sont les lettres que vous écrit chaque jour votre époux.

— Je l'ai cru, et cette idée était le dernier fil auquel ma vie était attachée; maintenant ce fil est rompu; ces lettres ne sont pas d'Ottorino.

— Que le Seigneur nous soit miséricordieux! s'écria Lauretta devenant pâle comme la mort; mais qui?... Comment avez-vous su?...

— Hier tu m'as apporté cette rose blanche que j'ai dans mon sein, n'est-ce pas?

— Oui, elle m'a été donnée par la vieille qui nous apporte ordinairement notre nourriture.

— Et tu m'as dit que c'était la châtelaine qui l'envoyait pour moi.

— C'est vrai.

— Eh bien! sais-tu qui est la châtelaine?

— Je le sais, c'est la femme de Pelagrua, celle qui a été accueillie par votre mère le jour où elle est venue se réfugier dans le château avec son enfant.

— Eh bien! elle s'est souvenue du bienfait dans le jour de ma misère, et son cœur ne peut souffrir de me

voir plus long-temps trompée par une machination infernale. Dans les feuilles de cette rose était caché un petit billet qui m'instruisit de la trahison; juge dans quel abyme m'a précipitée cette nouvelle ! Qui sait ce qui est arrivé à Ottorino ? qui sait s'il vit ? car je ne puis croire qu'il m'ait abandonnée... Que sera-t-il arrivé de mes parens ? Et nous, hélas ! bon Dieu ! le ciel sait dans quelles mains nous nous trouvons, si ce château est véritablement celui d'Ottorino et non pas plutôt... Car il n'y a rien de cruel, de terrible que mon esprit ne se figure !

— Oh ! miséricorde ! miséricorde ! Oh ! pauvres malheureuses que nous sommes ! s'écria Lauretta.

— Maintenant je vais te dire, reprit sa maîtresse, sur quoi se fondent principalement mes terreurs. Tu dois savoir que la nuit que j'ai passée avec mon père et ma tante à la fête, dans la maison de Marco Visconti...

Mais dans ce moment la narration fut interrompue par un bruit qu'on entendit à la porte qui donnait sur la terrasse. Quelqu'un frappait. La suivante, tressaillant de tout son corps, voulut se lever. Mais Béatrix la prit par une main, et lui dit à voix basse :

— Je ne veux pas que tu ouvres à personne.

— Lauretta ! Lauretta ! s'écriait du dehors la voix connue de Pelagrua, un chevalier vient d'arriver qui apporte des nouvelles d'Ottorino, et qui veut parler aussitôt à ta maîtresse.

— Réponds-lui, dit Béatrix à Lauretta à mi-voix, qu'à cette heure-ci je ne veux voir personne, que je le verrai demain.

— A demain ! qu'il vienne demain ! Maintenant ma maîtresse ne peut le recevoir, dit la suivante d'une voix incertaine et entrecoupée, tremblant de tout son corps comme si elle était saisie par le frisson de la fièvre.

— Il a besoin de lui parler sur-le-champ, répliqua du dehors Pelagrua; il a de bonnes nouvelles à lui donner. Allons, ouvre, ce sera tant mieux pour elle... Ouvre donc, as-tu compris ?... A qui parlé-je ? veux-tu ouvrir, oui ou non ?... Tu vas voir, petite écervelée, si je te ferai entendre raison !

En même temps, il ne cessait de frapper, de secouer la porte avec les mains et avec les pieds, mais tout était inutile; car les deux prisonnières, se tenant embrassées, craintives et tremblantes comme deux colombes, ne répondaient mot, et la porte ne pouvait s'ouvrir, fermée comme elle était en dedans par un gros verrou. Après quelque temps le bruit cessa, la voix de Pelagrua ne se fit plus entendre, et tout rentra dans le silence. Les deux femmes effrayées commençaient à reprendre haleine, lorsqu'elles sentirent derrière elles comme un vent, qui en les frappant, fit vaciller et éteignit presque la petite flamme de la lampe. Toutes les deux tournèrent en frissonnant le visage de ce côté; et tout à coup une porte qui était cachée et masquée par la tenture s'étant ouverte le long du mur, deux hommes s'avancèrent dans la chambre.

Lauretta, couvrant ses yeux de ses mains, poussa un cri aigu et s'accroupit tout-à-fait sur la chaise; mais Béatrix, se levant avec dignité, appuya une main sur la table, se tourna vers Pelagrua, qu'elle

reconnut aussitôt ainsi que Lodrisio, et, avec un air et un accent pleins d'une fierté tranquille et sévère, elle dit au premier :

— Châtelain, vous vous êtes trompé de chambre, à ce que je vois ; ici loge celle que vous avez l'habitude d'appeler l'épouse de votre seigneur.

L'indignation qu'éprouva la jeune fille pour ce procédé grossier et inconvenant avait étouffé en elle la terreur. Elle avait tout à coup senti son ame et ses forces se retremper, et son ancienne vigueur renaître. Ses joues avaient repris leur couleur vermeille, ses yeux brillaient de cette vive lumière qui s'y était éteinte depuis si long-temps. Son visage et toute sa personne respiraient une hardiesse modeste, une assurance virginale.

Ces deux coquins furent saisis d'étonnement, nous dirons même d'un respect passager, il est vrai, mais irrésistible. Les yeux de Pelagrua se baissèrent subjugués par un regard de la jeune fille. Lodrisio lui-même parut tout déconcerté ; un sourire plein d'un froid et cruel orgueil se décomposa sur sa figure, et les mots de familiarité railleuse avec laquelle il se préparait à aborder sa victime expirèrent sur ses lèvres. Il pencha la tête pour témoigner une humilité qui dans ce moment était sincère, et il lui dit en balbutiant :

— Pardonnez-moi, madame..., je n'ai pas cru... Et il était sur le point de s'en aller ; mais, reprenant aussitôt son audace, il ajouta : J'ai espéré qu'ayant à parler d'Ottorino, on me pardonnerait cette liberté...

Béatrix, qui, à la vue de cet ennemi implacable

de son époux, avait tout à coup senti renaître dans son esprit les fantômes terribles qui l'avaient tourmentée, lui répondit sans pouvoir dissimuler un frissonnement soudain qui saisit tous ses membres :

— N'insultez pas à la misère d'une innocente. Je tremble de me trouver maintenant en votre pouvoir, comme certainement doit s'y trouver celui que vous venez de nommer, et dont le nom sur vos lèvres m'annonce une trahison. Si cela est, je n'ai d'autre ressource, d'autre défense que mes larmes et mes plaintes; moi, faible femme, enfouie dans un coin ignoré, éloignée de qui peut me protéger, sans autre témoin de l'injustice qui m'est faite que cette malheureuse qui souffre avec moi (elle montrait sa suivante, qui à ces mots levait les yeux et reprenait un peu courage, espérant qu'ils toucheraient le cœur de leurs persécuteurs). Je suis dans vos mains, poursuivit Béatrix avec un accent presque inspiré; j'y suis comme un roseau que vous pouvez briser à votre gré; mais il y a un Dieu au dessus de nous, il y a un Dieu qui est présent dans chaque coin le plus reculé, devant lequel toute force est faiblesse, un Dieu qui interroge les larmes de la douleur et en demande raison à la violence.

Lodrisio, irrité de se voir démasqué et de s'entendre braver de la sorte par une jeune fille, honteux vis-à-vis de Pelagrua, honteux vis-à-vis de lui-même pour ce premier sentiment d'hésitation et de respect dont il n'avait pu se défendre, était redevenu tout-à-fait le Lodrisio d'auparavant; et, reprenant cet air de familiarité insolente et moqueuse qu'il avait quitté pour un instant, il lui dit :

— Écoute, petite capricieuse, te paraît-il que ces manières siéent à une aussi belle fille que toi? Bah! elles ne te conviennent pas. Quitte-les, quitte-les. Et, en disant ces mots, il fit quelques pas vers elle.

— Tenez-vous éloigné, se mit à crier la jeune fille tout effrayée, et, courant en même temps vers la terrasse dont elle avait ouvert avec fracas les fenêtres, tenez-vous éloigné.

— Allons, petite folle, calme-toi, je ne veux pas te manger. Vois, je n'avance pas; je retournerai prendre ma place si tu le veux. Es-tu contente?... Diable! je ne veux te parler que pour ton bien.

— Vous, mon bien, dit la jeune fille; allez, sortez d'ici, c'est tout le bien que vous pouvez me faire.

— Je ne puis donc te faire d'autre bien que celui-là?

— Ah! oui, vous pourriez m'en faire encore un très grand, vous pourriez m'arracher à cette angoisse mortelle, me rendre à mes parens, me laisser mourir en paix dans les bras de ma pauvre mère.. Oh! faites-le, et si vous avez des entrailles que la compassion puisse émouvoir, faites-le pour tout ce qui vous est cher dans ce monde, faites-le pour l'amour de Dieu!

Lauretta, tout effrayée, s'attachait à un pan de la robe de sa maîtresse, craignant que par désespoir elle ne se jetât au bas du balcon sur le seuil duquel elle se tenait toujours; et Pelagrua ne cessait de faire signe à toutes deux des mains et de la tête de se calmer et de se rassurer.

Aussitôt que Béatrix eut fini, Lodrisio poursuivit avec sa cruelle imperturbabilité :

— C'est mal! ma fille, c'est mal! Oh! tu es trop

fière, ce n'est pas ainsi que je te veux... Et avant tout tu dois savoir qu'il n'y a pas un cheveu de ma tête qui pense à toi; ainsi donc ne crains pas que je t'avale; tiens-toi droite et regarde-moi en face; car à la fin je ne suis pas un diable, et écoute ce que je veux te dire... Je vois bien qu'à l'heure qu'il est, tu en sais plus que je ne croyais. Tant mieux, nous nous entendrons plus tôt. Sache donc qu'Ottorino, celui qui devait être ton époux...

— Est-il encore vivant? s'écria avec anxiété la jeune fille.

— Laisse-moi finir; vivant ou non, cela ne te regarde pas.

Béatrix trembla de tous ses membres, ce qui fut cause que le chevalier ajouta aussitôt :

— Oui, il est vivant; calme-toi, il est vivant.

— Je puis vous l'assurer aussi, dit Pelagrua; il est vivant et bien portant, et il partira bientôt pour le voyage projeté de la Terre-Sainte.

— Comment, sans moi? s'écria Béatrix. Non, ce n'est pas vrai. Cruels que vous êtes, pourquoi voulez-vous me tourmenter de tant de manières? Que vous ai-je fait, que vous ai-je fait de mal? Et, vaincue par l'angoisse, elle baissa la tête et fondit en larmes. Elle se remit pourtant aussitôt, relevant avec effroi ses yeux de peur que quelqu'un ne profitât de ce moment pour l'approcher. Ses larmes cependant continuaient à couler, et on les voyait rayer les joues et pleuvoir sur le sein de la malheureuse; mais son visage s'était déjà recomposé dans ce calme fort et majestueux qui embellit la douleur.

Cependant Pelagrua faisait signe des yeux à son camarade, serrait les lèvres et levait les épaules comme pour lui dire : — Vous voyez ! vous avez voulu faire à votre tête, la prendre de front ; voilà ce que vous en avez tiré. — Mais le pervers lui répondit par un hochement de tête et par un mouvement d'amère impatience qui pouvait signifier : — Allons, imbécile, laisse-moi faire ; ou quelque chose de semblable : après quoi il se tourna vers la jeune fille, et poursuivit :

— Tu pleures, pauvre enfant ! D'un côté je te plains, car tu l'as aimé pendant long-temps, et l'arracher de ton cœur doit te sembler pénible. Mais que veux-tu ? il faut bien obéir à la nécessité... L'amour passe, tu verras qu'avec un peu de temps... Crois-moi, il passera, il passera... Et puis, je te parlerai franchement : si tu l'aimes véritablement, avant tout tu dois tenir à le sauver, n'est-ce pas ? Eh bien ! sache que sa vie est dans tes mains.

— Oh ! que me dites-vous ? s'écria Béatrix saisie par une nouvelle frayeur. Puis-je ajouter foi à vos paroles ? ne cachent-elles pas quelque trahison ? prenez pitié de moi qui suis ainsi abandonnée et tourmentée ! Dites-moi la vérité ; vous voyez (et en disant cela, elle joignait ses mains devant sa poitrine), je vous en prie avec la même angoisse avec laquelle dans les derniers instans de la vie vous supplierez aussi le juge suprême pour qu'il vous rende digne de son pardon. Exaucez cette prière comme vous voudrez qu'il exauce la vôtre dans ce terrible moment. Dites-moi, au nom du salut éternel de votre ame ou de son éternelle damnation, dites-moi si ce danger d'Ottorino est réel, et ce que je puis faire pour le sauver.

Le scélérat, qui n'était pas plus scélérat que ne le comportait son siècle, et qui croyait en Dieu et dans une vie future, à sa manière bien entendu, mais qui enfin y croyait, ne put s'empêcher d'être un peu ému par ces paroles proférées avec une voix et d'un air qui tenaient de l'inspiration. Après quelques instans qu'il employa à se faire honte et à se donner du courage, quittant en partie sa première témérité, et laissant de côté le *toi* qui lui parut alors trop effronté et qui ne pouvait plus se trouver à l'aise dans sa bouche, il répondit avec une hésitation visible :

— Le danger est vrai... Oui, je puis vous l'assurer sur mon ame, et il est vrai aussi que vous pouvez le sauver.

— Et où est-il? et quel est le danger qu'il court? et que puis-je faire pour lui?

— Oh! vous voulez en savoir trop à la fois. Il y a des choses, ma fille, qu'on ne peut dire, et qu'il n'est pas bien de demander. Ce que je puis vous apprendre, c'est que, si vous voulez être raisonnable, Ottorino ne mourra pas; et je vous le promets, foi de chevalier chrétien que je suis; et cette main que je pose sur ma poitrine, puissé-je l'en retirer lépreuse si je songe à vous tromper! Il ne mourra pas, il pourra s'en aller en Palestine, comme vous disait le châtelain que voici, même c'est vous qui devez l'engager à cela; car désormais c'est ce qui lui reste de mieux à faire.

— Et que voulez-vous de moi? Dites-moi donc, dites comment je puis le sauver! si mon sang, si ma vie...

— Non, pauvre enfant, non... Allons, calmez-vous. Ne me regardez pas avec ces yeux effrayés; avancez,

asseyez-vous, mettez-vous à votre aise ; n'ayez aucune crainte ni de moi ni de personne ; car nous tous nous vous respectons comme une reine, et vous êtes ici la maîtresse : cette maison est à vous.

— Oui, vraiment ? donc c'est bien le château de Castelletto où je me trouve ? Je suis vraiment dans la maison de mon époux ?

— Et toujours votre époux ! Ottorino n'est pas votre époux.

Béatrix leva les mains au ciel et resta comme stupéfaite sans proférer un mot, regardant en face son tyran qui continuait impitoyablement à dire :

— Ce galimatias que vous autres vous avez fait là-bas à Milan n'est pas une chose valable. Vous êtes encore demoiselle, et vous pouvez donner votre main à qui bon vous semblera. Et voulez-vous savoir à qui est ce château dans lequel nous nous trouvons ? Il est à un grand baron, à un seigneur puissant et formidable devant lequel s'inclinent respectueux les princes eux-mêmes, et qui ne s'incline lui que devant votre beauté.

Lauretta, tout effrayée, voyant que sa maîtresse ne parlait pas, demanda d'une voix faible et tremblante :

— Oh ! mon Dieu ! serait-ce donc vrai que nous sommes... ?

— A Rosate, ajouta aussitôt Lodrisio, dans le château de Marco Visconti.

A ces paroles, l'épouse d'Ottorino tomba comme morte dans les bras de sa suivante, qui, fondant en larmes, traîna sa maîtresse évanouie jusqu'à son lit, et, la soulevant de tout son poids, l'y déposa en repoussant avec la fureur que donne le désespoir les

mains scélérates des deux hommes qui voulaient l'aider dans ce pieux office.

Pendant que ces choses se passaient à Rosate, Lupo, fatigué d'avoir voyagé tout le jour, descendit à une petite auberge; et, ayant mis son cheval dans l'écurie après l'avoir pansé de sa main, il alla à la cuisine y faire préparer un petit souper pour lui. Dans un moment tout fut prêt. Le voyageur se mit à table et se restaura avec le peu qu'il put trouver dans cet endroit, et il demanda ensuite à l'aubergiste de lui donner un lit quel qu'il fût pour s'y reposer de son mieux.

— Je vous en donnerai un dans une petite chambre près d'ici, dit le cabaretier; et, prenant une lanterne, il s'avançait vers l'endroit indiqué en précédant son hôte; mais ils n'étaient pas encore sortis de la cuisine qu'ils virent entrer deux hommes armés dont l'un, après avoir jeté les yeux sur Lupo, frappa d'une main l'épaule de l'aubergiste, avec lequel il paraissait être en grande familiarité, et lui dit :

— Jacopotto, nous sommes deux hommes et deux chevaux : nous ne partirons qu'au grand jour.

L'aubergiste, déposant sa lanterne, se tourna vers Lupo, et lui dit : — Je reviens tout de suite; et, prenant par un bras celui qui venait d'arriver, il le conduisit à la cheminée, et, se penchant pour découvrir une marmite où cuisait un morceau de mouton, il lui dit : — Regarde, quel morceau friand ! comme il sent bon ! — L'homme à qui ces paroles étaient adressées se pencha aussi comme pour mieux observer, et, s'approchant de l'aubergiste, il lui murmura quelques mots à l'oreille, après quoi ce dernier dit à voix haute :

— A présent, tu viendras voir l'écurie ; il y a déjà le cheval de cet écuyer que voici ; trois y seront un peu gênés, mais nous allons les arranger le mieux possible.

Cela dit, ils sortirent tous deux, et peu après l'autre homme d'armes, qui jusque-là n'avait pas ouvert la bouche, sortit aussi. Lupo, qui s'était aperçu qu'il y avait quelque mystère, sans faire semblant de rien et d'un air distrait, alla, mettant un pied devant l'autre, jusqu'à la porte qui donnait sur une petite cour de laquelle on passait à l'écurie, et il vit l'aubergiste avec ses deux amis réunis dans un coin de la cour, et parlant à voix basse. Lorsqu'il parut, ils se dispersèrent l'un d'un côté, l'autre de l'autre, pour continuer leurs discours sur le chemin, ainsi que Lupo le supposa.

— Quelles machinations ourdissent donc ces hommes ? dit à part lui le Limontin, qui commençait à avoir des soupçons ; y aurait-il quelque trame là-dessous ? En tout cas, je me tiendrai sur mes gardes. Il jeta un coup d'œil sur son épée et sur son poignard : et il répéta : En tout cas, je me tiendrai sur mes gardes.

Un instant après l'aubergiste revint à lui, et, sous prétexte de vouloir mieux le loger, il lui offrit une chambre qui n'était pas la même que celle qu'il venait de lui proposer. Il lui dit qu'il serait plus éloigné du bruit, qu'il aurait un meilleur lit et cent autres choses. Lupo ne crut guère à tout ce grand empressement, et il se confirma toujours plus dans le soupçon qu'on voulait lui jouer quelque mauvais tour. Rendant feinte pour feinte, il prétexta que deux autres chevaux étant arrivés il ne voulait pas se tenir éloi-

gné du sien, qui était un cheval capricieux. Il dit qu'il voulait coucher dans l'écurie, et il n'y eut pas moyen de l'en détourner, quoi que l'aubergiste lui dit.

Il alla donc à l'écurie, mit une main sur la croupe de son cheval, qui, se retournant, le salua à sa manière par un sourd et court hennissement, et dit en lui-même : Le mieux serait de m'en aller tout de suite. — Mais, pensa-t-il, mon cheval est fatigué, et il y a de quoi. Pauvre animal, cinquante milles tout d'une traite et encore autant pour demain. Cependant il caressait et flattait le coursier, qui s'était remis à manger de bon appétit. Et d'ailleurs où irais-je donner de la tête à présent par ces chemins, par ce temps? J'attendrai le jour, et jusque-là je me tiendrai éveillé. Les nuits ne sont pas longues. Ne saurais-je pas veiller pendant quatre ou cinq heures? Je m'en dédommagerai demain en dormant sur mon cheval : étant ainsi déterminé, il se jeta sur un tas de paille, se proposant bien de ne pas s'endormir.

Il commença bientôt à ruminer dans sa tête, à penser à ce grand empressement que l'aubergiste avait tout à coup montré de lui donner une meilleure chambre à lui, qui lui était inconnu et qui n'avait pas l'air d'un baron. Il réfléchit qu'il n'avait pas voulu lui permettre de garder de la lumière la nuit, sous prétexte qu'il y avait danger d'incendie; il songea à une chose, à une autre, et il finit par se confirmer toujours davantage dans l'idée que tout cela n'était pas clair.

Mais, à force de fixer son esprit sur les trois figures

sinistres qu'il venait de voir et de se les représenter dans toutes les attitudes les plus détaillées et les plus fugitives, il y eut un instant où il se rappela un certain sourire d'un des hommes d'armes; sourire qu'il sentait confusément ne lui être pas inconnu. Fouillant davantage dans sa mémoire, il y trouva cachée dans un coin une image faible et décolorée qui devait être une impression laissée autrefois par quelque chose de semblable. A force d'y penser, il lui semblait de temps à autre qu'un voile se levait instantanément et retombait aussitôt, et, derrière ce voile, il voyait briller cette image toujours plus vive, et en même temps il éprouvait quelque chose qui semblait lui dire qu'elle n'y était pas entrée depuis long-temp. Plus il parvenait à y fixer son attention, à la regarder en face, plus il se la remettait comme une connaissance de fraîche date.

Il passe en revue les personnes qu'il a rencontrées depuis sa fuite jusqu'à ce moment. Il parcourt de nouveau le chemin qu'il a fait à cheval de Rescaldina à Milan : il fixe, il examine dans son esprit tous ceux qu'il se rappelle avoir rencontrés sur sa route. Il ne trouve rien qui lui donne l'idée de ce maudit sourire... Et qu'a-t-il vu ensuite?... Ses parens, le comte, la comtesse,... les domestiques de la maison... Ce n'est pas cela!... Qu'a-t-il vu encore plus tard?... Il est remonté à cheval, il est sorti de la porte... — Oh! le voilà! s'écria-t-il alors en lui-même, je l'ai trouvé! Et il l'avait véritablement trouvé ce traître sourire, il l'avait trouvé sur la figure d'un des écuyers de Lodrisio, qu'il se rappela avoir rencontré précisément le matin

de ce jour en sortant de la maison du comte del Balzo. — Tu es bien déguisé, scélérat ; mais je te reconnais. Oh ! c'est lui, c'est lui, je parierais les yeux de ma tête.

Alors, il pensa que ce piége pouvait tenir à des fils plus éloignés, se rattacher peut-être à cette première embûche à laquelle lui et son seigneur avaient déjà été pris, et alors aux visages des trois fripons qui étaient déjà depuis long-temps dans son imagination, il en survint un quatrième, celui d'un fripon plus accompli et plus fieffé, celui de Lodrisio.

En passant d'une pensée à l'autre, il se dit :

— Comment se fait-il qu'un mauvais garnement de cette trempe soit l'ami de Marco ? — Le croiriez-vous ? Ce nom, qui se jeta à travers l'esprit de Lupo, eut le pouvoir de donner aux idées qui s'y pressaient une nouvelle direction, en sorte qu'elles commencèrent à se dissiper et à faire place à d'autres.

Il est vrai que, de temps en temps, il sentait comme une secousse au cœur, comme une voix intérieure qui lui disait : Gare à toi ! Alors, il s'efforçait de revenir aux premières idées, et il y réussissait pour quelques instans ; mais, fatigué, accablé de sommeil comme il était, ayant passé toute cette journée à cheval, après tant de jours et de nuits écoulés dans l'inquiétude, épuisé par l'effort même qu'il faisait afin de fixer son attention sur des pensées que la lassitude de son esprit laissait échapper de tous côtés ; peu à peu le pauvre garçon se laissa aller à fermer les yeux et s'abandonna à un léger sommeil, de sorte qu'il ne savait plus où il était ; et si par moment il revenait à lui, ce retour

n'était qu'instantané, et de plus en plus faible. Ce sentiment d'inquiétude qui continuait à agiter confusément son ame s'affaiblissait toujours plus et s'évanouissait peu à peu : ces images se mêlaient, vacillaient, disparaissaient, et à la fin le bon homme s'endormit.

XXVIII.

Et voilà qu'en rêvant il lui semblait être à Lucques, se trouver dans une riche salle, en présence de Marco Visconti. Mais ce Marco avait une figure stupide; ses yeux paraissaient de verre; Lupo lui parlait, et il ne répondait pas; il lui présentait la lettre d'Ermelinde, et il ne tendait pas la main pour la prendre. Le rêveur se figurait vouloir prendre cette main pour la baiser; il ne voyait pas Marco la retirer; mais la main ne se trouvait pas à la place où l'œil l'avait aperçue, et il n'y avait pas moyen de pouvoir la serrer. Qu'est donc ceci? Il croyait regarder autour de lui pour voir s'il y avait quelqu'un qu'il pût questionner. Mais tout à coup les ornemens, les dorures, les tentures de la salle avaient disparu; les murailles étaient restées tout-à-fait nues et devenaient toujours plus sombres, plus resserrées, le plafond tout recouvert d'or s'abaissait sous la forme d'une voûte brune et pesante; le plan-

cher s'était changé en un amas d'ordures, en un cloaque dégoûtant. Un peu de paille était étendue dans un coin, et sur cette paille était couché Marco Visconti..... Marco?..... non, ce n'était pas Marco..... Dans un instant il s'était transformé en Ottorino, qui, d'une voix faible et craintive, lui disait :

— Est-ce toi, Lupo?

— C'est moi.

— Mais n'allais-tu pas à Lucques?

— Oui.

— Et pourquoi n'as-tu pas continué ton chemin? et par quel hasard es-tu entré ici? Ah! fuis, fuis : gare à toi! gare à toi!

Dans ce moment l'oreille du dormeur saisit un murmure confus et presque fantastique; ses yeux, quoique fermés, furent frappés instantanément par une clarté; et, comme il arrive dans les rêves que les impressions extérieures se rapportent aux images qui existent déjà dans notre imagination et s'accordent avec elles, il lui parut qu'Ottorino, tout effrayé par ces voix, par cette clarté, continuait à lui dire :

— Les voici, ils sont ici, ils viennent pour te tuer, sauve-toi! Lupo alors voulait courir, voulait crier, voulait tirer son poignard; mais, malgré tous ses efforts, il ne pouvait jamais détacher un pied de l'autre : sa voix paraissait étouffée, son bras semblait mort.

Il était depuis quelques instans dans cet état d'anxiété, lorsqu'en se réveillant il se sent tout à coup serré furieusement à la gorge, et quelque chose de violent et de lourd tomber sur son corps. Il se secoue

en hurlant, ouvre les yeux : ce n'était plus un rêve. Les deux coquins arrivés le soir étaient sur lui, les genoux sur sa poitrine, et l'un d'eux lui pressait la gorge tandis que l'autre le frappait de coups désespérés à la poitrine avec son poignard, et que l'aubergiste derrière eux, la lanterne à la main, criait à tue-tête : — Tiens-le fortement ! prends garde qu'il ne se lève ! Et toi, Passerino, frappe fort, frappe-le au cœur !

— Il a une jaque de mailles sous son pourpoint et la pointe ne pénètre pas, répondait l'autre.

— A moi, à moi, dit alors l'aubergiste, tenez-le à vous deux ! Et, déposant à la hâte sa lanterne par terre, il courut saisir une barre qui était derrière la porte.

Le malencontreux qui se débattait sous ces bras vigoureux fit un dernier effort, parvint à se tourner sens dessus dessous, et alla rouler en faisceau avec les deux brigands sous les pieds d'un cheval voisin. L'animal, effrayé par ce bruit, par cette masse mouvante qu'il sentait entre ses pieds, devint furieux. Il faisait des sauts, ruait, se cabrait autant que son licou le permettait, et foulait à ses pieds tantôt l'un, tantôt l'autre des trois hommes entrelacés, qui furent bien heureux de lâcher prise et de se dégager pour échapper à cet orage. L'alerte Limontin se releva le premier. Dans un clin d'œil il dégaina son épée ; et, voyant devant lui l'aubergiste qui avait été tenu en respect par les coups de pieds des chevaux, et qui d'ailleurs n'avait jamais pu se résoudre à frapper au milieu de cette confusion de bras, de têtes, de jambes, qui pouvaient aussi bien appartenir à ses camarades qu'à leur adversaire, Lupo lui enfonça avec tant de fureur son fer dans

le ventre qu'il sentit la garde de son épée heurter contre le corps de celui qu'il percait.

— Va au diable, lui dit Lupo en le voyant tomber par terre perdant son sang et ses entrailles; puis il se tourna furieux vers l'un des deux autres bandits qui, s'étant dégagé dans ce moment des jambes du cheval, venait à lui avec un maudit sourire de raillerie et de rage sur les lèvres, sourire qui ressemblait à celui qui lui avait donné tant à penser le soir avant de s'endormir. — Ah ! c'est toi ! lui cria le Limontin, c'est ainsi que tu viens assassiner les chrétiens. Et, en disant cela, il lui assena un tel coup du revers de son épée qu'il lui coupa la main droite dont il tenait le poignard, puis il lui emporta net une joue. Ce monstre sanglant étant resté pendant un instant debout, serra l'une contre l'autre avec un horrible grincement les deux rangées blanches de ses dents mises à nu. Il vacilla, tâtonnant en l'air avec la main qui lui était restée et avec le moignon comme un être sans ame; puis, en tombant de travers sur la muraille, il la souilla toute de son sang.

Restait le troisième. Mais celui-ci, voyant le danger, avait été prompt à se sauver, marchant à quatre pattes entre un cheval et l'autre. Il s'était déjà relevé et passait derrière la croupe du dernier cheval pour gagner la porte et disparaître. Cet animal, déjà furieux, lança deux coups de pied qui l'eussent tué s'ils l'eussent atteint. Mais ce fut ce qui le sauva. Le cheval, en s'élançant pour ruer, arracha le licou et se précipita hors de l'écurie; et le coquin, qui le vit passer devant lui, s'accrocha à sa crinière, et, sautant sur le cheval, il se mit à courir précipitamment à travers les

champs comme si le diable l'emportait. Lupo, après l'avoir long-temps poursuivi, voyant que c'était peine perdue, retourna à l'hôtellerie, et se tint sur ses gardes, de crainte qu'on ne fût accouru à leur secours et qu'on ne lui eût préparé quelque mauvais tour. Mais l'auberge était située dans un endroit écarté, et n'était habitée que par l'aubergiste et sa femme, qu'il avait envoyée passer la nuit dans un endroit éloigné chez certaine commère, pour exécuter plus facilement cet assassinat. C'est pourquoi, malgré tout le vacarme qui avait été fait, personne n'avait paru.

Lupo entra dans la petite cour, alla à l'écurie où il ne trouva que les deux personnes qu'il y avait laissées. L'écuyer de Lodrisio était tout-à-fait mort; mais l'aubergiste, détachant de son ventre une main toute rouge et dégouttante de sang, l'étendit vers lui, et lui dit :

— Fais-moi une charité..... j'ai une soif ardente...,. Ici dehors tu trouveras une cuve pleine d'eau; apporte-m'en une gorgée, car je n'en puis plus.

Lupo sortit et rentra aussitôt avec de l'eau. Le blessé l'avala avec une rage avide, puis il s'écria : — Qui me l'aurait dit cette nuit quand j'allais la puiser à la fontaine et que je l'apprêtais pour laver ton sang après que nous t'aurions tué!

Le Limontin sella son cheval et le monta. Alors, l'aubergiste, voyant qu'il s'en allait, s'efforça de lui faire entendre encore ces paroles :—Fais-moi une autre charité si tu es chrétien!..... Ne me laisse pas mourir en péché mortel..... au bout de la rue..... il y a un clocher..... tâche de m'envoyer le prêtre.

Lupo l'assura qu'il le lui enverrait. En effet, en

passant près de la maison du curé, il frappa à la porte, et, voyant que le curé montrait la tête par une petite fenêtre, il lui cria : — L'aubergiste vous appelle... Dépêchez-vous, et apportez avec vous les huiles saintes.

— Comment ? qu'est-ce ? galant homme ! brave homme ! cria le curé après lui ; mais le jeune homme continua son chemin sans lui répondre.

Il avançait toujours tout seul. De temps à autre il étendait ses membres endoloris et meurtris et il sentait par-ci par-là, sur tout son corps, la cuisson de plusieurs piqûres qui n'avaient fait qu'effleurer sa peau. Heureusement, disait-il, que j'avais mis ma belle jacquette ! Après quelque temps il sentit une douleur dans une épaule qui devait être l'effet de quelque coup de pied reçu lorsqu'il se roulait sous les pieds du cheval en luttant avec ces deux honnêtes gens. Enfin il s'aperçut d'une écorchure qu'il avait à une tempe et qui lui avait été faite par un coup de poignard tombé à faux pendant qu'il se débattait par terre avec ses deux amis. Il y porta une main, et il se répétait en lui-même : — Ce brigand de Lodrisio ! Envoyer égorger un chrétien comme on égorgerait une brebis ! et quelqu'un qui ne lui a jamais fait aucun mal au monde..... Ce sera encore l'effet de sa maudite haine contre mon maître, de cette méchante envie qui le ronge !... Il pourrait bien se faire que cette autre machination de l'enlèvement de Béatrix fût aussi de sa façon ?..... Et moi, je devais bien m'apercevoir de quelque chose hier matin quand je l'ai rencontré..... Me toiser de la tête aux pieds, puis faire signe de l'œil à son écuyer..... Et ce sourire !..... le trouver précisément sur la bouche de ce

pendard dans le moment qu'il venait comme un dogue pour se jeter sur moi..... Mais tu y as trouvé ton compte, je puis te le dire..... Ce fut un beau coup, ma foi ! Ziffe, et sa main et sa joue de tomber par terre comme des tranches de melon. Tiens, prends cela et apprends à ne pas exciter le chien qui dort.

Cependant le jour paraissait. On commençait à voir sur le chemin quelques voyageurs, et les villageois avec leurs ustensiles sur le dos allaient à la moisson. Lupo, réjoui par le retour de la lumière, par l'aspect des champs, par la vue des hommes et des animaux qui les parcouraient, oublia bientôt le danger qu'il avait couru, les coups qu'il avait donnés et reçus. Il continuait son chemin tout réconforté, la pensée uniquement tournée vers Marco et vers la route qu'il devait encore parcourir avant de le trouver, lorsqu'il entendit un grand vacarme dans une vigne sur sa gauche : — Courez ! courez ! arrêtez ! arrêtez ! et il vit en même temps une troupe de villageois suivre, en courant confusément, un homme à cheval qui allait précipitamment à travers les campagnes. Savez-vous qui était cet homme ? C'était le scélérat échappé par miracle des mains de Lupo. Le coursier qu'il montait, étalon ombrageux et sans bride, qui, le lecteur se le rappelle, avait arraché son licou, faisait le diable à quatre. Il lançait des ruades épouvantables, traversait les rangées des vignes, cassant les pieux, dévastant tout, et les cris et le tapage des paysans qui accouraient ne faisaient que le rendre toujours plus furieux.

Tout poudreux et écumant, ses larges flancs et sa poitrine souillés de sang, haletant et hennissant, les

oreilles baissées derrière la tête, le cou dressé, la queue levée, il soufflait d'un air farouche, et lançait des pierres et des mottes dans sa course précipitée. L'homme qui le montait s'y tenait tout accroupi, s'accrochant à la crinière et criant au secours.

Lupo le reconnut aussitôt et s'arrêta pour voir comment cette histoire finirait.

Le cheval courut encore long-temps par-ci par-là selon la direction dans laquelle le chassait le monde qui le poursuivait : à la fin, rendu aveugle par la frayeur, il alla donner de la tête contre le tronc d'un gros arbre, et tomba par terre avec celui qui le montait. L'animal se cassa le cou, et le cavalier n'eut pas même une égratignure. Il se releva avec l'agilité d'un chat ; mais pendant qu'il secouait la terre dont il était tout couvert, il leva les yeux et vit derrière lui ce démon qui avait dépêché en deux coups ses camarades, Lupo, qui, ayant poussé son cheval au milieu des champs, était aussi parvenu sur la place de ce tumulte. Miséricorde ! l'homme se crut mort. Voyant qu'il n'était pas possible à pied de se soustraire à la poursuite d'un homme à cheval, il se jeta à genoux devant lui, en le priant de lui accorder la vie.

— Qui es-tu, coquin ? lui demanda Lupo.

— Sire baron, répondit le malencontreux tremblant de tous ses membres, je suis un pauvre diable. Songez que ce que j'ai fait, je ne l'ai pas fait par mauvaise intention. Je l'ai fait pour donner du pain à cinq pauvres enfans, cinq petits anges qui sont comme les doigts de la main. C'est Passerino qui m'a engagé à cette mauvaise action.

— Mais pourquoi Passerino m'en veut-il?

— Je n'en sais rien.

— Comment, tu n'en sais rien?

— Non, je n'en sais rien, vous me donneriez la mort que je ne pourrais rien vous en dire. Il s'est présenté cette nuit chez moi, et il m'a dit : Viens, il y a un florin d'or à gagner ; mais du reste, je ne sais rien, et j'ignore même qui vous êtes.

— Très bien ! et tu allais de si bonne volonté égorger un homme sans savoir même qui il était !

— Miséricorde, vous avez raison ; vous pouvez faire de moi ce que vous voudrez, mais je vous recommande mes enfans..... Croyez que c'est la faim qui m'a poussé : dans ces années de détresse voir mourir mes enfans devant moi d'inanition.....

Lupo sortit de sa poche un florin d'or, et le lui jetant, il lui dit : — Ce n'est pas pour toi, coquin, mais pour tes enfans. Songe que si je t'avais attrapé, il y a une demi-heure, ces raisons-là ne t'auraient pas sauvé la vie : va-t'en, et remercie ton ange gardien. Après avoir dit ces mots, il tourna bride, revint sur son chemin, et, dans ce voyage, il ne lui arriva plus rien qui mérite d'être raconté.

Arrivé à Lucques, il vit une foule de monde faisant du tapage dans les rues, et il pensa qu'il devait y avoir un soulèvement du peuple. Plus il avançait et plus la cohue, le désordre et le tumulte augmentaient. On voyait partout des armes et des échelles s'agiter en l'air. De temps en temps, au milieu du bourdonnement sombre et sinistre d'une multitude agitée et tumultueuse qui ressemblait au murmure des flots dans

l'orage, on distinguait le son d'une cloche et quelques cris auxquels la foule répondait par de longs hurlemens de joie.

— Qu'y a-t-il de nouveau ? demanda Lupo à un jeune homme qu'il vit sortir d'une maison une broche à la main et s'acheminer vers l'endroit où il y avait le plus de monde.

— Ne le sais-tu pas? lui répondit celui-ci, on va donner l'escalade au palais de la seigneurie : à l'œuvre ! il faut en finir avec ces renégats ! Et, en disant ces paroles, il disparut.

— L'escalade au palais de la seigneurie ! dit Lupo à part lui, si je n'ai pas mal compris, on me disait à Milan que c'est précisément là que Marco demeure. Et, l'ame toute bouleversée par cette nouvelle, il fit quelques pas en avant avec l'intention de découvrir ce que cela signifiait. Mais il pensa aussitôt que demander ainsi ouvertement après Marco, au milieu d'une multitude qui, selon les apparences, s'était révoltée contre lui, ne pouvait être utile à personne; et, après avoir fait ce calcul à tête reposée, il rebroussa chemin jusqu'à un endroit où il se rappelait avoir vu en passant une auberge. Il y entra, mit son cheval à l'écurie, et commença à causer d'un air d'indifférence avec la vieille hôtesse restée seule à la maison, pendant que son mari et ses deux enfans étaient sortis pour se mêler au tumulte. La pressant avec de bonnes manières, comme si cela ne le regardait pas, il la fit jaser, et il en tira tout ce qu'il lui importait de savoir.

Voilà comment les choses étaient. Marco se trouvait à Florence depuis plusieurs mois. Pendant ce temps,

un des chefs des bandes allemandes restées à Lucques, en qualité de sous-lieutenant, avait laissé la bride sur le cou aux soldats, qui, depuis long-temps, rongeaient leur frein et s'étaient mis à dévaster la ville, pillant, imposant des tailles, tirant des vengeances et commettant enfin toutes sortes d'excès. Les citoyens, qui frémissaient déjà au seul soupçon que Visconti fût entré en négociation pour vendre Lucques à la république de Florence, s'étaient soulevés tumultueusement.

Dès le moment que le Limontin avait cru Marco en danger, il avait résolu ou de le sauver ou de se faire tuer; mais il se sentit renaître lorsqu'il apprit qu'il ne courait aucun risque. N'ayant plus rien à faire à Lucques, il se remit en chemin pour aller le chercher à Florence, sachant de quelle importance il était de lui remettre promptement la lettre d'Ermelinde, de laquelle pouvait dépendre la vie de trois personnes qui lui étaient si chères à divers titres.

Il monta à cheval pour continuer son chemin. Le voyage de Lucques à Florence est un peu long, et je ne crois pas que mes lecteurs aient grande envie de tenir compagnie à Lupo. Nous le laisserons donc aller tout seul, à son aise, et, changeant de scène, nous nous transporterons tout de suite sur l'Arno. Nous pouvons nous occuper un peu de Marco, en attendant que le Limontin arrive auprès de lui.

XXIX.

Après la dernière lettre de Marco à Lodrisio, celle que ce pervers (le lecteur s'en souviendra) reçut par le moyen de Pelagrua dans le château de Rosate, les affaires de Lucques avaient toujours été de mal en pis. Les bandes allemandes, composées d'aventuriers cupides, cruels et indociles, en étaient venues au point de refuser enfin ouvertement d'obéir à Visconti.

Marco, tous les jours aux prises avec cette canaille effrénée, devait le peu de soumission qu'on lui accordait encore à la gloire de son nom, à la majesté de sa personne, à l'ascendant de sa parole; qualités dont la multitude est toujours éprise malgré elle. Plus d'une fois, en se montrant, il avait fait déposer les armes à des rassemblemens rebelles et nombreux qui étaient sur le point de les souiller dans le sang des citoyens; plus d'une fois il avait commandé aux révoltés eux-mêmes d'arrêter leurs chefs et leurs instigateurs, et les

révoltés, subjugués par la dignité sévère de son visage, n'avaient pas osé lui désobéir.

Mais, malgré cela, il ne s'apercevait que trop combien était faible le fil auquel s'attachait une autorité contestée dans son principe et qui n'avait pas la force pour elle. Les principes, il ne pouvait pas les changer, et où aurait-il puisé sa force? Dans les citoyens eux-mêmes, dira mon lecteur, dans les Lucquois, qui, jusque-là, en butte aux vexations, devaient naturellement s'estimer trop heureux de se serrer autour de lui pour se débarrasser de ce fléau, de cette peste, de ces Allemands détestés. Mais que voulez-vous? une partie des citoyens n'avaient jamais pu voir Marco de bon œil, d'autres lui avaient retiré en grande partie l'ancienne faveur qu'ils lui portaient, et d'autres avaient même changé cette faveur en haine ouverte. Ceux-ci ne pouvaient souffrir un maître qui n'était pas Lucquois; ceux-là ne pouvaient lui pardonner sa réconciliation avec les guelphes; qui alléguait un motif, qui en alléguait un autre. Pour surcroît de malheur, on le blâmait de ce que, s'étant trouvé, comme l'on dit, entre l'enclume et le marteau, il avait quelquefois laissé passer un petit mal pour en empêcher un plus grand; de ce qu'il avait fermé l'œil sur quelques violences, sur quelques insultes commises par les soldats, et qu'il n'avait pas toujours tenu la balance assez égale dans les différends qui éclataient tous les jours entre les citoyens et les Allemands, de façon que la raison du faible eût autant de valeur que celle du fort. Ce n'est pas qu'il aimât l'injustice, mais vous savez qu'il y a une justice soldatesque, dans l'exercice de laquelle

on ne peut être trop scrupuleux, et pour bien juger Marco, il aurait fallu se trouver dans sa position même. Nous voulons conclure de tout cela qu'il ne pouvait aucunement compter sur les citoyens pour les opposer aux bandes du Ceruglio. Et ces citoyens, voyez quel malheur! étaient désarmés et sans aucune discipline, et, ce qui est encore pis, ils étaient divisés entre eux, plébéiens contre nobles, nobles contres plébéiens, quartier contre quartier, faction contre faction; les uns voulant agir d'une façon, les autres de la façon contraire; et jugez maintenant combien les Allemands avaient beau jeu.

Ce même soulèvement dont nous avons parlé plus haut ne partait que d'un seul quartier de la ville. Les autres ne répondirent pas à l'appel; et ces malheureux, qui faisaient tant de tapage lorsque Lupo entra dans la ville, avant qu'il en fût éloigné de cinq ou six milles, étaient déjà renfermés dans leurs maisons, apaisés et tremblans, sauf une vingtaine qui étaient restés sur le pavé des places et des rues, embrochés par les lances des Allemands et foulés aux pieds par leurs chevaux. C'était là le beau fruit qu'ils avaient tiré de leur émeute, sans compter les nouvelles vexations que leur faisaient essuyer ceux qui leur tenaient la corde au cou et qui la leur serraient davantage.

Vous voyez donc que, tout bien considéré, Marco était à plaindre, si, pour calmer les forts, il traitait un peu lestement les faibles, et s'il manquait parfois à la justice par amour de l'humanité.

Cependant, réduit chaque jour à une plus mauvaise condition et voyant que la seigneurie de Lucques lui

échappait, il songea bientôt à s'en défaire avantageusement. Il s'entendit avec les chefs des *connétables*, comme on les appelait alors, des bandes allemandes, et entra dans des négociations secrètes avec la république de Florence, qui depuis long-temps le pressait de lui faire la cession de cette ville. Les négociations relatives au marché étaient déjà très avancées; il ne restait plus que quelques légers différends, et c'était, à ce qu'on disait, pour les aplanir que Marco s'était rendu à Florence [1].

Le prix qu'on aurait tiré de la cession de Lucques devait être en partie employé à payer aux bandes allemandes ce qu'on leur devait, et Marco paraissait disposé à employer le reste à prendre à sa solde ces mêmes troupes pour les conduire en Lombardie, y accomplir le dessein qu'il mûrissait depuis long-temps avec Lodrisio.

Mais ne croyez cependant pas que tout lui réussît heureusement : car il était en butte aux amertumes, aux dépits et aux chagrins que lui causaient de tous côtés les contrariétés imprévues et toujours renais-

[1] Messire Marco... arriva à Florence le 30 juin avec trente hommes à cheval de sa maison, et les Florentins l'accueillirent gracieusement et lui rendirent beaucoup d'honneurs. Pendant son séjour à Florence, il tint continuellement table ouverte, et il conviait les chevaliers et beaucoup de monde; et dans le palais des prieurs il rendit hommage d'obéissance devant les prieurs et devant les autres seigneurs, et l'évêque de Florence et celui de Fiesole, et celui de Spoleto qui était Florentin, et l'inquisiteur, et certains légats qui étaient à Florence pour le pape. (Gio. Villani, *liv. X, ch. CXXXIII.*)

santes, suscitées par les anciennes rancunes et les inimitiés nouvelles qui s'étaient prononcées contre lui. Tantôt il avait à se plaindre de la froide lenteur de ses partisans; tantôt il tremblait en soupçonnant l'infidélité d'un ami. Il avait essuyé de nouveaux chagrins à cause des dernières nouvelles qui lui annonçaient que l'animal qu'il se proposait de vendre au marché, loin de se laisser traîner tranquillement la corde au cou, avait commencé à jouer des pieds et de la tête. Qu'on ajoute à tout cela un certain sentiment pénible qu'il ne pouvait se dissimuler à lui-même, une honte douloureuse du marché qu'il était sur le point de conclure. Joignez-y encore l'angoisse permanente et cruelle des remords et de l'amour, qui se répandait sur toute chose, qui se mêlait, se confondait avec tous ses autres sentimens.

La veille du jour où la seigneurie devait mettre aux voix l'acquisition de Lucques, Marco, sachant qu'il devait être entendu par les prieurs et les autres chefs de Florence avant qu'ils entrassent en délibération, se tenait seul dans une chambre de son appartement, et il achevait de choisir dans un rouleau de papiers les différens traités qui avaient été conclus jusqu'à ce jour entre lui et la république, lorsqu'un damoiseau entra et lui annonça l'arrivée d'un courrier de Lombardie qui avait passé par Lucques.

— Qu'il vienne aussitôt, dit Marco croyant que c'était un des courriers ordinaires que Lodrisio lui envoyait toutes les semaines.

Le courrier entra : c'était Lupo, qui, étourdi, confondu par la joie et l'étonnement de se trouver en

[illegible] prolonger un mot.
[illegible] lui présenta.
[illegible] sans même en
[illegible] nouvel arrivé:
[illegible]
[illegible] d'une voix mal
[illegible] de son cœur.
[illegible] ajouta : Et je
[illegible]
[illegible] aussi tranquille
[illegible] déjà reçu
[illegible] commen-
[illegible] Je
[illegible]
[illegible] homme en-
[illegible] question
[illegible] J'avoue. je ne
[illegible] : et main-
[illegible] qui
[illegible] manière in-
[illegible]
[illegible] regarda en
[illegible] mois. puis.
[illegible] à moi :
— [illegible] ordinaires: tu as été
[illegible]
— [illegible]
— [illegible] je connais un pre-
[illegible] Si tu m'as un
[illegible] je ne fais, et qui
[illegible] et bon-

nête. — Lupo rougit par suite de l'agréable émotion que cette louange excita dans son cœur, et Marco, s'approchant davantage de lui, poursuivit ainsi : — Tu es bien jeune ; — dis-moi, à quelles actions t'es tu trouvé ?

— La première action à laquelle je me suis trouvé fut celle de l'Adda, où j'ai combattu sous vos drapeaux ; et ensuite.....

Mais Visconti, sans le laisser continuer, le touchant sur la joue avec une familiarité guerrière, lui dit :

— Ah ! tu es donc de ces bonnes lances, de mes braves de l'an vingt-quatre? Tu t'es mis de bien bonne heure au métier ! Nous sommes donc de vieux amis ?

Je ne vous dirai pas ce qu'éprouvait le Limontin en se sentant toucher avec tant de bonté par cette main, en entendant cette bouche prononcer ces paroles. Il lui semblait qu'il devenait plus léger et qu'il se soulevait en l'air. De la joue touchée par Marco, il sentait partir et se répandre dans ses veines une douceur, un frisson semblable à celui de l'amour, car l'orgueil a aussi, comme l'amour, ses délires, ses langueurs, ses épuisemens.

Lorsque Visconti retira sa main, Lupo la lui prit et la baisa avec la ferveur d'un dévot.

Cette démonstration chaleureuse et loyale toucha le cœur du généreux capitaine, qui, tout habitué qu'il était à vivre dans les camps au milieu des armes et des périls, se complaisait surtout dans l'amour de ses soldats. Dans ce moment cette démonstration lui était

d'autant plus chère qu'il y avait long-temps qu'il vivait au milieu d'étrangers : aussi s'écria-t-il tout ému :

— Vive mes bons Milanais !

— Vive Marco ! vive notre condottière ! répondit Lupo. Oh ! puissent-ils revenir encore ces jours où l'on courait à la victoire votre nom sur les lèvres !

— Écoute, lui dit Visconti baissant la voix, ces jours pourraient briller encore, et peut-être ne sont-ils pas éloignés. A ton retour en Lombardie, tu diras tout bas à l'oreille de tes preux camarades : — Le cœur de Marco a toujours été avec vous, et vous, ayez confiance dans votre ancien chef. Quant à toi, écoute : Dans quelque temps et en quelque lieu que ce soit, dans quelque condition que je me trouve, la première fois que tu me rencontreras, viens au devant de moi avec confiance, rappelle-moi ce que je t'ai dit dans ce moment, et ce ne sera pas en vain.

Pendant que le jeune homme se confondait en remercîmens et en protestations, Marco lui coupa la parole en disant : — C'est singulier que tu ne te sois pas fait connaître plus tôt. Puis il alla vers la table, prit la plume, et lui demanda :

— Soldat, ton nom ?

— Lupo, de Limonta.

— Lupo ? ce nom ne m'est pas inconnu.

— Cela peut être, puisque vous avez autrefois daigné l'écrire de cette main glorieuse sur une feuille qui me sauva la vie.

Alors Marco se rappela la lettre qu'il avait écrite, d'après les prières de Béatrix, à l'abbé de Saint-Ambroise, cette nuit fatale dont il conservait toujours le

souvenir. Il se rappela ensuite que celui dont il avait demandé la vie était un écuyer d'Ottorino; et, fixant les yeux avec une nouvelle et plus scrupuleuse attention sur la figure du jeune homme qui était devant lui, il reconnut que c'était le même qui avait servi d'écuyer à Ottorino le jour de la joute. Tout étonné d'une telle découverte : — Comment s'est-il fait, dit-il en lui-même, comment s'est-il fait que Lodrisio se soit décidé à m'envoyer en courrier cet individu? une créature de son ennemi? Et il voulait questionner sur cela Lupo lui-même; mais il jugea plus prudent d'examiner d'abord la lettre qu'il avait apportée et qu'il croyait être de Lodrisio, espérant y trouver l'explication d'une chose si étrange.

Il prit la lettre et l'ouvrit, il s'étonna d'abord de la voir écrite en caractères ordinaires et non en chiffres. Frappé des premières phrases qu'elle contenait, son œil courut aussitôt à la fin de la lettre pour s'assurer de qui elle venait. Qui pourait exprimer sa surprise lorsqu'il la vit signée par Ermelinde? Craignant que son émotion ne le portât à quelque mouvement peu convenable et peu d'accord avec sa dignité accoutumée, il se hâta de congédier Lupo, qui sortit immédiatement, cherchant en lui-même quelle pouvait être la cause du changement soudain qu'il avait bien remarqué sur le visage et dans les gestes du grand homme.

Dans le peu de temps que Marco employa à se lever pour fermer à clef la porte, mille pensées se pressèrent dans son esprit. — Béatrix aurait-elle retiré son cœur à Ottorino et voudrait-elle?..... Oh! à quoi rêvé-je?..... Ce sera plutôt pour me prier de ne plus m'opposer à ce

mariage, ce sera..... Si au moins elle m'annonçait qu'elle est déjà mariée et que tout est accompli !..... ce serait une terrible nouvelle : pourtant je sens que je pourrais la supporter... Oui, la supporter et offrir à ces malheureux toutes les réparations et les forcer à me pardonner.

Il s'assit, prit la lettre, et y lut ce qui suit :

« Marco,

« C'est une mère désolée qui, se jetant à vos pieds, « serrant et baignant de larmes votre main glorieuse, « vous conjure par tout ce qu'il y a de sacré sur la terre « et dans le ciel, de lui rendre sa fille unique, sa joie « suprême, la dernière consolation de sa malheureuse « vie. Je sais que les puissans de la terre enveloppent « quelquefois leurs pas dans les ténèbres, qu'ils ca- « chent leurs voies, et qu'après avoir consommé « l'injustice, ils feignent, pour paraître irréprochables, « de s'irriter des gémissemens mêmes des malheureux « qui l'ont endurée : mais vous !..... Non, vous avez « éprouvé de bonne heure ce que c'est que la douleur, « et vous ne repousserez pas la prière d'une pau- « vre infortunée.

« Marco ! ma fille m'a été enlevée : il y a plus de « vingt jours qu'elle est au pouvoir d'autrui. Qui sait « dans quel lieu, qui sait dans quelles mains elle « se trouve ! C'est à vous que je m'adresse avec con- « fiance pour l'obtenir, et vous devez la rendre aussitôt « et sans tache à ses parens délaissés, à son époux « trahi et enlevé comme elle. C'est sa mère qui la réclame « de vous au nom de tous, au nom de Dieu.

« Je vous la demande en suppliante abaissée devant « vous, la tête dans la poussière, l'ame effrayée et « tremblante, mais soutenue pourtant par l'espoir et « le courage que m'inspire la pensée que ma parole « est écoutée dans le ciel, et que les puissans aussi « doivent mourir.

« Ah ! non, Marco ! non..... pardonnez-moi. Je « n'ai voulu que pleurer, que prier : mes paroles ne « doivent être remplies que d'humilité et d'abattement. « Pardonnez à une pauvre mère, rendue téméraire par « l'excès de la douleur. Hélas ! si je savais comment « toucher votre cœur !..... Écoutez, vous ai-je déjà dit « qu'elle est épouse d'Ottorino ? Oui, elle lui a donné « l'anneau nuptial, et leurs liens ont été formés devant « le Seigneur. Et songez que c'est moi qui ai sollicité « ce mariage, et..... vous l'avouerai-je ? Pourrai-je « vous l'avouer sans confusion et sans rougeur ? Et « vous-même me croirez-vous si je vous dis que je me « suis déterminée à faire cela pour la pitié aussi que « j'ai eue de vous ?

« Je vous jure que j'avais en vue en cela votre « avantage aussi, que j'espérais et je croyais que c'était « l'unique moyen de vous éloigner d'une maison « infortunée qui ne vous a causé déjà que trop de « malheurs..... Car songez que si même..... si jamais « j'avais pu m'oublier jusqu'au point de vous accorder « ma fille en mariage, Béatrix n'était pas à vous « puisqu'elle avait déjà disposé de son pauvre cœur. « Marco ! je vous ai connu dans d'autres temps, et je « sais qu'alors vous n'auriez sûrement pas voulu d'un « corps sans ame, que vous n'auriez pas pu trouver

« votre bonheur dans le malheur de la femme de votre « amour. Maintenant, dites-moi si la mère de Béatrix « s'est trompée en vous jugeant comme vous avait jugé « autrefois Ermelinde.

« Vous souvenez-vous encore de ce nom ? C'est dés- « ormais tout ce qui me reste de ce que j'ai été : les « années, les souffrances ont consumé le reste. Vous, « combien de gloire vous êtes-vous acquise ! Vous, « puissant, respecté et craint par vos ennemis ! Vous, « l'orgueil et l'amour de la Lombardie !..... Mais, « moi !..... je n'ai que ma fille, ce cher et doux fruit « de mes entrailles. Toute ma consolation, toute mon « espérance, tout mon orgueil sont placés en elle « seule. Hélas ! au nom de votre courtoisie, au nom « de la renommée dont le monde vous honore, au « nom de tout ce qu'il y eut jamais entre nous de pieux, « de fidèle, de doux ; si jamais je fus quelque chose « à vos yeux, oh ! arrachez moi à cette agonie, ren- « dez-moi ma fille, rendez-la-moi immédiatement, « avant que la douleur ait fermé pour toujours mes « yeux fatigués de pleurs. Oh ! si vous saviez dans « quelles angoisses je passe mes jours ! Si vous « éprouviez le tourment d'une heure, d'une seule de « mes nuits éternelles, toutes pleines de fantômes « et d'épouvante ! Si vous saviez ce que c'est que « d'être mère !..... Ma vie fut toujours semée d'amer- « tumes et de malheurs ; mais tout cela n'est qu'une « ombre, n'est qu'un rêve auprès de la douleur et de « l'accablement que me cause cette épine mortelle. « Non, je n'ai jamais cru qu'on pût tant souffrir dans « ce monde... Mon Dieu ! Dieu de miséricorde ! votre

« main s'est trop appesantie sur une faible créature ;
« faites cesser un si grand tourment, rappelez-moi à
« vous, mais sauvez auparavant ma fille !... Hélas !
« les larmes obscurcissent ma vue, ma main vacille,
« je me sens défaillir... Marco ! que ne suis-je au
« moins en votre présence ! je tomberais à vos pieds,
« j'expirerais devant vous, et mes dernières paroles
« vous demanderaient la grâce que vous ne pourriez
« refuser à une mourante. Ayez pitié, ayez pitié de
« la malheureuse Ermelinde ! »

XXX.

Cette lettre mit l'enfer dans le cœur de Marco. Il aurait voulu monter sur-le-champ à cheval et courir droit à Milan. A peine si la pensée des affaires de Lucques, qu'on devait débattre le lendemain, put le retenir. Il passa toute cette nuit sur les épines sans pouvoir fermer l'œil, navré, tourmenté par mille remords, par mille terreurs, en butte à une impatience et à une fureur qui le rendaient presque frénétique. Il sautait de son lit et se mettait à un balcon pour voir si le jour, qu'il souhaitait et redoutait en même temps, arrivait; il se promenait à grands pas dans sa chambre, il se recouchait, il se tournait, il changeait de position, sans jamais trouver un instant de repos.

Le jour parut enfin, l'heure fixée arriva, et Marco se présenta aux prieurs. Il avait la figure troublée, les yeux égarés. Il parla peu, et ses paroles étaient embarrassées et désordonnées. Il s'irritait de toute contradiction, il disputait sur chaque mot, il paraissait

vouloir chercher querelle à tout le monde; bref, il sortit des convenances et de la modération, au point que le petit nombre, qui n'avait jamais adhéré à ce traité, eut beau jeu pour en détourner le plus grand nombre qui s'y prêtait peu volontiers. On démontra combien peu l'on devait compter sur la foi et sur les paroles d'un homme si étrange, si bizarre, si fier et si dédaigneux, d'un homme qui paraissait sur le point de perdre tout-à-fait la tête [1]. On prit donc le parti de renoncer à l'acquisition de Lucques, et de couper court en conséquence à toute négociation qui s'y rapportât.

Lorsque cette décision parvint à Marco, qui s'était retiré de la salle pendant que les prieurs et les autres chefs de la république délibéraient, sans même s'aboucher avec les capitaines des bandes allemandes qui étaient venus à Florence avec lui pour la négociation de cette affaire, sans témoigner ni étonnement ni colère pour un refus si inattendu, il courut à son palais, prit avec lui Lupo et deux écuyers, monta à cheval, et partit secrètement pour la Lombardie.

Changeant souvent de monture, il marchait jour et nuit, et, pendant la route, il se faisait raconter par le Limontin tout ce qu'il savait de Béatrix et de son maître.

[1] *Tunc Marcus... ad Florentiam ivit, qui ibi gloriosè receptus fuit. Stetit ibi pluribus diebus. Breviter loquendo tanquam eversam mentem haberet : Florentini eum instabilem cognoverunt.*

Bonincontrus Morigia.
Chronicon Modœtiense, chap. XLII.

Ermelinde, dans sa lettre, n'était entrée dans aucun détail, se croyant assurée que tous les fils de cette trame avaient été dirigés par Marco, et pensant qu'il connaissait toute cette affaire bien au-delà du peu qu'elle était parvenue à en découvrir.

Mais Visconti, qui ignorait tout et qui venait d'apprendre la disparition de Béatrix et de sa suivante, et le piége dans lequel Lupo lui-même avait été pris avec son maître, et le danger que Lupo avait couru en venant à Lucques, retournait par son esprit dans le passé, songeait à la haine mortelle que Lodrisio portait à Ottorino, se rappelait certaine offre que Pelagrua lui avait faite de sa part de le débarrasser du jeune chevalier, se souvenait de quelque mot venimeux, de quelque insinuation perfide que Pelagrua même ou quelque courrier lui avait jetés en son nom, et, en comparant les temps, en considérant ce qui était arrivé et le caractère des personnes, il trouva de tels indices qu'il demeura persuadé que toute cette machination était l'œuvre de ces deux fourbes, liés ensemble depuis long-temps, ainsi qu'il le savait très bien, par une étroite familiarité.

Cette réflexion lui faisait bouillonner le sang dans les veines et monter la rougeur au visage. Il jurait dans sa fureur de se venger de l'odieuse infamie que ces traîtres avaient voulu faire tomber sur lui, de les punir du désespoir qu'ils avaient causé à une pauvre mère, à une jeune fille malheureuse, de ne prendre aucun repos tant que ces scélérats respireraient; et, tout exalté par ces idées de colère et de sang, il piquait des éperons son palefroi et le poussait au grand galop.

Après un voyage pénible et précipité, Marco arriva à Milan, envoya les deux écuyers avec les chevaux à son palais, et lui à pied, escorté seulement de Lupo, il courut à la maison du comte del Balzo, résolu d'avoir à tout prix un entretien avec Ermelinde pour savoir d'elle des nouvelles de ceux qui avaient été enlevés, si toutefois elle était parvenue à en apprendre, et pouvoir aussitôt s'employer utilement à les sauver. Il voulait en même temps se justifier auprès d'elle et l'assurer qu'il n'avait pris aucune part à cette turpitude infâme. Il ne pouvait supporter l'idée d'être souillé d'une pareille tache aux yeux d'une femme qu'il avait jadis aimée plus que la vie et qu'il respectait toujours au dessus de toute créature humaine.

La nuit était déjà très avancée lorsque Lupo frappa à la porte du palais du comte. Marco baissa sa visière pour n'être pas reconnu par les domestiques. On ouvrit: tout était silence au dedans. Le Limoutin fit traverser à Visconti une suite de plusieurs salles et le conduisit enfin dans une chambre écartée, où il le laissa seul avec une lampe allumée, en lui disant qu'il allait réveiller une vieille domestique d'Ermelinde pour qu'elle fît part à sa maîtresse de son arrivée et du besoin qu'il avait de lui parler sur-le-champ.

Marco dénoua son casque, l'ôta et le posa sur une table, puis il se jeta sur une chaise pour y attendre l'arrivée d'Ermelinde. Il y avait vingt-cinq ans qu'il ne l'avait vue: que de vicissitudes! que de révolutions dans leur sort depuis ce temps! Comment l'avait-il laissée? Comment la trouverait-il? Avec quel courage soutiendrait-il ce regard qui lui reprocherait la mort

de son père et sa désolation présente, après tant d'amour et tant de vertus?

A chaque léger bruit, à chaque vibration de l'air, à chaque ombre qui remuait, il se disait en lui-même: —C'est elle!— Et un frisson glacé parcourait tout son corps.

Mais il ne resta pas long-temps dans cette anxiété. Il vit s'ouvrir doucement une porte, et s'avancer une femme toute vêtue de blanc, la robe à peine attachée, les cheveux négligemment relevés, et cependant sans désordre. Une légère rougeur lui colorait le visage et décelait en elle une agitation extraordinaire qui perçait sous sa pâleur accoutumée; dans ses yeux gonflés et rougis par ses longues veilles et par les pleurs, brillait un léger rayon d'espoir troublé par une terreur secrète.

Visconti ne reconnut pas d'abord Ermelinde, tant l'âge et plus encore les souffrances l'avaient changée. En la voyant paraître devant lui, et à l'angoisse qu'elle montrait, il pensa bien que ce devait être la mère de Béatrix, mais il n'osait pourtant pas lui adresser la parole. Il hésitait encore lorsque Ermelinde, qui s'était arrêtée à quelques pas de lui, ouvrant modestement les bras, les yeux tournés vers la terre, dit:

— Est-ce vous?

C'était le doux son de cette voix suave, de cette céleste harmonie qui l'enivraient jadis au temps de la jeunesse. Il se leva vivement comme étourdi, presque intimidé, fixa de nouveau ses yeux étonnés sur Ermelinde, y cherchant et espérant y retrouver encore dans ce premier mouvement de délire la beauté, le charme, ce rayon d'amour qui avait été pendant tant d'années

le flambeau de sa vie, et dont le seul souvenir avait pu, à son âge déjà avancé, lui inspirer encore cette passion violente pour Béatrix. Mais se remettant aussitôt, il baissa les yeux, et il demeura tout attristé sans répondre un mot.

— Est-ce vous ? continua Ermelinde avec l'accent d'une grave et douce émotion. Vous avez voulu venir me donner la vie ! Le Seigneur vous tiendra compte de cette œuvre de miséricorde. Je l'ai toujours dit : lorsqu'il saura la douleur qu'il nous cause, il ne pourra résister, car il est bon et généreux.

Marco, en entendant ces paroles, fut saisi d'une pitié, d'une tendresse si forte pour cette pauvre malheureuse, d'une colère, d'une confusion, d'un dégoût si grand de lui-même qu'il fit de la main un mouvement de dépit, dont Ermelinde fut presque effrayée. — Moi, bon ! moi, généreux ! dit-il ensuite d'une voix étouffée, par pitié, Ermelinde, cessez cette cruelle raillerie. Je suis un misérable, un fou..... Je suis un méchant homme, mais mon cœur n'est pas perverti au point que je ne puisse le reconnaître et que je n'éprouve un grand soulagement à l'avouer, surtout à vous. — Non, non, ne parlez pas ainsi : le Seigneur vous pardonnera ; moi, je vous ai déjà pardonné. La joie que vous me faites éprouver dans ce moment me soulage de toutes mes angoisses passées.

— Eh bien ! dites-moi, où est ma fille ? quand pourrai-je la revoir ?

— N'êtes-vous donc pas parvenue à en apprendre quelque chose par le jongleur que vous avez mis sur ses traces? répondit Marco avec empressement.

A ces mots Ermelinde parut s'effrayer. Tout à coup un nuage obscurcit ce front qui s'était d'abord ouvert à l'espérance; elle regarda Visconti en face, puis elle répondit en hésitant :

— Le jongleur, dites-vous? Non, il n'a plus paru et je commence à craindre... Mais vous... vous m'en demandez des nouvelles, à moi? Vous?... Et elle ne poursuivit pas.

— Je vous comprends, Ermelinde, poursuivit Visconti, vous croyez que c'est moi qui ai fait enlever Béatrix; mais cela n'est pas..... Sachez.....

— Mon Dieu! que me dites-vous?... et où est-elle donc?... Marco, pardonnez-moi... Ce n'est pas que je doute de vos paroles, mais ne me l'avez-vous pas avoué, pour ainsi dire, tout à l'heure!... Il y a déjà long-temps que je connais vos sentimens pour ma malheureuse fille.

— Écoutez, dit alors Visconti baissant la tête dans l'attitude d'un coupable et avec une voix lente et faible qui devenait toujours plus animée, écoutez, Ermelinde : oui, il est vrai, je l'ai aimée, votre fille;.... je l'ai aimée d'un amour terrible. Votre image empreinte sur sa figure, votre ame que je croyais passée en elle me fascinèrent et obscurcirent mon esprit. Oh! si j'avais pu mettre à ses pids une couronne, en faire mon épouse et l'arbitre de ma destinée! Il y eut un instant où j'ai goûté la douceur d'un tel espoir, et ce moment m'a perdu. Un poison secret se mêla à mon sang, pénétra dans la moelle de mes os, se répandit comme un torrent dans toute mon ame... Lorsque je m'assurai que votre fille avait déjà accueilli les vœux

d'un autre homme, il était trop tard, la plaie était incurable... Je ne vous dirai pas par quel long et âpre chemin de douleur je me suis traîné jusqu'à méditer la mort du plus fidèle, du plus cher, du plus généreux de mes parens... Je frémis en pensant que j'ai été sur le point de souiller de son sang cette main qu'il avait tant de fois serrée avec l'ardente et soumise affection d'un fils.

— Parlez-vous d'Ottorino ?

— Oui, le chevalier inconnu qui combattit contre lui avec des armes meurtrières le jour de la joute, c'est ce forcené qui est devant vous.

Ermelinde, avec une expression de pitié, leva les yeux sur la figure de Visconti et semblait vouloir dire quelque chose ; mais celui-ci poursuivit avec la chaleur d'une indignation toujours croissante : — Non ! écoutez tout ; vous savez qu'à cette époque j'ai été prié de m'éloigner de ce pays : eh bien ! avant de m'en aller, j'ai laissé ici un mandat d'iniquité. J'ai ordonné à un scélérat d'empêcher le mariage d'Ottorino avec votre fille. Mon or dans les mains de ce pervers acheta un traître dans votre maison même, parmi vos serviteurs les plus affidés. Je vous le répète, Ermelinde, je n'ai pas commandé l'enlèvement de Béatrix, je n'en ai même pas eu le moindre indice ; mais le scélérat à qui j'avais confié cette mission d'infamie peut avoir pris du courage pour arriver à un tel attentat. De toute manière je suis un homme abominable, je suis un impie...

— Non, non, Marco, par pitié pour moi, quittez ce dur langage ; c'est une honte qui ne vous appartient pas, qui n'est pas pour vous. Non, celui qui éprouve

une douleur aussi vive de sa faute n'est pas un impie. Des passions peuvent vous avoir entraîné hors du droit chemin, mais le cœur de Marco ne fut jamais perverti.

— Oh ! mon ange consolateur ! s'écria Marco tout attendri, quel baume vos paroles répandent sur moi !... Ermelinde ! Ermelinde !... Si vous aviez toujours été à mes côtés, vous auriez été ma lumière et ma douce escorte dans le sentier difficile et ténébreux de la vie, et mes jours se seraient écoulés dans la tranquillité et l'innocence, remplis par la sainte joie de l'amour d'époux et de père ; et, arrivé au déclin de mon âge, mon passé ne se présenterait pas obscurci par tant d'écarts... Vous ne me croyez pas méchant ! Oh ! je vous rends grâce, je vous rends grâce, puisque vous me le dites : je croirai aussi n'avoir jamais été tout-à-fait méchant. Comment aurait-il pu se corrompre complétement un cœur où brûla long-temps un feu céleste, que vos mœurs angéliques et vos immortelles vertus y avaient allumé ? Oui, Ermelinde, je le crois, je le crois pour votre bonheur, je crois que je suis encore moins coupable que malheureux.

Ermelinde cacha son visage entre ses mains et se mit à pleurer.

— Maintenant je suis là tout à vous, continua Marco avec un accent toujours plus ému, puisse ainsi mon sang vous être de quelque dédommagement, comme il est vrai que je suis prêt et disposé à le verser jusqu'à la dernière goutte. Je chercherai Béatrix pour vous la rendre afin qu'elle accomplisse le mariage que vous désirez. Je trouverai Ottorino, c'est à moi à le trouver aussi, à lui présenter de ma main l'épouse

que je lui ai disputée. C'est à moi à lui donner cette joie en compensation de tant de mal que je lui ai fait, pour le dédommager de la longue et cruelle ingratitude dont j'ai payé son attachement et sa fidélité. Oh! je n'aurai pas de repos tant que je ne vous aurai pas consolés tous, tant que je n'aurai pas élairci ce mystère d'iniquité.

A ces mots il s'arrêta un instant et fixa les yeux sur Ermelinde, qui ne cessait de pleurer et de sanglotter; puis, serrant les poings, il continua avec un accent furieux :

— Qu'ils tremblent, les scélérats qui ont à me rendre compte de tant de larmes! Qu'ils prennent garde à eux! Écoutez, Ermelinde, quand même je devrais les arracher de l'autel, je vous le jure, je le jure par l'enfer...

— Non, Marco, interrompit cette femme pieuse, levant sa figure pleine d'une dignité douloureuse et timide; qu'un tel blasphème ne sorte pas de la bouche d'un chrétien. Comment pouvez-vous espérer que le Seigneur bénisse l'œuvre de charité que vous m'avez offerte, si vous l'entreprenez la vengeance dans le cœur. Quelle foi voulez-vous que j'aie dans ce que va faire un homme qui ne marche pas dans les voies du Seigneur?

— Vous êtes un ange! s'écria Visconti, et moi..... je ne suis qu'un misérable. Eh bien! avant le point du jour, je serai à mon château de Rosate : le soleil de demain vous verra plus contente. Adieu!

— Adieu, répondit Ermelinde, que le Seigneur vous accompagne maintenant et toujours, et qu'il nous

soit miséricordieux à tous! Et, le voyant partir, comme si son ame sentait le besoin de se reposer de l'effort qu'elle avait fait jusque-là pour résister à de si violentes secousses, elle se sentit tout à coup défaillir et se laissa tomber sur une chaise, d'où elle prêta faiblement l'oreille aux pas de Marco qui retentissaient en s'éloignant sous la voûte de longues salles. Lorsque tout bruit cessa, elle se leva et retourna en chancelant dans son appartement, mais si troublée et affaiblie par tant d'émotions, qu'il lui paraissait que tout n'avait été qu'un rêve.

Visconti, de retour sous les portiques, y trouva Lupo qui l'attendait, et il lui dit : — Tu viendras avec moi à Rosate.

Le Limontin lui témoigna en s'inclinant avec respect sa reconnaissance pour cette invitation, et le suivit sans dire mot. Ils sortirent tous deux, ils traversèrent à grands pas, au milieu des ténèbres, une grande partie de la ville, l'un suivant l'autre toujours en silence; jusqu'à ce qu'étant arrivés au palais de Marco, ils y prirent deux chevaux et allèrent au galop dans la direction de Rosate.

Mais un autre homme galopait à leur insu depuis long-temps sur cette même route et les devançait d'une bonne traite de chemin. C'était un courrier que Lodrisio, averti subitement de l'arrivée de Marco à Milan, dépêchait en toute hâte à Pelagrua.

Nos deux cavaliers arrivèrent devant les murs du château de Rosate lorsque le jour commençait à poindre. Marco donna le signal accoutumé; on descendit le pont-levis, et il passa avec Lupo sous le couloir de

là porte. Ni là ni dans la cour voisine on ne voyait ame qui vive.

Le concierge, ayant aussitôt reconnu son maître, courait sonner une cloche et annoncer son arrivée; mais Marco lui intima par un signe de n'en rien faire, et l'interrogea de suite sur Pelagrua.

— Il est sorti cette nuit, répondit le concierge, et il n'est plus rentré; même, ajouta-t-il, il est arrivé, il y a une heure, un courrier de Milan avec une lettre pour lui, très pressante, à ce qu'il paraît.

— Où est ce courrier?

— Il est dans ma chambre qui blaspbème comme un Arien à cause du retard.

— Envoie-le-moi aussitôt dans la salle rouge. Si en attendant Pelagrua arrivait, laisse-le entrer, et que personne ne sorte sans mon ordre; as-tu compris?

— Pas même le châtelain après qu'il sera rentré?

— Personne.

— Je ne transgresserai en aucune façon vos ordres.

Marco, ayant traversé une vaste cour, alla attendre le courrier dans la salle indiquée. Après quelques instans, l'individu parut, et Marco, allant au devant de lui, le saisit par un bras, et lui dit : — A moi cette lettre!

Le brave homme, qui, grâce à la faible lumière qui était à cette heure dans la salle, ne reconnut pas aussitôt celui qui lui parlait et le traitait de la sorte, s'efforçait de dégager son bras, de se défendre, et, tout en se débattant, il répondait :

— J'ai ordre de ne la remettre que dans les propres mains du châtelain.

Mais Visconti, le serrant avec plus de force, le traîna auprès d'une grande fenêtre, et lui répliqua d'une voix terrible : — A moi cette lettre !

A la lumière, qui entrait par les vitrages, le pauvre diable reconnut la figure du célèbre capitaine, et pâlissant et tremblant, il répondit : — Pardonnez-moi, je ne vous avais pas reconnu... A vrai dire, mon maître... Mais vous... c'est vous qui êtes le maître : voilà la lettre !... Et, la tirant de son sein, il la lui présenta.

Marco l'ouvrit et la parcourut avidement des yeux. Le nom de celui qui l'avait écrite n'y était pas : il en lut le contenu, que voici dans toute son étendue :

« *Misérable pendard*,

« A l'heure qu'il est, tu auras dépêché l'affaire « comme nous en sommes convenus l'autre jour. Le « diable t'emporte d'avoir tant différé ! Quel parti vas-« tu prendre, maintenant que Marco est à Milan? « oui ; il est arrivé cette nuit, et demain il pourrait te « tomber sur le dos. Vite ! maudit de Dieu ! vite ! que « cette lettre te mette le feu au corps : détruis toute « trace de l'événement, efface tout indice, prévois, « répare... Pense, malheureux, qu'il y va de ta vie. »

Visconti frémit d'horreur et un frisson glaça tous ses membres, ses cheveux se hérissèrent. Allant les poings sur la figure du courrier : — Qui t'a donné cette lettre?

Cette demande était faite d'un ton qui ne permettait

pas d'hésiter. L'interrogé, laissant de côté tout prétexte, répondit net : — C'est Lodrisio qui me l'a donnée.

— Si tu désires sortir vivant d'ici, poursuivit Marco, dis-moi quelle espèce d'affaires a cet homme avec mon châtelain ?

Mais l'autre, à demi stupéfié par la peur, regardait Marco en face avec de grands yeux sans rien répondre.

— Sais-tu, poursuivit Marco en élevant toujours plus la voix, sais-tu ce que signifie l'écrit que tu as apporté ?

Le courrier ne comprenait plus rien et continuait à se taire.

— Le sais-tu ? scélérat ! poltron ! s'écria avec fureur le seigneur du château en lui secouant fortement l'épaule.

— Miséricorde ! répondit alors celui-ci comme en se réveillant tout effrayé, je n'en sais rien. Je n'ai fait qu'obéir à mon maître, qui m'a dit : — Porte cette lettre à Pelagrua ; et je l'ai apportée..... Au reste, je vous jure, foi de chrétien, que je n'en sais rien : vous pouvez me donner la mort, je n'en sais rien.

— Nous en reparlerons plus tard. Cependant prends garde de mettre le pied hors de cette chambre.

Cela dit, Marco courut à l'appartement du châtelain; il frappa, et une servante étant venue lui ouvrir, il lui dit qu'il voulait parler sur-le-champ à la femme de Pelagrua.

La servante le fit passer sans le connaître dans une salle où, peu d'instans après, la femme du châtelain arriva avec un enfant sur les bras, telle qu'elle s'était trouvée dans ce moment.

— Où est votre mari? lui demanda Visconti d'une voix sombre dès qu'il la vit paraître.

Cette malheureuse, épouvantée de se trouver soudainement devant son maître, de s'entendre questionner de la sorte, recula de quelques pas, serrant son fils contre son sein, et elle répondit en balbutiant :

— Il est sorti cette nuit, et je ne sais où il est allé.

— Lisez cette lettre, lui dit Marco en lui présentant l'écrit de Lodrisio, et rendez-moi compte ici, sur-le-champ, du mystère qu'elle renferme.

La femme parcourut avec crainte ce papier fatal; puis, tombant à genoux devant celui qui le lui avait remis, elle dit en versant un torrent de larmes : — Oh! ayez pitié de ce malheureux, de mon mari!...

— Allons, dites, que signifient ces paroles?... interrompit Marco.

— Oui, je dirai tout, tout ce que je sais.

— Levez-vous, et parlez.

Cette malheureuse, tout effrayée, commença à dire en tremblant et en sanglottant :

— Je le lui avais dit tant de fois; je l'ai prié, je l'ai supplié : le Seigneur en est témoin.

— Je vous demande qu'est devenue Béatrix, s'écria Marco en rugissant. Dites-moi, qu'est-il arrivé d'elle? est-elle vivante?

— Elle est vivante, et elle est ici depuis plus d'un mois, répondit la femme.

— Elle est vivante, elle est ici! répéta Visconti en reprenant haleine.

— Oui, poursuivit la châtelaine : hier, avant qu'il fît nuit, j'ai vu sa suivante à une fenêtre, d'où elle a

coutume de m'indiquer par des signes ce qui arrive et ce qu'il faut à sa maîtresse ; elle m'a fait savoir qu'elle était tranquille. La malheureuse est malade depuis long-temps.

— Vite, conduisez-moi auprès d'elle ; je veux la voir sur-le-champ, sur-le-champ, je vous dis !...

La femme déposa l'enfant entre les bras de sa servante, et dit à Marco : — Venez avec moi.

Elle descendit un petit escalier, tourna à gauche sous le portique, d'où elle passa dans une petite cour qu'elle traversa. Elle entra ensuite dans une petite allée longue et obscure ; et après plusieurs tours et détours, elle arriva à la fin dans une autre petite cour solitaire, où, faisant signe de la main vers des fenêtres élevées qui s'ouvraient dans un mur de face, elle dit : Elle est là....

— Allons sur-le-champ la trouver, dit Marco. Et déjà il mettait le pied sur la première marche d'un escalier qui conduisait chez Béatrix ; mais, s'arrêtant aussitôt, il hésita un instant, puis il dit : Non, montez seule, je resterai ici ; car la vue d'un homme.... ma présence.... Encouragez-la ; dites-lui qu'elle se rassure, qu'elle verra bientôt sa mère.... qu'elle retournera... Dites-lui que je.... Non, non, ne lui parlez pas de moi, ne proférez pas mon nom ; dites-lui tout ce qui peut lui faire du bien ; promettez-lui tout ce qu'elle voudra....

— Mais êtes-vous vraiment venu pour la délivrer? demanda timidement la châtelaine : car je n'aurais pas le courage de tromper cette pauvre créature.

— Que je meure excommunié, que mon corps ne

repose point dans une terre sacrée, si je ne dis pas la vérité!

— Que le Seigneur vous bénisse! s'écria la femme en joignant les mains.

— Même, continua Visconti, pour gagner du temps, pendant que vous montez chez elle et que vous lui apportez les premières consolations, je vais dépêcher un courrier à ses parens pour qu'ils viennent aussitôt.

Cela dit, il retourna sur ses pas, refit le même chemin qu'il venait de parcourir, sortit dans la cour principale, y trouva Lupo et lui ordonna de monter sur-le-champ à cheval et de voler à Milan aussi vite que pourrait l'y conduire le meilleur coursier de ses écuries, pour annoncer au comte et à la comtesse del Balzo que leur fille était retrouvée, et pour leur dire de venir aussitôt à Rosate afin de la voir et de l'emmener avec eux.

Pendant que Marco était ainsi occupé, la femme de Pelagrua, ayant monté l'escalier, passa sur une terrasse, et, s'approchant de la porte de l'appartement de Béatrix, elle y frappa légèrement en faisant en même temps entendre sa voix. Personne ne répond. Elle approche l'oreille de la serrure et n'entend pas le moindre bruit. Elle frappe plus fort; elle appelle Lauretta, elle appelle Béatrix; on ne répond pas. Elle s'approche d'une grande fenêtre grillée qui donnait dans la seconde chambre, frappe avec les doigts dans les carreaux, regarde en dedans; appelle tantôt la suivante, tantôt la maîtresse; personne ne répond. Elle retourne à la porte et frappe encore, secoue la porte, l'agite; c'est peine perdue!

La pauvre femme se sentit saisie par un frisson mortel. Que pouvaient être devenues les prisonnières ? Elle pensa à la lettre de Lodrisio et elle trembla. Elle songea à Marco, et elle aurait voulu tomber morte dans ce moment, s'enfoncer à mille toises sous terre, plutôt que d'être obligée de paraître devant lui avec cette nouvelle.

Que faire? Se cacher? fuir? Mais comment? mais où? Visconti, ne la voyant pas revenir, la soupçonnerait aussi; et si cependant son mari rentrait?... Elle tourna les yeux au ciel, et dit : — Seigneur, je suis dans vos mains; — puis, avec la résignation d'une ame honnête, elle s'achemina vers l'appartement où elle savait que Marco habitait lorsqu'il demeurait au château.

Elle était sur le point d'entrer dans la première salle lorsqu'elle le vit paraître sous le portique, au moment où il revenait après avoir dépêché Lupo à Milan. Il l'aperçut aussitôt et hâta le pas pour la rejoindre; puis dès qu'il fut assez près d'elle pour être entendu sans crier : —Eh bien! lui demanda-t-il avec anxiété, l'avez-vous consolée? lui avez-vous dit que sa mère sera ici dans quelques heures? Que fait-elle?

La femme, au lieu de répondre, se couvrit la figure de ses deux mains et fondit en larmes.

— Bon Dieu! s'écria Marco, changeant tout à coup cet air de sollicitude satisfaite en un air de frayeur et de désolation, —que lui est-il arrivé?... dites-le, dites-le sur-le-champ... dites-le si vous tenez à la vie! —Et en parlant ainsi il lui avait saisi une main.

— On ne la retrouve plus, répondit la châtelaine

d'une voix suffoquée et entrecoupée par les sanglots; elle n'est plus dans son appartement.

— Lâche canaille! infâmes, traîtres tant que vous êtes, se mit à crier Marco comme un possédé; mais je remercie Dieu que vous soyez en mon pouvoir. Scélérats! oui, vous êtes dans mes mains, et le sang sera payé par le sang. — Cependant, se frappant le front d'une main, il serrait de l'autre celle de la pauvre femme, qui, se croyant arrivée au dernier instant de sa vie, tournait ses yeux vers le ciel dans une attitude de crainte et de douleur si touchante qu'elle aurait attendri le cœur le plus dur.

Visconti en fut ému; il lâcha la main de la châtelaine et la regardait pendant que celle-ci, levant au ciel cette main meurtrie par la secousse violente qu'elle venait de souffrir, disait tout en continuant ses pleurs :

— Dieu m'est témoin que je suis innocente!

—Et moi, je vous crois, dit Marco. Bonne femme, rassurez-vous; ne craignez rien de moi. — Marco, voyant qu'elle ne cessait pas de pleurer, reprit aussitôt un ton plus rude et plus impatient. — Levez-vous donc, je vous l'ai dit, et racontez-moi tout ce que vous savez.

La femme, à demi rassurée, et pourtant tremblante encore, parla de la porte qu'elle avait trouvée fermée, dit qu'elle avait frappé et crié inutilement. Cela donna quelque espoir à Visconti de retrouver encore Béatrix dans son appartement, où elle pouvait avoir eu des raisons de ne pas ouvrir et de ne pas répondre. Il se souvint de l'autre porte secrète qui montait dans cet appartement (c'était la porte par laquelle Lodrisio et Pelagrua

étaient entrés quelques jours auparavant et avaient causé un si grand effroi aux deux pauvres prisonnières), et il proposa à la châtelaine de l'introduire par ce côté. Il la conduisit lui-même par un labyrinthe de passages secrets, et, lui ayant dit qu'il l'attendait dehors, il toucha un ressort qui ouvrit la porte.

La châtelaine entra, referma le battant pour cacher Marco à la vue de celles qui pourraient se trouver dans la chambre où Béatrix habitait depuis son arrivée à Rosate; mais elle ne trouva ame qui vive. Elle passa dans la seconde, dans la troisième, dans la dernière chambre, fouillant, mettant tout sens dessus dessous, appelant de tous côtés : mais elle ne trouva personne.

Jugez dans quel état se trouvait pendant ce temps le malheureux Marco.

Après quelques instans, la femme retourna vers la porte derrière laquelle elle l'avait laissé, et dit à voix basse : — Il n'y a personne.

Marco s'avança, promenant son regard autour de lui avec un respect et une consternation qu'on ne pourrait décrire. Il pressait ce sol où s'était appuyé le pied de Béatrix, il posait ses mains sur les meubles qu'elle avait touchés, il respirait l'air que la jeune fille avait respiré : tout lui paraissait plein d'elle. A chaque instant il croyait entendre ses soupirs et sa voix languissante sortir de quelque lieu dérobé et demander secours et pitié.

A côté de la cloison dans laquelle la porte s'ouvrait il y avait un lit richement orné avec des rideaux peints. Ce lit était encore tout uni et en ordre, seulement sur un

côté se trouvait l'empreinte d'un corps qui devait s'y être appuyé.

Béatrix n'osait plus entrer et se coucher dans son lit depuis qu'elle ne se vit plus en sûreté quoique enfermée dans son appartement; malade comme elle était, elle passait péniblement ses nuits sans quitter ses vêtemens, assise sur une chaise, appuyant au lit son faible corps, et posant sa tête sur les oreillers.

Sur la table au milieu de la chambre on voyait une lampe encore allumée, mais qui faute d'aliment ne jetait plus qu'un filet de lumière par une petite flamme vacillante à l'extrémité de la mèche déjà brûlée et presque réduite en cendres. Marco y fixa les yeux, et dans ce moment de passion, s'abandonnant aux idées de son siècle plein de lubies et de préjugés, il lui vint à l'esprit que cette légère flamme défaillante était une image, un symbole, pour ainsi dire, de la vie de Béatrix. Avec une terreur superstitieuse il en éloigna aussitôt avec douceur la femme du châtelain, de peur que l'air en l'agitant ne l'éteignit.

Près de la lampe était une bible ouverte au chapitre XXXIV des Prophéties de Jérémie. Les pages paraissaient mouillées de larmes récentes, et aux versets trois, quatre et cinq, on voyait soulignées les paroles suivantes: *Non effugies de manu ejus, sed in comprehensione capieris.... Attamen audi verbum Domini... Hæc dicit Dominus ad te : Non morieris in gladio.... sed in pace morieris..... et væ Domine! plangent te* [1].

[1] ... Tu n'échapperas pas de ses mains, mais tu tomberas en son pouvoir... Néanmoins écoute les paroles du Seigneur ; tu ne

Marco, en lisant ces mots, sentit naître dans son cœur un espoir et une confiance presque surnaturels de retrouver la malheureuse, et de la retrouver encore vivante. Les paroles du prophète qu'elle avait marquées, et avec lesquelles elle devait aussi s'être consolée, lui parurent dans ce moment d'émotion la prédiction certaine de la manière dont elle finirait; se tournant vers la femme, il lui dit : — Prenez courage, Béatrix n'est pas morte.

La femme du châtelain le fixa, et, sans oser lui demander d'où il tirait la certitude qu'il exprimait par ses paroles, et qu'on lisait encore davantage sur sa figure, elle le suivit dans la seconde chambre, dans laquelle il entra pour continuer ses recherches. Ils y trouvèrent des signes évidens de violence, de résistance, de combat. Ils virent une table renversée et plusieurs vases et flacons qui devaient avoir été sur cette table, répandus et cassés sur le plancher. Ils virent le lit tout en désordre et froissé, les couvertures arrachées et à terre, un rideau déchiré du haut en bas, le bord du lit détaché du mur; et ils pensèrent que la suivante, en se débattant contre les agresseurs, avait embrassé une des petites colonnes du chevet et en avait été arrachée de force.

Marco, après avoir considéré le tout sans proférer une parole, passa dans la troisième chambre, puis dans la quatrième, et arriva à la porte qui donnait sur la terrasse; il la secoua, et la trouvant fermée en de-

mourras pas par le fer, mais tu mourras en paix et ils te plaindront : Hélas ! Seigneur !

dans par une barre, il jugea que les prisonnières ne devaient pas être passées par là, mais bien par la porte dérobée. Il retourna donc sur ses pas, toujours suivi par la châtelaine : ils repassèrent par toutes les chambres qu'ils avaient déjà visitées, et ils sortirent ensemble par où ils étaient entrés. Mais traversant une certaine allée obscure, la femme heurta par hasard quelque chose de mou, de léger, et l'ayant ramassé elle put voir et reconnaître, dès qu'elle s'approcha de la lumière, que c'était un voile tout froissé, ce qui confirma Visconti dans la première idée que Béatrix devait avoir été conduite par là. Il continua donc à marcher dans cette allée qui, aboutissant à beaucoup d'autres corridors longs et tortueux, menait à la fin, après une infinité de tours et de détours, dans une petite cour abandonnée, toute pleine d'orties et d'autres mauvaises herbes, et dans laquelle on descendait par un petit escalier tournant. Deux portes donnaient dans cette cour. La première s'ouvrait sur une grande voûte obscure qui traversait un énorme terre-plein, et où une grosse muraille conduisait hors du château et avait sa sarrasine et son pont-levis : c'était un guichet de secours. L'autre, plus basse, toute ferrée, fermée par de grosses barres, par de pesans cadenas, cachée entre deux contre-forts démesurés, formés d'une pierre brunâtre, s'ouvrait vers l'intérieur du fort, et donnait entrée à tous les souterrains. Ceux-ci contenaient un dédale de chambres, de casemates, de fonds de cours, c'était un labyrinthe de chemins, de sentiers, de passages, qui se séparaient, se croisaient, se confondaient en mille manières, tournant et s'éten-

dant le long de tous les fondemens de ce vaste édifice.

Marco ayant fait appeler le juge féodal qui tenait de lui sa juridiction et qui rendait la justice en son nom dans le château et dans les lieux adjacens, lui ordonna d'interroger une famille qui habitait une tour peu éloignée de la cour dont nous avons parlé. On apprit que la nuit on avait entendu de ce côté quelques cris interrompus et comme étouffés. Ne pouvant deviner si les prisonnières avaient été enlevées par le guichet de secours, ou bien cachées dans les fondemens du château, Marco ordonna qu'on enfonçât les portes du souterrain dont on n'avait pu trouver les clefs; et en même temps il envoya au dehors quelques personnes adroites afin qu'elles parcourussent le pays, y prissent des informations, et fissent des recherches tout à l'entour, de manière pourtant à ne donner aucun soupçon à Pelagrua dans le cas où il aurait suivi leurs traces, et avec l'ordre exprès, si elles le rencontraient, de l'emmener dans le château de gré ou de force.

Ceux à qui on avait confié les perquisitions dans l'intérieur, après avoir renversé à force de massues, de leviers et de piques la première porte, descendirent dans une longue et sombre allée, d'où ils commencèrent à se répandre en plusieurs troupes, dans différentes directions; mais à chaque instant ils rencontraient de nouveaux obstacles. A l'embouchure de chaque allée il y avait de gros cadenas; chaque chambre à droite et à gauche était fermée par des planches massives rendues plus solides par de lourdes barres de fer. Marco courant d'un côté et de l'autre encourageait les ouvriers. Il aidait lui-même à abattre les portes, à

arracher les gonds et les pierres ; malgré tout cela on ne trouvait rien. Après avoir pénétré avec beaucoup de peine dans l'une des petites allées, après avoir abattu deux, trois, quatre portes et visité autant de petites chambres, il les trouva vides. Mais de combien de petits sentiers on devait encore se rendre maître, combien de chambres restaient encore

XXXI.

Le pénible travail durait depuis plusieurs heures, lorsqu'on crut entendre une voix lointaine comme si elle venait de dessous terre. Marco fait immédiatement cesser tout bruit : tout le monde prête l'oreille... Après quelques instans la même voix se fait entendre une autre fois, semblable à une plainte qui vient d'une prison creusée sous ce premier souterrain au milieu des plus bas fondemens d'une grosse tour. — Allons vite à l'ouvrage tous, tant que nous sommes ! — Ce nouvel espoir redouble les forces. Dans un instant on enlève de ses gonds une grille, on renverse, on abat un fort. Marco, un flambeau à la main, entre le premier dans une petite chambre, fait sauter un trébuchet à fleur de terre et descend par un petit escalier tournant jusqu'au fond de la tour. Il s'avance en palpitant dans une vaste prison très obscure ; il entend une voix qui lui demande miséricorde, voit dans un

coin, près du mur en face de lui comme une ombre qui lui tend les bras, il se précipite de ce côté, la lumière qu'il porte dans les mains éclaire une figure inconnue... Ce n'est pas Béatrix... c'est un homme. C'était Tremacoldo.

Le jongleur se hâte de dire qui il était, de raconter comment étant venu dans le château pour voir si l'on y retenait cachée la fille du comte del Balzo, on l'avait pris et jeté au fond de cette prison d'où désormais il n'espérait plus sortir ni revoir la lumière. Il ne savait rien de Béatrix.

Après avoir brisé les fers du prisonnier, on le remit en liberté, et Marco, plus découragé que jamais, ordonna de continuer les recherches. Après quelque temps on vint lui annoncer que le comte et la comtesse del Balzo étaient arrivés au château et s'enquéraient de lui avec un grand empressement. Cette nouvelle le fit pâlir, il avança de quelques pas vers la porte, comme s'il eût voulu sortir et aller au devant des nouveaux arrivés, mais il recula aussitôt et il resta long-temps le front abattu et les bras pendans, appuyé à un pilier, sans dire mot et sans faire aucun mouvement.

Mais du côté opposé à celui où Marco se trouvait dans ce moment, on entendit crier plusieurs voix à la fois : — Elle est ici ! elle est ici ! elle est trouvée ! elle est trouvée ! Tous jettent les instrumens qu'ils avaient dans les mains et, répondant par un autre cri de joie, courent précipitamment vers ce côté. Les nombreux flambeaux agités jettent leur lumière mobile sous les longues voûtes noires de ce confus labyrinthe.

— Vit-elle ? demande Marco du milieu de la foule qui se pressait.

— Elle est morte, répond une voix partie du fond de la voûte.

L'on vit en même temps s'avancer une troupe de gens au milieu desquels étaient deux écuyers qui portaient tristement sur leurs bras la fille du comte, le visage pâle, les yeux fermés et la tête penchée sur une épaule. Lauretta la suivait tout échevelée, lui soutenait le front de ses mains et ne cessait pas de l'embrasser et de l'inonder de ses larmes.

Marco, qui avait senti retentir dans son cœur les premiers mots d'espérance et de mort, voyant avancer lentement ce cortége funèbre, et reconnaissant peu à peu à la clarté de tant de flambeaux les belles formes et le visage pâle de la jeune fille que l'on portait, ne pouvait se persuader que ce spectacle fût réel, il espérait encore être sous l'empire d'une illusion fantastique ou d'un rêve. Pour s'en assurer il étendait avec stupeur ses mains autour de lui et tantôt il touchait les murailles, tantôt il pressait les épaules ou les bras des personnes qui, dans ce moment, passaient devant lui. Enfin s'ouvrant un passage au milieu de la foule qui se retira aussitôt pour lui faire place, il s'approcha de Béatrix, et lui mit une main sur le front. Le froid qu'il ressentit à ce toucher le tira de la stupeur où il était tombé. Un tremblement croissant se répandit dans tous ses membres ; son sang, refluant violemment vers son visage, lui gonflait les veines du front, d'où coulaient de grosses gouttes de sueur.

En suivant ainsi côte à côte la jeune fille, il arriva

au bout de l'escalier par où l'on sortait du souterrain dans la petite cour. L'impression du grand air, la vue du soleil, parurent le rendre tout-à-fait à lui-même. Il se souvint d'Ermelinde, il sentit qu'elle serait morte d'épouvante ou de douleur si elle avait trouvé tout à coup sa fille dans cet état; et cette idée eut le pouvoir de lui rendre en un instant toute son énergie accoutumée. Il fit signe aux gens qui le suivaient ou qui se trouvaient autour de lui de s'arrêter, et d'une voix assurée et d'un air tranquille, qui étonna tout le monde, il commanda d'éteindre les lumières, de faire cesser tout bruit, et que la foule se dispersât et prît bien garde de rien dire de ce qu'on avait vu.

Lui-même, devançant Lauretta et les deux écuyers qui portaient Béatrix, il s'achemina en silence vers l'appartement de la châtelaine.

Aussitôt qu'on eut placé la fille du comte sur un lit, Marco demanda à la suivante depuis quand sa maîtresse était expirée.

— Elle était encore vivante tout à l'heure, répondit Lauretta d'une voix entrecoupée par les sanglots; et elle est morte de frayeur dans mes bras lorsqu'elle entendit les portes de la prison s'écrouler, et que nous crûmes que l'on venait pour nous assassiner.

Dans ce moment entra le médecin du château que l'on avait fait appeler sur-le-champ. Il regarde et il examine la jeune fille étendue sur son lit; il approche une lumière de sa bouche..., la petite flamme semble être légèrement courbée par une faible haleine. Lauretta, la châtelaine s'empressent autour d'elle, elles emploient tous les moyens pour la faire revenir à la vie.

Peu à peu le battement de son cœur se ranime ; son pouls se fait sentir ; la chaleur se répand de nouveau dans ses membres. Mais ses forces étant épuisées depuis long-temps par les souffrances, par les angoisses, par l'effroi qu'elle avait éprouvé, elle fut saisie d'une fièvre ardente...

Marco, que la joie inattendue de l'avoir retrouvée vivante avait transporté hors de lui-même, baissa douloureusement la tête, et dit en son cœur : — Voilà les paroles du prophète accomplies. Et avec le visage et l'attitude d'un homme qui n'a rien à craindre ni à espérer dans ce monde, il s'approcha de la femme de Pelagrua et l'interrogea sur Ottorino.

Cette femme, qui, d'après certains mots prononcés par Lodrisio en sa présence, pensait que l'époux de Béatrix était enfermé dans le château de Binasco, fit part à Marco de ce soupçon. Celui-ci résolut de se mettre aussitôt sur ses traces. Il sortit donc de la chambre de la malade, auprès de laquelle il ne laissa pour le moment que sa suivante, afin que la malheureuse, qui recouvrait peu à peu ses sens, ne vît en revenant tout-à-fait à elle-même d'autre visage que ce visage doux et fidèle. — Maintenant, allez auprès de la mère de Béatrix, dit-il à la châtelaine : dites-lui de prier, de prier aussi pour moi ! Il descendit alors précipitamment dans la cour ; il donna quelques ordres au juge de l'endroit, et sortit à cheval par le pont-levis qui se releva aussitôt derrière lui.

La chambre où l'on avait posé Béatrix donnait sur une esplanade qui s'étendait devant le château du côté de l'orient. Le soleil déjà haut sur l'horizon, en entrant

par une fenêtre vis-à-vis laquelle se trouvait le lit où elle reposait, répandait sur son visage une lueur qui en faisait ressortir la pâleur et l'épuisement mortel. En revenant à elle-même, la jeune fille ouvrait les yeux et les refermait aussitôt pour les préserver de la lumière qui lui était douloureuse après les longues heures passées dans la profonde obscurité de la prison dont on venait de la tirer.

La suivante ferma aussitôt les volets, puis elle retourna s'asseoir à côté de sa maîtresse qu'elle embrassait en pleurant et en l'appelant par son nom. Elle sentit l'impression de ces larmes, reconnut cette voix, et ouvrant une autre fois les yeux, elle resta à la regarder pendant quelque temps comme si elle eût perdu tout souvenir; puis elle dit : — Est-ce toi, Lauretta?

— Oui, c'est moi, ne craignez rien, nous sommes délivrées, prenez courage.

Mais Béatrix, qui ne saisissait pas encore bien le sens de ces paroles, demandait avec crainte : — Où sont allés ces bourreaux?..... Ils ont pourtant brisé la porte de la prison; j'ai entendu leurs cris, et j'ai senti les coups de leurs poignards dans mon sein.... Oh! dis-moi, ils ne m'ont donc pas tuée?... Il me semblait être morte, qu'on allait m'enterrer, et que j'étais au milieu de beaucoup de monde avec quantité de flambeaux autour de moi.... Il était nuit, comment s'est-il fait tout à coup grand jour, et où sommes-nous maintenant?

— Nous sommes dans l'appartement de notre bonne châtelaine; nous sommes libres, vous dis-je, et c'est Marco lui-même qui est venu...

Ce nom terrible fut comme le contact d'un fer rouge qui fait revenir à elle une personne évanouie. Béatrix s'assit en sursaut sur son lit, et dit : — Fuyons ! fuyons ! cache-moi, sauve-moi, sauve-moi par pitié !...

— Eh ! non, mon Dieu ! tranquillisez-vous, Marco n'est pas là ; du reste, soyez sûre que personne n'entrera dans cet appartement que vous ne le vouliez. Je vous répète encore que nous sommes libres ; et, savez-vous la bonne nouvelle que j'ai à vous donner ? votre mère est arrivée.

— Ma mère ?

— Oui, votre mère ; et aussitôt que vous serez assez rétablie pour pouvoir supporter la fatigue du voyage, nous retournerons à la maison avec elle.

— Hélas ! ne me trompe pas encore : ne te rappelles-tu pas combien de fois tu m'as dit qu'elle viendrait ? et puis....

— Mais maintenant, elle est ici, vous dis-je ; et vous allez la voir bientôt.

— Non, non, ma chère, ta pitié est trop cruelle ; non, je ne la reverrai jamais ! J'ai demandé cette grâce tant de fois au Seigneur, avec tant de larmes, avec tant de foi !... Il n'a pas voulu m'exaucer.... ; et maintenant.... il serait trop tard !....

— Oh, ma fille ! s'écria dans ce moment Ermelinde d'une voix à moitié suffoquée par l'angoisse. Retenue par le médecin dans une chambre voisine de peur qu'un saisissement soudain de joie ne donnât une trop violente secousse aux forces épuisées de la malade, elle avait entendu toutes ses paroles, et ne pouvant

résister à l'entraînement de ses émotions, elle s'était précipitée dans les bras de sa fille.

Béatrix pencha la tête sur l'épaule de sa mère, et elles restèrent long-temps étroitement embrassées en silence.

Ermelinde fut la première à se dégager de ce lien doux et pourtant douloureux, et posant une main sur la tête de sa fille : — Maintenant, sois tranquille, lui dit-elle; vois, je suis ici avec toi pour ne plus t'abandonner ; nous resterons toujours ensemble, toujours, toujours ! Oui, chère, chère et pauvre Béatrix ! tous tes malheurs sont finis ; ne pense plus qu'à des choses heureuses, pense à ta mère qui est ici, et qui ne quittera jamais plus tes côtés.

Béatrix obéit, elle posa un instant la tête sur l'oreiller; mais ne pouvant se contenir, elle la releva subitement et elle jeta une autre fois les bras autour du cou de sa mère ; comme celle-ci résistait mollement et lui faisait signe de cesser : — Non, disait Béatrix, non, laissez-moi satisfaire ce désir de tant de jours, de tant de nuits douloureuses ! Laissez-moi jouir de cette consolation ; souffrez que je m'enivre d'une douceur qui sera la dernière de ma vie !...

— Par charité, calme-toi ; une si forte émotion, épuisée comme tu es...

— Oh non ! répliqua Béatrix, croyez-moi, il n'en peut résulter que du bien pour moi. J'éprouve du soulagement; laissez-moi, laissez-moi faire ! Et la serrant et baisant son visage, elle l'inondait de larmes, et répétait avec une expression d'amour :

— Oh ! ma mère ! oh ! ma chère mère !

A la fin Ermelinde, vaincue par un sentiment irrésistible, s'abandonna dans les bras de sa fille, et toute en pleurs rendait les baisers et les caresses qu'elle recevait. C'était un spectacle de douleur, mais d'une douleur consolatrice, d'une douleur toute pleine de joie, de paix, je dirai même de respect, que de voir ces deux malheureuses entremêler leurs larmes, ne pouvoir se rassasier de se tenir embrassées, de s'exprimer leur amour mutuel, de se redire leurs longues souffrances pendant le temps qu'elles avaient été séparées.

— Sais-tu que ton père est également ici? dit Ermelinde aussitôt qu'elle fut assez calme pour pouvoir articuler ces mots.

— Pourquoi ne vient-il pas? répondit Béatrix, et son visage rayonna d'une nouvelle joie.

On appela le comte, qui entra d'un air ému et moitié effrayé. Mais lorsqu'il vit sa fille si maigrie, si épuisée, détacher un bras du cou de sa mère, et l'étendre affectueusement vers lui, sa peur fut vaincue par la pitié, et il ne lui resta plus d'autres sentimens que ceux d'un père. Il courut vers elle, et lui embrassant la tête, il lui dit d'un air attendri.

— Tu es mal, ma fille!

— Oh! non, maintenant que je suis avec mes parens, je suis bien, je suis très bien... mais Ottorino?...

Le comte serra les lèvres comme un homme qui avale une médecine amère, et bien qu'il fît un effort pour se contenir, il laissa échapper ces paroles :

— Oh! pour l'amour de Dieu, qui nommes-tu, dans ce moment, et dans ce lieu?

— N'est-il pas mon époux? répondit la jeune fille avec un accent dans lequel perçait un peu de ressentiment. Se tournant ensuite avec plus de tendresse vers sa mère : — Vit-il? lui dit-elle; puis-je espérer de le voir?

— Oh! oui, le bon Dieu nous l'aura conservé, dit Ermelinde. A ce que me dit la châtelaine, il doit être à Binasco, et Marco lui-même est parti pour aller le chercher et pour te l'amener aussitôt qu'il l'aura trouvé.

— Marco! s'écrièrent en même temps le père et la fille, saisis tous les deux d'une surprise et d'une terreur diverses.

— Oui, Marco Visconti, répéta Ermelinde; et elle se mit à raconter la conversation qu'elle avait eue avec lui la nuit précédente. Elle disculpa Visconti de tout crime qui lui était étranger; elle parla de sa profonde douleur pour la part qu'il avait prise au commencement à tous ces malheurs, et elle confirma la généreuse résolution qu'il avait de réparer avec sa propre vie s'il était nécessaire, tout le mal qui s'en était suivi. Elle parla aussi de sa bienveillance à l'égard d'Ottorino, qui s'était accrue, et osa même avouer son amour pour Béatrix, maintenant que cet amour, purifié par les remords et par le repentir, s'était changé en une charité respectueuse et expiatoire; enfin elle dit tant de choses, soit en l'honneur de cet homme, soit pour sa justification, qu'elle parvint à dissiper toute ombre de soupçon, toute trace de ressentiment de l'esprit de son mari aussi bien que de celui de sa fille.

Celle-ci, qui avait commencé à l'écouter avec une anxiété craintive, à la fin de son discours leva les

yeux au ciel, et joignant les deux mains elle s'écria :

— Que le Seigneur lui pardonne ! Et se tournant de nouveau vers sa mère : — Vous m'avez dit qu'il était allé chercher Ottorino, n'est-ce pas?... Croyez-vous qu'il arrivera à temps pour me voir?

— Ah! ma fille, ne parle pas ainsi ! s'écria Ermelinde avec l'accent d'un doux et pénible reproche, Écoute, ma chère enfant, la vie et la mort sont entre les mains du Dieu de miséricorde... il ne voudra pas... par pitié pour moi... par pitié pour toi... Et elle se tut.

Béatrix prit une main de sa mère et la lui baisa. Mais l'une n'osait pas demander, ni l'autre donner des paroles d'espoir, d'un espoir qu'aucune d'elles n'avait dans le cœur.

Pendant tout ce jour le mal alla en acquérant plus de force, aux dépens de ce corps trop faible et trop brisé pour pouvoir lui résister.

La jeune fille, obéissant aux prescriptions du médecin, auxquelles les pressantes prières de sa mère ajoutaient une nouvelle autorité, restait couchée tranquillement et sans dire mot. Elle se contentait de fixer continuellement les yeux sur cette mère chérie qui était assise au pied de son lit, et de la suivre du regard toutes les fois que la nécessité de lui rendre quelque service la forçait à changer de place.

Près du lit avec Ermelinde, était assise la suivante, l'affectueuse Lauretta qui, malgré les prières de tout le monde et particulièrement de Béatrix, n'avait jamais voulu quitter cette chambre pour aller prendre un peu de repos, dont elle avait un si grand besoin, après les pénibles veilles des nuits précédentes. Elle

racontait par intervalles et à voix basse à Ermelinde, l'histoire des maux qu'elle avait soufferts avec sa jeune maîtresse, depuis qu'elles avaient été amenées à Rosate jusqu'à ce jour ; les perfidies, les terreurs avec lesquelles on avait tenté de détourner Béatrix de garder la foi qu'elle avait promise à son époux, de la tromper pour la faire renoncer à lui, pour qu'elle pliât et qu'elle eût à bien accueillir cet homme terrible qu'elle croyait être l'auteur de toutes leurs persécutions. Elle parla aussi de la charité que leur avait témoignée la châtelaine qui n'avait cessé de les aider par d'utiles avis, par des conseils et par toutes sortes de consolations, autant que le lui avaient permis sa position et les soupçons continuels de son mari. Ermelinde, émue par ce récit, jetait de temps à autre un regard de compassion sur sa fille qui avait tant souffert, et celle-ci, qui ne s'apercevait que trop bien du sujet de ce long discours, répondait à ce regard par un sourire plein d'amour.

Mais le repos, la tranquillité de Béatrix étaient parfois troublés par quelque bruit qu'on entendait dans le château. Elle devenait aussitôt attentive, une légère rougeur lui montait au visage, et elle demandait à sa mère : — Est-il arrivé ?... Celle-ci sortait alors de la chambre et revenait après quelques instans en disant que non, mais elle ajoutait toujours quelques mots de consolation et d'espoir.

Vers le soir la malade, se sentant toujours plus mal, demanda un confesseur. Elle resta long-temps avec un vieux bénédictin qui fut appelé pour l'assister ; elle voulut ensuite revoir ses parens.

— Écoute, ma fille, lui dit son père, Ottorino n'est pas encore arrivé, mais nous l'attendons avant le jour.

Béatrix fut toute troublée et s'écria : — Ottorino ! mon époux ! mon cher époux ! Oh ! si le Seigneur m'avait fait une si grande grâce !... si j'avais pu le voir avant de mourir.

— Courage ! offrez-le, dit le pieux moine, offrez-le à celui qui vous l'avait donné, et adorez l'éternelle pensée de justice et de miséricorde qui acceptera ce sacrifice de votre cœur comme une expiation de vos fautes et comme le remède de votre ame.

La malheureuse joignit ses mains et leva les yeux au ciel avec l'expression d'une vive mais douloureuse résignation. Ermelinde, lui posant une main sur la tête, s'écriait : — Oh ! ma fille ! ma chère fille ! ai-je donc à te perdre ! que me restera-t-il dans ce monde sans toi qui étais mon appui et toute ma consolation ?

Béatrix baissa la tête, pleura, et quelques instans après elle dit en sanglottant :

— Consolation ! avez-vous dit ? et quelle consolation avez-vous jamais eue de moi, malheureuse qui ai semé tant d'épines sur le sentier de votre vie ?... Oh ! ma chère mère, je ne vous demande pas pardon, parce que je sais que vous m'avez tout pardonné ; — et vous aussi, mon père, vous m'avez pardonné, n'est-ce pas ?

Ermelinde et le comte, suffoqués par les pleurs, ne pouvaient articuler un seul mot. Ils restèrent quelque temps en silence. Cependant la suivante, après avoir donné à la malade une potion fortifiante, s'était assise sur la chaise à côté du lit, et cédant à sa lassitude, peu à peu elle pencha la tête sur les couvertures

et s'endormit. Béatrix, qui s'en aperçut, sans retirer la main qu'elle lui tenait sur une épaule, fit signe avec l'autre à ceux qui étaient présens de ne pas parler et de ne faire aucun bruit. Elle-même, continuant d'échanger de temps à autre quelques mots avec le confesseur, baissa la voix quoique déjà à moitié éteinte, et le pieux moine attendri par cette aimable sollicitude en fit autant. Béatrix, qui auparavant se faisait à tout instant arranger ses couvertures et ses oreillers, et qui tantôt voulait les relever, tantôt changer de côté, comme font les malades qui ne trouvent jamais de repos nulle part, s'efforçait maintenant de se tenir tranquille dans la position où elle se trouvait, n'osant presque pas respirer de peur de réveiller cet être chéri, sur le visage duquel elle baissait les yeux et arrêtait ses regards avec une affectueuse complaisance.

Lorsque Lauretta se réveilla, le jour commençait à poindre, et on voyait la petite flamme d'une lampe placée à côté du lit pâlir devant la première lueur qui entrait par le vitrage en face.

Lauretta en ouvrant les yeux les tourna avec étonnement autour d'elle, ne sachant pas dans le premier moment où elle était; mais ils rencontrèrent bientôt ceux de Béatrix qui en lui souriant d'une manière pleine de douceur, lui dit : — Tu es ici avec moi, avec ta chère Béatrix. Lauretta baissa les yeux, peinée et honteuse de ce que la faiblesse de ses membres avait pu, dans cette extrémité, lui faire oublier pendant quelque temps sa maîtresse chérie. Mais celle-ci, qui devina la pensée de sa tendre compagne, sut bientôt la consoler en demandant à elle seule les petits services dont elle

avait besoin, et en recevant d'une manière gracieuse tous les soins qu'elle lui prodiguait avec un empressement ingénieux et redoublé.

Une heure après le lever du soleil, elle dit qu'elle se sentait fatiguée et qu'elle voulait se reposer. Elle se coucha, ferma les yeux et s'endormit; mais son sommeil était lent et suffoqué. Tout à coup on la vit s'agiter comme en sursant : elle releva la tête de dessus son oreiller, puis elle l'y laissa retomber aussitôt. Une sueur froide se répandit sur son visage, la respiration cessa, les battemens du pouls disparurent. Ce fut une frayeur générale, car tout le monde crut qu'elle venait d'expirer. Mais elle n'avait éprouvé qu'un serrement passager de cœur, un évanouissement dont elle revint aussitôt, et voyant autour d'elle les objets de son affection dans le désespoir :

— De quoi pleurez-vous? dit-elle, me voilà, je suis encore avec vous.

Tous se serrèrent autour d'elle. Après avoir repris un peu de force, elle se tourna vers sa mère, et ajouta :

—Je sens pourtant que la vie m'échappe et que mon heure approche. Eh bien! prenez courage, et recevez mes dernières paroles et le dernier vœu de mon cœur.

Elle ôta de son doigt un anneau, le présenta à sa mère, et lui dit :

— Il m'a été donné par Ottorino en votre présence; il est le symbole d'un nœud qui devait durer peu ici-bas, mais qui se renouvellera dans un monde meilleur... Si jamais il vous est accordé de le revoir, re-

Le jeune chevalier arrivait dans ce moment du château de Binasco avec Visconti, au nom duquel il y avait été retenu prisonnier, et qui était allé en personne le délivrer.

La mourante, frappée par ce bruit soudain, ouvrit langoureusement les yeux, et, sans apercevoir Ottorino dont la vue lui était dérobée par ceux qui étaient autour d'elle, elle demanda ce que c'était.

— Remerciez Dieu, s'écria le confesseur attendri. Vous avez accepté de ses mains la douleur avec résignation et avec reconnaissance, acceptez de même la joie qu'il veut maintenant vous donner, et il vous fera un mérite de l'une et de l'autre.

— Quoi !... Ottorino ?... dit l'agonisante faisant un dernier effort pour proférer ce nom.

— Oui, votre époux, répondit le prêtre; et, s'approchant du jeune homme, il le releva et l'amena auprès d'elle. Béatrix fixa sur lui ses yeux où brillaient un rayon sur le point de s'éteindre, puis elle lui tendit sa main sur laquelle le jeune homme pencha sa figure altérée, mais qui n'était plus baignée de larmes. Après un instant la mourante retira sa main, et, la montrant à son époux, elle indiqua en même temps sa mère, et elle faisait des efforts pour dire quelque chose, mais elle ne pouvait plus proférer distinctement une parole. Le moine devina ce qu'elle voulait, et se tournant vers le jeune homme :

— Elle veut vous parler, dit-il, de l'anneau nuptial qu'elle a consigné à sa mère, et que vous recevrez d'elle. La figure de Béatrix se ranima, elle sourit et fit un signe affirmatif. Alors Ermelinde retira cet an-

neau de son doigt et le présenta à Ottorino, qui le baisa et dit :

— Il descendra avec moi dans le tombeau.

— Votre épouse vous a aussi légué une prière, continua le prêtre ; elle vous prie d'abandonner ici, si jamais vous en aviez eu la pensée, toute idée de vengeance. La vengeance appartient au Seigneur.

Béatrix tenait ses yeux fixés avec anxiété sur la figure d'Ottorino, qui restait la tête baissée et ne répondait mot ; mais le confesseur saisissant au bras le jeune homme irrésolu : — Eh bien ! lui demanda-t-il d'un ton grave et sévère, le promettez-vous ? Le promettez-vous à cette femme qui vous appartient, et qui, au dernier pas entre la vie et la mort, entre le temps et l'éternité, vous le demande comme une grâce, vous l'impose comme un devoir, au nom de ce Dieu devant lequel elle est sur le point de paraître ?

— Oui, je le promets, répondit alors Ottorino fondant en larmes. Béatrix le remercia avec un regard plein d'une douceur angélique qui montrait clairement qu'il ne lui restait plus rien à souhaiter dans ce monde.

Alors le prêtre fit un signe aux assistans qui se remirent à genoux, et il reprit les prières qu'il avait interrompues. Mais, dans un moment de suspension et de silence universel, l'agonisante parut s'apercevoir d'un son comprimé de sanglots qui venait de la chambre voisine. Elle leva un regard lent sur sa mère comme pour lui demander ce que c'était ; mais celle-ci cacha sa tête dans ses mains, car elle n'avait pas le courage de proférer ce nom. Alors le prêtre se pen-

chant sur la mourante, lui dit à voix basse : — Priez aussi pour lui, particulièrement pour lui : c'est Marco Visconti. Elle inclina avec douceur la tête pour dire qu'elle le faisait déjà, et on ne la vit plus la relever : elle avait cessé de vivre.

XXXII.

Marco s'éloigna précipitamment, et Ottorino le suivit, poussé, même au milieu de l'angoisse de cette heure fatale, par une pieuse sollicitude pour la vie de son seigneur. Il sentait aussi, dans ce premier moment, le besoin de s'arracher à une vue qui le tourmentait trop, de s'agiter, de faire quelque chose qui le rappelât à lui-même, qui l'aidât pour ainsi dire à conserver quelque ordre dans ses idées égarées par un coup si terrible.

Le grand capitaine, passant sa main sur son front et sur ses yeux, comme s'il avait voulu en ôter un nuage, un brouillard qui les offusquait, traversa à longs pas une terrasse, puis il monta un escalier et s'arrêta à une porte, hésitant s'il devait la franchir ou non. Mais, se sentant tout à coup suffoqué, il éprouva le besoin de respirer le grand air, et il continua à monter jusqu'à ce qu'il eût atteint la plate-forme d'une

tour très élevée ; il s'y arrêta, et, tournant les yeux pour voir le vaste horizon qu'on découvrait de cette hauteur, il regarda pendant quelques instans le soleil enveloppé de nuages enflammés. Il pencha enfin sa tête sur sa poitrine, croisa les bras, et, s'appuyant contre un créneau, il resta long-temps en silence, les yeux arides et immobiles, le visage sévère et décomposé. Sur son vaste front, qui à chaque instant se couvrait de rides par une contraction rapide et presque spasmodique, on aurait pu lire les terribles angoisses qui se succédaient dans son esprit.

Après quelques instans, il aperçut Ottorino qui l'avait suivi et qui, se tenant debout à quelques pas, le regardait en silence ; et il lui dit :

— Pourquoi l'as-tu abandonnée ?...

— Elle est entre les mains de ses parens, répondit Ottorino.

— C'est vrai, poursuivit Visconti. Il ne nous sied pas de rester à pleurer, tandis que nous devrions agir. Descends par cet escalier : au premier palier tu trouveras la chambre du juge ; dis à celui-ci de m'envoyer Pelagrua ; je veux l'interroger moi-même ; et toi, reviens avec lui, car tu m'es utile ici.

Ottorino parut hésiter un instant, mais Marco, devinant aussitôt sa pensée, ajouta :

— Va avec assurance, je sais que ce reste de vie ne m'appartient pas tant que j'ai des torts à réparer, tant que j'ai sur l'ame une dette de sang. Lorsque la douleur sera payée par la douleur... lorsque... Mais non, Marco ne mourra pas de la mort des lâches, en désespérant comme un mécréant.

Le jeune homme partit, et Marco resta les bras croisés sur la poitrine, attendant que Pelagrua fût amené devant lui.

Pelagrua se trouvait alors dans le château. Nous allons dire comment il s'en était éloigné, et comment il y était rentré.

Après le colloque que Lodrisio et lui avaient eu avec Béatrix, les deux pervers avaient compris qu'il était impossible de tirer de cette malheureuse quelque résolution favorable à leurs desseins criminels. Voyant ensuite ses forces diminuer et défaillir de jour en jour, ils résolurent de se débarrasser tout-à-fait d'elle, parce qu'elle n'était plus dans leurs mains qu'une entrave, qu'un embarras dangereux. D'après ce qu'ils avaient arrêté, le châtelain de Rosate, la nuit même que Marco était arrivé à Milan et précisément pendant qu'il parlait avec Ermèlinde, cacha l'épouse d'Ottorino et sa suivante dans le souterrain où il voulait les laisser mourir, puis il s'en alla à Fallavecchia, petit village près de Rosate, où il entretenait une intrigue amoureuse, et où il s'arrêta jusqu'au grand jour.

De retour dans le château, et bien éloigné, comme vous le pensez, de se figurer les nouveautés qui étaient survenues pendant ce temps, il fut pris. D'abord il parla haut, mais lorsqu'il apprit que Marco était arrivé et que l'on avait retrouvé Béatrix, il se crut mort.

Deux gardes le placèrent au milieu d'eux et le firent monter sur la tour. A chaque marche il se recommandait à Ottorino et le priait de l'aider à soutenir la première fureur de son maître. Arrivé en présence de Marco, il se jeta à genoux devant lui, tremblant et

battant des dents; il balbutiait d'une voix entrecoupée : — Miséricorde ! miséricorde ! j'ai cru.... je n'ai pas fait cela en mauvaise intention... je voulais seulement... mais ce fut Lodrisio... Lodrisio qui m'a perdu... Pardonnez-moi.... et je vous dirai... et vous verrez....

Mais Visconti, après avoir jeté un regard de colère et d'horreur sur ce misérable, au lieu de l'écouter, se mit à parcourir une liasse de papiers qu'un de ses gardes lui avait remise de la part du juge. Levant ensuite les yeux, il fit signe aux soldats de se retirer, puis il présenta tout le paquet tel qu'il était à Ottorino et il lui dit : — Ce sont tes lettres qu'on a retrouvées dans la chambre de cette malheureuse. — Le jeune homme les prit et se mit à les parcourir.

Cependant Marco laissa retomber son regard sur le châtelain, qui était prosterné devant lui et ne cessait de gémir et de supplier. Le poussant du pied, il lui cria d'une voix de tonnerre : — Lève-toi, misérable ! — Celui-ci obéit. A la vue de ce visage, sur lequel même la peur et l'abjection avaient quelque chose de malicieux et de farouche, le seigneur de Rosate sentit bouillonner son sang; il fit quelques pas sur la plate-forme pour reprendre du calme, puis il s'arrêta près de lui et commença à l'interroger.

— Quand est-ce que Lodrisio est venu ici ?

Mais avant qu'il répondît, Ottorino s'approcha de Marco, et, lui montrant les papiers qu'il venait d'en recevoir, il lui dit en frémissant : — C'est un impudent mensonge; ces lettres ne sont pas de moi.

Marco lui arracha des mains ces écrits, et les feuil-

letant sur la figure de Pelagrua, qui après les paroles d'Ottorino tremblait encore plus fort, il lui demanda d'une voix à moitié éteinte par la colère : — De qui sont-elles donc ?

— Ce fut.... commençait à dire Pelagrua en balbutiant, ce fut... pour vous obéir, pour mieux vous servir.

Alors Visconti perdit tout-à-fait la raison.

— Ah ! monstre de l'enfer ! — dit-il en rugissant comme un furieux, et en même temps il lui porta un tel coup dans la figure qu'il lui fracassa la mâchoire et le jeta du haut de la tour en bas, où le lendemain on le trouva mort percé par un des pieux qui étaient plantés dans le fossé.

Marco se retira ensuite dans ses appartemens, où il ne voulut être suivi de personne, pas même d'Ottorino. Il s'y renferma et y resta tout seul jusqu'à une heure très avancée de la nuit, fouillant dans les armoires, revoyant tous ses papiers : il en brûla plusieurs, et il en conserva d'autres qu'il apostilla en partie. Il écrivit plusieurs lettres et fit son testament, dans lequel, après avoir pourvu d'une généreuse pension la femme de Pelagrua, et après plusieurs legs en faveur de ses écuyers, de ses pages, et des nombreux domestiques qu'il entretenait, il institua Ottorino son héritier universel. A minuit il fit appeler le moine qui avait assisté Béatrix, et voulut se confesser à lui. Cela fait, il se jeta sur un fauteuil, où il dormit tranquillement environ deux heures, à ce que dit ensuite un de ses domestiques, qui l'avait veillé secrètement dans une chambre voisine. Lorsqu'il se réveilla, il demanda à boire. On lui apporta de l'eau dans une grande coupe

d'or, et il l'avala d'un trait. Voyant alors qu'il ne pouvait plus retrouver le sommeil, ni rester ainsi sans rien faire à attendre le jour, il alla sur une terrasse et se mit à se promener en avant et en arrière comme un homme tourmenté, fixant toujours son attention, au milieu de cette obscurité et de ce silence universel, sur une faible lumière et vers un léger murmure de prières qui venait d'une petite chambre en face.

Cependant Lodrisio, qui était à Milan, tourmenté par mille soupçons, ne voyant pas retourner le messager qu'il avait dépêché au châtelain de Rosate, avait envoyé quelques uns de ses affidés qui s'étaient adroitement informés de tout. Ils lui avaient rapporté que sa lettre était tombée dans les mains de Visconti; que Béatrix avait été trouvée dans le souterrain, qu'elle était morte bientôt après; que Pelagrua avait été interrogé et tué par Marco lui-même. Il s'aperçut en conséquence que, toute la machination étant découverte, il n'avait plus aucun moyen de se soustraire à la fureur de ce seigneur terrible, qu'il avait si longtemps trompé avec tant de perfidie et de cruauté. Ce misérable croyait déjà le voir paraître devant lui avec sa colère indomptable pour lui demander raison; et, bien qu'il fût doué de hardiesse et d'intrépidité, et l'un des plus vaillans chevaliers de son temps, il n'espérait pas pouvoir tenir tête à un adversaire de cette trempe, qui était réputé la première lance de Lombardie. Outre cela, si l'on remettait l'affaire au jugement des armes, on aurait divulgué des choses qui l'auraient couvert d'infamie pour le reste de ses jours.

Se voyant réduit à une telle position, ce monstre

embrassa un parti désespéré; et, pour échapper au châtiment qui attendait sa trahison, il en médita et en accomplit une nouvelle, plus lâche et plus abominable que la première.

Il écrivit à Azzone, et, feignant de se repentir de sa félonie, il lui dévoila toutes les trames de Marco pour lui enlever la seigneurie, et lui en offrit les preuves les plus irréfragables dans une infinité de lettres, de notes, et d'autres documens qu'il avait entre les mains. Il lui envoya tous les papiers, et il ordonna à ses domestiques de dire à Marco, si celui-ci se présentait pour le voir, qu'il était allé au palais conférer sur des affaires avec le vicaire. Cela fait, il monta à cheval, sortit par la porte Giovia et ne quitta sa monture qu'après s'être mis en sûreté au-delà des confins de la seigneurie de Milan.

Marco, aveuglé par l'angoisse et la fureur, haïssant la terre qui le soutenait, l'air du matin qui frappait son front, le soleil qui se levait et éclairait son chemin, le cœur enflé par un sombre et orageux besoin de vengeance, ne respirant que le sang et la mort, courut à Milan; et, trompé par la fausse annonce qu'il reçut dans la maison de Lodrisio, il s'achemina vers le palais du vicaire, où le lecteur comprend bien comment il était attendu.

Laissant dans une des premières salles l'écuyer qu'il avait conduit avec lui, il s'avança seul et demanda à quelques domestiques l'homme qu'il cherchait.

— Il est là-dedans, lui répondit l'un d'eux, lui montrant une porte et courant en même temps avec un air respectueux la lui ouvrir.

Marco, sans rien soupçonner, avance, en dépasse le seuil et entre dans une longue chambre. Mais, à peine y a-t-il mis le pied que la porte se referme avec fracas, et dans un clin d'œil six hommes armés, tout couverts de fer, le morion sur la tête et la visière baissée, s'élancent sur lui et l'assaillent en même temps de tous côtés. Dans ce premier choc, ils lui firent deux blessures, une dans la gorge, l'autre dans le flanc; puis ils se serrèrent autour de lui, le saisissant l'un aux épaules, l'autre à travers le corps, un troisième aux jambes pour le faire tomber.

Il porta aussitôt la main à son côté gauche pour y chercher son poignard; mais il ne l'y trouva point, car un des assaillans avait eu la précaution et l'adresse de le lui ôter au moment qu'il s'était jeté sur lui. Marco se vit perdu, et, ne voulant pas mourir sans se défendre, il leva un poing que personne ne put arrêter, et l'assena avec tant de force sur la tête de celui qui venait de lui porter un coup de pointe dans la poitrine, qu'il le renversa sur le plancher comme un taureau frappé par la massue. Mais les autres, continuant toujours à le serrer de près, le traînèrent tout dégouttant de sang près d'une fenêtre qui donnait sur la rue, et le prenant par les bras, par le corps et par les jambes, le soulevèrent de tout son poids, et, lui donnant une forte impulsion, ils le précipitèrent la tête la première sur le pavé, où peu d'instans après il expira.

A Milan, dans la Lombardie, dans toute l'Italie on raconta ensuite de mille manières la fin de ce glorieux capitaine. L'histoire ténébreuse de son amour se mêla différemment, comme il est facile de l'imaginer, à

celle de sa mort. Plusieurs pensèrent ou feignirent de croire pour flatter les puissans, qui tenaient trop à se décharger de cette infamie, que Marco lui-même, après avoir tué Béatrix dans un accès de fureur jalouse, s'était par désespoir poignardé de sa propre main et précipité de la fenêtre du palais.

Ces bruits furent recueillis et transmis par quelque écrivain ou trop crédule ou ami trop timide de la vérité. Azario, historien plus réservé, raconte qu'on ne peut rien dire de certain sur sa mort, et que d'ailleurs on lui imputait beaucoup de choses qui n'étaient pas vraies, tandis qu'on en passait sous silence plusieurs qui l'étaient [1].

Mais hors de la Lombardie, où n'arrivait pas la terreur des Visconti, personne ne douta que Marco n'eût été assassiné par ordre de son neveu et des frères de celui-ci. Jean Villani, pour ne parler que de lui, qui avait été dans des rapports de familiarité avec Marco, à Florence, et qui avait plusieurs fois traité avec lui pour les affaires de Lucques, le dit clairement. Il indique même la cause de l'obscurité et de l'incertitude que l'on rencontre dans les chroniqueurs milanais sur ce point, en ajoutant ces paroles remarquables : « Les « Milanais furent en général très affligés de cette mort « malhonnête de sire Marco ; mais la peur réduisit « tout le monde au silence. »

Nous, pour faire connaître ce qu'on en pensait à

[1] De cujus morte certum ignoratur... multa dicebantur quæ non faciebat et multa faciebat quæ non dicebantur.

PETRI AZARI, *Chronicon*, cap. VII.

Lucques à cette époque, ou pour mieux dire ce qu'en pensait un ménestrel de Lucques, nous rapporterons un sirvente qui fut chanté à un banquet le jour que cette nouvelle arriva dans cette ville.

A L'OCCASION

DE LA MORT DE MARCO VISCONTI.

SIRVENTE.

« Du sang!.... du sang!.... les seuils fumans d'un « palais à hautes tours en sont rougis! Une foule de « gens aux visages égarés y accourent avec fureur « de toutes parts; ils s'entremêlent. Le sol en four- « mille.

« Malheureux, qui êtes-vous?... Il me semble.... ou « me trompé-je?... mais non, je vous reconnais au « gros serpent qui resplendit sur vos armes, à la noble « hardiesse de vos figures. Milanais! pourquoi cette « grande douleur?...

« Voilà que la foule intimidée s'ouvre. Un soldat, « se couvrant les yeux de sa main droite, montre de « l'autre un homme percé de coups qui, renversé dans « la poussière, palpite encore.

« C'est Marco! ce foudre de guerre, cette lumière aux « sublimes conseils, qui, sur la terre d'Italie, émoussa « si souvent les serres des Guelphes, la gloire et l'a- « mour des Lombards!

« Hélas! pleurez ce rayon ardent qui s'est éteint sur

« le visage du héros ! sur ce visage qui respire encore
« le courage même sous les voiles de la mort ! Oui,
« pleurez le fil coupé de ses jours !

« Mais quels mots terribles s'élèvent de la foule et
« se propagent ! O crime ! Les frères, le neveu ont levé
« leurs mains impies sur ce grand homme... le sang a
« donc trahi son propre sang ?

« Approche-toi, parle-moi ouvertement, toi qui as
« été son ami. — Est-il vrai, comme on l'a dit, que
« son ame orgueilleuse fut domptée et qu'il fléchit
« devant les charmes d'une jeune fille ?

« Il ne répond pas. Il sort du milieu de la foule et
« il me prend en croupe en pleurant. Nous chevauchons
« par des chemins tortueux, nous galopons dans l'é-
« paisseur d'une forêt ; le coursier s'arrête devant un
« château.

« Les portes s'ouvrent ; le pont s'agite d'en haut, se
« balance et descend ; les gonds crient, les roues cra-
« quent, les barres, les verrous et les chaînes reten-
« tissent, mais ame vivante ne paraît.

« Dans les cours, sous les portiques environnans,
« sur les terrasses qui serpentent en haut, on ne voit
« pas même une ombre. Pas un souffle, pas une dé-
« marche ne se fait entendre. L'air même paraît mort
« dans ce lieu.

« Vers le soir, une faible lumière colore les arceaux
« d'un vitrage au fond des portiques, bien loin, bien
« loin.

« Elle vient d'un flambeau qui éclaire la bière igno-
« rée d'une vierge illustre ; lumière inutile aux tré-
« passés !

« Penchée sur le dur et froid oreiller, son visage « pâle et pourtant encore frais comme la rosée, « repose dans une attitude de paix et presque d'a- « mour.

« Sur son cou d'ivoire et sur son sein de neige, sa « chevelure légère s'étend jusqu'à ses pieds, image « d'un voile d'or !

« Sa bouche s'entr'ouvre à un sourire céleste; la « violette cachée, encore intacte, ouvre ainsi son sein « plein de rosée.

« Son œil virginal, à moitié voilé comme celui d'un « ange endormi, paraît souhaiter de revoir encore le « jour.

« Ame élue ! si jamais l'amour t'amène du ciel pour « visiter ta belle dépouille. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

« Mais quel est ce triste son de paroles sacrées qui « s'élèvent dans le lointain tremblant, au milieu de « l'air immobile, le long de la vaste plaine? Toujours « et toujours ce bruit s'approche, on entend le pont « retentir profondément sous les pas de gens inconnus : « ils passent, ils passent, ils vont, ils vont.

« Cependant les ténèbres s'éclaircissent, voilà les « moines avec leurs capes noires, qui avancent lente- « ment sur deux files égales.

« Six barons, richement vêtus, les suivent sous la « charge glorieuse de la dépouille de Marco, enfermée « dans son armure.

« Ils placèrent silencieusement dans la même cellule

« obscure, dans un seul lit de mort, la plus belle et
« le plus fort.

« Lorsqu'on releva la visière, le visage du guerrier
« parut sourire près de celui de sa bien aimée. »

CONCLUSION.

Le ménestrel de Lucques, soit qu'il fût trompé par un faux bruit répandu en Toscane, soit que, connaissant la vérité et la trouvant trop nue et trop aride, il voulût l'arranger à sa façon pour lui donner plus de charme et pour rendre sa chanson plus frappante, nous ferait supposer que Marco et Béatrix furent enterrés ensemble dans le château de Rosate; mais, avec de bonnes preuves à la main, nous pouvons assurer le lecteur que Visconti fut enterré avec beaucoup d'honneur à Milan, dans l'église de Santa-Maria-Maggiore, et nous savons aussi de bonne source que l'épouse d'Ottorino fut transportée à Limonta comme elle l'avait demandé. Nous ne voulons pas taire cette circonstance, afin que l'on ne pense pas que ce soit un privilége des faiseurs d'annales et des chroniqueurs seuls, de ceux enfin qui font profession de dire la vérité, de raconter fidèlement ce qu'ils ne savent pas ou ce qu'ils savent

Dieu sait comment ; de garder le silence sur ce dont ils ne sont pas bien informés, d'orner, d'amplifier, de déguiser, d'inventer ; de faire usage enfin de tous ces artifices que la rhétorique enseigne et que la prudence conseille souvent. Non : nous protestons que nous croyons que ceci est un privilége dont les poètes font aussi quelquefois usage.

Après avoir fait cette profession de foi qui était pour nous trop nécessaire, il semblerait qu'il ne nous reste plus rien à dire ; car, après la mort de ce qu'on appelle le héros, l'histoire est nécessairement terminée. Mais si cela ne dérange pas nos lecteurs, nous voulons ajouter encore quelques mots sur les autres personnages qui ont occupé la scène pendant si long-temps. Nous voulons consoler les femmes aimables qui, tendres comme elles le sont, se laissent aller aisément à aimer les personnes avec lesquelles elles se trouvent pendant quelque temps, quelque petit que soit d'ailleurs le mérite de ces personnes, poussées à ce sentiment plutôt par leur courtoisie que par la vertu d'autrui. Il faut donc leur pardonner, que dis-je ? il faut leur savoir gré si elles témoignent le désir d'en apprendre le sort avec un peu plus de détail.

Mais ne vous effrayez pas, car l'ennui ne sera pas long.

Le comte et la comtesse del Balzo avec Lauretta partirent le matin de Rosate, se mettant en voyage pour Limonta, où ils accompagnaient les dépouilles de leur fille Béatrix. Chemin faisant, ils furent rejoints par toute la famille établie à Milan, à laquelle on avait mandé de s'acheminer vers le lac.

Ceux de nos voyageurs qui venaient de Milan, en étaient partis avant que la terrible catastrophe de Marco arrivât, et par conséquent personne n'en entendit parler jusqu'à Siveso, où étant tous arrivés sur la brune, ils descendirent à une hôtellerie pour y passer la nuit. Il n'y avait pas moyen de leur persuader que cet événement fût vrai, les uns parce qu'ils avaient quitté depuis si peu de temps l'endroit où l'on disait qu'il s'était passé, les autres, parce qu'ils venaient d'un lieu où la nouvelle aurait dû se répandre plus tôt qu'ailleurs. Lupo et Ambroise disputaient avec l'aubergiste et avec quelques habitans du village sur la possibilité de la chose, rapprochant les heures et les distances, lorsqu'arriva une estafette qui, partie de Rosate aussitôt après que la fatale nouvelle y était parvenue, s'était mise sur les traces de la famille del Balzo, et n'avait pu la rejoindre qu'à cette heure. Celui qui venait d'arriver était un serviteur fidèle de Visconti, qui confirma en pleurant l'annonce de la fin terrible de son maître ; puis prenant à part Ermelinde, il lui remit une lettre de Marco, qu'on avait trouvée à ce qu'il disait sur sa table. Ermelinde fut saisie par une compassion mêlée de frayeur, que son cœur sentit vivement, quoique profondément accablé par l'angoisse de la douleur maternelle. Elle frissonna, sa vue s'obscurcit, elle trembla de tous ses membres, et, mettant dans son sein la lettre que dans ce moment elle n'avait pu ni lire ni même ouvrir, elle se laissa tomber sur une chaise presque sans connaissance.

Lupo, sans perdre de temps, remonta sur son cheval, et prit au galop le chemin de Milan pour rejoindre

Ottorino, qui dans cette circonstance pouvait avoir besoin de lui. Tous restèrent stupéfaits, mais la stupéfaction des autres n'était rien à côté de celle du comte.

A la vérité, avoir eu des rapports avec Marco, avec cet homme que l'on disait avoir été tué par ordre du seigneur de Milan à cause d'une trame qu'on avait découverte, pouvait, dans ce premier moment, donner des inquiétudes même à un homme moins peureux que le comte.

Mais Azzone, effrayé peut-être par l'étendue de la conspiration qu'il venait d'apprendre, jugea qu'il était plus prudent de la couvrir d'un voile pour ne pas risquer de mettre le feu à un guépier trop nombreux; en sorte que non seulement le comte del Balzo, trop bien défendu par sa nullité, mais même les amis les plus intimes de Marco, et ses plus ardens et plus puissans fauteurs, ne subirent aucun châtiment et ne furent même pas inquiétés le moins du monde.

Cependant les négociations entamées depuis longtemps pour la réconciliation de Visconti avec l'église avançaient. Le pape, déjà bien disposé en faveur du seigneur de Milan, grâce à la résistance qu'il avait dernièrement opposée à l'empereur, ne crut pas ou feignit de ne pas croire aux bruits qui l'accusaient de l'assassinat de son oncle, et l'ayant absous, lui et sa famille, de l'excommunication, il leva aussi l'interdit qui pesait depuis tant d'années sur la ville et son territoire. On célébra à cette occasion des fêtes et des réjouissances extraordinaires. Les seigneurs laïques qui avaient usurpé les biens du clergé les rendirent aux prêtres qui rentraient de tous côtés. Le légitime

abbé de Saint-Ambroise entre autres étant retourné dans son ancien couvent, dont il avait été banni pendant si long-temps, fut remis en possession de toutes ses terres, ainsi que de celles de Limonta. A son arrivée à Milan, il écrivit une lettre au curé du village, le louant, lui et les Limontins, de la fidélité qu'ils avaient toujours gardée à leur seigneur légitime, les plaignant pour toutes les vexations qu'ils avaient dû souffrir de la part de l'abbé intrus, auquel il n'épargnait par les épithètes accoutumées de schismatique, d'hérétique, de magicien, de fils du démon; et enfin, ce qui importe le plus, il leur accorda des exemptions et des priviléges en dédommagement du mal qu'ils avaient enduré.

Nos montagnards rouvrirent avec une grande solennité leur petite église de Saint-Bernard. La petite cloche se vengea de son long silence en sonnant et carillonnant trois jours de suite sans s'arrêter un seul instant. C'était parmi les hommes et les enfans à qui saisirait la corde, à qui monterait sur le toit, la secouerait, la frapperait avec des fers et des pierres. On dressa des arcs de triomphe champêtres, on fit des processions, on chanta des messes, des matines, des complies et des vêpres à ne plus en finir. On célébra ensuite un office général pour ceux qui étaient morts pendant l'interdit; après quoi tous s'acheminèrent deux à deux, les hommes d'abord et les femmes ensuite, vers le cimetière où ils s'agenouillèrent pour réciter le chapelet. Sur ces visages dévotement penchés et priant, on lisait une ferveur pieuse et solennelle, un grave et silencieux contentement. Au milieu de tous ces souvenirs

de deuil domestique, de pertes particulières, les yeux de ces bonnes gens se tournaient de temps à autre vers la petite chapelle où depuis peu de jours on avait placé une pierre blanche avec un nom cher à tous les cœurs.

Marthe, qui s'était agenouillée sur la terre qui recouvrait le corps de son Arrigozzo, se leva dès que la prière fut finie pour s'en aller; mais en passant près de cette pierre, elle s'inclina et la baisa avec respect et avec amour. La femme du fauconnier, et ensuite toutes les femmes du village, les unes après les autres, en firent autant. Ermelinde et Lauretta seules ne purent soutenir un si grand effort, mais elles retournèrent toutes seules le soir, descendant par les petits sentiers de la montagne sans être vues de personne, pleurer et prier sur cette pierre qui fut ensuite chaque jour le but de leur promenade solitaire.

Lupo ne prit aucune part aux solennités de son village : il était parti pour la Terre-Sainte avec Ottorino. Après la mort de Béatrix, après la mort de Marco, le jeune chevalier ne put plus vivre sous le ciel de la Lombardie : se sentir près de Lodrisio faisait bouillonner son sang. Il aurait voulu se trouver, se mesurer avec lui, et il lui semblait que l'un des deux était de trop dans ce monde; mais il avait promis à son épouse mourante de ne tirer aucune vengeance, et cette promesse était sacrée pour lui; il partit pour pouvoir la maintenir.

Une autre de nos connaissances était arrivée ce jour-là à Limonta; c'était Tremacoldo. Il fut accueilli par Ermelinde comme un parent proche et cher, en

souvenir de ce qu'il avait fait et de ce qu'il avait souffert pour la malheureuse Béatrix.

Les fêtes terminées, le jongleur voulut s'en aller, et Ermelinde, se rappelant sa promesse, n'ayant jamais pu rien lui faire accepter, lui donna une lettre de recommandation pour le légat apostolique Bertrando del Poggetto. Tremacoldo se rendit à Bologne avec cet écrit, et il en revint avec une bonne absolution de l'excommunication qu'il avait encourue en exerçant un métier défendu par les canons. Jetant loin de lui, à tout jamais, le bonnet à grelots et le pourpoint bigarré, il reprit son capuchon, sa grande robe fourrée, et de ménestrel il redevint chanoine. Mais l'amour de ce métier avait tellement pénétré ses os qu'il n'eut pas le courage de se séparer de son luth, dont il égayait parfois les sociétés dans les solennités extraordinaires, pour ne pas refuser un ami ou un supérieur ; mais toujours bien entendu dans les bornes de la décence et de la modestie la plus stricte. Au reste, bonne pâte d'homme, excellent compagnon, il vécut au-delà de quatre-vingts ans, et, ce qui paraîtra incroyable, quoique chanoine vivant au milieu des chanoines, il n'eut jamais rien à démêler avec personne.

Ermelinde mourut à Limonta au bout de deux ans, fort regrettée par tout le village. On retrouva chez elle la dernière lettre de Marco, qu'elle avait placée dans un petit nécessaire avec une chaîne d'or. Personne ne savait deviner comment cette chaîne se trouvait là, et ce qu'elle signifiait, sauf la femme du fauconnier et sa fille Lauretta, qui n'en parlèrent jamais à personne.

Le comte del Balzo parvint à un âge très avancé, de

sorte qu'il vit mourir Azzone et lui succéder Lucchino. Il survécut aussi à Lucchino et même à Jean, et on ne parlait déjà plus de Marco que comme d'un personnage historique, d'un grand capitaine, d'un homme extraordinaire. Son nom était prononcé sans réserve avec respect et avec admiration, et le comte eut encore le temps de se pavaner des louanges qu'il entendait prodiguer à sa mémoire. Cette bienheureuse manie de faire l'important, dont la peur seule pouvait le guérir, le gagna toujours de plus en plus dans les dernières années de sa vie, lorsque tout fut tranquille et sûr. Il fallait l'entendre parler de Marco ! il prétendait avoir été son conseiller, son ami le plus intime, l'ame de toutes ses entreprises.

— S'il m'avait écouté, disait-il quelquefois avec un air de mystère; s'il m'avait écouté !... Mais brisons là-dessus. Il y a des choses qu'il vaut mieux taire; bien que tant de changement soient arrivés, il vaut mieux les taire. — Et tout en disant cela il enflait ses joues et passait une main sur son front, comme s'il avait voulu donner à entendre que là étaient renfermés de grands secrets.

Et Lodrisio ? je suis sûr que le lecteur qui a tant soit peu de... Je sais bien ce que je veux dire,... bref, qui n'est pas tout-à-fait dénué de cœur et de sentiment, souhaite de le voir faire une mauvaise fin : et moi aussi j'en avais grande envie, je vous le jure; mais que voulez-vous ? il faut que nous ayons patience, tous, tant que nous sommes; car ce qui est historique, je ne puis l'arranger selon ma fantaisie. Voici donc ce qu'on raconte de cet infâme.

Il erra pendant plusieurs années en différentes parties de l'Italie jusqu'en 1338; il parvint avec l'aide de Scaligero à prendre à sa solde trois mille cinq cent cavaliers (nombre considérable dans les guerres de ce temps) et une grande quantité de fantassins. Avec tous ces gens, qui furent appelés la *Compagnie de Saint-Georges*, grossis, chemin faisant, par une infinité de voleurs, de brigands et de bandits qui accouraient à l'appât du butin, il s'avança vers le Milanais mettant tout à feu et à sang. Arrivé dans le voisinage de Parabiago, où il était attendu par Lucchino avec toutes les troupes de Milan et des alliés, il livra cette fameuse bataille qui prit le nom du bourg près duquel elle eut lieu. Lodrisio y fut complétement battu, et, étant tombé vivant entre les mains du vainqueur, il fut, avec une humanité bien rare à cette époque, relégué ainsi que ses deux enfans dans la forteresse de Saint-Colombano, où il resta enfermé jusqu'en 1348. Et puis, après la mort d'Azzone et de Lucchino, il fut tiré de là par l'archevêque Jean..... Et plus tard, après avoir passé par d'autres vicissitudes, il mourut très vieux, de maladie, à Milan, le 5 avril de l'an 1364.

Il fut de plus enterré avec beaucoup de pompe, *magnaliter*, comme dit le chroniqueur que nous avons cité; et même, en témoignage de deuil et d'honneur, Bernabo, qui était alors seigneur de Milan, différa un tournoi solennel qui devait avoir lieu ces jours-là, et les princes, les barons et les comtes qui étaient déjà arrivés pour faire leurs épreuves se virent forcés d'attendre que le corps de ce Lodrisio fût mis sous terre avec de grandes cérémonies; toutes choses qui au

premier aspect excitent notre colère. Mais celui qui réfléchit tant soit peu est bientôt convaincu que si la Providence a permis qu'elles arrivassent ainsi, elle aura eu ses raisons pour cela; que prétendre voir chacun payer dans ce monde le mérite de ses œuvres, c'est impatience, légèreté et présomption; c'est croire avoir plus de jugement que celui qui nous l'a donné; c'est oublier que les dettes et les créances se contractent ici-bas, mais qu'elles se soldent ailleurs.

FIN.

L'AUTEUR

OFFRE SINCÈREMENT CET OUVRAGE

A

Alexandre Manzoni,

AVEC LE RESPECT D'UN DISCIPLE ET L'AMOUR D'UN FRÈRE.

THE NEW YORK PU
REFERENCE DE

This book is under n
taken f